



John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



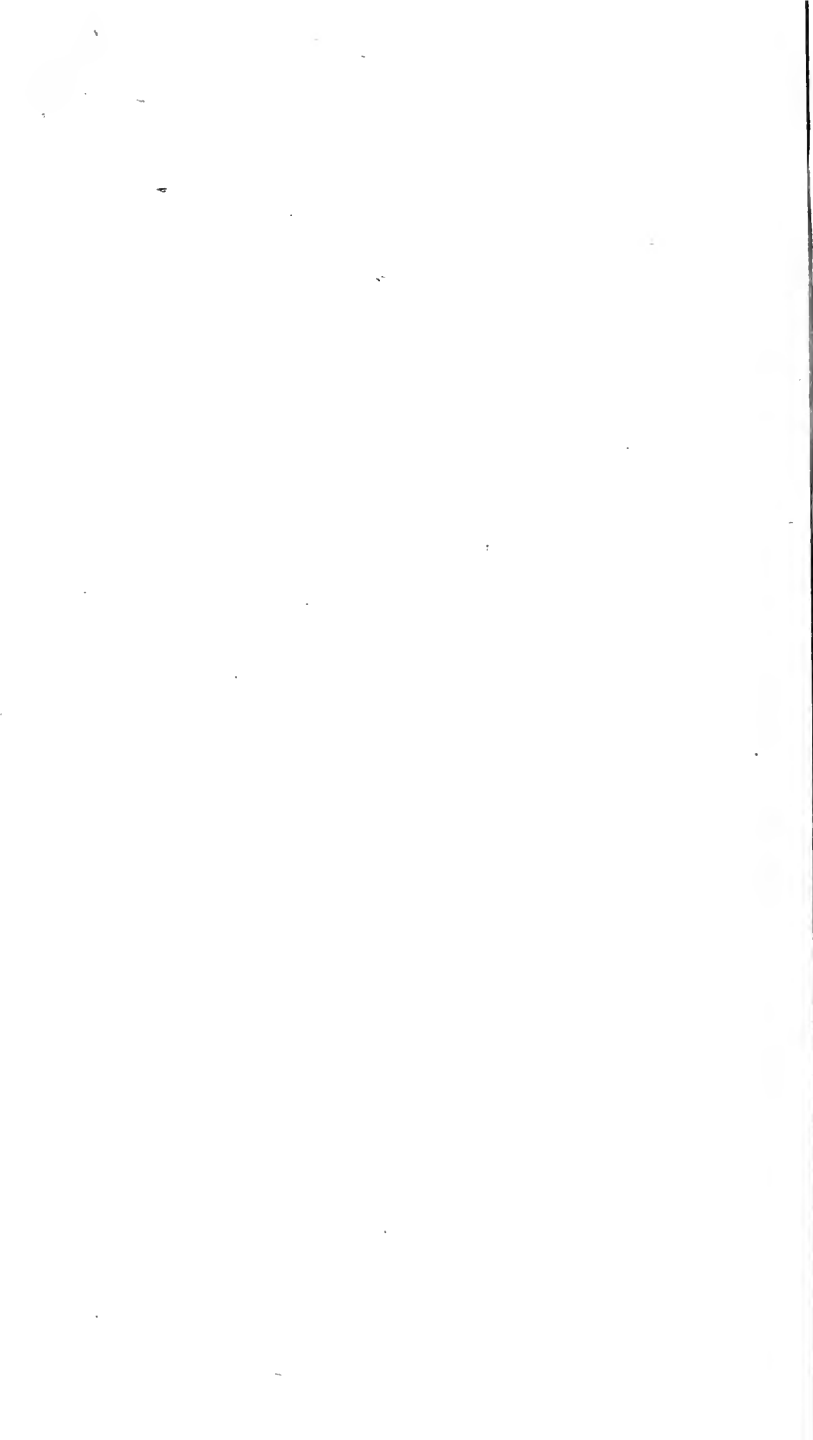
SHELF N^o

★ Adams

133.1

v. 1





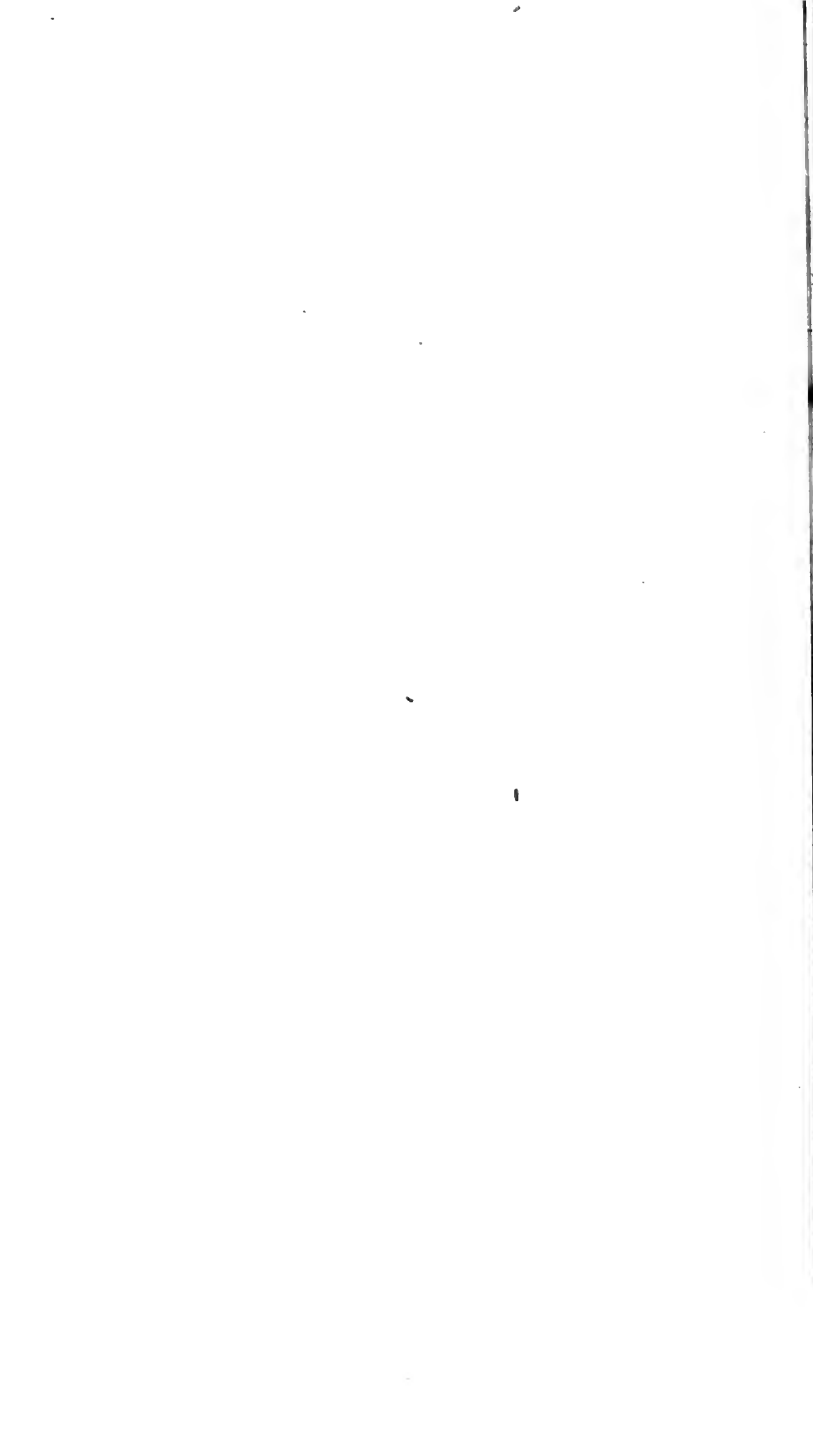
LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS

DE PLUTARQUE.

TOME PREMIER.



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS

DE PLUTARQUE,

*Traduites en François, avec des Remarques
historiques & critiques, par M. DACIER,
de l'Académie Royale des Inscriptions &
Belles-Lettres, &c.*

Nouvelle Edition revue & corrigée.

TOME PREMIER,

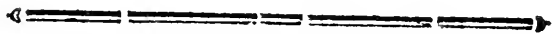
C O N T E N A N T

Les Vies { *de* THÉSÉE,
de ROMULUS,
de LYCURGUE,
de NUMA POMPILIUS.



A PARIS,

Chez HOCHEREAU l'ainé, Libraire, à la descente
du Pont-Neuf, au Phénix.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

* Adams

133.1

v 1



A U R O I .

SIRE,

Quoique *VOTRE MAJESTÉ*, pour
devenir un grand roi, n'ait besoin que des
exemples que lui fournit son auguste Maison,
& que parmi les Rois ses ayeux, Elle trouve
des modeles parfaits de toutes les vertus, je

me flatte que l'Ouvrage que j'ai l'honneur de lui présenter, ne lui sera pas inutile. Vous y trouverez, SIRE, les mêmes regles, les mêmes principes que ces grands rois ont suivis ; & vous y verrez que, dans tous les tems, c'est la vertu seule qui a fait la véritable grandeur des princes ; & que la postérité, toujours juste, ne rend hommage ni à leurs richesses, ni à la pompe de leur cour, ni à l'étendue de leurs états, ni à leurs victoires, mais à leur sagesse & à la justice avec laquelle ils ont gouverné les peuples qui leur ont été soumis.

LOUIS LE GRAND, votre bisayeul, dont la gloire vivra toujours, persuadé qu'un Roi doit étendre ses soins pour ses sujets au-delà de la mort même, a employé les derniers momens de sa vie à assurer notre bonheur, en choisissant pour votre éducation les hommes les plus capables de vous former par de grands préceptes, & de vous rendre un prince accompli. Par ce choix, auquel la piété a présidé, ce héros chrétien en rendant le dernier soupir, a eu la consolation de voir d'avance les

vices s'éloigner de votre trône, & les vertus y prendre place & s'y asséoir avec vous.

Le tems approche, SIRE, où le grand prince, que la providence a fait le dépositaire de votre autorité royale pendant votre minorité, aura la satisfaction de vous remettre ce précieux dépôt. VOTRE MAJESTÉ va regner par elle-même, & pour soutenir le poids de la royauté, elle aura besoin d'amis fideles.

En voici cinquante, SIRE, qui s'offrent à VOTRE MAJESTÉ; & quels amis! de grands législateurs, des rois, des empereurs, des généraux d'armée, qui tous ont rempli la terre du bruit de leur nom; des amis qu'aucune passion ne portera jamais à vous rien déguiser, & qui toujours sinceres, vous diront la vérité sur toutes vos actions & sur tous vos desseins, & la vérité confirmée par leur exemple.

VOTRE MAJESTÉ a souvent témoigné un impatient desir de les avoir auprès d'elle. Cette impatience promet, SIRE, que vous quitterez quelquefois la brillante cour, que

l'élite de la jeune noblesse de France forme autour de vous , & qui donnera un jour à votre regne de grands capitaines , & des hommes capables de servir l'état ; & que vous prendrez plaisir à vous entretenir avec ces héros des deux plus célèbres & plus vertueuses nations du monde. Ce commerce , SIRE , ne vous fera pas infructueux ; ils vous donneront d'excellens conseils sur la guerre , sur la paix , sur la politique , & sur l'amour des lettres , qui seules peuvent éterniser la gloire d'un heureux regne. Ils vous diront , SIRE , qu'un royaume est pour un prince sage , un vaste champ pour y faire de grandes & belles actions ; que bien regner , c'est rendre à Dieu le plus agréable de tous les cultes ; que le principal devoir d'un roi , c'est de rendre ses sujets heureux ; mais qu'il ne doit pas borner là son ambition , & qu'il doit la porter à faire aussi le bonheur de ses voisins ; car un grand roi est un bien pour tous les hommes. Son regne est comme un fleuve majestueux , qui ne se contente pas d'enrichir les lieux de son origine , mais qui porte la richesse de

ses eaux dans toutes les contrées qu'il traverse.

VOTRE MAJESTÉ est naturellement si touchée de tout ce qui est beau, qu'elle sera charmée des grandes actions & des grands sentimens qu'elle lira dans ces vies. Elle sera frappée de l'éclat des triomphes de Paul-Emile, de Fabius, de Flaminius, de Lucullus, de Pompée, & de César. Vous avez, *SIRE*, un moyen infailible & plus court de vous assurer une gloire plus flatteuse & plus solide, c'est d'aimer vos peuples, & de faire croître l'amour qu'ils ont déjà pour vous. Par-là, *SIRE*, toute votre vie sera un triomphe continuel; *VOTRE MAJESTÉ* ne paroîtra jamais en public, qu'elle n'attire après elle les cœurs de ses sujets & des étrangers, qui tous à l'envi la combleront de bénédictions & de louanges. Tous les triomphes Romains égalent-ils un tel triomphe? Non, *SIRE*, & Flaminius lui-même qui avoit triomphé du roi Philippe, & dont le triomphe avoit été un des plus riches & des plus superbes, étoit moins flatté de cet honneur, que du plaisir d'avoir brisé les fers

de la Grece, & d'avoir fait servir sa victoire à rendre à tant de peuples leur liberté.

Les rois, SIRE, ne sont l'image de Dieu, qu'autant qu'ils font de bien aux hommes, qu'ils les soulagent, qu'ils les défendent, qu'ils les protègent. Nous voyons déjà ces traits divins éclater dans VOTRE MAJESTÉ. Elle est pleine de compassion pour les malheureux, & toujours disposée à les secourir. Quelle espérance pour vos sujets ! Ils attendent de vous, SIRE, tous les biens qu'on peut attendre d'un roi qui se regarde plutôt comme le pere, que comme le maître de ses peuples, & ils esperent que par vos bienfaits, vous mériterez tous les plus glorieux titres que les peuples reconnoissans ont donnés aux princes qui ont fait consister leur grandeur dans la félicité publique.

VOTRE MAJESTÉ s'étonnera sans doute que parmi les vies qui sont dignes d'être imitées, Plutarque présente celles de Marius, de Sylla, de Démétrius & d'Antoine, qui n'offrent presque que des exemples à fuir. Ils

avoient de grandes qualités ; ils étoient pleins de valeur, & grands capitaines, & ils ont fait des exploits très-glorieux ; mais ils les ont ternis par leurs vices. Plutarque vous fera entendre, SIRE, qu'il ne les a mêlés parmi ses Hommes Illustres, que parce que l'amour de la vertu croît & se fortifie par l'horreur du vice, & qu'il a cru que ceux qui liront avec discernement, seront plus zélés spectateurs & plus ardens imitateurs des plus belles & des plus vertueuses vies, quand ils connoîtront celles qui sont mauvaises & détestées de tout le monde.

Plutarque présente donc ici à VOTRE MAJESTÉ un miroir fidele. Vous le consulterez, SIRE, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour conformer vos mœurs & vos actions à tout ce qu'il y a de plus beau, de plus louable & de plus digne d'un roi. Par ce moyen, SIRE, vous aurez toutes les grandes qualités de ces héros, sans avoir aucun de leurs défauts : & en les perfectionnant par une piété solide, vous réjouirez la terre par vos vertus.

8 ÉPITRE AU ROI.

Pendant que VOTRE MAJESTÉ s'occupera de cette étude si digne d'elle, je vous prépare, SIRE, d'autres ouvrages qui ne vous seront pas moins utiles ; & tous les momens de ma vie employés à votre service, seront autant de preuves de mon zèle & de la passion avec laquelle je souhaite que VOTRE MAJESTÉ soit toujours l'amour & les délices de ses sujets, & l'admiration de tout le monde. Je suis avec un très-profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ ;

Le très-humble, très-obéissant
& très-fidèle serviteur & sujet,

DACIER.



P R É F A C E.

U NE des plus grandes marques de folie que Démocrite trouvoit dans les hommes, c'est qu'ils ne daignent pas s'instruire de ce qui s'est fait avant eux, & que le long âge du monde leur est une leçon inutile, parce qu'ils ne s'en servent pas comme ils devroient pour profiter de tant de grands exemples dont l'Histoire conserve le souvenir, & pour tirer de ce qui est arrivé des conjectures de ce qui doit arriver encore. Ce Philosophe, en faisant par-là l'éloge de l'Histoire en général, fait particulièrement celui de Plutarque, qui est le plus utile de tous les Historiens, & qui possède parfaitement tous les talens nécessaires pour corriger & pour instruire. C'est le Livre, non-seulement de tous les hommes, mais de tous les âges; car il est peut-être le seul qui puisse amuser très-utilement les enfans, dans le même tems qu'il peut occuper très-solidement les hommes. Il n'y a point de poésie où l'art soit mieux employé, & qui soit plus admirablement diversifiée. Plutarque a seul cet avantage, qu'à la vérité de l'Histoire, il joint tous les agrémens qu'on

croyoit que la fable seule pouvoit fournir , & que ses narrations sont animées par-tout des préceptes de la plus haute philosophie , qu'il humanise, s'il est permis de parler ainsi , & dont il se sert très-à-propos pour rendre générales des actions particulières , afin qu'elles conviennent à tout le monde , & que tout le monde puisse en profiter. Il ne nous peint pas seulement les hommes tels qu'ils sont dans le public ; ce n'est les montrer que d'une manière très-imparfaite ; il nous les fait voir tels qu'ils sont dans le particulier , où ils ne diffèrent point d'eux-mêmes , & où par conséquent ils sont plus près de nous , & c'est ce qu'il y a de plus utile ; car par-là nous voyons leurs mœurs, leurs passions, enfin toutes leurs inclinations à nud , & nous pouvons démêler la vérité d'avec le masque & l'apparence , & distinguer ce qui est proprement à eux, de ce que la fortune leur prête. Si Plutarque ne nous avoit donné que les vies des grands hommes qui nous sont inconnus , & dont nous n'avons que ce qu'il en a écrit , nous l'admirerions sans avoir encore toutes les merveilles de son art , & toute l'étendue de son génie ; mais il nous fait connoître ceux dont l'antiquité a le plus parlé , dont nous avons les plus beaux ouvrages, en un mot, ceux que nous connoissons ; & voilà ce qui me paroît le plus admirable. Aussi ne

craindrai-je point de dire, dût-on m'accuser de m'exprimer trop poëtiquement dans une préface, que si l'on compare les Vies avec celles qu'on a faites avant & après lui, on y trouvera la même différence qui étoit entre la statue miraculeuse de Pygmalion, & celles de tous les autres Sculpteurs : ces dernières paroissent vivantes, & l'autre l'étoit. Tout est vivant de même dans Plutarque ; ce ne sont pas des Histoires qu'on lit, ce sont ces grands hommes mêmes qu'on voit & qui parlent.

L'excellence de cet Ouvrage, & l'utilité dont il est, m'ont excité à en entreprendre une nouvelle traduction, persuadé que dans ce genre on ne fauroit rendre au public un plus grand service. Mais avant que de m'engager dans un travail si difficile & si long, j'ai cru qu'il falloit éprouver son goût par l'essai d'un volume ; afin que, s'il en étoit content, j'en eusse plus de courage pour continuer ; & que s'il ne l'étoit pas, je m'épargnasse une peine inutile, & que je tournasse ailleurs mes études & mon application. C'est ce que je fis il y a plus de vingt-cinq ans en donnant les six premières Vies. Il me parut bientôt que les gens de bon goût n'avoient pas désapprouvé mon travail, & qu'ils en demandoient la suite. C'est ce que j'ai fait. Je n'ai épargné ni soin ni peine pendant plu-

siècles années pour rendre cet Ouvrage plus agréable & plus utile qu'il ne l'a été jusqu'ici ; & j'ai lieu d'espérer que mes efforts ne seront pas vains. Le public auroit été plutôt obéi, si je ne m'étois trouvé indispensablement obligé d'interrompre mon travail pour donner d'autres Ouvrages. C'est ce qui a retardé l'exécution de ce grand dessein.

Toutes les oppositions & toutes les contradictions que cette traduction aura à essuyer de la part de ceux qui admirent celle d'Amiot dans les endroits mêmes qu'ils n'entendent point, me sont connues, & j'y ai souvent répondu. Mais j'aimerois bien mieux laisser découvrir mes raisons à ceux qui prendront la peine de conférer mon Ouvrage avec celui de ce grand homme, que de les étaler dans une préface, où la modestie persuade peu, & où la moindre liberté offense tout le monde. Cependant de peur qu'on ne me condamne sans m'entendre, voici une petite apologie, ou plutôt la justification de ce nouveau travail.

Je suis bien éloigné de vouloir rabaisser le mérite de la traduction d'Amiot : parmi ses plus zélés partisans, il n'y en a point qui lui rende plus de justice. Le génie de notre langue lui a été parfaitement connu ; il a des phrases très-naturelles & très-françoises, & un tour très naturel & très-élégant. Je dirai

même qu'il est le premier qui ait senti combien notre langue étoit capable de nombre & d'harmonie. La plus grande marque de la force & de la beauté de son style, c'est que tous les efforts du tems, c'est-à-dire une infinité de vieux mots, & beaucoup de phrases qui ne sont plus d'usage, n'empêchent pas qu'il n'ait encore de la grace, & qu'il ne conserve en beaucoup de choses toute la fleur de la nouveauté. On peut dire de sa manière d'écrire, ce que Térence dit d'une belle personne qu'on avoit trouvée avec de méchans habits, & dans un état fort négligé :

* *Ni vis boni*

In ipsa inesset forma, hæc formam extinguerent.

« Si elle n'avoit eu un fond de beauté à ne
 » rien craindre, tant de choses si défavanta-
 » geuses n'auroient pas manqué de l'éteindre
 » & de l'effacer ». Mais il ne faut pas passer ces
 bornes ; car de louer ce style dans ce qu'il a
 de trop négligé, de vieux & d'entièrement
 hors d'usage, c'est tomber presque dans l'en-
 têtement de ceux dont Horace parle, qui
 trop amoureux du vieux langage, juroient
 que les Muses même avoient dicté sur le mont
 d'Albe les loix des douze tables, les livres
 des pontifes, & les antiques volumes des

* Phorm. Act. 1, sc. 2.

devins , qui n'étoient presque plus intelligibles.

En effet, il y a plus de cinquante ans qu'un des plus grands admirateurs d'Amiot , & un des meilleurs juges que la France ait eus sur ces matieres , a avoué que la moitié de ses phrases & de ses expressions n'étoit plus françoise , & qu'on ne pouvoit plus s'en servir. Depuis cinquante ans , on a retranché encore une grande partie de cette autre moitié : ainsi voilà une traduction qui a mérité l'estime de son siecle & du nôtre , dont cependant les trois quarts sont dans une langue qu'on ne parle plus. Ce n'est pas la faute du traducteur , c'est le sort de toutes les langues vivantes , elles ne font que passer. Quand on voit les changemens qui arrivent à ce qu'il y a de plus fort & de plus solide dans la nature , peut-on espérer que la beauté d'une langue subsistera toujours , & que la grace des mots sera à l'épreuve des siecles ? Il faut donc s'opposer à ce torrent des choses humaines , en renouvelant celles qui peuvent être utiles , & que le tems se hâte de nous ravir.

Mais , dit-on , ce vieux langage donne à ces Vies de Plutarque la même force que le tems donne quelquefois à des tableaux dont il relève la beauté , & fait qu'on prendroit presque pour des originaux de simples copies. Ce n'est-là qu'une illusion. Le tems peut bien

adoucir ou rembrunir les teintes ou les coloris d'un tableau , & le rendre plus naturel ; & par conséquent plus parfait ; mais il ne peut que gâter une langue vivante , parce que la beauté des langues vivantes consiste toujours dans la nouveauté & dans la grace de l'usage. D'ailleurs , quand on regarde Amiot comme traducteur de Plutarque , cette idée d'original s'évanouit. Quelle malheureuse condition ne seroit-ce point pour nous & pour les grands hommes dont Plutarque a écrit les vies , que la langue d'Amiot fût devenue la langue dont il faudroit se servir toutes les fois qu'on parleroit de leurs actions ? Il n'est pas malaisé de ruiner cette imagination par un exemple sensible. Plutarque & Quinte-Curce ont écrit la vie d'Alexandre ; Amiot a traduit celle de Plutarque , & Vaugelas celle de Quinte-Curce. Quoiqu'il y ait une grande différence entre celle de Quinte - Curce & celle de Plutarque , & que celle-ci soit infiniment supérieure à l'autre , & que d'ailleurs , dans le style de Vaugelas , il y ait beaucoup de phrases qui ont vieilli , quantité d'autres qui sont ou basses ou familières , & des fautes même contre l'original , cependant il n'y a personne qui ne lise cette vie avec plus de plaisir dans la langue de Vaugelas , que dans celle d'Amiot , & par conséquent cette dernière n'est pas nécessairement consacrée à

écrire les vies de ces Hommes illustres.

Ce vieux langage n'est pas seulement obscur & désagréable, il est encore dangereux pour les mœurs, en ce qu'il peint les choses d'une manière trop libre, & qu'il s'y trouve quelques termes qui ont aujourd'hui une signification peu honnête qu'ils n'avoient pas du tems d'Amior.

Mais quand il n'y auroit d'autre danger que de corrompre le langage des jeunes gens, il seroit toujours d'une extrême nécessité de leur donner ce trésor sous une autre forme; car ils perdront toujours plus qu'ils ne gagneront, si dans leurs études on leur laisse négliger leur langue, qui étant une des principales parties, & le fondement même de l'éloquence, doit être cultivée avec beaucoup de soin. On ne sauroit commencer de trop bonne heure à leur en faire connoître la pureté, l'élégance & la délicatesse. Quintilien veut qu'on donne aux enfans qui sont à la mamelle, des nourrices qui parlent purement. A plus forte raison, quand ils sont dans un âge plus avancé, doit-on ne leur mettre entre les mains que des livres qui soient purement écrits. Pourquoi les accoutumer à un langage qu'ils doivent désapprendre, ou qu'ils ne doivent pas parler?

On m'a aussi objecté le peu d'honneur qui peut me revenir d'une entreprise déjà faite

avec beaucoup de succès , & cette objection n'a rien de solide. En matiere d'ouvrages , la gloire doit toujours se mesurer par l'utilité que les hommes en recevront. Celui-ci sera assez glorieux pour moi , s'il leur est utile. Cependant , comme il n'y a rien de plus mortifiant ni de plus capable d'abattre le courage & l'esprit , que de n'oser espérer de plaire aux gens du premier ordre , j'avoue que j'aurois été rebuté de ce travail , s'il n'y avoit eu dans la traduction d'Amiot que le vieux langage à reprendre ; mais je prendrai la liberté de dire qu'il y a de grandes obscurités ; je dirai même , puisque d'autres l'ont déjà dit , qu'il y a beaucoup de fautes. Véritablement il y en a moins qu'on n'en devoit attendre de la longueur & de la difficulté de l'ouvrage , & du tems où il a été fait , c'est-à-dire du tems où les Lettres ne faisoient que de renaître ; mais il y en a qui méritent d'être corrigées , & il est certain , au jugement des Sages , qu'il n'est pas moins glorieux de corriger ce qui est mauvais , que de donner le premier ce qui est bon ; car c'est l'effet de la même intelligence.

D'ailleurs , c'est ici un dessein tout différent de celui d'Amiot. Ce grand homme s'est contenté de donner une simple traduction , & j'y ajoute des remarques où je me suis proposé d'expliquer tout ce qui mérite d'être

éclairci, & qui doit nécessairement arrêter un lecteur peu instruit de l'antiquité, qui lit avec jugement, & qui veut entendre ce qu'il lit, & profiter de sa lecture; & c'est ce qu'on n'a pas encore fait. Il y a peu de gens à qui ce travail ne fût utile, si l'on s'en étoit bien acquitté. Il le feroit du moins aux enfans, qui à dix ans pourroient avoir lu Plutarque & avoir acquis une partie des connoissances qui leur sont nécessaires pour la suite de leurs études, dont le succès dépend de ce fondement.

Je fais bien que parmi les partisans d'Amiot, il y en a quelques-uns qui, non-seulement soutiennent sa traduction, mais qui prétendent même que Plutarque n'a pas besoin de remarques pour être entendu; & il n'y a rien de plus insoutenable. Je suis bien persuadé que les remarques sont inutiles aux Savans; mais il y a tant de lecteurs qui ne le sont pas, pourquoi les priver de ce qui peut les instruire? Il y a dans Plutarque une infinité de choses que la traduction d'Amiot ne sauroit faire entendre; car outre qu'il s'est trompé en beaucoup d'endroits, il y a dans le texte quantité de passages corrompus, il y en a d'autres qui sont tirés des écrits des Poètes & de ceux des Philosophes, & dont la force & la grace ne peuvent être bien senties par la plupart des hommes, que quand elles sont

expliquées. Enfin il y en a qui renferment des sens fort difficiles à développer , soit par les allusions qu'ils font à des coutumes anciennes fort cachées , soit par le rapport qu'ils ont à des faits qui ne sont pas fort connus. Pour bien faire entendre Plutarque , il faut donc réformer ce qu'Amiot a mal traduit , corriger les endroits corrompus , expliquer ces passages des Poètes & des Philosophes , & développer ces sens cachés & ces allusions fines , en recourant aux sources. Et cela ne peut être fait que dans des remarques , qui par - là deviennent absolument nécessaires. Les juger inutiles & les condamner , c'est blâmer le travail de quantité de savans hommes qui se sont appliqués à éclaircir le texte de Plutarque par des notes savantes & judicieuses.

Mais , pour faire voir combien s'abusent ceux qui croient que la traduction d'Amiot suffit aujourd'hui , & qu'on n'a pas besoin d'une nouvelle , je n'ai qu'à rapporter ici le jugement qu'en a porté le célèbre Auguste de Thou , qui étoit non - seulement grand historien , mais sage & judicieux critique. Dans le centième Livre de son Histoire sur l'année 1591 , qui fut celle de la mort d'Amiot , il finit ce qu'il dit de lui en Historien sage & grave. *C'est à lui , dit - il , que nous devons les Ethiopiques d'Héliodore , & les Pas-*

torales de *Longus*, heureusement traduites en notre langue, quoique sans nom d'auteur. Ces Ouvrages furent comme le prélude où il exerça son esprit; il l'employa ensuite à des travaux plus sérieux & plus laborieux, en traduisant *Diodore* & *Plutarque*, quoique le plus souvent avec plus d'élégance que de fidélité, LICET MAJORE PLERUMQUE ELEGANTIA QUAM FIDE REDDITIS. Une traduction peu fidele, sur-tout d'un auteur si important, en demande nécessairement une qui le soit davantage, & qui réponde mieux à son original.

Si une traduction de cette nature paroït si desirable il y a six vingt ans à ce savant homme, qui entendoit si parfaitement l'original, & qui l'avoit tout noté de sa main, à plus forte raison doit-elle paroître nécessaire aujourd'hui à ceux qui ne sauroient lire le texte, & après tous les changemens qui sont arrivés à notre langue, qui ont fait que ce qui étoit élégant du tems d'Amiot, ne l'est plus du nôtre.

Voilà tout ce que j'avois à dire pour justifier mon dessein. Je n'ai pas la présomption de croire l'avoir parfaitement exécuté; mais ce que j'ai dit suffira toujours pour faire voir que ceux qui auront plus de lumieres & plus de force que moi, seront bien reçus à l'entreprendre jusqu'à ce qu'on y ait bien réussi. Cependant j'ose espérer que les plus

grands amateurs d'Amiot ne pourront condamner les efforts que j'ai faits pour mettre Plutarque entre les mains de ceux qui, ne pouvant goûter & entendre sa traduction, ni lire l'original, sont privés d'une lecture très-nécessaire, & dont on peut tirer autant de profit que de plaisir.

Je ne manquois pas de matière pour des ouvrages nouveaux; outre les Morales de Plutarque, que je prépare, j'en ai actuellement un autre entre les mains, qui demanderoit un des plus savans hommes & des plus consommés dans la philosophie & dans la politique. C'est la traduction de la république & des loix de Platon, & des politiques d'Aristote, dont j'espère de faire un corps de politique entier & parfait, où l'on verra le bon & le mauvais de tous les gouvernemens, & les causes de leur décadence & de leur durée. A mon âge, je ne puis guère espérer d'avoir le tems de finir des ouvrages si longs, si considérables, & qui demandent de si profondes méditations; mais je ferai ce que je pourrai, & j'aurai du moins la consolation de finir mes jours dans une occupation utile & digne d'un homme de bien. Quelqu'un a dit que c'étoit un beau suaire que la tyrannie, mot horrible; & moi je dis que le plus beau & le plus honorable de tous les suaires, c'est un travail entrepris pour le bien public. La moisson est

si riche, & il se présente tant de choses neuves, qu'on pourroit donner & qui seroient très-utiles, que j'ose dire que rien ne marque davantage la disette où l'on est aujourd'hui de gens savans & habiles, que cette infinité d'ouvrages frivoles que l'on donne tous les jours au public au milieu de tant de choses excellentes qu'on pourroit faire, & qu'on néglige.

Ce n'est donc point faute d'occupation, ni pour m'emparer de terres déjà occupées, que j'ai travaillé sur Plutarque. J'ai entrepris ce travail, parce qu'il m'a paru qu'il n'y en avoit pas de plus utile, ni dont on eût un plus grand besoin.

Il est tems présentement de rendre raison de la conduite que j'ai suivie dans la Traduction & dans les remarques.

La première chose qu'il faut faire pour parvenir à donner une bonne traduction, c'est de bien établir la vérité du texte, & c'est ce qu'on ne peut faire qu'en le corrigeant ou par des conjectures sûres & bien fondées, ou par le secours des manuscrits. J'ai eu recours à ce dernier moyen. M. Salvini, aussi officieux que savant, a eu la bonté de m'envoyer sur plusieurs vies les diverses leçons d'un excellent manuscrit de la bibliothèque du Grand-Duc. M. de la Grive, jeune médecin très-savant en grec, m'a communiqué une colla-

tion fidele & exacte qu'il a faite de plusieurs autres de ces vies sur un très-bon manuscrit de la bibliothèque de feu M. le Chancelier Seguier, & qui est aujourd'hui dans celle de S. Germain-des-Prés, entre les mains de ces savans Religieux qui nous ont donné & qui nous donnent encore tous les jours de si beaux ouvrages, & des ouvrages si utiles aux Lettres & à la Religion. J'ai consulté aussi un manuscrit de la bibliothèque du Roi, & les diverses leçons qu'on a ramassées à la fin des éditions *in-folio*. Dans les endroits où ces manuscrits ne m'ont rien fourni pour la restitution des passages altérés ou corrompus, j'ai corrigé le texte sur les autorités des auteurs mêmes que Plutarque a suivis, & qui sont plus sains & plus corrects, ou par des conjectures qui paroîtront vraies, ou du moins très-vraisemblables. Je puis assurer qu'il y a une infinité de passages corrigés. C'est une chose étonnante qu'un texte aussi important que celui de Plutarque ait été laissé dans le désordre où il est dans toutes les éditions, & qu'on ne se soit pas appliqué à en donner une édition plus exacte & plus correcte. Et à propos des manuscrits, je dirai qu'ils sont souvent très-utiles pour réformer des textes corrompus; mais il ne faut les suivre qu'avec choix. Les copistes ont souvent sommeillé & fait des fautes considérables.

C'est même delà que sont venues les fautes des imprimés. Ainsi il faut se servir de son jugement, & ne recevoir que ce qui est clair & indubitable. C'est ce que j'ai observé autant que je l'ai pu. Je n'ai pas averti de tous les changemens que j'ai suivis, ma traduction le fera assez entendre à ceux qui liront l'original; car elle montre évidemment les leçons que j'ai embrassées, & je me flatte qu'elle pourra servir à ceux qui entreprendront de donner une nouvelle édition grecque de cet auteur.

Plutarque n'est pas recommandable par sa maniere d'écrire; son style est dur & embarrassé; c'est un composé de plusieurs sortes de styles; car il emploie ordinairement les termes & les phrases des Historiens dont il emprunte les faits, & des Philosophes dont il emploie les sentimens. Delà vient qu'il n'a point de style uni, qu'il ne suit ni mesure ni regle, & qu'on trouve dans ses écrits un mélange d'idées qui n'a aucune conformité: on pourroit le comparer à ces anciens bâtimens dont les pierres ne sont ni polies ni bien arrangées, mais bien assises, & ont plus de solidité que de grace, & ressentent plus la nature que l'art. Dans ce qui est de lui, il n'a presque aucune des graces de sa langue; il néglige le nombre & l'harmonie, il ignore ou recherche peu la beauté de l'arrangement,

& n'a nulle regle pour ses périodes; mais toutes ses paroles sont pleines de sens. C'est dans le bon sens que sa plume est toujours trempée; il a beaucoup de force & de gravité, & il égale ordinairement la grandeur & la profondeur de ses pensées par le poids de ses termes.

Dans la traduction, je tâche de conserver toute la force qu'il a, & j'aurois bien voulu pouvoir lui donner les agrémens qui lui manquent. Je sépare & je renverse même ses périodes, quand elles sont trop embarrassées, ou que le génie de notre langue ne s'accommode pas de l'ordre qu'il a suivi: je supplée quelquefois à son texte par la suite de quelques citations dont il ne rapporte qu'un mot, parce qu'elles étoient connues & familières de son tems, mais qui ne le sont pas du nôtre; j'adoucis des images trop fortes & trop libres, que la chasteté de notre langue ne pourroit souffrir: pour donner plus de jour à ce qu'il a laissé dans une trop grande obscurité, ou qui étoit clair de son tems, & ne l'est plus du nôtre, j'ai ajouté quelquefois au texte quelque mot. C'est être trop idolâtre de son original que de n'oser y rien ajouter pour une plus grande clarté, & que d'aimer mieux le laisser dans son obscurité, que de l'éclaircir par l'addition de quelque terme qui mette le lecteur au fait, & qui l'instruise de ce que le

texte ne lui apprend pas assez clairement. Ce n'est pas un vice que d'ajouter au texte ce qui est nécessaire, soit pour la clarté, soit pour la grace, ou pour la force; mais c'en est un que d'y ajouter sans nécessité & mal-à-propos, comme Amiot l'a fait très-souvent. Je n'ai pas fait difficulté d'employer quelques expressions qu'il m'a paru que l'Académie accusoit peut-être trop légèrement de vieillir. C'est servir la langue que de ne pas souffrir qu'on l'appauvrisse en la privant de certaines façons de parler naturelles, dont les anciens écrivains se sont servis, & qui n'ont contr'elles que le vain reproche qu'on n'en sauroit rendre aucune raison. Combien en avons-nous de cette sorte, qui sont pourtant très-françoises? Notre langue est sur-tout capricieuse en une chose, c'est qu'elle prend souvent plaisir à s'éloigner de la regle; & l'on peut dire que souvent rien n'est plus françois que ce qui est irrégulier. Autre chose est parler françois, & autre chose parler selon les regles de la grammaire. L'usage est un tyran, & rien ne blesse tant un tyran que de ramener à la regle ce qu'il en a tiré; mais en cela il faut user d'une grande prudence pour bien distinguer les regles invariables qui sont le fondement de la langue, & dont on ne sauroit s'écarter sans faire une faute, & les regles auxquelles l'usage a dérogé. Enfin je

cherche particulièrement la netteté, l'élégance & la naïveté, qui seule, comme l'a fort bien dit Vaugelas, est capable de couvrir beaucoup de défauts, & peut-être même d'empêcher qu'ils ne soient des défauts. Et il y a des occasions où je sacrifie à la force & à la brièveté du discours, un soin trop scrupuleux des termes: mais avec tout cela, je m'éloigne si peu de l'original, que j'ose assurer qu'il n'y a point de traduction plus fidele ni plus littérale.

Je ne dois pas oublier ici une chose qui donne beaucoup de grace à quelques endroits de Plutarque. C'est que souvent il mêle dans son discours des mots & des passages des Poëtes sans en avertir, & ce sont comme autant de fleurs qui émaillent ses écrits d'une variété charmante, ou pour parler plus poëtiquement encore, comme des lumieres brillantes qui font sur son style ce que les étoiles lumineuses font sur les voiles de la nuit. Et c'est ce que j'ai tâché de faire sentir.

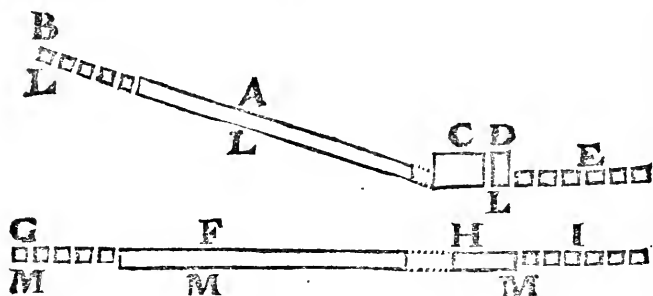
La plus grande difficulté que j'aie trouvée dans cet Ouvrage, c'est lorsqu'il a fallu détailler les combats, & expliquer les différens ordres de bataille des anciens. Il est très difficile qu'un écrivain, qui n'est pas homme de guerre, & qui n'a jamais servi, s'exprime en termes propres & convenables sur un art qu'il neconnoît point, & qu'il n'a jamais professé;

& je me souviens sur cela d'une histoire qui me fait peur. La voici : Annibal ayant été chassé de Carthage, & étant obligé d'aller chercher un asyle à la cour d'Antiochus, arriva à Ephese. Les Ephésiens avoient chez eux un philosophe Péripatéticien, nommé Phormion, qui avoit une réputation très-grande. Ils crurent ne pouvoir mieux régaler ce grand capitaine qu'en lui faisant entendre Phormion. Ils lui proposerent d'aller à son auditoire, ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Le philosophe fit un discours de plusieurs heures sur le devoir d'un général d'armée, & sur tout l'art de la guerre. Les Ephésiens charmés demanderent à Annibal ce qu'il pensoit de leur philosophe. Annibal, s'expliquant assez mal en grec, mais avec une franchise digne de lui, dit qu'il avoit bien vu en sa vie des vieillards radoter, mais qu'il n'avoit jamais vu un plus parfait radoteur que leur philosophe. En effet, quelle arrogance & quelle démangeaison de babiller, dans ce Grec, qui n'avoit jamais vu l'ennemi ni même un camp, & qui toute sa vie avoit été éloigné de toute fonction publique, de se mêler de parler de l'art de la guerre devant Annibal, qui avoit disputé tant d'années l'empire aux Romains vainqueurs de toute la terre !

Plutarque n'étoit pas plus homme de guerre que moi ; mais il étoit sûr de bien parler , parce qu'il ne faisoit que rapporter les propres termes des grands hommes qu'il copioit. Il avoit pour garans Thucydide , Polybe , Xénophon , & autres grands capitaines dont il lisoit les mémoires ; ainsi il ne s'exposoit point au ridicule de Phormion. J'ai cherché à l'éviter dans tout ce qui est de nos usages ; car j'ai tâché de m'instruire dans nos meilleurs écrivains qui ont écrit de la guerre , & dans la conversation de plusieurs officiers de réputation. Mais il y a bien des choses où je n'ai pu trouver aucun secours, sur-tout lorsqu'il a fallu faire passer en notre langue des termes que nous ne connoissons pas , & des ordres de bataille que personne n'a expliqués, ce qui est une difficulté très-grande. J'aurois bien pu me contenter de dire la chose littéralement sans l'expliquer, & cacher ainsi mon ignorance sous un silence orgueilleux , qui auroit pu passer pour science ; mais je me suis fait une loi d'expliquer tout , ou de dire franchement ce que je n'entends point. Voici deux endroits qui m'ont donné le plus de peine.

Le premier est dans la vie de Pélopidas , dans l'endroit où Plutarque décrit l'ordre de bataille des Thébains à la fameuse journée de Leuctres : il dit qu'Epaminondas tira du côté

de son aile gauche sa phalange étendue en écharpe ou en biais, *φάλαγγα λοξήν*. Tous les traducteurs se sont fort mal tirés de ce passage, & n'ont rendu ni la lettre ni le sens. Et moi, j'ai voulu, non-seulement traduire la lettre, mais en donner aussi l'explication dans les remarques; j'y fais voir qu'Epaminondas, avec son aile gauche fortifiée d'une partie de sa phalange en biais, tomba sur l'aile droite des Lacédémoniens, commandée par le roi Cléombrotus: cela ne suffit pas encore pour la parfaite intelligence de ce passage; & j'ai cru qu'il étoit nécessaire de le mettre sous les yeux par un petit plan. Je me suis donc hasardé à en faire un, & j'ai eu le plaisir de voir qu'il est conforme à celui qu'en avoit fait M. le chevalier de Folard, officier très-habile, qui a servi long-tems, qui a donné en plusieurs occasions des marques de sa capacité & de son courage, & qui a fort étudié la milice des anciens. Le voici.



LLL. L'armée Thébaine. A. La phalange

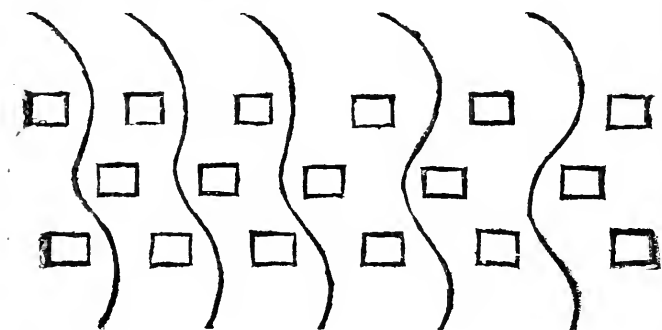
en écharpe. B. Aile droite de cavalerie. C. Aile gauche d'infanterie. D. Bataillon sacré. E. Cavalerie de l'aile gauche.

MMM. Armée de Lacédémone. F. Phalange. G. Cavalerie de l'aile gauche. H. Aile droite. I. Cavalerie de la droite.

Sur ce plan , quoique grossièrement fait , on voit sans peine comment Epaminondas , marchant avec son aile gauche , fortifiée par sa phalange en écharpe , tomba sur l'aile droite des Lacédémoniens , qui furent obligés de s'éloigner de leurs alliés , & qui ne purent la soutenir , parce qu'ils avoient diminué de leur hauteur pour déborder les Thébains , & que ceux - ci profiterent de ce moment pour les charger.

Le second se trouve dans la vie de Philopœmen , où Plutarque dit que les Achéens n'étoient pas accoutumés à l'ordonnance qu'on appelle spirale , & qu'ils ne se servoient ordinairement que de la phalange ou bataillon quarré. C'est ce que personne n'a expliqué : j'ai voulu le faire dans la remarque , & j'ai dit que c'étoit une ordonnance par bataillons séparés , ou par cohortes séparées avec des intervalles. Le même M. le chevalier de Follard m'a fait voir que j'avois raison ; mais qu'il falloit ajouter que les cohortes étoient placées vis-à-vis des intervalles de celles qui

les précédoient, comme dans cette figure ; où l'on voit pourquoi cette ordonnance étoit appelée spirale.



Les vers que Plutarque a cités, je les traduis en prose, parce qu'il n'y a rien de plus insupportable dans notre langue, ni qui vieillisse si tôt, que des vers médiocres ; mais quand même j'en pourrois faire de fort bons, je ne fais si je traduirois ces endroits-là en vers, à cause de la grande difficulté, ou, pour mieux dire, de l'impossibilité qu'il y a de conserver dans notre poésie ce goût simple & antique qui fait la plus grande beauté des vers grecs. Cicéron l'a fait quelquefois fort heureusement dans ses ouvrages, & quelques poètes latins avant lui l'ont fait aussi avec beaucoup de succès dans leur poésie : mais la richesse de leur langue les a bien servis, & nous ne saurions faire dans la nôtre ce qu'ils ont fait dans la leur. Il est certain qu'Amiot ne l'a pas fait ; les vers sont le supplice des

oreilles, & ces lambeaux d'or & de pourpre deviennent dans la poésie des chiffons de bure qu'on ne peut voir sans dégoût.

Je conserve les anciens noms des peuples ; des dignités, des charges, parce que les noms d'aujourd'hui n'y répondent point du tout ; que c'est travestir les anciens que de les habiller ainsi à la moderne, & qu'il n'est pas possible de conserver la véritable idée des choses avec ces noms. On avoit porté même mon scrupule jusqu'à balancer si je ne conserverois pas les noms des mois grecs, & la maniere de dater des Romains, par Nones, Ides & Kalendes. Mais après avoir vu l'effet que ces dates étranges, & ces noms, *Pyanepsion*, *Maimaëtion*, *Poséidéon*, faisoient dans une traduction françoise, au lieu de *Novembre*, *Décembre*, *Janvier*, j'y ai renoncé, & je me suis contenté d'en parler dans les notes, avec ces dates, qui ne sont remarquables que par leur bizarrerie. Si j'en avois usé autrement, j'aurois mérité le même reproche que Lucien fait * à un historien appelé Crépéreïus Calpurnianus, qui avoit écrit en grec la guerre des Romains contre les Parthes, & qui se piquoit d'être grand imitateur de Thucydide : il lui reproche, comme une chose très-ridicule, d'avoir mêlé dans son ouvrage les termes latins des armes & des machines, & d'a-

* Dans le traité : *Comment il faut écrire l'histoire.*

voir employé les propres mots de *Fossé* & de *Pont*, au lieu de τάφρος & de γέφυρα. Les termes *Pyanepsion*, *Maimactérion*, *Poseidéon*, au lieu de *Novembre*, *Décembre*, *Janvier*, auroient fait dans ma traduction un effet plus insupportable encore. Il est bien sûr que, si les Grecs avoient traduit quelque auteur latin, ils n'auroient pas mis les mois romains, mais les grecs. Dans aucune langue, il ne faut employer que les mots usités & connus, à moins que l'on n'en manque, & que l'on ne soit forcé à recourir aux termes étrangers.

Une chose encore sur laquelle j'ai été long-tems en doute, parce que je voyois les sentimens assez partagés, c'est sur l'usage du mot *tu*. Nous ne nous en servons aujourd'hui qu'en poésie, ou quelquefois dans le style soutenu, ou en faisant parler des barbares. Quelques gens trouvoient que ce singulier avoit plus de grace dans la bouche de ces anciens, que le pluriel *vous*, que la politesse a introduit, & qu'ils n'ont jamais connu. Enfin, après avoir vu par expérience qu'il y avoit des endroits où *tu* choquoit beaucoup de personnes, & qu'en d'autres il faisoit un meilleur effet que *vous*, j'ai trouvé qu'en cela seul notre langue nous fournissoit une richesse dont les anciens étoient privés; car étant toujours forcés de se servir de ce singulier *tu*, ils ne pouvoient faire bien sentir ni les

mœurs, ni les passions, ni les caractères; au lieu que c'est un avantage que nous fournissent ce singulier & ce pluriel employés à propos, avec discernement, & lorsque les occasions demandent l'un préférablement à l'autre. Voici donc le parti que j'ai pris: dans tous les endroits où il faut faire sentir de l'audace, du mépris, de la colère, ou un caractère étranger, j'ai employé le mot *tu*; & dans tous les autres, comme lorsqu'un inférieur parle à son supérieur, un sujet à son roi, je me suis servi du mot de *vous*, pour m'accommoder à notre politesse qui le demande nécessairement, & qui est toujours blessée de ce singulier *tu*, comme d'une familiarité trop grande.

Par exemple, dans la vie de Romulus, quand on mène Rémus à Numitor, Rémus dit à ce prince: *Je ne te cacherai rien de tout ce que tu me demandes; car tu me paroiss plus digne d'être roi que ton frere.* Ce singulier *tu* a là plus de grace que le pluriel *vous*, à cause du caractère de Rémus, qui a été élevé parmi des pères, qui est vaillant & fougueux, & qui doit témoigner de l'intrépidité & de l'audace. Lorsque Caton, en plein Sénat, dit à César, *tiens, yvrogne*, en lui rendant la lettre de sa sœur, il n'y auroit rien de plus ridicule ni de plus froid, que de lui faire dire, *tenez, yvrogne*. Quand Léonidas parle à Alexandre, & qu'il lui dit, *quand vous aurez conquis la*

région qui porte ces aromates, &c. vous est là meilleur que tu. Mais quand Alexandre, après avoir conquis l'Arabie, écrit à Léonidas, *je t'envoie une bonne provision d'encens & de myrrhe; toi est mieux que vous.* De même, quand le prophete de Jupiter Hammon dit à Alexandre, *ne blasphême point, tu n'as point de pere mortel*, le mot *vous* rendroit la réponse languissante & froide. C'est un prophete qui parle: & il parle avec autorité. Je vois que Vaugelas, dans sa traduction de Quinte-Curce, a observé cela avec beaucoup de raison & de jugement. Alexandre dit *vous* en parlant à la reine Sisygambis, & la reine Sisygambis dit *tu* en parlant à Alexandre; & cela est nécessaire pour conserver ce caractère étranger. Cette différence de *tu* à *vous* donne à la traduction de Lucien, par M. d'Abblancourt, une grace que l'original ne peut avoir: car que le philosophe Cynique dise *toi* à Jupiter, & que tous ses autres personnages se tutoient, cela fait une plaisanterie, & marque les caractères; ce qu'il ne fait pas dans le grec, où ils ne sauroient parler autrement. Qu'on mette *vous* au lieu de *tu*, toute la gentillesse sera perdue.

Dans les remarques, je ne descends que très-rarement à une critique de mots; car il n'y a rien de plus sec, de plus désagréable & de moins utile dans un ouvrage comme celui-

ci, où il y a tant de choses bien plus importantes que les mots, & qui méritent davantage notre attention. Je me contente d'expliquer tout ce qui est obscur, & de rendre raison des changemens que j'ai faits dans le texte, soit par conjecture, soit par le secours des manuscrits. Je relève les fautes d'Amiot, au moins les principales; car il y en a beaucoup dont je ne parle point; mais elles sont peu importantes; & le lecteur les remarquera de lui-même, s'il veut prendre la peine de conférer sa traduction avec la mienne. Je n'oublie rien de tout ce qui peut rendre l'original intelligible aux lecteurs studieux, & j'ose promettre qu'ils n'y trouveront rien qui puisse les arrêter dans cette lecture. Je rapporte tout ce qui est nécessaire pour la parfaite intelligence de l'antiquité. J'explique les coutumes, les sacrifices, les fêtes & toutes les cérémonies, tant publiques que particulières. J'indique les différentes sources où Plutarque a puisé; & lorsqu'il y a des traditions différentes, je tâche de découvrir les raisons du choix qu'il fait, & de la préférence qu'il donne aux unes sur les autres; & quand l'antiquité fournit des particularités remarquables qu'il a oubliées, je les rapporte avec soin, comme des supplémens nécessaires de ces vies.

Si je n'avois commenté ces vies que pour

les favans , je me ferois épargné certaines réflexions que je fais pour donner les raisons de beaucoup de principes de morale & de politique , qui y font propofés ; bien perfuadé que les favans n'ont pas befoin de mes lumieres pour découvrir dans un fujet toutes les vérités qu'il renferme. Mais j'écris pour une infinité de jeunes gens qui liront ces vies , & qui ne font pas capables de trouver d'eux-mêmes toutes ces raifons.

Ces réflexions font donc néceffaires. A quoi des remarques peuvent-elles être mieux employées , qu'à rendre raifon de tous les préceptes , de tous les jugemens , en un mot , de tout ce qu'avance un écrivain qui travaille à former les mœurs ? C'est de la philosophie qu'il faut tirer les éclairciffemens. Le pere d'Horace , après avoir donné à fon fils les préceptes nuds , comme cela convenoit à fon état , lui dit fort bien :

*Sapiens , vitatu quidque petitu
Sit melius , caufas reddet tibi. **

« Les philosophes te diront les raifons
» pourquoi une chose est bonne ou mauvaife,
» à fuivre ou à fuir ». C'est donc aux fages à rendre raifon de tout , & c'est auffi les fages que je fais parler dans mes remarques ; car c'est de leurs écrits que je tire ce qu'il y a de

* Horat. fat. 4 , lib. 1.

meilleur ; & c'est ainsi que la jeunesse doit être instruite.

Quand on lit des histoires & des vies , il est naturel de vouloir savoir le tems où se sont passées les actions dont il y est parlé , & ce n'est pas toujours une curiosité infructueuse ; mais c'est à quoi on trouve souvent de grandes difficultés , tant à cause du désordre & de l'irrégularité du calendrier , que de ce que les mois grecs ne répondent pas exactement aux nôtres. On ne peut pas toujours déterminer le jour précis dont il s'agit ; comment le pourrions-nous aujourd'hui ? Plutarque même ne le pouvoit pas de son tems. *Mais aujourd'hui* , dit-il dans la vie de Romulus , *les mois des Romains répondent si mal aux mois des Grecs , qu'il est très-difficile de marquer précisément le jour de la fête Palilia , qui fut le jour natal de Rome.* Delà vient que les savans ne sont pas d'accord sur cette matiere. Par exemple , le mois *Elaphébolion* , que je traduis *Avril* , est , selon d'autres , le mois de Mars. *Munychion* , *Thargéion* , *Scirophorion* , que je prends pour *Mai* , *Juin* , *Juillet* , d'autres prétendent que c'est *Avril* , *Mai* , *Juin*. *Poséidéon* , que je prends pour *Janvier* , est , selon d'autres , *Décembre*. Cela pourroit fournir des dissertations & des contestations infinies. Il faut la sîer les chronologistes se battre sur cela tant qu'ils vou-

dront, cette matiere est de leur ressort. Mais heureusement ce n'est pas ce qu'il y a d'important dans ces vies, où nous devons chercher à apprendre d'autres choses que les dates exactes, & que les bornes des mois, pour les faire quadrer avec les nôtres. Peut-être ne seroit-il pas impossible de concilier les différens sentimens, parce que les mois des Grecs enjamboient ordinairement sur deux des nôtres, & que *Munychion*, par exemple, commençoit en Avril, *Hecatombæon*, en Juillet, &c. Dans l'embarras où jettent ces opinions si différentes, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de suivre Plutarque même, qui en quelques endroits ajoute le nom du mois latin au mois grec. Nous voyons que dans la vie de Sylla, en parlant de la prise d'Athenes, il assure qu'elle arriva le premier de Mars, qui répondoit, dit-il, à la nouvelle lune du mois *Anthestérion*; ce qui s'accorde parfaitement avec ce qu'Appien a écrit de la mort de César: *Il fut tué*, dit-il, *le jour des ides de Mars, qui répondent au milieu du mois Anthestérion*. Ce mois Anthestérion est donc le mois de Mars, selon Plutarque & selon Appien, & nullement le mois de Novembre, comme quelques savans l'ont prétendu. De même, le mois *Poséidéon*, que la plupart prennent pour Décembre, Plutarque, dans la vie de César, le fait répondre au mois de

Janvier ; comme dans la vie de Publicola , il fait répondre le mois *Métageitnion* , au mois de Septembre. Plutarque & Appien doivent être plutôt crus que tous les raisonnemens des plus habiles chronologistes ; car Plutarque & Appien ne peuvent pas s'être trompés sur leurs mois. Contentons-nous donc de savoir à peu près quels mois des Grecs répondent aux mois des Romains , & n'espérons pas de pouvoir toujours déterminer précisément les jours des uns , pour les faire répondre aux jours des autres.

A l'égard des mesures & des distances des lieux , on ne sauroit se tromper dans Plutarque , parce qu'il compte toujours par stades ; & que la mesure du stade étant connue pour un espace de cent vingt-cinq pas géométriques , il est aisé de réduire tous les stades dont il parle à notre manière de compter par lieues , de quelque mesure qu'on les fasse , de quinze cens , de deux mille , de trois mille , ou de quatre mille pas. Voilà pourquoi j'ai conservé toujours le mot de stade , & je me suis contenté de marquer en note le nombre des pas ou des lieues , & je fais la lieue commune de vingt-cinq stades.

Il n'y a pas non plus de difficulté sur le prix des anciennes monnoies grecques & romaines , sur lesquelles on a tant disputé inutilement. Plutarque les évalue les unes aux au-

tres, & j'ai cru que je devois les évaluer à la nôtre ; non selon le prix courant qui change tous les jours, ou du moins qui n'est pas long-tems fixe, mais selon le prix le plus ordinaire de l'argent, & ce qu'il doit valoir. Car il m'a paru qu'un lecteur est naturellement curieux de savoir ce que valoient, par exemple, les sommes immenses d'or & d'argent qu'apportoient à Rome tous les triomphes. J'en ai fait l'estimation ; pour cet effet, je n'ai suivi aucun des modernes ; car ils ne sont pas d'accord, les uns estimant le talent cinq cens écus, les autres six cens, & les autres huit cens. J'ai voulu m'éclaircir moi-même, & cela n'étoit pas bien mal-aisé, il n'a fallu que peser quelques drachmes, car tout dépend de là : j'ai trouvé que la drachme pese un gros, & le gros d'argent je l'ai mis à dix sols, qui est son prix le plus ordinaire. Nous savons que le talent attique (le talent étoit un poids, & non pas une monnoie) valoit soixante mines, & pesoit six mille gros, & la mine cent drachmes, cent gros. Ainsi la mine valoit cinquante livres de notre monnoie, & le talent mille écus. Le denier romain étoit du même poids & du même prix que la drachme ; & la livre romaine, qu'on appelloit *pondo*, & qui n'étoit que de douze onces, étoit du même prix que la mine, & valoit cinquante francs. Le sesterce étoit la quatrième partie

du denier , c'est-à-dire qu'il valoit deux sols & demi ; de sorte qu'il falloit quatre sesterces pour faire une drachme ou un denier , comme il falloit six oboles , car l'obole valoit vingt de nos deniers. Toutes les évaluations que Plutarque a faites , sont selon ce tarif. Ceux qui voudront réduire toutes les sommes dont Plutarque parle , à la monnoie courante , pourront le faire aisément sur ce pied-là , en comptant par gros , & en diminuant ou augmentant le gros , c'est-à-dire le *denier* ou la *drachme* , à proportion que l'argent hauffera ou baissera.

J'ai eu entre les mains un Plutarque grec noté en plusieurs endroits de la main de Turnebe : il ne m'a été d'aucune utilité ; car toutes ses notes ne sont que les mots les plus remarquables du texte que ce savant homme prenoit la peine d'écrire à la marge pour les avoir plus présens. Mais je ne saurois trop reconnoître le secours que j'ai tiré d'un autre Plutarque , dont toutes les vies sont notées de la main du célèbre M. de Thou , de ce grand historien , qui jusqu'aujourd'hui soutient pour cet art l'honneur de la France contre l'Italie & la Grece , & dans les écrits duquel on remarque autant de force que de sincérité & de vérité. Il avoit lu ces vies avec tant de soin & d'exactitude , & avoit marqué avec tant de choix ce qui pouvoit éclaircir , ou illustrer les passages les plus remarquables

& les plus importans, ou indiquer leur source, qu'il a extrêmement abrégé mon travail, en m'épargnant de longues recherches, & en me donnant souvent des lumières que je n'aurois pas eues sans lui.

Comme on ne peut marcher sûrement dans l'étude de l'histoire sans la connoissance des tems, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de mettre* à la fin de cet ouvrage une petite chronologie qui éclaircira beaucoup de difficultés, & qui fera voir au moins dans quel ordre ces vies doivent être lues : car Plutarque, en les écrivant, n'a pas suivi l'ordre des tems. Tous les ouvrages de Plutarque ont eu l'approbation de tous les siècles, & avec grande raison ; car on y trouve une érudition profonde, un jugement exquis, & toujours l'agréable admirablement joint à l'utile. Théodore Gaza, qui florissoit dans le quinzième siècle, & qui étoit un des plus savans hommes de son tems, interrogé un jour si, par une dure nécessité, il étoit obligé de jeter dans la mer tous les auteurs généralement, quel seroit celui qu'il y jetteroit le dernier, & qu'il voudroit sauver de ce naufrage, répondit *que ce seroit Plutarque*. Je crois néanmoins qu'on peut appeler de ce jugement : car quelque grande idée que j'aie du mérite de Plutarque, je suis persuadé que les œuvres de

* Voyez tome 11, après la vie d'Othon.

Platon mériteroient encore davantage d'être conservées ; & , à mon avis , il n'y a point de philosophe qui puisse être plus utile aux hommes, ni qui ait plus servi à éclairer le genre humain.

Mais n'opposons point Plutarque aux autres auteurs , opposons-le à lui-même , en considérant ses vies & ses morales. S'il falloit choisir entre ces deux ouvrages , & renoncer à l'un pour avoir l'autre , peut-être trouveroit-on des gens qui balanceroient sur le choix. Pour moi , je me contenterai de dire qu'il y a infiniment plus d'esprit , plus de jugement & plus d'art dans les vies , & plus de lecture & plus de savoir dans les morales. Scaliger a fait de ces ouvrages deux jugemens qui paroissent bien opposés. Dans l'un , il appelle Plutarque *l'œil de la sagesse* ; & dans l'autre , il dit qu'il a écrit pour les courtisans , & non pas pour les savans ; & ils paroîtront tous deux très-justes , si l'on rapporte le premier à ses vies , où il y a autant de sagesse que dans aucun ouvrage qui nous reste de l'antiquité payenne ; & si l'on entend le second , de ses morales , il y a véritablement des traités admirables , & qu'on ne sauroit trop lire ; mais il y en a d'autres où rien n'est entièrement approfondi ni démontré , & où toutes les matieres , j'en excepte un petit nombre , sont traitées fort superficiellement. Ce qui

paroît au-dessus de tout , ce sont ses comparaisons. Je donnerois plusieurs de ses traités de morale pour celles qui nous manquent. Il met dans une balance si juste les mœurs , les inclinations & les actions des grands hommes qu'il compare les uns aux autres , & il fait si bien sentir ce qu'ils ont chacun de semblable & de différent , qu'il n'y a rien où le jugement , l'étendue d'esprit , la sagesse , & , ce qui étoit rare de son tems en Grece , la bonne foi , se trouvent ensemble avec plus d'éclat ; l'amour de son pays ne le porte jamais à favoriser sa nation. Il est vrai qu'il oppose quelquefois à des Romains très-illustres , des Grecs qui le sont beaucoup moins ; mais il ne prétend pas les peser en gros & avec toute leur fortune , ni les égaler les uns aux autres ; il compare action à action , & non pas homme à homme , & s'il met certaines actions des Grecs dans un plus beau jour qu'elles n'avoient été avant lui , c'est moins les favoriser , que réparer l'injure que l'histoire leur avoit faite en oubliant ou en ne relevant pas assez les particularités les plus remarquables & les plus dignes de considération. En un mot , il les juge tous séparément & par pieces ; il pese les mœurs , qui sont la source des actions ; il examine les motifs ; il balance les biens & les maux qui en sont la suite ; & dans le détail de toutes les

circonstances , il est si éloigné de la moindre partialité pour les Grecs , qu'on ne trouvera jamais qu'il leur donne la préférence contre la droite raison : par-tout il ne respecte que la vertu , ne fait la guerre qu'au vice , & ne cherche que la vérité. Cet esprit d'équité est répandu dans tous ses ouvrages ; mais il paroît sur-tout avec éclat dans la vie de Marcellus , où il donne bien nettement aux Romains cette grande louange , qu'ils ne surpassent pas moins les Grecs en justice , qu'en valeur & en prudence. Et dans la vie de Cicéron , où il ne feint pas de rapporter le grand éloge qu'Appollonius Molon donna à cet orateur , lorsqu'après l'avoir entendu haranguer en grec , il soupira , & dit qu'il déplorait le malheur de la Grece , voyant que les seuls avantages qui restoient aux Grecs , l'érudition & l'éloquence , alloient être transportés aux Romains.

Malheureusement il nous manque quatre de ses comparaisons , & des plus importantes , que l'injure des tems nous a ravies , celle de Thémistocle & de Camillus , celle de Pyrrhus & de Marius , celle de Phocion & de Caton , & celle d'Alexandre & de César. C'est une perte irréparable. Je me suis cru obligé de les suppléer , & j'ai eu l'humilité de l'entreprendre ; car il y en a assurément beaucoup à un homme comme moi de mêler

ses écrits avec ceux de Plutarque, qui, dans ce genre d'écrire, n'aura peut-être jamais d'égal. Je ne chercherai donc point à excuser la liberté que j'ai prise; & je dirai ce qu'Hirtius, qui a fait le supplément de la guerre des Gaules, disoit de l'audace qu'il avoit eue de continuer l'ouvrage de César: « Pendant que » je ramasse des excuses, pour empêcher qu'on » ne me compare à César, en cela même je » donne lieu de m'accuser d'orgueil & d'ar- » rogance, comme si je m'imaginois qu'il pût » jamais monter dans la tête de quelqu'un de » me comparer à ce grand homme »: *Sed ego nimirum, dum omnes excusationis causas colligo, ne cum Cæsare conferar, hoc ipsum crimen arrogantiae subeo, quod me judicio cujusquam, existimem posse cum Cæsare comparari.*

Cette maniere d'écrire les vies des hommes illustres, en comparant ceux d'une nation avec ceux d'une autre, m'a toujours paru si parfaite, que je me suis souvent étonné que, parmi les excellens écrivains que nous avons eus, & parmi ceux que nous avons encore, il ne s'en soit pas trouvé quelqu'un qui ait suivi l'exemple de Plutarque, & qui choisissant les plus grands hommes que notre France a portés, & ceux qui ont été l'honneur & la gloire des états voisins, n'ait pas écrit leurs vies pour les comparer les uns aux autres, comme Plutarque a comparé les Grecs & les

Romains,

Romains. Cet ouvrage seroit fans contredit plus utile & plus agréable que toutes les histoires que l'on a écrites. Mais c'est ce que nous devons plutôt desirer qu'espérer; car c'est un ouvrage très-difficile; les seuls talens de la nature ne suffisent pas, il faut des talens cultivés & enrichis. Il n'y avoit point d'homme plus heureusement né que Plutarque; c'étoit un grand génie; il avoit une imagination très-heureuse, & une grande force de de sens avec beaucoup de justesse; mais il avoit orné ces grands dons par la lecture des historiens, des orateurs & des poëtes, & il les avoit fortifiés par la connoissance de toutes les sectes des philosophes, principalement par l'étude de la philosophie académique, qu'il avoit préférée aux autres, comme la source du bon sens & de la raison. On voit, & je l'ai montré en quelques endroits, que c'est de la lecture de Platon qu'il a tiré cette profondeur de sens, cette solidité, cette sagesse, qui regnent dans ses écrits, & qui les rendent si admirables. Une marque de son profond savoir & de sa prodigieuse lecture, c'est que nous trouvons dans ses ouvrages plus de trois cens auteurs cités. Aujourd'hui nous ne sommes ni si curieux, ni si difficiles; nous nous reposons presque entièrement sur la nature, & souvent sur une nature peu favorable, & nous voulons écrire sans avoir rien lu.

J'ai ajouté à cet ouvrage la vie de Plutarque ; car il m'a paru qu'il étoit juste que celui qui a fait les vies de tant de grands hommes, trouvât quelqu'un qui fît la sienne. Le savant Ruault a fait en latin un recueil divisé par chapitres, qu'il a intitulé *la vie de Plutarque* : mais ce ne sont que des mémoires, & encore des mémoires peu complets, & accablés sous une érudition étrangere, qui fait qu'on perd Plutarque de vue. Il y en a une autre qu'on attribue à Amiot ; mais elle est si mal faite, que j'ai de la peine à croire qu'il en soit l'auteur. J'ai cru que cette vie devoit être faite autrement, & sur le modele même que Plutarque nous a laissé. J'espère que celle que j'ai recueillie avec soin & avec toute l'exactitude dont je suis capable, le fera connoître tel qu'il étoit, & fera voir un homme qui a joint l'homme d'état au savant & au philosophe, & qui, en rendant la politique éclairée par les belles-lettres & par la plus profonde philosophie, a rendu son savoir & ses grandes lumieres efficaces par la politique, & utiles à son pays : car au milieu de cette quantité étonnante d'excellens ouvrages qui sont sortis de ses mains, il s'est toujours mêlé des affaires du gouvernement depuis sa jeunesse jusqu'à sa dernière vieillesse, & a toujours été philosophe & homme public ; pratiquant lui-même le précepte qu'il a donné à ceux

qui auront la noble ambition de servir leur patrie, & d'acquérir l'honneur & la gloire qui suivent une juste & sage administration; ils doivent à leurs citoyens tous les momens de leur vie.

Il ne faut pas finir cette préface sans parler de deux reproches qu'on fait à Plutarque, & qui, s'ils étoient fondés, nuiroient beaucoup à la qualité d'historien qui doit sur-tout avoir la vérité en vue.

Le premier, c'est une trop grande crédulité pour des faits qui paroissent incroyables & impossibles, comme ce qu'il dit de Pyrrhus, que ce prince déchargea un si grand coup de son cimeterre sur un cavalier armé de pied en cap, qu'il le fendit en deux, & que les deux moitiés tomberent chacune de leur côté, aux pieds de son cheval. Il n'y a point aujourd'hui d'homme de guerre, quelque fort qu'il soit, qui pût faire un coup de cette nature. Mais, pour juger de l'impossibilité de ce fait, il faudroit savoir précisément quelle étoit la force de Pyrrhus & la trempe de son cimeterre; quel étoit l'avantage du lieu qu'il pouvoit avoir sur son ennemi, & la qualité des armes dont son ennemi étoit couvert. C'est une injustice de juger de la force d'un homme de ce tems-là par celle des hommes du nôtre. Combien voit-on de choses dans l'ancienne histoire,

exécutées par des hommes que ceux d'aujourd'hui trouvent impossibles. Notre histoire même nous en fournit. Ce n'est pas que la nature s'affoiblisse, mais c'est que les hommes s'affoiblissent par le changement de vie, par la paresse, & par la discontinuation des exercices & des travaux, qui seuls nourrissent la vigueur, & augmentent les forces. C'est ce qu'Homere a eu en vue, quand il a fait exécuter à ses héros des choses qui paroissent au-dessus des forces de l'homme; comme ce qu'il dit d'Hector dans le 12^e liv. de l'Iliade, que, pour s'ouvrir un chemin dans les retranchemens des Grecs, il jetta contre la porte une si grosse pierre, que deux hommes des plus forts de son tems auroient eu de la peine à la lever de terre pour la mettre seulement sur un charriot. Homere ne parle pas là comme poète, il parle comme historien qui atteste la diminution qui étoit arrivée aux forces des hommes de son siècle par les raisons que je viens de toucher.

L'autre reproche, c'est d'avoir cherché à embellir l'histoire par des faits fabuleux; comme dans ce qu'il dit de Rome arrachée aux Gaulois dans le moment qu'elle étoit dans la balance avec l'or pour sa rançon; car on prétend que cela est contraire à l'histoire. En effet, Polybe écrit *que les Gaulois, maîtres de Rome, ayant eu des nouvelles que les Vénitiens*

étoient entrés dans leurs pays avec une grosse armée, firent la paix avec les Romains, leur rendirent leur ville & s'en retournerent.

Mais il suffit que Plutarque a Tite-Live pour garant de ce qu'il a avancé. D'ailleurs, Polybe n'ayant écrit son histoire qu'après l'olympiade 157, près de deux cens quarante ans après cet exploit de Camillus, on peut croire qu'il n'étoit pas mieux instruit que Tite-Live, qui avoit écrit la sienne avant la première année de l'olympiade 189, c'est-à-dire cent vingt-quatre ou cent vingt-cinq ans après Polybe.

Cette antériorité de tems ne donne pas un assez grand avantage à Polybe sur Tite-Live pour rendre son témoignage plus sûr que celui de l'historien latin, sur un fait arrivé si long-tems avant l'un & l'autre. Tite-Live pouvoit avoir des mémoires qui étoient échappés à Polybe.

Que fait-on même si Polybe, attaché à Scipion l'Africain qu'il accompagnoit, n'avoit pas en vue d'ôter de cet exploit de Camillus cet air de miracle dont l'éclat pouvoit diminuer celui des exploits de son héros? Plutarque n'ignoroit pas ce que Polybe avoit écrit; il le rapporte dans son traité de la fortune des Romains; mais il le rapporte comme une chose peu certaine, & comme un bruit dont on pouvoit fort bien douter. *Si ce que*

Polybe écrit touchant les Gaulois qui prirent Rome , est vrai , dit-il , qu'ayant reçu des nouvelles que les Barbares leurs voisins étoient entrés en armes dans leur pays où ils saccageoient tout , s'en retournerent à la hâte , & firent appointement avec Camillus , &c. Voilà un si qui marque son doute. Mais ce doute fait si peu d'impression sur lui , que dans le même livre , il suit encore la tradition de Tite-Live. Camillus , dit-il , ayant atteint le feu des Gaulois , & ôté la ville de Rome du bassin de la balance où on la pesoit contre une certaine quantité d'or , &c.

Mais , dit-on , la tradition que Tite-Live & Plutarque ont suivie , est formellement démentie par un passage de Suétone , qui , en parlant de Drusus , dit dans la vie de Tibere : *Traditur etiam Proprætores ex provincia Gallia retulisse aurum Senonibus olim in obsidione capitoliæ datum , nec , ut fama , extortum à Camillo.* « On dit aussi que Drusus rapporta » de la Gaule , où il commandoit en qualité » de propréteur , tout l'or qui avoit été donné » autrefois aux Gaulois qui assiégeoient le » capitolé , & que cet or ne leur fut point » arraché par Camillus , comme la Renom- » mée le publie ». Je réponds que ce rapport d'un bruit incertain , ne doit pas prévaloir sur le bruit général de la renommée si formellement attesté dans ce même passage ,

par lequel il paroît que du tems de Suétone ce bruit étoit commun, & généralement reçu.

On peut croire même fort raisonnablement que les Gaulois avoient voulu persuader à Drusus que l'or qu'il emportoit de chez eux, étoit l'or que les Romains leur avoient donné autrefois pour la rançon de Rome, & cela pour effacer la honte de leur nation, & pour diminuer la gloire de Camillus, qui les avoit défaits & chassés.

Il est vrai que, dans le récit de Tite-Live & de Plutarque, les momens paroissent moins amenés par la fortune, que préparés & ménagés par l'art, pour causer une plus grande surprise; mais ce n'est pas une raison suffisante pour s'inscrire en faux contre un fait attesté par tous les historiens latins qui ont parlé de ce siège de Rome. Combien a-t-on vu de jeux de la fortune plus surprenans & plus merveilleux que tout ce que l'art a pu imaginer & conduire? Il faut des témoignages plus formels, plus autorisés & plus indubitables pour rejeter celui de Tite-Live & de Plutarque, qui ont été loués sur-tout de leur fidélité.

C'est donc en vain, & contre toute sorte de raison, que Palmérius accuse Tite-Live d'avoir forgé ce mensonge pour flatter les Romains & pour satisfaire la haine naturelle dont il étoit animé contre les Gaulois, étant de Padoue, ville de tout tems ennemie de

cette nation. Tite-Live n'auroit jamais osé rapporter un fait si éclatant, s'il ne l'avoit trouvé fondé sur les mémoires qu'il avoit vus, & que tout le monde pouvoit voir; & Plutarque se seroit attiré le juste reproche d'avoir obscurci par une noire envie la gloire des Romains, s'il avoit plutôt suivi Polybe, historien étranger, que Tite-Live, historien latin.

Il n'est nullement vraisemblable que Tite-Live n'ayant écrit qu'après Polybe, se fût si fort éloigné de cet écrivain, si la tradition qu'il a suivie, n'eût été autorisée & comme publique. Ainsi l'antériorité de tems même, qu'on veut faire valoir en faveur de l'historien grec, bien loin d'être contre l'historien latin, sert au contraire à le justifier. Et Tite-Live justifié, exempte Plutarque de tout blâme.





V I E

DE PLUTARQUE,

PAR M. DACIER.

PLUTARQUE nous apprend dans la vie de Cimon, qu'il se sentit obligé d'écrire la vie de Lucullus par un esprit de reconnoissance pour un service que ce général Romain avoit rendu à sa ville de Chéronée, plus de deux cens ans avant lui; se fondant, & avec raison, sur ce grand principe, qu'un seul bienfait qu'une ville a reçu, oblige tous ses habitans jusqu'à leur dernière postérité: & que les derniers n'en doivent pas moins conserver la mémoire, que ceux qui en ont joui actuellement. Plutarque n'a pas rendu, comme Lucullus, à une seule ville un service unique, & qu'on peut appeller temporel & passager; il a rendu à tout le genre humain les plus grands & les plus importans de tous les services, des services qui ne périssent jamais, & dont les fruits s'étendent jusqu'après la mort même. Il les a rendus à tous ceux de son tems, à ceux qui leur ont succédé, & à ceux qui leur succéderont dans tous les siècles. Il ne s'est pas contenté de nous donner

d'excellens préceptes, il a encore travaillé à nous former à la vertu, en nous proposant les vies des hommes illustres, comme autant d'exemples vivans & animés, où parmi les plus belles actions, nous pouvons choisir celles qui sont les plus dignes d'être imitées, & tâcher de conformer notre vie à celle de ces grands personnages qui nous y sont représentés.

Nous devons donc infiniment plus à Plutarque, que Chéronée ne devoit à Lucullus; & nous sommes encore plus obligés de lui témoigner notre reconnoissance. C'est ce qui m'a porté à faire connoître d'une maniere plus particuliere ce grand écrivain, plus de seize cens ans après lui, & à écrire la vie d'un homme qui nous a fait de si grands biens, & qui nous est si utile.

Plutarque naquit à Chéronée, ville de la Béotie. Cette contrée de la Grece étoit fort décriée, comme un pays très-grossier, qui ne portoit que des gens sans esprit, & éloignés de toute bonne doctrine. Pindare, né à Thebes, commença à diminuer cet opprobre de sa patrie par la beauté & par la grandeur de sa poésie lyrique. Cent ans après Pindare, Epaminondas l'affoiblit encore par son grand savoir, par sa grande éloquence, & par le progrès qu'il avoit fait dans la philosophie; & enfin, trois cens ans après Epaminondas, Plutarque acheva de l'effacer par le grand sens, l'esprit, la force & l'utilité de ses écrits. Il y a peu de lieux dans le

monde qui puissent opposer à la Béotie trois hommes qui égalent ces trois-là : preuve certaine que l'ame n'est pas si dépendante des élémens, qu'elle ne puisse conserver le feu divin qu'elle tient de son origine, si par le travail, la méditation & l'étude, elle tâche de l'entretenir, & de dissiper ces vapeurs épaisses qui l'obscurcissent & qui l'éteignent, quand elle cede à leurs efforts. Il ne faut que Plutarque seul pour confirmer ce qu'il a dit en quelque endroit, qu'il n'y a point de terroir où l'esprit & la vertu ne puissent naître.

Il descendoit d'une des principales & des plus honnêtes familles de Chéronée. Il parle lui-même de son pere, comme d'un homme plein de vertu & de modestie, fort instruit de la philosophie & de la théologie de son tems, & fort versé dans la lecture des poëtes; mais il ne l'a point nommé, au moins dans les écrits qui sont venus jusqu'à nous.

Son ayeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage honorable, qu'il étoit très-éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même, lorsqu'il étoit à table avec ses amis; car alors son esprit s'allumoit d'un nouveau feu, & son imagination toujours heureuse devenoit plus vive & plus féconde; & il nous a conservé ce bon mot qu'il disoit lui-même, *que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Son bifayeul, pere de Lamprias, avoit nom Nicharchus ; il eut le bonheur de voir son arriere-petit-fils : car Plutarque nous apprend qu'il lui avoit souvent oui raconter que les habitans de Chéronée avoient été forcés par Antoine de porter sur leurs épaules, pour la subsistance de ses troupes, chacun une mesure de bled jusqu'à la mer d'Anticyre, suivis de gens qui les pressoient à coups de fouet, & qu'après avoir fait un premier voyage, comme ils se préparoient à en faire un second, & que leur charge étoit toute prête, ils reçurent la nouvelle de sa défaite à Actium, & que cela sauva leur ville ; car dans le moment les soldats & les commissaires d'Antoine prirent la fuite, & ces pauvres habitans, délivrés de cette seconde corvée, partagerent le bled.

On ne fait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque ; mais ce qu'il nous apprend lui-même, qu'il écoutoit les leçons du philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grece, nous mene presque à l'année où il naquit : car Néron fit ce voyage la 12^e année de son regne, sous le consulat de Paulinus Suétonius, & de Pontius Télésinus, la 2^e année de l'olympiade 211, l'an 66 de l'ere chrétienne. Il falloit que Plutarque eût alors 17 ou 18 ans ; car avant cet âge il n'auroit guère été en état d'entrer dans les matieres que traitoit Ammonius ; matieres grandes & sublimes, comme nous le voyons par une con-

versation qu'on eut alors dans l'école d'Ammonius, & que Plutarque nous a conservée dans le traité où il recherche ce que signifioit le mot "Ei, gravé sur le temple d'Apollon à Delphes. Il nous apprend lui-même qu'il étoit fort jeune, & qu'il étudioit alors en mathématiques : il rapporte ce qu'il dit à son tour ; & son discours marque une connoissance des mathématiques & de la philosophie beaucoup plus grande qu'on ne pouvoit l'attendre d'un homme au-dessous de dix-huit ans. On peut donc conjecturer sûrement qu'il naquit cinq ou six ans avant la mort de l'empereur Claude, c'est-à-dire, la première ou la seconde année de l'olympiade 207, & l'an 49 ou 50 de l'ère chrétienne.

A propos de l'école d'Ammonius, Plutarque nous apprend une plaisante manière dont ce philosophe corrigeoit ses disciples qui avoient fait quelque faute : *Notre maître Ammonius*, dit-il dans le traité, comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami, à une de ses leçons d'après-dîner, s'étant aperçu que quelques-uns de ses disciples avoient dîné plus amplement qu'il ne convenoit à des étudiants, fit donner sur l'heure le fouet à son fils par son affranchi, en disant que c'étoit parce qu'il ne pouvoit dîner sans vinaigre. En même-tems il avoit les yeux attachés sur nous ; de sorte que nous sentîmes bien que la correction s'adressoit aux coupables, & qu'elle étoit faite pour eux.

Il fit plusieurs voyages en Italie, on en

ignore le sujet ; il n'y a pas d'apparence que la curiosité seule l'eût porté à quitter sa patrie qui lui étoit si chere : il nous fait entendre lui-même qu'il y alla pour les affaires de son pays ; car dans la vie de Démosthene, il nous dit en propres termes que dans ses voyages il n'eut pas le tems de bien apprendre la langue latine , à cause des affaires publiques dont il étoit chargé. On peut seulement conjecturer avec fondement que le dessein d'achever & de perfectionner son ouvrage des vies des hommes illustres, l'obligea à faire un plus long séjour à Rome qu'il n'auroit fait sans cela ; car, dans la même vie de Démosthene, il écrit *que, pour un homme qui a entrepris de rassembler des faits, & d'écrire une histoire composée de faits & d'aventures qui ne sont ni sous la main, ni arrivées dans son pays, mais étrangères, diverses & dispersées çà & là dans plusieurs différens écrits ; la première chose dont il a effectivement besoin, c'est d'être dans une grande ville bien peuplée, & qui aime ce qui est beau & honnête, afin qu'ayant quantité de livres en sa disposition, & que s'instruisant par la conversation, de toutes les particularités qui ont échappé aux écrivains, & qui, s'étant conservées dans la mémoire des hommes, deviennent plus vraisemblables & plus croyables par cette espece de tradition, il ne fasse pas un ouvrage imparfait, & qui manque de ses principales parties.*

Il est impossible de dire précisément en

quel tems il fit ses voyages ; on peut seulement assurer qu'il n'alla à Rome pour la première fois, qu'à la fin du regne de Vespasien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien : car il paroît qu'il fut fixé dans sa patrie peu de tems après la mort du dernier. Cette conjecture est fondée sur trois raisons : la première, sur ce que dans le traité de l'instruction pour ceux qui manient les affaires d'Etat, en parlant de quelques affaires des Rhodiens, il dit en propres termes, *qu'elles étoient arrivées, il n'y avoit que peu de tems, sous Domitien* ; marque sûre qu'il composa ce traité peu d'années après la mort de ce prince. Or dans ce tems-là il avoit un bon emploi dans sa ville, & on ne voit pas qu'il en soit sorti depuis, comme je le prouverai dans la suite.

La seconde raison est que, quand il fit le recueil des Dits notables des anciens rois, princes & capitaines, qu'il dédia à Trajan, il avoit composé son grand ouvrage des vies des hommes illustres, comme il le dit lui-même : *Il est vrai que nous avons recueilli dans un autre ouvrage les vies des plus illustres capitaines, législateurs, empereurs & généraux d'armée qui aient été parmi les Grecs & parmi les Romains. Mais dans la plupart de leurs exploits, la Fortune y a beaucoup mis du sien ; au lieu que, dans les mots qu'ils ont dits, & dans les discours qu'ils ont tenus dans le tems même de leurs actions, de leurs passions, & dans les divers accidens qui*

leur sont arrivés, nous découvrons clairement, comme dans un miroir, quelle étoit leur pensée & leur véritable disposition. Or Trajan mourut la 1^{re} année de l'olympiade 124, l'an de l'ere chrétienne 117. Plutarque avoit alors 67 ou 68 ans. On ne fauroit dire si ce recueil fut adressé à ce prince, les premières ou les dernières années de son regne; mais il est certain que le traité de l'instruction pour ceux qui se mêlent des affaires d'Etat, fut composé sous le regne de Trajan, & qu'alors il avoit dans Chéronée un emploi qu'il exerçoit actuellement, comme je l'ai déjà dit.

La dédicace, que Plutarque fait de ce recueil à ce prince, peut nous servir à réfuter ce qu'un auteur a écrit, il y a près de six cens ans, que Plutarque avoit été précepteur de Trajan; ce qu'il fonde sur une lettre qu'il écrivoit à cet empereur, & qui ne se trouve qu'en latin. Cette lettre est sans doute supposée, & n'a rien du style ni des tours de Plutarque. Si Plutarque avoit eu l'honneur d'élever ce prince, il en auroit assurément dit quelque chose dans cette épître où il lui consacre ces apophthegmes des grands hommes. Il n'en pouvoit jamais trouver une occasion plus naturelle: il n'en dit pas un seul mot; marque sûre qu'il n'avoit pas été auprès de lui en cette qualité. D'ailleurs, Plutarque n'avoit que trois ou quatre ans plus que ce grand prince. Il est inoui qu'on donne, je ne dis pas à un prince, mais à un

particulier, un précepteur presque aussi jeune que lui. Ce que Suidas écrit, que Trajan l'honora de la dignité consulaire, & qu'il voulut que tous les magistrats de l'Illyrie lui fussent soumis, & ne fissent rien que par ses ordres, n'est fondé sur aucune autorité. Plutarque n'auroit pas oublié d'en parler & d'en marquer sa reconnoissance à ce prince. Il parle des emplois les plus bas qu'il avoit exercés dans sa patrie; comment n'auroit-il pas parlé de ces grands honneurs, qu'un prince, comme Trajan, lui auroit faits? Ce sont de ces mensonges officieux qu'on a forgés & débités quelquefois pour illustrer davantage des écrivains pour lesquels on étoit prévenu d'une très-grande estime; mais Plutarque n'a pas besoin de ces honneurs étrangers.

La troisième raison qui semble pouvoir donner lieu d'assurer qu'après le regne de Domitien, Plutarque ne quitta plus sa patrie, c'est ce qu'il dit lui-même dans son traité, si l'homme d'âge doit se mêler des affaires d'Etat; car dans ce traité qu'il adresse à un homme considérable, nommé Euphanes, il écrit : *Vous savez qu'il y a plusieurs pythiades que j'exerce la prêtrise d'Apollon; cependant je suis sûr que vous ne voudriez pas me dire : Plutarque, vous avez assez sacrifié, vous avez mené assez de danses & de processions; il est tems désormais à votre âge que vous quittiez votre couronne, & que vous abandonniez l'oracle à cause de votre vieillesse.*

La pythiade étoit un espace de quatre années, comme l'olympiade. Depuis le tems où il parle de l'emploi de police qu'il exerçoit dans sa ville sous le regne de Trajan, si l'on compte plusieurs pythiades, cela conduira vers le milieu du regne d'Adrien. Plutarque avoit soixante-seize ou soixante-dix-sept ans. C'est donc une chose démontrée, que Plutarque fut toujours fixe à Chéronée jusqu'à sa mort, depuis les dernières années du regne de Domitien, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans. Ainsi, bien loin qu'il ait pû être à Rome pendant l'espace de quarante années, comme l'a prétendu le savant Ruauld, les divers voyages qu'il y fit, se passerent dans l'espace de 22 ou 23 ans. On peut ajouter une quatrième raison; le grand amour qu'il avoit pour sa patrie, qui l'obligea à s'y tenir. *Pour moi, dit-il, qui suis né dans une ville fort petite, & qui, pour l'empêcher de devenir encore plus petite, aime à m'y tenir.* Un homme qui se feroit retiré dans sa patrie, fort avancé en âge, ne pourroit pas donner sa retraite pour une grande marque de l'amour qu'il avoit pour elle. Au reste; ces paroles de Plutarque renferment une grande vérité. Un homme sage, un homme d'une grande réputation, comme Plutarque, quoique seul, peut non-seulement soutenir une petite ville & l'empêcher de tomber dans l'obscurité, mais encore augmenter l'éclat de la ville la plus florissante. C'est ce que pensoit Caton

d'Utique, lorsqu'il alla en Asie pour tâcher de persuader le philosophe Athénodore de venir avec lui; & qu'après l'avoir persuadé, il fut si fier & si joyeux de cette victoire, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant & plus utile, que ceux de Lucullus & de Pompée qui avoient triomphé des nations & des royaumes de l'Orient. Si un étranger célèbre par sa sagesse fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand philosophe, un grand écrivain à la ville qui l'a porté, & où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de grands avantages? Rien ne doit plus faire honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune & pour s'agrandir; mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

On peut dire que Plutarque a fait la fortune de la sienne. Non-seulement il l'a empêché de tomber dans l'obscurité, mais il l'a ennoblie par ses écrits, & lui a donné une réputation qui l'égale aux villes les plus fameuses. Chéronée est plus célèbre aujourd'hui par les écrits de Plutarque, que par toutes les grandes choses qui se sont passées sous ses murailles. Qu'on nomme cette ville, personne ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta, sur les Athéniens & sur

les Béotiens , cette grande victoire qui le rendit maître de la Grece ; mais une infinité de gens disent : *C'est là que Plutarque est né ; c'est où il a fini ses jours , & où il a écrit la plupart de ces beaux traités qui seront éternellement utiles à tout le monde.*

Ceux qui ont écrit qu'il voyagea en Egypte & à Lacédémone , l'ont avancé sans fondement ; & dans tout ce qui nous reste de Plutarque , on ne trouve rien qui puisse le faire conjecturer. Tout ce qu'il dit des mœurs , des coutumes & des sentimens des Egyptiens , il ne l'avoit tiré que des livres qu'il avoit lus. Il en est de même de son prétendu voyage à Sparte ; tout ce qu'il dit des Spartiates ne marque pas davantage qu'il ait fait quelque séjour dans leur pays , que ce qu'il dit des Crétois , de leurs loix & de leur gouvernement , ne marque qu'il avoit voyagé dans leur isle. Il fait entendre lui-même que toutes ses courses se bornerent à Rome , dans l'Italie , à Delphes , à Athenes , & dans quelques villes de Grece , où des affaires publiques ou particulieres l'avoient attiré.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome , sa maison étoit toujours pleine de gens & des premiers même de Rome qui alloient écouter ses dissertations. Car dans ce tems-là les plus grands personnages & les empereurs même se faisoient un honneur & un plaisir d'assister aux leçons des grands philosophes & des rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours pu-

blics de Plutarque étoient écoutés , & de l'attention qu'on lui donnoit , par ce qu'il raconte lui-même dans son traité de la Curiosité : *Autrefois à Rome , un jour que je parlois en public , Arulénus Rusticus , celui que Domitien fit mourir ensuite à cause de l'envie qu'il portoit à sa gloire , étoit du nombre de mes auditeurs. Comme j'étois au milieu de mon discours , un soldat entra , & lui rendit une lettre de César (apparemment de Vespasien). D'abord un grand silence regna dans l'assemblée , & je m'arrêtai pour lui donner le tems de lire sa lettre ; mais il ne le voulut point , & il ne l'ouvrit qu'après que j'eus achevé , & que l'assemblée fut congédiée.*

Rusticus Arulénus étoit un des plus grands personnages de Rome , illustre par sa naissance , & très ambitieux de gloire & d'honneur. Il étoit tribun du peuple , lorsque Néron entreprit de faire condamner à mort par le sénat Barca Soranus & Thraséa Pætus , pour détruire la vertu même en leur personne. Comme Thraséa délibéroit avec ses amis s'il entreprendroit ou s'il abandonneroit sa défense , Rusticus eut le courage de s'offrir pour s'opposer au decret du sénat en vertu de sa charge de tribun. Mais Thraséa modéra cette ardeur , & l'empêcha d'entreprendre une chose qui auroit été inutile à celui qu'il vouloit sauver , & funeste à lui-même. Il fut ensuite préteur sous Vitellius , à qui il donna de grandes marques de sa fidélité. Mais il étoit encore plus recommandable par sa magnanimité &

par son esprit , dont il avoit donné des preuves dans un ouvrage , où il célébroit les louanges de Thraféa & d'Helvidius Priscus. Il régloit toutes ses actions sur les préceptes de la plus sévère philosophie. Ce qu'il fait ici pour Plutarque , n'est pas un petit témoignage de son attachement pour elle ; il y a peu de courtisans qui différaient de lire une lettre du prince jusqu'à ce qu'un philosophe eût achevé de parler.

Plutarque ne faisoit ses dissertations qu'en grec ; car quoique la langue latine fût en usage dans tout l'empire , il ne la connoissoit pas assez pour la parler. Il nous dit lui-même , dans la vie de Démosthene , que pendant son séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie , il n'avoit pas eu le tems de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il étoit chargé , & de la quantité de gens qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la philosophie ; qu'il ne commença que fort tard & fort avancé en âge à lire les écrits des Romains , & que les termes de cette langue n'avoient pas tant servi à lui faire entendre les faits , que la légère connoissance qu'il avoit déjà des faits l'avoit conduit à entendre les termes. Mais la langue grecque étoit fort connue à Rome , témoin les ouvrages de l'empereur Marc - Aurele même qui écrit en grec ses admirables réflexions. Ce défaut de connoissance de la langue latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses

écrits. On ne peut pas douter que les dissertations qu'il faisoit à Rome, n'aient servi de fond aux traités de Morale, qu'il nous a laissés. Il nous en assure lui-même, lorsqu'adressant à Cornelius Pulcher le traité, *Comment on peut tirer de l'utilité de ses ennemis*, il écrit : *J'ai ramassé ce qu'il m'arriva l'autre jour de dire sur ce sujet dans une dissertation publique, & je vous l'envoie dans les mêmes termes ; j'ai seulement tâché le plus qu'il m'a été possible de ne rien répéter de ce que j'ai inséré dans mes préceptes politiques, car je vois que vous avez tous les jours cet ouvrage entre les mains.*

Avant que de sortir de Chéronée pour aller à Rome, ses talens avoient déjà éclaté dans son pays, car encore jeune il avoit été envoyé député avec un autre citoyen vers le proconsul pour quelque affaire importante ; & c'est cette occasion qui lui donna lieu de rendre à son pere un témoignage, qui doit lui faire un très-grand honneur, en nous apprenant la leçon très-sage qu'il lui fit à son retour. C'est ce qu'il nous rapporte lui-même dans le traité où il donne des instructions à ceux qui manient des affaires d'état : *Je me souviens, dit-il, qu'étant encore fort jeune, je fus envoyé en ambassade vers le proconsul avec un autre citoyen de Chéronée. Mon collègue étant demeuré en chemin, je ne sais pourquoi, j'achevai seul le voyage, & je fis ce que portoit notre commission. A mon retour, comme je me disposois à*

rendre compte au public & à faire le rapport de ce qui s'étoit passé dans mon emploi, mon pere me prenant en particulier, me dit : Mon fils, dans le rapport que tu vas faire, garde-toi bien de dire, Je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait; mais dis toujours, Nous sommes allés, nous avons parlé, nous avons fait, en associant ton collegue à toutes tes actions, afin que ta patrie doive la moitié du succès à celui qu'elle a honoré de la moitié de la charge, & que tu éloignes l'envie qui suit toujours la gloire d'avoir réussi. Cela est bien opposé à la vanité de ceux qui, loin d'associer leurs collegues absens aux succès qu'ils ont eus, ne travaillent qu'à ravir à leurs collegues présens leur part de la gloire des succès, auxquels ils ont autant ou plus contribué qu'eux-mêmes. Plutarque pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

Ce que je viens de dire suffit pour réfuter le sentiment de ceux qui ont voulu rechercher le tems auquel Plutarque commença à être célèbre. Un chronologiste, qu'on croit Pierre d'Alexandrie, fixe ce tems à la treizième année de Néron, sous le consulat de Capiton & de Rufus. Dans ce tems-là, dit-il, Lucien étoit célèbre & d'une grande réputation chez les Romains; Musonius & Plutarque y étoient fort connus. Eusebe, dans sa chronique, le rejette à l'année suivante. La quatorzième année de Néron, dit-il, Musonius & Plutarque étoient en grande réputation. Cela ne peut être, & est absolument faux.

faux. La quatorzième année de Néron , Plutarque n'avoit que dix-neuf ou vingt ans tout au plus. Comment un homme de cet âge , qui ne venoit que de fortir de l'école d'Ammonius , auroit-il pu être célèbre à Rome où son nom n'étoit pas encore connu ? Le même Eusebe , qui en cet endroit avance si fort la réputation de Plutarque , la recule un peu trop ensuite ; car il la place sous l'empereur Adrien , à la troisième année de l'olympiade deux cent vingt-quatre , c'est-à-dire à l'an 120 de l'ère chrétienne. *Dans cette année , dit-il , les philosophes Plutarque de Chéronée , Sextus & Agathobulus , étoient célèbres.* Ces écrivains ont avancé cela légèrement , pour n'avoir pas recherché assez exactement la vie de Plutarque : il est certain que ce philosophe ne commença à être connu à Rome que sous le regne de Vespasien ; lorsque les Romains alloient en foule chez lui pour entendre ses dissertations , & que sa réputation fut pleine & entière sous le regne de Trajan , lorsqu'il eut donné son ouvrage des Vies des Hommes illustres. Sur cela il me vient une réflexion qui ne me paroît pas hors de propos. Du tems de Plutarque il y eut plusieurs grands écrivains en Italie ; car Asconius , Pédianus , Cornutus , Perse , Lucain , Sénèque , Silius Italicus , Valérius Flaccus , Pline le jeune , Solin , Martial , Quintilien , Juvénal , & plusieurs autres , furent ses contemporains , & aucun d'eux n'a parlé de lui. Doit-on imputer ce

silence à l'envie ? Ces écrivains auroient-ils vu avec peine un Grec , né dans une chetive ville de la Béotie , s'élever à une si grande réputation ?

Il y a dans la vie de l'homme deux points cardinaux qui décident de son bonheur ou de son malheur ; celui de la naissance , & celui du mariage. Ce n'est pas assez que la naissance soit heureuse , il faut que le mariage le soit aussi. C'est une vérité qu'Homere * même nous apprend , lorsqu'il fait dire , par Ménélas , de Nestor : *On reconnoît facilement les enfans de ceux à qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance & dans celui de leur mariage , comme il a fait à Nestor , qu'il a toujours honoré d'une protection singuliere.* La naissance a beau être heureuse , si le mariage ne l'est aussi , tout le bonheur de l'homme est perdu. On ne sauroit dire dans lequel de ces deux points Plutarque a été plus heureux. La nature versa sur lui à sa naissance ses plus précieux trésors. Ses écrits font une assez belle preuve de ses talens , de son bon esprit , & de sa grande sagesse. Son mariage ne fut pas moins fortuné. Il eut le bonheur d'épouser une femme des meilleures familles de Chéronée , & qui étoit un modele de sagesse , de modestie & de vertu. Elle avoit nom Timoxene. Il en eut quatre garçons de suite , & une petite fille qui faisoit les délices du pere & de la mere , & à laquelle il donna le nom

* *Odyss. Liv. IV, pag. 292*

de sa mere pour marquer l'amour qu'il lui portoit. Il parle de cet enfant avec beaucoup de tendresse ; il nous dit qu'il jugeoit de la bonté de son cœur sur ce qu'elle prioit sa nourrice de donner la mamelle non-seulement aux autres petits enfans qui jouoient avec elle , mais aussi à ses poupées , comme leur faisant part de sa table par humanité , & leur communiquant ce qu'elle avoit de meilleur & de plus agréable. Par-là Plutarque , en voulant nous donner des indices de bonté du cœur de sa fille , nous donne des marques certaines de la bonté du sien.

Il perdit deux de ses fils , & cette fille mourut à l'âge de deux ans après ses deux freres. Nous avons la lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cet enfant , dont elle lui avoit écrit la nouvelle à Athenes , où elle le croyoit encore. Mais il en étoit parti pour s'en retourner , & le courier le manqua en chemin. Plutarque n'apprit cette nouvelle qu'à Tanagre ; & comme apparemment les affaires dont il étoit chargé , l'obligeoient d'y faire quelque séjour , il écrivit de-là cette lettre de consolation à Timoxene dont il nous donne un portrait qui lui fait un très-grand honneur. Il dit qu'elle étoit exempte de toute superstition & de toute vaine superfluité ; qu'elle n'avoit jamais aimé à se parer pour paroître dans les théâtres aux fêtes & aux processions , & qu'elle avoit toujours pensé que la superfluité étoit inutile & blâmable , même

dans les choses de plaisir , & qu'il n'y avoit que la simplicité qui fût honnête & séante. Il la loue de n'avoir point changé d'habit , de ne s'être point emportée dans ses regrets jusqu'à se meurtrir , comme faisoient la plupart des femmes ; de s'être maintenue dans une assiette ferme & constante , & d'avoir soutenu cette perte avec le même courage qu'elle avoit déjà témoigné dans celle de son fils aîné , & dans celle de son autre fils nommé Charon qui mourut fort jeune , & que Timoxene avoit nourri elle-même , quoiqu'elle eût été obligée de souffrir une incision au sein à cause d'un abcès qui s'y étoit formé d'un coup qu'elle avoit reçu. Il lui rend témoignage que dans ce dernier accident ceux qui étoient allés pour la voir , trouverent sa maison si tranquille & si bien ordonnée , qu'ils crurent que la nouvelle de la mort de ce petit Charon étoit fausse , ne pouvant s'imaginer que dans une maison où l'on auroit perdu un enfant si cher , il n'y eût pas au moins quelque marque de deuil domestique. Mais la maison de Timoxene en cette occasion étoit comme celle d'Admete , qui le même jour qu'il alloit enterrer sa femme Alceste , reçut Hercule sans lui laisser entrevoir la moindre marque de l'affliction où il étoit. Et c'est un grand éloge pour une femme.

Nous pouvons juger de la maniere dont Plutarque & Timoxene vécut ensemble , par le traité que Plutarque fit pour donner

des préceptes de mariage ; car il y a bien de l'apparence que ces préceptes ont été tirés de la conduite qu'il observoit dans sa maison. Autobulus , un des fils de Plutarque , nous apprend que son pere , peu de tems après son mariage , eut quelque différent avec les parens de sa femme , & que Timoxene , craignant que ce démêlé n'altérât enfin l'union qui regnoit entre son mari & elle , voulût aller au mont Hélicon pour offrir un sacrifice à l'Amour , qui y avoit un temple célèbre. Car l'amour ne doit pas seulement avoir soin d'unir le mari & la femme , il doit encore les unir l'un & l'autre avec leurs parens des deux côtés. Plutarque l'accompagna à ce voyage avec plusieurs de ses amis de la Béotie. On ne fait pas le succès qu'eut le sacrifice de Timoxene ; apparemment il fut heureux : car puisque Plutarque étoit du voyage , l'Amour n'eut pas beaucoup de peine à remettre dans ses bonnes grâces la famille d'une femme qu'il aimoit si tendrement. D'ailleurs Plutarque ne recommandoit rien tant que l'union entre les citoyens. C'est pourquoi il vouloit que le magistrat fût de facile accès , & affable à tout le monde ; que sa maison fût toujours ouverte comme un port de refuge pour tous ceux qui voudroient recourir à lui , & qu'il ne se contentât pas d'employer une partie du jour à tenir ses audiences pour dépêcher les affaires publiques , mais qu'il employât une partie de son tems à connoître les affaires particulières,

à réconcilier les maris avec les femmes, les parens avec les parens, & à remettre bien ensemble les amis que des brouilleries avoient séparés. Il regardoit cette occupation comme une de ses fonctions principales; il en faisoit même un précepte de politique: car il arrive souvent que des brouilleries, qui ne font presque rien au commencement, comme une étincelle cachée sous la cendre, deviennent ensuite très-considérables, & causent un incendie capable de mettre toute une ville en feu. *Car, dit-il, comme les embrasemens ne commencent pas toujours par les édifices publics, ou par les temples, & qu'ils naissent souvent d'une lampe qu'on aura oubliée dans quelque maison d'un particulier, ou de quelque étincelle cachée dans quelques hardes ou dans quelques balayures, & qui jette tout d'un coup une grande flamme, & cause enfin une ruine publique; de même ce ne sont pas toujours des démêlés pour des affaires publiques, qui allument une sédition, mais il arrive souvent que des querelles & des dissensions particulières se glissant ensuite dans le public, qui prend parti, troublent toute une ville & la mettent en combustion. C'est pourquoi il est du devoir d'un homme d'état, & d'un politique, de travailler autant qu'à toute autre chose, à guérir ces différens, & à les prévenir, afin qu'ils n'arrivent point, ou qu'ils soient promptement assoupis, ou du moins qu'ils ne s'augmentent point, & qu'ils ne gagnent pas dans le public, mais qu'ils demeurent renfermés entre*

ceux qui les ont émus ; bien persuadé, & le faisant entendre aux autres, que souvent de petits démêlés particuliers, quand on les néglige dès le commencement, & qu'on n'y apporte pas les remèdes convenables, sont cause de très-grands malheurs publics. Il rapporte ensuite des exemples de villes & d'états, que de petites querelles particulières avoient ruinés de fond en comble. Enfin il ajoute, que pour toutes ces raisons, il ne faut pas négliger dans le corps politique ces petits débats particuliers, qui dans un moment peuvent s'étendre & devenir fort grands, mais y avoir l'œil, les prévenir, ou les arrêter en y remédiant de bonne heure : car par l'attention, comme disoit Caton, ce qui est grand devient petit, & ce qui est petit se réduit à rien. Aux anciens exemples que Plutarque allegue, nous en pourrons ajouter de plus récents, & qui nous touchent de plus près ; c'est ce qu'Homere a voulu enseigner par ce portrait admirable qu'il fait de la Discorde : * *L'insatiable Discorde, sœur & compagne de l'hommeicide dieu des Combats, & qui dès qu'elle commence à paroître, s'élève insensiblement ; & bientôt, quoiqu'elle marche sur la terre, elle porte sa tête orgueilleuse jusques dans les cieux.*

Plutarque eut dans sa patrie les charges les plus considérables, car il fut archonte, c'est-à-dire, premier magistrat ; mais il avoit exercé auparavant des emplois fort inférieurs,

* Dans le IV liv. de l'Iliade.

& les avoit exercés avec le même soin , la même application , & la même satisfaction , qu'il exerça ensuite les plus importans ; persuadé , & enseignant par son exemple , que dans les emplois , dont la patrie nous honore pour son service , il n'y a rien qui nous ravale ; & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme sage de les ennoblir par la maniere dont il s'en acquitte. Ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas que ses ennemis jaloux de sa gloire , & pour lui faire injure , firent nommer commissaire de quartier , état peu digne d'un tel personnage ; il ne s'en tint nullement déshonoré , & dit *que non-seulement la charge montre quel est l'homme , mais aussi que l'homme montre quelle est la charge.* Et il éleva à une grande dignité cet office qui n'étoit rien auparavant , & dont les fonctions ne consistoient qu'à faire nettoyer les rues , emporter les fumiers , & à détourner les égoûts. Plutarque eut de même dans sa ville un emploi de police fort peu considérable , & il le regarda comme Epaminondas avoit regardé le sien. *Il ne faut pas douter , dit-il , que je ne donne à rire à ceux qui passent dans notre ville , quand ils me voient souvent occupé à des fonctions semblables. Mais en ces occasions j'appelle à mon secours le mot qu'on rapporte d'Antisthene ; car comme quelqu'un s'étonnoit de le voir revenir du marché portant lui-même dans ses mains quelque poisson salé , il dit : C'est pour moi que je le porte. Moi , au contraire , quand*

quelqu'un me fait un reproche de ce que je fais mesurer de la tuile, ou que je marque sur mon livre la quantité de mortier & de pierres que l'on apporte, je dis : Ce n'est pas pour moi que je fais cette fonction, c'est pour ma patrie. Car en ces sortes de choses, & en une infinité d'autres, on se montreroit bas & mesquin outre mesure, si on les faisoit pour soi-même ; au lieu que si on les fait pour le public & pour le service de sa ville, il n'y a rien-là de deshonnête ni de bas ; on peut dire même que plus la fonction est petite, plus on marque à sa ville son attention & sa bonne volonté.

De cette modération & de cette équité, qui lui faisoit regarder les moindres emplois dans sa patrie comme honorables & dignes de l'application d'un homme de bien, procédoient la considération & le respect qu'il avoit pour les moindres magistrats, & qu'il tâchoit d'inspirer aux autres. Il voyoit souvent, & cela n'est encore que trop commun, que les riches & les puissans regardoient avec mépris les magistrats, qui étoient inférieurs en bien, en crédit, ou en naissance. *C'est une très-belle & très-utile discipline, dit-il, d'apprendre à obéir aux magistrats, quoiqu'ils nous soient inférieurs en gloire & en puissance. Car il est très-ridicule que dans une tragédie un principal acteur, comme un Théodore ou un Polus, se soumette tous les jours à un acteur de louage qui ne dit que trois mots, & qu'il lui parle avec déférence & humilité,*

s'il a la tête ceinte du diadème , & le sceptre à la main ; & que dans les actions véritables de la vie civile , & dans le gouvernement de l'état , un homme riche & puissant dédaigne & méprise un magistrat , parce qu'il est homme de bas lieu & pauvre , ravalant ainsi la dignité de la ville pour faire éclater la sienne ; au lieu qu'il devoit augmenter & rehausser l'autorité & la puissance du magistrat , en lui soumettant la sienne propre , comme à Sparte où les rois mêmes ne manquoient jamais de se lever devant les éphores. Il fait entendre ensuite qu'il n'y a que les fots & les glorieux , qui , par une vanité mal-entendue , se piquent de ne pas rendre aux magistrats le respect qui leur est dû ; ne comprenant pas que d'honorer ceux qui sont en dignité , est souvent plus honorable , que d'être honoré soi-même ; car à un homme qui a beaucoup de crédit & d'autorité dans sa ville , ce lui est un plus grand ornement & une plus grande gloire d'accompagner le magistrat , que s'il en étoit accompagné ; & quand il lui rend les honneurs que sa charge exige , il ajoute cet ornement à la dignité de sa ville , & ne diminue rien de la sienne.

Cet amour que Plutarque avoit pour sa patrie , & son grand attachement pour l'ordre , le portèrent à donner à ses citoyens un précepte qui n'est pas moins important , & dont tout le monde peut encore tirer une utilité fort grande. Il voyoit avec douleur que dans les différens & dans les procès qui

naïssent entre les particuliers, ceux qui espéroient d'avoir plus de faveur & de crédit auprès des magistrats Romains, portoient leurs causes devant ces juges supérieurs, comme devant le proconsul ou le préteur. Et c'est ce qu'il tâchoit de corriger. *En rendant sa ville soumise & obéissante aux magistrats supérieurs, dit-il, il faut bien prendre garde de ne pas l'humilier entièrement & l'abattre; & quand on a les ceps aux pieds, de ne pas se les mettre encore au cou; ce que font quelques-uns, qui portant les plus petites affaires, commē les plus grandes, à ces souverains magistrats, reprochent à leur patrie sa servitude, ou plutôt ils renversent entièrement toute sorte de police, en rendant leur ville sujette toujours tremblante, toujours transie de frayeur, & la dépouillent de toute sorte de pouvoir & d'autorité.* Car comme ceux qui ne veulent ni manger ni se baigner sans avoir un médecin auprès d'eux, n'usent pas de leur santé autant que la nature le leur permet; de même ceux qui à toute sentence, à tout décret, à toute délibération du conseil, à toute grace & privilège, à toute administration publique, veulent ajouter le sceau du consentement & du jugement de ces juges supérieurs, forcent ces magistrats à être leurs maîtres plus qu'ils ne voudroient eux-mêmes. Et la principale cause de ce désordre, c'est l'avarice, la jalousie, & l'ambition des premiers citoyens, qui, voulant opprimer les petits, les contraignent de quitter leur ville,

ou ne voulant point avoir du dessous dans les différens qu'ils ont avec leurs égaux , les traduisent devant ces magistrats Romains , & par-là ils font perdre au sénat , au peuple , au conseil & à tous les officiers de leur ville , toute leur puissance , qu'ils devroient au contraire favoriser & augmenter ; car leur devoir seroit d'adoucir les petits , en les traitant avec une sorte d'égalité , & de défarmer leurs égaux en leur cédant réciproquement ; & par-là de retenir dans leur ville & d'y terminer tous leurs différens , en usant pour leur guérison d'une médecine politique & civile , comme pour des maladies cachées ; & aimant mieux perdre leur procès par le jugement de leurs citoyens , que de les gagner ailleurs devant ces premiers tribunaux , par le mépris & l'anéantissement des droits & des privileges de leur pays , & de toute forme de justice.

Plutarque eut deux freres , Lamprias & Timon. Il leur fait honneur à tous deux , en faisant parler le premier dans le traité où il recherche l'explication du mot *ΕΙ* , qui étoit gravé à la porte du temple d'Apollon à Delphes , & l'autre dans la seconde question du premier livre des *Propos de table* , où il traite de la maniere dont on doit placer les conviés à un festin. Il semble que Lamprias mourut avant Timon , comme on peut l'inférer des paroles mêmes de Plutarque dans son traité de l'Amour fraternel. *Pour moi* , dit-il , *parmi toutes les grandes faveurs que la sor-*

tune m'a faites , & qui méritent une grande reconnoissance de ma part , je compte principalement l'amour & l'attachement que mon frere Timon m'a toujours témoigné & qu'il me témoigne encore , comme le savent nos amis particuliers & tous ceux qui ont fréquenté dans notre maison. Si Lamprias eût été en vie , Plutarque n'auroit pas parlé de Timon seul. Car ces deux freres eurent pour lui le même respect & le même amour , & il les aimait toujours tous deux avec la même tendresse.

Il se plaint dans ce traité de ce que de son tems l'union des freres étoit aussi rare que leur division l'étoit autrefois , & qu'on regardoit deux freres unis avec le même étonnement qu'on regarde ces monstres que la nature fait voir quelquefois en unissant deux corps & en les collant ensemble. Sur cet amour fraternel il donne des préceptes très-sages , qui ne sont que l'expression de ce qu'il pratiquoit lui-même. Il raconte qu'un jour à Rome , il fut choisi pour arbitre entre deux freres , que quelque intérêt avoit divisés. La maniere dont il se prit à faire cet accommodement mérite d'être rapportée. Je me souviens , dit-il , que , pendant que j'étois à Rome , je me chargeai un jour d'un arbitrage entre deux freres qui étoient fort brouillés. L'un d'eux paroissoit fort adonné à la philosophie ; mais il fit bien voir que c'étoit à faux qu'il portoit le titre de philosophe & le nom de frere. Car comme je voulus lui représenter qu'il devoit se comporter en philosophe

avec son frere , & avec un frere qui étoit fort simple & fort ignorant ; pour simple & ignorant , repartit - il brusquement , je l'avoue ; mais pour mon frere , qu'est - ce que cela me fait ? je ne compte pas pour beaucoup d'être venu du même homme & de la même femme. Vous faites bien voir , repris - je , que vous ne faites pas grand cas d'être sorti du même pere & de la même mere. Mais tous les autres hommes , quand même ils penseroient comme vous , disent & soutiennent pourtant que la nature & la loi , qui n'est que le lien des droits de la nature , ont assigné aux peres & aux meres le premier degré d'honneur & de vénération après les dieux , & que l'homme ne peut rien faire de plus agréable à ces dieux , que de payer de tout son cœur & avec une franche volonté , à ceux qui l'ont engendré & à ceux qui l'ont nourri , l'intérêt des graces tant anciennes que nouvelles qu'il en a reçues ; & qu'au contraire il n'y a point de plus grande marque d'impiété , que de négliger & de mépriser ses parens. C'est pourquoi il nous est défendu de faire du mal aux autres hommes ; mais pour notre pere & notre mere , il nous est expressément ordonné , je ne dis pas de ne rien commettre qui leur déplaise & qui les afflige , mais de leur faire en toute rencontre tout le bien qui dépend de nous ; & l'on regarde comme une insigne impiété , & comme une injustice atroce , de manquer à ce devoir.

On ne fait pas quel effet produisirent sur ce malheureux philosophe des paroles si plei-

nes de raison. Il est difficile de croire qu'un homme soit assez endurci pour résister opiniâtrément à une vérité si claire, & que la voix de la nature confirme au-dedans de nous. Aristote a fort bien dit : * *Les freres s'aiment parce qu'ils sont nés des mêmes parens ; & cette naissance, qui est la même, fait d'eux un seul & même tout.*

Dans le premier livre des *Propos de table*, question 4, Plutarque parle de Craton, qu'il appelle γαμβρόν. Et dans le second livre, quest. 3, il parle de Firmus, à qui il donne le même nom. L'interprete françois a traduit par-tout *gendre* ; mais comme il ne paroît pas que Plutarque ait eu d'autre fille que celle qui mourut à l'âge de deux ans, & que le mot grec qui signifie *gendre*, signifie aussi *beau-pere*, *beau-frere*, & *allié*, il est vraisemblable que ce Craton & ce Firmus étoient les beaux-freres de Plutarque, soit qu'ils fussent freres de sa femme Timoxene, ou maris de ses propres sœurs. C'est ainsi qu'Hérodote, en parlant d'Astyage, fils de Cyaxare, & qui avoit épousé la fille d'Alyatte, sœur de Créfus, l'appelle Κρόισε γαμβρόν, *le beau-frere de Créfus*.

Plutarque eut aussi un neveu appelé Sextus ; on ne fait s'il étoit fils d'une sœur ou d'un frere. C'étoit un philosophe d'un si grand savoir & d'une si grande réputation, qu'il fut appelé auprès de l'empereur Marc-An-

* Ἀδελφοὶ ἀλλήλους φιλοῦσι τῷ ἐκ τῶν αὐτῶν περιουῆται, ἔτι γὰρ πρὸς ἐκείνην ταυτότητος ὀφειλόμενος ταύτης.

L A V I E

tonin pour lui enseigner les lettres grecques. Et cet empereur lui rend ce grand témoignage dans le premier livre de ses Réflexions : *Sextus m'a enseigné par son exemple à être doux , à gouverner ma maison en bon pere de famille , à avoir une gravité simple sans affectation , à vivre conformément à la nature , à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis , à souffrir les ignorans & les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent , & à m'accoutumer à la portée de tout le monde , &c.* Ce portrait qu'Antonin fait du neveu est aussi le véritable portrait de l'oncle. Et il ne faut que ce portrait pour détruire le sentiment de ceux qui ont cru que ce Sextus , neveu de Plutarque , étoit Sextus le Pyrrhonien , qui a laissé dix livres de la philosophie Sceptique. D'ailleurs on fait que Sextus le Pyrrhonien étoit d'Afrique , au lieu que Sextus , neveu de Plutarque , étoit de Chéronée ; on fait encore que le Pyrrhonien étoit plus ancien que Galien , médecin d'Antonin , & par conséquent il ne pouvoit être contemporain de Sextus.

Plutarque étoit bon fils , bon frere , bon pere , bon mari , bon maître , & bon citoyen. En un mot il remplissoit parfaitement tous les devoirs des liaisons naturelles & acquises. Nous avons vu avec quelle tendresse il aimoit son pere , sa femme , ses enfans , & sa patrie. Son humanité ne s'étendoit pas seulement sur les hommes & sur les valets , mais

sur les bêtes même. Cela paroît avec éclat dans la vie de Caton le censeur, où il blâme la dureté de ce grand personnage qui vendoit ses esclaves après qu'il s'en étoit servi. *Pour moi, dit-il, je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme; & après qu'on s'en est servi, de les chasser ou de les vendre dans leur vieillesse; c'est la marque d'un méchant naturel, ou d'une ame basse & sordide qui croit que l'homme n'a de liaison avec l'homme que pour ses besoins & pour sa seule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'étendue que la justice; car nous sommes nés pour observer la loi & l'équité avec les hommes; mais pour la bonté & la reconnaissance, nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux; car elles procedent d'une riche source de douceur & d'humanité qui est naturellement dans l'homme. En effet de nourrir des chevaux après qu'ils sont rompus de travail; & des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes & qu'ils peuvent servir, mais quand ils sont vieux & inutiles, cela convient à l'homme qui a les qualités de l'homme, la bonté & l'humanité. Et après avoir rapporté l'exemple des Athéniens qui avoient renvoyé libres les bêtes de somme qui avoient servi pour la construction d'un de leurs temples; celui de Cimon qui avoit nourri jusqu'à leur mort, & fait enterrer magnifiquement les cauales avec lesquelles il avoit vaincu trois fois aux jeux olympiques, & celui de Xantippe, pere de Periclès, qui fit enterrer avec*

soin son chien qui l'avoit suivi à la nage à Salamine, il ajoute : *Car nous ne devons pas nous servir des choses qui ont une ame, comme nous nous servons des souliers & des autres ustensiles que nous nous jettons lorsqu'ils sont rompus ou usés par le service qu'ils nous ont rendu; & ne fût-ce pour autre chose que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage en nous accoutumant par ces petites choses à être doux & humains. Je sais bien, continue-t-il, en poussant un peu trop loin cette humanité, que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf, qui auroit vieilli en labourant mes terres, à plus forte raison ne pourrois-je me résoudre à renvoyer un vieux domestique, en le chassant de ma maison comme de sa patrie; & en l'éloignant du lieu où il seroit accoutumé, & de sa maniere de vivre ordinaire, pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer en le vendant, vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit qu'à moi qui l'aurois vendu. Voilà l'humanité accompagnée d'un grand principe de justice.*

Cette grande douceur de Plutarque n'empêchoit pas qu'il n'eût la sévérité convenable pour faire châtier ses domestiques qui étoient tombés dans des fautes dignes de punition; mais il le faisoit sans emportement & sans colere, & seulement dans la vûe de les corriger. Sur cela Aulu-Gelle nous rapporte une aventure, que le Philosophe Taurus lui avoit contée. *Plutarque, dit-il, avoit*

un esclave d'un naturel pervers & opiniâtre, qui avoit quelque teinture de la philosophie & quelque connoissance des philosophes. Un jour, pour quelque faute qu'il avoit commise, Plutarque ordonna qu'on le dépouillât, & qu'on lui donnât le jouet. Pendant que cela s'exécutoit, ce malheureux crioit de toute sa force qu'il ne méritoit point ce châtement, & qu'il n'avoit rien fait qui en fût digne. Comme on continuoit toujours, il renonça aux plaintes & aux cris, & commença à faire à son maître des reprimandes très-sérieuses. Il lui reprocha qu'il n'étoit nullement philosophe comme il s'en piquoit; que c'étoit une chose honteuse de se mettre en colere; qu'il avoit souvent parlé contre cette passion; qu'il avoit fait un beau traité * de la mansuétude; que tout ce qu'il avoit écrit dans ce traité, étoit démenti par tout ce qu'il faisoit en cette occasion, où emporté par sa colere, il avoit la cruauté de le faire déchirer à coups de verges sous ses yeux. Comment, coquin, répondit doucement Plutarque, est-ce que je te parois en colere? Mon visage, ma voix, ma couleur, mes paroles, montrent-elles que je sois transporté de cette passion? Il me semble que, ni mes yeux; ni ma bouche, ne marquent point ces excès de fureur. Je ne crie point à tue-tête; le feu ne me monte point au visage; je n'écume point; je ne dis aucune parole honteuse, & dont je doive me repentir; en un mot, je ne suis point dans ces mouvemens &

* περί ἀπειρίας, de cohibenda ira.

dans ces convulsions qui accompagnent ordinairement les transports que tu me reproches, car voilà tous les signes de la colere, si tu ne les fais pas. En même-tems, se tournant vers celui qu'il avoit chargé de ce châtement : mon ami, lui dit-il, pendant que nous disputons lui & moi, continue de faire ton office.

Voilà un sang froid qui fait bien tout ce que l'on pourroit attendre de la fureur la plus marquée. Plutarque croyoit qu'on pouvoit châtier sans aucun mouvement de colere. Mais je ne fais si l'on ne trouvera pas que sa bonté & son humanité devoient souffrir d'assister lui-même à cette punition, & de la faire continuer avec ce doux acharnement qui n'est peut-être pas moins blâmable qu'un excès de colere.

On ne peut pas douter de la vérité de cette petite histoire qu'Aulu-Gelle tenoit de Taurus, & qu'il nous a conservée; car elle est conforme à ce que Plutarque lui-même a écrit dans le même traité dont parloit son esclave, où il fait entendre que, vaincu par les reproches de sa femme & de ses amis qui blâmoient sa trop grande douceur, il commença à s'aigrir contre les fautes de ses domestiques, & à les châtier sur le champ. *Moi-même, dit-il, je me suis laissé emporter par ces reproches à m'irriter contre mes valets, dans la pensée que n'étant point châtiés, ils devenoient plus méchans. Mais enfin, je me suis appercu, quoique tard, premièrement, qu'il valoit mieux les rendre plus*

méchans par mon indulgence, que de me pervertir moi-même par ma sévérité & par ma colere, en voulant les corriger. En second lieu, j'en voyois plusieurs qui, par cela même qu'ils n'étoient pas punis, avoient honte d'être méchans, & pour qui le pardon devenoit un commencement d'amendement bien plus que n'auroit fait la punition même, & qui obéissoient plus promptement à un seul clin d'œil de leurs maîtres, que les autres aux étrivieres & aux coups de bâton; & par-là je me suis convaincu que la raison est plus digne de commander que la colere.

A ces paroles, on croiroit qu'il souffroit patiemment les fautes de ses valets sans les châtier, & qu'il pratiquoit le précepte qu'Épictete, qui vivoit dans le même tems, donne dans son manuel * : *Il vaut mieux que ton valet soit méchant, que si tu te rendois misérable. . . . Mais, diras-tu, mon valet se trouvera fort mal de ma patience, & deviendra incorrigible. Oui, mais tu t'en trouveras fort bien, puisque par son moyen tu apprendras à te mettre hors d'inquiétude & de trouble.* Mais ce n'étoit pas-là la disposition de Plutarque; il ne faisoit que différer la punition de ses valets jusqu'à ce que sa colere fût passée, comme il le fait entendre dans la suite : *C'est pourquoi, dit-il, il faut conniver d'abord à ces sortes de fautes; & quand on se sent effectivement hors de toute passion, si la faute paroît grande au sens rassis, & à une raison*

* Art. 18.

nette & pure , alors il faut se prendre à la punir , & n'en pas négliger la correction , comme ceux qui étant dégoûtés , négligent les viandes .

Mais à la maniere dont Plutarque corrigeoit ce misérable esclave , je ne fais si c'étoit attendre que les bouillons de la colere fussent calmés , & si ce n'étoit pas plutôt la renfermer & la conserver en lui-même jusqu'après la punition. Il est pourtant certain que Plutarque se piquoit de douceur & de patience ; car dans le traité de la superstition , il dit : *J'aimerois beaucoup mieux que tous les hommes disent de moi que Plutarque n'a jamais été , que s'ils disoient ; Plutarque est un homme inconstant , léger , colere , qui punit les moindres fautes , qui entre en mauvaise humeur pour rien , qui se fâche si on oublie de l'inviter à un festin ; ou qui , si des affaires vous empêchent d'aller le matin à sa porte lui faire la cour , ou que vous manquiez de le saluer , vous déchirera à belles dents , prendra votre fils pour le tourmenter , ou enverra sur vos terres quelque bête feroce , qu'il aura réservée exprès , qui gâtera tous vos fruits .* Il est aisé de voir , pour le dire en passant , que , par ces derniers mots , Plutarque se moque finement des fables de la superstition payenne , qui enseignoit qu'Énée , ayant oublié d'offrir à Diane les prémices de ses fruits , envoya le sanglier Calydonien qui ravagea toutes ses terres.

Quand Plutarque ne nous apprendroit pas lui-même en propres termes qu'il s'étoit

attaché à la philosophie académique, nous le connoîtrions sûrement à ses écrits. C'est-là qu'il a puisé cette sagesse & cette force de sens, qui éclatent dans ses ouvrages, & qui frappent également ceux qui en connoissent la source & ceux qui ne la connoissent pas. Car la philosophie de Socrate est la source du bon sens & de la raison, comme Horace l'a reconnu dans son art poétique : *La première chose & la plus nécessaire pour bien écrire, dit-il, c'est le bon sens ; voilà la source de tout le reste. Vous pourrez puiser ce bon sens dans la philosophie de Socrate.* C'est ce qui l'a mis en état de peser avec tant de justesse les actions des hommes, de bien démêler les mœurs & les caractères, & de marquer les bornes précises des vices & des vertus sans jamais les confondre, & sans jamais donner à l'un ce qui appartient à l'autre.

C'est déjà un grand avantage, mais il y en a un plus grand encore ; c'est qu'il a tiré de là ces grandes & sublimes idées qu'il a de la divinité de la religion. On ne sauroit mieux parler de l'unité de Dieu, de son immensité, de sa bonté & de la pureté de son essence. Il dit que *l'essence de Dieu n'est que grandeur & majesté, que bonté, qu'amour, que magnificence ; que Dieu est par-tout ; que c'est un être heureux, immuable & incorruptible ; que son nom véritable est, Celui qui est.* Ses termes sont remarquables : * *Il en arrive de la na-*

* Dans son traité, Que signifie le mot *Dieu*, qui étoit sur la porte du temple d'Apollon à Delphes, t. 2, p. 303.

ture , qui est mesurée par le tems , comme du tems qui la mesure ; il n'y a en elle rien qui demeure , ni qui soit subsistant , mais toutes choses y sont ou naissantes , ou mourantes , étant mêlées avec le tems. C'est pourquoi il y auroit de l'impiété à dire de ce qui est , qu'il a été ou qu'il sera ; car ces termes sont des déclinaisons , des changemens & des passages de ce qui n'est point né pour demeurer en être. Mais il faut dire de Dieu seul qu'il est , & il n'est point par rapport au tems , mais par rapport à l'éternité qui est immobile , non mesurée par le tems , & qui n'est sujette à aucune déclinaison , ni à aucun changement , & dans laquelle il n'y a rien qu'on puisse dire , ni premier , ni dernier , ni nouveau. Dieu est un , existant réellement , renfermant dans le seul point présent toute l'éternité ; & il n'y a que lui seul qui soit véritablement , sans qu'on puisse dire qu'il a été , ni qu'il sera ; & comme il est sans commencement , il est aussi sans fin. Quelle définition plus grande pourroit-on donner de la divinité ?

Il est vrai qu'il emploie souvent le terme de *dieux* , comme son maître Platon. Mais ce terme ne doit pas faire mal juger de sa doctrine ; car il peut être expliqué favorablement , comme je l'ai dit ailleurs. Et en plusieurs autres endroits il parle d'un seul Dieu. Or il est impossible qu'un homme reconnoisse plusieurs Dieux égaux en puissance , dès qu'une fois il a reconnu qu'il n'y en a qu'un , & que c'est le seul & unique principe

cipe de toutes choses. Il dit que Dieu a pour les hommes une bonté de pere, qu'il les aime d'une maniere pleine de tendresse, & ne cesse jamais de leur faire du bien. Que la connoissance de Dieu est de tous les yeux de l'ame le plus net & le plus vif. Que le plus grand malheur de l'ame, c'est d'être privée de cette connoissance; que c'est Dieu seul qui la donne, & qu'il ne faut jamais cesser de la lui demander. Que Dieu ne peut être représenté sous aucune forme humaine, & qu'on ne peut s'élever à lui que par la pensée.

Il ne parle pas moins bien de l'immortalité de l'ame, qu'il reconnoît fondée sur des raisons qui se tirent de la Divinité même; c'est-à-dire, qu'elle est une suite de la bonté & de la justice de Dieu. Dans le traité où il recherche pourquoi Dieu punit tard les méchans, il écrit : * *Une seule & même raison établit & prouve solidement ces deux vérités, qu'il y a une Providence qui régit le monde, & que les ames subsistent après la mort. Si l'on ruine un de ces principes, on ruine nécessairement l'autre. L'ame subsistant donc après la mort, il est probable qu'elle reçoit alors les peines ou les récompenses qu'elle a méritées. Car, pendant qu'elle est en vie, elle combat comme un véritable athlete; & après qu'elle a cessé de combattre, elle reçoit alors ce qu'elle a mérité. Mais les récompenses ou les châtimens qu'elle reçoit alors étant seule*

* Tom. II, pag. 260.

(c'est-à-dire dépouillée du corps) *pour tout ce qu'elle a fait ici-bas, ne nous touchent point nous qui sommes en vie : car outre que nous ne les connoissons pas, nous refusons souvent de les croire.*

Plutarque étoit si blessé des conséquences dangereuses qu'on tiroit de la doctrine d'Epicure, qu'il entreprit de la combattre. Epicure l'avoit déjà fait de son côté, mais on peut dire qu'il n'avoit montré que le ridicule de cette doctrine ; au lieu que Plutarque la combat par des raisonnemens tirés du fonds de la philosophie. C'est dans le traité, *Que l'on ne peut vivre agréablement en suivant les dogmes d'Epicure.* Je me contenterai de rapporter ici un de ses raisonnemens, qui me paroît invincible : * *Ces philosophes, dit-il, n'ont aucun sentiment, ni aucune idée des voluptés de l'ame ; ils disent même qu'ils n'en veulent point avoir. Au contraire, rapportant toujours au corps toute la faculté contemplative de l'ame, & la tenant plongée dans les plaisirs de la chair, comme avec des masses de plomb, ils ne different en rien des palfreniers & des bergers qui mettent devant leurs bêtes du foin, de la paille ou de l'herbe, comme la propre pâture de ces animaux dont ils ont soin. N'est-il pas vrai qu'ils veulent de même que l'ame s'engraisse, comme un pourceau, de ces voluptés du corps, tant de celles qu'elle a déjà eues, & dont le souvenir la chatouille encore, que de celles dont elle espere de jouir,*

* Tom. II, pag. 1096.

ne lui permettant jamais de sentir ni de rechercher aucune volupté qui vienne d'elle ? Eh que peut-on imaginer de plus absurde , qu'y ayant deux parties distinctes dont l'homme est composé , l'ame & le corps , & l'ame ayant par sa nature le premier deg'é d'honneur , cependant il y ait un bien propre & particulier pour le corps selon sa nature , & qu'il n'y en ait aucun pour l'ame , mais qu'elle demeure là oisive à contempler les affections & passions du corps , en y participant elle-même , & s'en réjouissant en esclave , & qu'elle demeure là dès sa naissance , sans mouvement , sans aucune passion de son côté , sans aucun plaisir , sans aucun desir , & sans aucune joie qui lui soit propre & particuliere ? car il faut de deux choses l'une , ou qu'ils fassent nettement & sans détour l'homme tout de chair , comme font quelques-uns qui nient absolument l'existence de l'ame ; ou qu'en nous laissant ces deux natures distinctes , ils laissent à chacune un bien ou un mal qui lui soit propre ou étranger Comme de nos cinq sens de nature , chacun est destiné & approprié à un sujet sensible , quoiqu'il y ait entr'eux une simparchie qui fait qu'ils sentent les biens & les maux les uns des autres ; le principal instrument du sentiment de l'ame , c'est l'entendement : or il n'y a rien de plus ridicule que de ne laisser à cet entendement , aucun spectacle , aucun mouvement , aucune passion qui lui soit propre & naturelle , & dont l'ame puisse faire son unique plaisir. Il pousse cela plus loin , & il est si enchan-

té des plaisirs de l'esprit, qu'il avance une chose que je n'ose presque redire après lui, tant elle éprouvera de contradiction de la part d'une infinité d'hommes corrompus; il faut pourtant avoir le courage de la dire. * *Qui est-ce, dit-il, qui ayant faim ou soif, prendroit plus de plaisir à se trouver aux festins des Phéaciens, qu'à lire la fable des erreurs d'Ulysse? qui est-ce qui trouveroit plus de volupté à jouir de la plus belle femme du monde, qu'à passer la nuit à lire ce que Xénophon a écrit de Panthée, ou l'histoire de Timoclée écrite par Aristobule, ou celle de Thisbé écrite par Théopompe?*

Dans un autre traité il combat cette maxime des Epicuriens, *Cache ta vie*; & il fait voir que c'est un précepte qui n'est digne que d'un homme qui ne vivoit que pour le corps, & qui ne se jugeoit digne que de mener la vie d'un ver, comme Épictète le lui reproche. Les gens de bien ne vivent pas pour eux, mais pour les autres. C'est aux vicieux à cacher leur vie, & à se tenir tapis dans l'obscurité. Il est vrai qu'Epicure pouvoit dans cette maxime n'avoir en vue que la tranquillité qui suit de l'obscurité; un trop grand nom est quelquefois pernicieux: *Mon fils, fais-toi petit*, disoit Parménion à Philotas. Ce vieux courtisan avoit observé que les grands ne pardonnent guère à leurs inférieurs un mérite éclatant; il reste toujours dans l'esprit des hommes puissans une idée

* Tome II, pag. 1093.

confuse , de cette vérité , qu'il n'est de supériorité réelle , que celle qui naît de la vertu & des talens ; celui en qui cette supériorité se trouve , offense leur amour-propre , & en est haï ; or il est dans ce cas très-salutaire d'avoir suivi la maxime d'Épicure : *Cache ta vie.*

Une des grandes qualités de Plutarque , & celle qui est la plus nécessaire à un historien , c'est l'amour de la vérité. Dans les vies qu'il écrit , on ne trouvera jamais qu'il ait cherché à donner au vice les couleurs de la vertu , ni à la vertu les couleurs du vice. Quand il nous peint Démétrius & Antoine , qui étoient des monstres en cruauté & en toute sorte de vices , il ne cache point ce qu'ils ont eu de bon ; & quand il nous peint Lucullus , le souvenir des obligations que lui avoit sa patrie , ne le porte point à dissimuler ce qu'il avoit de mauvais , persuadé que Lucullus lui-même ne voudroit pas qu'il payât ce service par un faux témoignage qu'il rendroit à sa vertu dans un récit inventé & fardé. Il relève autant qu'il peut les vertus des grands hommes ; & pour leurs défauts , il ne les marque qu'autant que cela est nécessaire pour conserver la ressemblance , & il ne s'attache pas à les représenter exactement dans son histoire , mais il les passe légèrement , comme épargnant & respectant la pauvre nature humaine , & compatissant à sa foiblesse , qui ne lui permet pas de produire un original tout parfait , & qu'on puisse

prendre pour un modele achevé de beauté, de vertu & de sagesse. S'il avoit suivi cette méthode dans ses Morales, il seroit à couvert de tout reproche; mais il s'en est écarté en deux occasions fort importantes. La première, c'est contre Hérodote, sur ce que cet historien a mal parlé de la Béotie & des Corinthiens; l'amour qu'il avoit pour sa patrie l'a porté à prendre les armes contre lui pour défendre ses compatriotes. Il a écrit pour cet effet un traité qu'il a intitulé *de la malignité d'Hérodote*, où il s'emporte contre ce pere de l'histoire avec un excès indigne d'un philosophe; il ne se contente pas de lui reprocher des mensonges & des fables, il l'accuse de malignité dans tous les sens que ce mot peut avoir. Il est vrai qu'il donne de grands éloges à son style & à sa composition; par exemple :

*Quand une histoire, qui n'a rien de fâcheux ni de nuisible, * dit-il, ou qu'une narration de choses grandes & belles est composée avec élégance & avec force, comme celle d'Hérodote, ou celle de Xénophon. Et dans ce même traité où il s'acharne si fort sur lui, il dit, Hérodote est un homme très-habile dans l'art d'écrire. Son style est doux; il y a une grande force & une beauté inexprimable dans ses narrations. Il chante sa fable comme un poëte, non pas en homme instruit, mais d'une manière très-agréable, très-coulante, & très-*

* Dans le traité, *Qu'on ne peut pas vivre agréablement selon Epicure*, pag. 874, & 1093.

propre à chatouiller les oreilles & l'esprit. Mais il faut bien se donner de garde de ses calomnies & de ses médisances cachées sous ses figures tendres & polies, comme d'une cantharide cachée sous des roses, de peur que par imprudence nous ne concevions des opinions absurdes & fausses sur les villes les plus considérables, & sur les plus grands hommes de la Grece. Mais ici on peut faire à Plutarque le même reproche qu'il a fait à Hérodote, de n'avoir mêlé des louanges à ses reproches que pour donner à ses invectives plus d'autorité & plus de poids, & pour les rendre plus croyables par cette affectation de vérité.

Certainement il paroît que le grand sens de Plutarque l'a abandonné en cette rencontre. Comment a-t-il pû s'imaginer qu'Hérodote, qui écrivoit des choses arrivées de son tems, ou peu de tems avant lui, & qui les écrivoit sur le rapport de ceux qui les avoient vûes & qui en avoient été les témoins, ne feroit pas plutôt cru par des lecteurs judicieux, que lui, qui, cinq cens ans après, vient s'inscrire en faux sur des mémoires ou postérieurs, ou qu'Hérodote pouvoit avoir méprisés ? Il n'y a presque pas un de ses reproches qui ne puisse être facilement détruit. Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire ; & nous n'avons qu'à dire à Plutarque, que la Grece entiere lui a répondu par avance, & l'a réfuté. Hérodote lut son histoire pendant les jeux olympiques à toute la Grece qui y étoit assemblée ; & on l'écouta avec tant

d'applaudissement , qu'on donna à ses livres les noms des muses , & qu'on crioit par-tout quand il passoit : *Voilà celui qui a si dignement chanté nos victoires , & célébré les glorieux avantages que nous avons remportés sur les Barbares.* Est-il vraisemblable que si cette histoire d'Hérodote eût été remplie de calomnies & de médisances contre les Grecs , aucune de leur villes n'eût protesté contre elle , & qu'au contraire elles eussent toutes concouru à procurer à l'historien le plus grand honneur qu'aucun écrivain ait jamais reçu ?

La seconde occasion où Plutarque s'est éloigné de sa sagesse ordinaire ; c'est lorsqu'il a écrit contre les Stoïciens. Comme l'amour qu'il avoit pour sa patrie lui a fait commettre la première faute , le grand attachement qu'il avoit pour la philosophie académique qu'il avoit embrassée , l'a précipité dans la seconde. C'est ce qui l'a porté à faire ses deux traités contre le portique. Le premier, *Les contradictions des Philosophes Stoïciens.* Et le second, *Des communes conceptions contre ces mêmes philosophes.* On ne sauroit nier que les Stoïciens , en s'écartant des sentimens de Platon & de Socrate , ne soient tombés dans de grandes erreurs ; mais Plutarque est injuste de s'attacher à eux avec un si grand acharnement , qu'il ne cesse de les accabler d'injures. Il relève beaucoup de contradictions qui peuvent être conciliées , & d'ailleurs est-il juste d'imputer aux fondateurs , les extra-

vagances de quelques disciples ? Et pour ce qui est des communes conceptions, elles ne sont pas toujours si blessées que Plutarque l'a cru. On peut fort bien accorder la plupart de ces notions avec les sentimens de ces philosophes. Les écrits de l'empereur Marc-Antonin & ceux d'Épictète seront toujours pour cette secte une assez bonne apologie contre tout ce que Plutarque en a écrit.

Nous ne savons point si Plutarque fut bien avantagé des biens de la fortune ; mais il nous fait entendre lui-même qu'il vivoit dans un assez grand éclat, puisque dans la lettre de consolation qu'il écrit à sa femme Timoxene : *Ne regardez point, lui dit-il, aux larmes & aux lamentations de ceux qui vont vous visiter pour pleurer avec vous par une coutume très-condamnabile, qui s'est introduite ; mais considérez plutôt combien vous êtes enviée par ces mêmes personnes à cause des enfans qui vous restent, & à cause aussi du bon état de votre maison & de toute votre vie. Car il seroit honteux pour vous, que lorsque tous les autres se trouveroient très-heureux d'être en votre place, avec l'affliction même qui vient de nous arriver, vous vous plaignissiez de votre condition, & que vous condamnassiez votre fortune présente.*

Une marque encore qu'il ne manquoit pas de bien, & qu'il étoit de ceux qu'on appelle heureux, c'est qu'il ne fut jamais obligé d'emprunter & de passer par les mains des usuriers. C'est un bonheur qu'il vante lui-même

danſ ſon traité : *Qu'il ne faut point emprunter à uſure.* Car après avoir beaucoup parlé contre la cruauté des uſuriers : *Ne croyez pas*, dit-il, *quand je parle ainſi, que j'aie déclaré la guerre aux uſuriers, car jamais ils n'ont emmené mes bœufs ni mes haras*, appliquant avec beaucoup d'eſprit, à la dureté de ces ennemis du genre humain, ce qu'Achille dit des Troyens qui avoient enlevé la femme de Ménélas.

Comme on ne fait pas précifément l'année de la naiſſance de Plutarque, on ne fait pas non plus celle de ſa mort. Voſſius aſſure qu'il a vécu juſqu'au regne d'Antonin. Car il dit, *que ce fut ſous cet empereur qu'il fut fait grand-prêtre d'Apollon*, comme cela paroît par ſon traité : *Si un vieillard doit ſe mêler des affaires d'état.* Si cela eſt, il parvint à une grande vieilleſſe. Car à la première année du regne d'Antonin le Pieux, il auroit eu quatre-vingt-neuf ou dix ans. Mais dans ce traité on ne trouve rien qui marque que Plutarque ſoit allé juſques-là. Ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable, c'eſt qu'il mourut quelques années avant la fin du regne d'Adrien, à l'âge de ſoixante-douze ou ſoixante-quinze ans. Il compoſa ce traité quelques années avant ſa mort, & alors il pouvoit fort bien dire qu'il étoit vieux, & parler de ſon grand âge.

Je finirai cet ouvrage par une réflexion que fournit la grande réputation de Plutarque, c'eſt que quand un écrivain a mérité par ſes ouvrages l'approbation publique, la

postérité, qui s'instruit dans ses écrits, lui marque sa reconnoissance, & le confond avec les plus grands hommes. Hérodote, Thucydide, Xénophon parmi les Grecs, & Tite-Live & Tacite parmi les Romains, ne sont pas moins célèbres que les plus grands capitaines dont ils nous ont transmis les actions, & que les plus grands princes sous lesquels ils ont vécu. Le nom de Plutarque n'est pas moins connu aujourd'hui, & ne le fera pas moins dans tous les tems, que les noms de tous ces hommes illustres dont il a écrit la vie. On peut dire même à l'avantage des écrivains, que les plus grands héros ont beau fuir l'*Acheron sur le char de Mars*, comme parle Horace, s'ils n'ont un écrivain qui chante leurs grandes actions, ils demeurent plongés dans une nuit éternelle, sans qu'on donne une seule larme à leur mort; & leur valeur n'a dans la suite des tems aucun avantage sur la lâcheté obscure & cachée; au lieu qu'un grand écrivain n'a besoin d'aucun secours étranger pour se rendre immortel, il n'a besoin que de lui-même. Plutarque ne nous instruit pas moins aujourd'hui par ses beaux traités de morale, qu'il n'a instruit les Romains & ceux de Chéronée; & Platon ne nous est pas moins utile qu'il ne l'a été aux Athéniens.





CATALOGUE

Des Ouvrages de Plutarque qui sont perdus.

LES VIES.

- | | |
|-----------------------------|------------------------------------|
| L A Vie d'Hercule. | Celle de Vitellius. |
| Celle d'Hésiode. | Celle d'Epaminondas & du |
| Celle de Pindare. | vieux Scipion, avec leur |
| Celle de Cratès & de Dai- | comparaison. |
| phantus, avec leur Com- | <i>Dans les Vies qui nous res-</i> |
| paraison. | <i>sent, il manque :</i> |
| Celle de Léonidas. | La Comparaison de Thémis- |
| Celle d'Aristomene. | tole & de Camillus. |
| Celle du jeune Scipion l'A- | Celle de Pyrrhus & de Ma- |
| fricain, & celle de Mè- | rius. |
| tellus. | Celle de Phocion & de Ca- |
| Celle de Tibere. | ton. |
| Celle de Claude. | Celle de César & d'Alexan- |
| Celle de Néron. | dre. |
| Celle de Caligula. | |

LES ŒUVRES DE MORALE.

- | | |
|--------------------------------------|-------------------------------------|
| I V L IVRES de Com- | II Livres de Politique. |
| mentaires sur Homere. | I Livre de l'Occasion, à |
| I V Livres de Commentaires | Théophraste. |
| sur Hésiode. | I V Livres des choses ou- |
| V Livres à Empédocle sur | bliées dans l'Histoire. |
| la Quintessence. | II Livres des Proverbes. |
| V Livres d'Essais pour & | VIII Livres sur les Topiques |
| contre. | d'Aristote |
| III Livres de Fables. | II Livres de Socicles. |
| III Livres de la Rhétorique. | III Livres de la Justice, à |
| III Livres de l'Introduction | Chryssippe. |
| de Pame. | I Livre de la Poétique. |
| II Livres d'extraits des Phi- | LXII Tableaux historiques & |
| losophes. | poétiques. |
| III Livres des Sens. | I Livre de la Différence qui |
| III Livres des Actions il- | est entre les Pyrrhoniens |
| lustres des Villes. | & les Académiciens. |

- I** Traité pour prouver qu'il n'y a qu'une Académie de Platon.
I Traité, où sont les Idées.
I Traité, comment la matière des Idées crée ce qui n'a point de corps.
I Traité sur le Théages de Platon.
I Traité de la Défense de la Divination, contre les Académiciens.
I Traité pour savoir lequel est le meilleur du nombre pair ou de l'impair.
I Traité de la Coutume, aux Stoïciens.
I Traité, comment il faut entendre Epicure.
I Traité des Dieux.
I Traité de l'Amitié, à Bithynicus.
I Traité, si la Rhétorique est une vertu.
I Traité des Comètes.
I Traité pour prouver que la vie des hommes ressemble au jeu des dés.
I Traité, comment les oisifs doivent se servir des exercices du Gymnase.
I Traité de son corps.
I Traité de la Parure.
I Tr. intitulé le Nourricier.
I Traité des causes des signes d'Aratus.
I Tr. du remède de l'Iliade.
I Traité sur l'ouvrage de Nicandre appelé Thériaca, ou des bêtes venimeuses.
I Tr. comment on peut discerner la vérité de l'histoire.
I Discours poétique sur les animaux qui n'ont point de raison.
- I** Traité des narrations parallèles des Grecs & des Romains, sur les contrariétés des Epicuriens.
I Traité, que la doctrine des Académiciens n'est pas contraire à la Divination.
I Lettre à Phavorinus.
I Traité de l'usage des Amis.
I Tr. du Libre-Arbitre pour l'Académie, contre Epicure.
I Traité de Questions barbares, étrangères.
I Traité du Ceste de la Mere des Dieux.
I Traité de Protagoras, ou des Principes.
I Traité des Proverbes, de ceux d'Alexandrie.
I Traité, ce que c'est que comprendre.
I Traité, qu'on ne comprend rien.
I Traité contre les Stoïciens & les Epicuriens.
I Tr. des causes des opinions des Stoïciens sur les jours.
I Tr. de la première conséquence contre Chryssippe.
I Tr. si un Avocat doit prendre la défense de tout le monde.
I Tr. de consolation à Phæstia.
I Tr. des dix lieux de Pyrrhon.
I Tr. des causes & des lieux.
I Tr. des causes des vicissitudes.
I Tr. des Unités.
I Tr. si un Citoyen doit donner son avis, quand il fait qu'il ne sera pas reçu.
I Tr. des opinions contraires.
I Tr. des questions de femmes.

- I** Tr. des Hommes Illustres. Exhortation à un jeune homme qui étoit riche.
I Tr. Réponses aux questions difficiles. Si celui qui retient son contentement sur toutes sortes de choses, est inutile & demeure sans action.
I Recueil d'Oracles.
I Tr. des Exercices.
I Tr. si l'ame est immortelle.
I Tr. de l'Ataraxie, c'est-à-dire de l'état d'une ame que rien ne peut troubler.
I Traité de la descente dans l'autre de Trophonius.
I Traité, le Suppliant.
 Un abrégé de Physique.
I Tr. des premiers philosophes & de leurs successeurs.
I Traité de la Matière.
I Traité de l'éducation d'Achille.
I Traité des Cyrénéens.
 L'Apologie de Socrate.
 La condamnation de Socrate.
I Tr. des animaux qui mangent la terre.
I Tr. des Dissertations sur les dix Cathégories.
I Tr. des Problèmes.
I Tr. des différens caractères du discours.
I Tr. de la manière de bâtir les villes, & des opinions des Physiciens.
I Tr. des endroits favorables dans les causes.
I Tr. quelle est la vie la plus heureuse.
I Tr. de Dissertations physiques sur les jours.
I Traité des Fêtes appellées *Dædales*, que l'on célébroit à Platées.
I Traité des Meubles.
I Traité de la Noblesse.
I Harangue à Dion prononcée dans l'assemblée d'Olympe.





T H E S È E.

(a) C O M M E les géographes ont accoutumé de mettre à l'extrémité de leurs cartes, les régions qui leur sont inconnues, & de marquer à côté de quelques-unes : *Au-delà il n'y a que des sables arides & pleins de bêtes féroces, ou des marais impénétrables, ou les frimats de la Scythie, ou la mer glacée* ; de même, (b) mon cher Senecion, dans ces comparaisons des vies

(a) Comme les géographes ont accoutumé de mettre à l'extrémité de leurs cartes, les régions qui leur sont inconnues). La géographie est la fille de la philosophie, & une partie considérable de l'histoire ; ainsi les premiers géographes, étant tous philosophes, ne se contentoient pas de marquer dans leurs cartes, la situation & la distance des lieux, ils faisoient connoître aussi les mœurs des habitans, leur gouvernement, leurs vertus, leurs vices, & n'oublioient rien de ce qui pouvoit nourrir la prudence & contenter la curiosité ; c'étoient de véritables Histo-

riens. C'est pourquoi Plutarque a mis *Historiens* pour *Géographes*, comme Strabon a appelé en quelque endroit la *Géographie*, *Histoire*.

(b) *Mon cher Senecion*). C. Sossius Senecio, qui fut quatre fois consul ; la première fois sous Nerva, & les trois autres sous Trajan ; c'est le même à qui Pline écrit. Ceux qui ont cru que Plutarque adressoit ces vies à Senecion, que Domitien fit mourir, se sont fort trompés ; ce Senecion s'appelloit *Herennius*, & non pas *Sossius* ; & il étoit mort avant que Plutarque eût fait ces dernières vies.

des hommes illustres , après avoir parcouru tous les tems qu'une conjecture vraisemblable a pu pénétrer , ou qu'une histoire circonstanciée & suivie a pu nous faire connoître , (a) nous pouvons dire de tout ce qui est plus ancien : Au-delà , c'est le pays des fictions & des monstres ; les poètes & les faiseurs de fables habitent ces terres ; tout ce qu'on y trouve n'a ni certitude ni fondement. Ainsi , après avoir donné les deux vies de Numa & de Lycurgue , (b) il me semble que nous pouvons remonter jusqu'à Romulus , puisque nous sommes si près de son tems : mais , comme (c) dit Eschyle ;

(a) Nous pouvons dire de tout ce qui est plus ancien : Au-delà , c'est le pays des fictions & des monstres. Plus de cinq cens ans avant Plutarque , Thucydide avoit reconnu que tout ce qui précédoit les guerres du Péloponèse , étoit fort incertain à cause de son antiquité. Il veut parler des guerres des Medes & de la guerre de Troie. Si du tems de Thucydide , on comptoit presque au rang des fables les guerres Médoises qui ne commencerent que cent ans avant Thucydide , que doit-on penser de la guerre de Troie & des tems de Thésée , qui ont précédé la guerre du Péloponèse de près de huit cens ans ? Plutarque dit fort bien que c'est le pays des fictions & des monstres.

(b) Il me semble que nous pouvons remonter jusqu'à Ro-

mulus , puisque nous sommes si près de son tems. Ce mot de remonter ne doit être rapporté qu'à Numa. Plutarque n'avoit garde de le rapporter à Lycurgue , puisque Lycurgue est plus ancien que Romulus.

(c) Mais , comme dit Eschyle : Qui est-ce qui se présentera devant cet homme ? Qui pourrons-nous lui opposer ? Ce sont deux différens passages d'Eschyle , de la tragédie des *Sept Chefs contre Thebes*. Un officier vient rendre compte à Etéocle des attaques des ennemis , & des postes que leurs généraux occupent ; & en les nommant l'un après l'autre , il demande au prince quels capitaines il choisira pour leur opposer : ainsi l'application que Plutarque en fait , est très-juste ; mais il la change à sa manière pour l'accommoder au sujet.

Qui est-ce qui se présentera devant cet homme ? Qui pourrons-nous lui opposer ? Qui osera lui tenir tête ? Le fondateur de la belle & fameuse cité d'Athènes peut fort bien être comparé au pere de la glorieuse & de l'invincible Rome. Je souhaite seulement que ce qu'il y a de fabuleux, se laissant manier & purger par nos écrits, prenne l'air de l'histoire ; mais si l'on trouve quelques endroits qui refusent opiniâtrément de devenir croyables, & qui ne puissent souffrir le moindre mélange de vraisemblance, je prie les lecteurs de les excuser, & de recevoir favorablement ce qu'on peut leur donner d'une antiquité si reculée.

Thésée & Romulus se ressemblent en plusieurs choses ; étant nés tous deux clandestinement, ils ont passé tous deux pour (a) enfans des dieux ; (b) tous deux ont été vaillans, comme tout le monde en convient, & ont joint la prudence avec la force ; ils ont tous deux fondé les plus célèbres villes du monde ; car l'un a bâti Rome, & l'autre a fondé Athènes, en réduisant en corps de ville un peuple qui étoit dispersé dans des bourgs ; ils ont tous deux enlevé des femmes ; ils sont tombés l'un & l'autre dans de grands malheurs domestiques ; ils ont fouillé leurs mains du (c) sang de leurs proches ; & à la fin de leur vie, (d) ils se sont tous deux attiré la

(a) Romulus passa pour fils de Mars, & Thésée pour fils de Neptune.

(b) Passage d'Homere.

(c) Romulus tua son on-

cle & son frere, & Thésée fut la cause de la mort de son pere & de son fils.

(d) Ils se sont tous deux attiré la haine de leurs si-

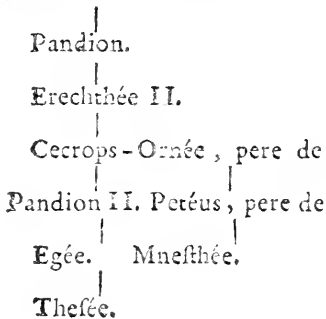
haine de leurs citoyens , si l'on peut recevoir pour vrai ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.

(a) Thesée, du côté de son pere, descendoit de l'ancien Erechthée & des premiers habitans de l'Attique. (b) Du côté de sa mere, il étoit issu de Pélops, qui fut le plus puissant de tous les rois du Péloponese, non-

toyens, si l'on peut recevoir pour vrai ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique). Plutarque ajoute ceci pour faire connoître qu'il rejette toutes les fables qu'on raconte sur la mort de Thesée, & particulièrement sur celle de Romulus.

(a) Thesée, du côté de son pere, descendoit de l'ancien Erechthée, & des premiers habitans de l'Attique). Plutarque appelle ici Erechthée celui qu'on appelle plus ordinairement Erichthonius; car voici la généalogie de Thesée du côté de son pere.

Erichthonius, ou Erechthée, fils de Vulcain & de Minerve, ou de Cranaé, petite-fille de Cranaüs.



Le premier Erechthée, ou Erichthonius, étoit du tems de Moyse, vers l'an du monde 2460, ou 1483, avant l'ere chrétienne; & avant lui il y avoit eu à Athenes trois rois, Cecrops, Cranaüs & Amphictyon, fils de Deucalion, qui étant tous trois d'une origine inconnue, furent appelés enfans de la terre; & comme Erichthonius passoit pour petit-fils de la fille de Cranaüs, Plutarque a fort bien dit que Thesée descendoit des *Autochthones*, c'est-à-dire, des premiers habitans de l'Attique, qu'on appelloit *Autochthones*, parce qu'ils étoient nés dans le pays même, & qu'ils n'étoient point étrangers.

(b) Du côté de sa mere, il étoit issu de Pélops, qui fut le plus puissant de tous les Rois de Péloponese, non-seulement par ses richesses). Pélops étoit fils de Tantale, & Phrygien d'origine; il avoit porté dans le Péloponese des richesses immenses qu'il avoit tirées des mines du mont Sipilus. Pélops, Pitthéc, Æthra, Thesée.

seulement par ses richesses, mais encore par le (a) nombre de ses enfans; (b) car il maria plusieurs de ses filles avec les plus grands seigneurs du pays, (c) & trouva moyen de placer tous ses fils dans les états les plus considérables. Pitthée, ayeul maternel de Thésée, fut un de ses enfans. (d) Il fonda la petite ville de (e) Trezene, & (f) il eut la réputation d'être le plus sage & le plus savant homme de son tems. (g) La science, qui étoit alors en usage, consistoit particulièrement en sentences & en moralités, comme celles qui ont tant fait

(a) Il eut treize enfans de sa femme Hippodamie.

(b) Car il maria plusieurs de ses filles avec les plus grands seigneurs du pays). Je ne trouve que deux filles, Lysidice & Astydanie; la première fut mariée à Alestrion, ou, selon d'autres, à Nestor, qui étoit fils de Persée, roi de Tyrinthe; & Astydanie fut mariée à Sthenelus, roi de Mycenes. Cette Astydanie est appelée par d'autres Nicippe.

(c) Et trouva moyen de placer tous ses fils dans les états les plus considérables). A force d'argent il s'empara des villes les plus considérables du Péloponèse, qu'il mit entre les mains de ses enfans.

(d) Il fonda la petite ville de Trezene). Il y avoit à l'entrée du golfe Saronique deux petites places appelées Hyperea & Anthea. Pitthée, assisté de son frere Trezen, s'en rendit maître, & en fit en-

suite une seule & même ville, qu'il nomma Trezene, du nom de son frere, qui étoit mort auparavant.

(e) Ville de l'Argolide, dans le Péloponèse, à l'entrée du golfe Saronique.

(f) Il eut la réputation d'être le plus sage & le plus savant homme de son tems). Pausanias écrit qu'il enseignoit à Trezene la Rhétorique dans le Temple des Muses; & moi-même, dit-il, j'ai lu un livre écrit par Pitthée, qui me fut donné par un homme d'Épidaure; mais on peut douter avec raison de cette antiquité.

(g) La science qui étoit alors en usage, consistoit particulièrement en sentences & en moralités). Cela paroît, non-seulement par les ouvrages d'Hésiode qui florissoit environ cinq cens ans après Pitthée, & par ceux de Théognis, qui vivoit près de trois cens ans après Hésiode, mais

estimer (a) Hésiode, dans son ouvrage intitulé : *Les Œuvres & les Jours*.

Parmi les sentences de ce poëte, en voici une qu'on donne à Pitthée : (b) *Tiens toujours prête la récompense que tu as promise à ton ami.*

encore par les Proverbes de Salomon, qui vivoit deux ou trois cens ans après Pitthée.

(a) Poëte grec, qui vivoit environ cent ans après Homère.

(b) *Tiens toujours prête la récompense que tu as promise à ton ami*. Le précepte que contient cette sentence de Pitthée, a pour but de prévenir l'injustice de ceux qui retiennent le salaire des domestiques, des mercenaires, ou qui ne le payent que fort tard;

injustice qui n'est que trop commune. Le Lévitique contient un précepte semblable à celui-là, chap. XIX. *Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque manè* : « Le » salaire de ton mercenaire ne » demeurera point chez toi jus- » qu'au lendemain matin ». Car Hésiode appelle dans ce vers le mercenaire, *ami*.

IBID. *Un loyer suffisant à l'ami soit rendu*). Par ces mots, je traduis presque littéralement le vers d'Hésiode, qui dit :

Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ ἰρημένος, ἄργιος ἔστω.

Amiot a traduit :

Tu payeras promptement le salaire

Qu'auras promis au pauvre mercenaire.

Mais Hésiode parle de l'ami, & non pas seulement du mercenaire, & veut dire que les amis se doivent aimer réciproquement, & se rendre des devoirs mutuels avec grande égalité. Je prends à témoin Aristote, l. 9, ch. 1, des *Morales à Nicomachus*, où, parlant de l'amitié & des bons offices & devoirs que les amis se doivent rendre mutuellement, si l'on veut que l'amitié soit de du-

rée, il met en question si l'estimation de la récompense qui est due pour un plaisir rendu, doit être remise au jugement de celui qui a fait le plaisir, ou de celui qui l'a reçu, & il conclut, par l'exemple de Protagoras, qu'elle doit être estimée par celui qui a reçu le bienfait, & qu'il faut prendre pour règle cette sentence d'Hésiode :
Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ. M E Z I -
R I A C.

Au moins Aristote la lui attribue , & (a) Euripide, en appellant Hippolyte *le disciple du saint Pitthée*, fait assez connoître la grande opinion qu'on avoit de lui.

Egée n'ayant point d'enfans , & fouhaitant d'en avoir, alla pour cet effet consulter Apollon ; & l'on dit que la Prêtresse lui rendit cet oracle si connu , par lequel elle lui défendoit de voir aucune femme avant qu'il fût de retour à Athenes ; mais comme elle ne s'expliquoit pas bien ouvertement, Egée , à son retour, passa par Trezene pour communiquer à Pitthée cette réponse du dieu, dont voici les propres termes : *Grand Prince , ne délie point le pied du bouc avant que tu sois de retour au milieu de ton peuple.*

(b) On ne fait ce que Pitthée se promet de cet oracle ; mais, ou par persuasion ou par adresse, il fit coucher Egée avec sa fille Æthra. Egée ayant découvert que c'étoit avec la fille de Pitthée qu'il avoit couché, & se doutant qu'elle étoit grosse, cacha sous une grande pierre une épée & des fouliers, fit part de ce secret à Æthra seule, & lui recommanda en la quittant, que si elle accouchoit d'un fils, &

(a) *Et le Poëte Euripide*). vers de la Tragédie d'Hippolyte. Plutarque fait allusion à ce lyte.

Ἰππόλυτος ἀγνῆ Πιτθῆως παιδευόμενος.

Hippolyte enseigné par le chaste Pitthée. MEZ.

(b) *On ne fait ce que Pitthée se promet de cet oracle*). Ce fut apparemment cette aventure qui donna à Pitthée la réputation de connoître l'avenir, & d'expliquer sûrement les oracles.

que ce fils , étant devenu homme , eût la force de lever cette pierre & de prendre ce qu'il avoit mis deffous , elle le lui envoyât avec ces enseignes , le plus secrettement qu'il seroit possible ; (a) car il craignoit que les fils de Pallas , qui étoient au nombre de cinquante , & qui le méprisoient parce qu'il n'avoit point d'enfans , ne lui dressassent des embûches , s'ils venoient à favoir ce qui se passoit.

(b) *Æthra* accoucha d'un fils. (c) Les uns disent qu'il fut d'abord nommé *Thesée* à cause

(a) *Car il craignoit que les fils de Pallas , qui étoient au nombre de cinquante , & qui le méprisoient parce qu'il n'avoit point d'enfans , ne lui dressassent des embûches*). *Pallas* étoit frere d'*Egée* ; & comme celui-ci n'avoit point d'enfans , les fils de *Pallas* , qu'on appelloit les *Pallantides* , regardoient le royaume d'*Athenes* comme un bien qui leur appartenoit , & qui ne pouvoit pas leur manquer après la mort de leur oncle. *Egée* craignoit donc , avec raison , que si ses neveux venoient à découvrir qu'il avoit un fils , ils ne vinsent à le mépriser , & ne lui dressassent des embûches pour le faire périr avant que ce fils fut de retour à *Athenes* & qu'il pût l'avoir reconnu ; ou même qu'ils ne cherchassent les moyens d'assassiner *Thesée* , & que ce jeune prince ne fût la victime de leur fureur.

(b) *Æthra* accoucha d'un fils). Cela arriva dans un lieu

appelé *Celenderis* , près du port de *Trezené* ; *Pitthée* ayant ménagé cela exprès , pour mieux persuader que *Neptune* étoit le pere de l'enfant. L'endroit où *Thesée* naquit , fut long-tems appelé *GENETHLION* , le lieu de la naissance.

(c) Les uns disent qu'il fut d'abord nommé *Thesée* , à cause des enseignes qui avoient été mises sous la pierre). *Plutarque* allegue deux raisons différentes de la dérivation du nom de *Thesée* , du même mot grec , *Thesis* , qui signifie *position* , & encore *adoption* ; si bien que *Thesée* prit ce nom , ou des marques de reconnoissance posées sous la pierre , ou de l'adoption qui fut faite de lui par *Egée*. Car les Grecs comme les Hébreux , donnoient toujours des noms qu'ils tiroient des circonstances particulieres & des événemens qui arrivoient aux choses qu'ils vouloient nommer. M. E. Z.

dés enseignes qui avoient été mises sous la pierre ; & les autres soutiennent que ce nom ne lui fut donné qu'à Athenes, (a) après qu'Egée l'eut reconnu. Pendant qu'il fut chez son grand-pere Pitthée, il eut un gouverneur appellé Chonnidas, (b) auquel les Athéniens sacrifient encore aujourd'hui un bélier le jour qui précède la fête de Thesée, (c) honorant ainsi, avec plus de raison & de justice, la mémoire de celui qui avoit formé leur prince, (f) que celle de Silanion & de Parrhasius,

(a) *Lorsqu'Egée l'adoptâ.* C'est le sens de ces paroles, παῖδά εἰσαγαγετὶ τῆς Αἰγέως οὐκί ; & Amiot a mal traduit, *quand son pere le reconnut & l'avoua pour son fils* ; car Egée n'avoua pas seulement Thesée, mais il l'adoptâ pour le rendre légitime, de bâtard qu'il étoit, afin qu'il lui pût succéder au Royaume. M E Z.

(b) *Auquel les Athéniens sacrifient encore aujourd'hui un bélier, le jour qui précède la fête de Thesée.* Ce sacrifice du bélier, que les Athéniens offroient toutes les années au gouverneur de Thesée, a donné lieu au proverbe ΚΑΙΣΑ ΠΕΡΙΕΤΑ ἄπεισιον, *le bélier a payé l'éducation*, pour dire que les peuples ne sauroient marquer trop de reconnaissance à ceux qui ont bien élevé leurs princes, & que toutes les récompenses ne sont rien, si on ne les regarde comme des dieux. Voici un bel exemple de la re-

connoissance qui leur est dûe ; plus de treize cens ans après la mort de Thesée, les Athéniens offroient encore des sacrifices à son gouverneur.

(c) *Honorant ainsi, avec plus de raison & de justice, la mémoire de celui qui avoit formé leur prince.* C'est un fort beau sentiment. Les Athéniens honoroient la mémoire de Chonnidas, qui avoit élevé Thesée ; mais ils honoroient aussi en même tems celle de Silanion & de Parrhasius, qui en avoient fait des statues & des portraits. Plutarque les loue beaucoup plus des honneurs qu'ils rendoient au premier, que de ce qu'ils faisoient pour les autres. En effet, quelle comparaison d'un gouverneur qui forme un prince à la vertu, à un statuaire & à un peintre, qui n'en représentent que les traits du corps ?

(d) *Que de Silanion & de Parrhasius.* Parrhasius fut un

qui n'en avoient fait que des statues & des portraits.

(a) Comme c'étoit encore alors la coutume que ceux qui sortoient de l'enfance, allassent à Delphes consacrer à Apollon leurs premiers cheveux, Thésée y alla comme les autres, & on assure que le lieu où se faisoit cette cérémonie, porte encore son nom, & s'appelle *Thesëia*; mais il ne coupa que ses cheveux de devant (b), comme Homere dit

peintre excellent qui floriffoit du tems de Zeuxis, environ l'olympiade 95. Il avoit fait un portrait de Thésée, qui, du tems de Pline, étoit au capitolé à Rome. Quant à Silanion, son métier étoit de jeter en bronze, & il floriffoit du tems de Lyfippus, environ l'olympiade 114. MEZ.

(a) Comme c'étoit encore alors la coutume que ceux qui sortoient de l'enfance, allassent à Delphes consacrer à Apollon leurs premiers cheveux). Plutarque fait entendre que cette coutume étoit beaucoup plus ancienne que Thésée; mais Eustathe écrit que ce fut Thésée qui commença, & qui fut le premier qui consacra ses cheveux à Apollon à Délos, & non pas à Delphes; je ne fais d'où il avoit tiré cette particularité. Par un passage de Lucien, s'il est vrai que le traité de la déesse Syrienne soit de lui, il paroît que les Trezeniens étoient les seuls de tous les Grecs qui eussent cette cou-

tume de consacrer les prémices de leurs cheveux, & qu'elle ne commença qu'après Thésée; car cette consécration se faisoit à l'honneur d'Hippolyte, fils de ce héros, par tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, qui autrement n'auroient pas eu la liberté de se marier, & cela se faisoit de cette sorte: on laissoit croître les cheveux aux enfans jusqu'à ce qu'ils fussent grands; quand ils étoient en âge, on les menoit dans un temple, on leur coupoit les cheveux, & on les mettoit dans un vase d'or ou d'argent, sur lequel on écrivoit le nom de chacun, & on le consacroit dans le temple. Cette même coutume étoit aussi chez les Assyriens; les jeunes garçons offroient leurs cheveux, & les jeunes hommes les prémices de leur barbe.

(b) Comme Homere dit que faisoient les Abantes). Car Homere les appelle ἄβαντες *neubantes*, chevelus par derrière. Les Abantes sont les

que

que faisoient les Abantes ; & cette maniere de se couper les cheveux fut appellée *Theside*. (a) Les Abantes , dont parle Homere , ne l'avoient prise , ni des (b) Arabes , ni des (c) Mysiens , comme quelques-uns l'ont cru ; mais pour empêcher leurs ennemis de les prendre aux cheveux , (d) ils se les faisoient couper par devant , parce que c'étoient des peuples très-belliqueux & pleins de hardiesse (e) , qui joignoient toujours l'ennemi , & qui aimoient à combattre à coups de main ,

habitans de l'Eubée , originaires de Thrace. Aristote écrit que les Thraces ayant occupé la Phocide , ceux qui habitoient la ville *Abæ* s'emparerent de l'Eubée , & donnerent le nom d'Abantes à ses habitans.

(a) *Les Abantes dont parle Homere , ne l'avoient prise , ni des Arabes , ni des Mysiens*. Comment l'auroient-ils prise de ces peuples , avec lesquels ils n'avoient encore alors aucun commerce ? Ils l'avoient apportée , sans doute , de Thrace.

(b) Peuples entre la mer rouge , l'Océan & le golfe Persique.

(c) Peuples de Thrace sur le bord du Danube. Il y en a aussi en Asie , entre la Lydie & la Phrygie. Ils descendent des premiers.

(d) C'est aussi la raison pour laquelle Alexandre avoit voulu que les Macédoniens se rasassent la barbe. Voyez *Plutarque , Dits notables des Princes , &c.*

(e) *Qui joignoient toujours l'ennemi , & qui aimoient à combattre à coups de main*. C'est l'éloge qu'Homere avoit donné à ces peuples , long-tems avant Archiloque ; car dans le second livre de l'Iliade , il dit : *Elphenor , fils de Chalcodon , menoit les Abantes , qui n'ont des cheveux que par derriere , & qui sont si belliqueux , qu'avec leurs lances étendues , ils percent les cuirasses de leurs ennemis*. Strabon , au commencement de son dixième livre , explique fort bien , ἐπεὶ οἱ δὲ ἄλλοι , les lances étendues. La lance , dit-il , est à deux usages ; car ou on la lance de loin , comme Achille qui se vançoit de jeter sa lance aussi loin qu'un autre pourroit lancer un javelot ; ou bien on s'en sert pour se battre de près & à coups de main ; & c'est ce qu'Homere appelle une lance étendue , parce qu'on ne la jette jamais.

comme (a) Archiloque le témoigne dans cette élégie : *Ils ne connoissent ni les frondes ni les arcs ; mais si-tôt que Mars a donné le signal de la bataille , ils se battent à coups d'épées , & font d'effroyables exploits ; car c'est la seule maniere de combattre qu'aient apprise les braves habitans de l'Eubée.* On dit qu'Alexandre commanda , par la même raison , à ses capitaines de faire raser les Macédoniens , la barbe étant la prise la plus aisée qu'on puisse donner à son ennemi.

Æthra cacha long-tems la véritable origine de Thesée avec beaucoup de soin , & Pitthée fit courir le bruit qu'il étoit fils de Neptune ; car les Trezeniens (b) adorent particulièrement ce dieu : c'est le patron de leur ville ; ils lui consacrent les prémices de leurs fruits , & son trident est la marque de leur monnoie : mais dès que ce prince fut parvenu à l'âge de l'adolescence , & qu'il eut fait paroître qu'il joignoit la force du corps , le courage & la grandeur d'ame avec la prudence & la fermeté , sa mere le mena près de la pierre ; & après lui avoir découvert tout le mystere de sa naissance , elle lui ordonna de tirer les enseignes que son pere y avoit cachées , & d'aller le trouver à Athenes par mer. (c) Thesée leva

(a) Poëte grec qui vivoit du tems de Romulus.

(b) Ils l'adoroient sous le titre de Neptune , roi.

(c) *Thesée leva facilement la pierre*). Depuis ce tems-là , cette pierre fut appelée *la pierre de Thesée* , & aupara-

vant on l'appelloit *l'autel de Jupiter Sthenien* ; car tous les anciens faisoient des autels des premieres grandes pierres qu'ils rencontroient. Il y a dans le cabinet de M. le duc d'Orléans , une corne antique où cette his-

facilement la pierre ; mais il refusa d'aller par mer , quoique ce fût le chemin le plus sûr , & que sa mere & son ayeul l'en priaissent avec de grandes instances , parce qu'il y avoit beaucoup de danger à aller par terre , n'y ayant point de chemin qui ne fût rempli de voleurs ; car ce siecle-là portoit des hommes (a) d'une taille prodigieuse , & infatigables dans les plus grands travaux ; des hommes qui , en courage , en force & en vitesse , surpassoient tous les autres , & qui , bien loin d'employer ces dons de la nature à des choses honnêtes & utiles , prenoient plaisir à commettre toutes sortes d'insolences & d'injustices , & faisoient consister tout le fruit qu'ils pouvoient tirer de leur puissance , à assouvir leur cruauté , & à soumettre , à forcer & à détruire tout ce qui tomboit entre leurs mains. Ils étoient persuadés qu'on ne loue la pudeur , la justice , l'équité & l'humanité , que par foiblesse de courage , pour n'oser commettre des injustices , ou de crainte d'en souffrir , & que ces qualités tant vantées ne doivent point être le partage de ceux qui ont la force de leur côté. Hercule , dans ses voyages , en extermina une grande partie , & les autres , épouvantés , se cachèrent dans leurs cavernes lorsqu'il passoit , & n'osoient paroître ; de sorte qu'Hercule les voyant abattus , les méprisa , & ne se donna

toire est gravée. On y voit le jeune Thésée lever une pierre énorme , sous laquelle on découvre l'épée & les souliers qu'Égée y avoit enterrés. La

gravure de cette cornaline est d'un goût exquis & d'une beauté parfaite.

(a) Restes des Géans ou des Titans.

plus la peine de les poursuivre. Mais après le malheur qui lui arriva de tuer (a) Iphitus, il passa en (b) Lydie, où il servit long-tems la reine (c) Omphale, (d) s'étant lui-même imposé cette peine, selon la coutume de ce tems-là. Alors, pendant que la Lydie jouissoit d'une profonde paix, & que tout y étoit en sûreté, on vit renaître de tous côtés en Grece les premiers désordres, parce qu'il n'y avoit personne qui pût ni les punir ni les réprimer. Voilà pourquoi tous les chemins par où on pouvoit aller par terre du Péloponese à Athenes, étoient très-dangereux. Pitthée donc n'oublioit rien pour faire changer de dessein à Thesée, & pour l'obliger d'aller par mer. Il lui peignoit tous ces brigands l'un après l'autre, & lui racontoit tous les traitemens qu'ils faisoient aux étrangers; mais il y avoit déjà long-tems que la gloire & la vertu d'Her-

(a) Hercule devenu furieux, tua Iphitus, roi d'Oéchalie, en le précipitant des murs de Tyrinthe.

(b) Dans l'Asie mineure, entre la Carie & la Lydie.

(c) Omphale, fille de Jardan, & femme de Tmolus.

(d) *S'étant lui-même imposé cette peine, selon la coutume de ce tems-là*. Ceux qui avoient commis quelque meurtre, s'exiloient volontairement de leur pays, & s'imposoient certaines peines, jusqu'à ce qu'ils fussent exiés; & cette coutume venoit, sans doute, en partie

des anciens Hébreux, à qui Moïse avoit établi des villes de refuge, afin que celui qui avoit tué quelqu'un par mégarde, s'y retirât jusqu'à la mort du grand Sacrificateur. Hercule alla d'abord à Pylos, chez Nelée, & delà à Amycles, où il fut expié par Deiphobus, fils d'Hippolyte; mais étant devenu extrêmement malade, & ayant consulté Apollon, il lui fut répondu que ses maux ne cesseroient qu'après qu'il auroit été trois ans esclave: c'est pourquoi il fut vendu à Omphale. Apollod. liv. 11.

cule lui avoient secrettement enflammé le courage. Il n'estimoit rien au prix de ce héros, & étoit toujours prêt à écouter ceux qui lui racontoient quel personnage c'étoit, & surtout ceux qui l'avoient vu & qui pouvoient lui apprendre quelque particularité de sa vie, dont ils eussent été les témoins. Alors on voyoit manifestement qu'il souffroit les mêmes agitations & le même travail d'esprit que souffrit long-tems après lui Themistocle, quand il dit que les trophées de Miltiade ne le laissoient point dormir. Aussi l'admiration que lui donnoit la vertu d'Hercule, faisoit que ses actions lui revenoient la nuit en songe, & qu'elles le piquoient le jour d'une noble émulation, & excitoient en lui un violent desir de l'imiter.

La parenté qui étoit entr'eux augmentoit encore sa jalousie; car ils étoient fils de deux cousines germanes, sa mere Æthra étant fille de Pitthée, & Alcmena, fille de Lyfidice. Or Lyfidice & Pitthée étoient tous deux enfans d'Hippodamie & de Pélops; il trouveroit donc que ce seroit une chose honteuse & insupportable, qu'Hercule eût cherché par tout le monde les brigands, qu'il en eût purgé la terre & la mer, & que pour lui il évitât même ceux qui se présentoient sur son chemin; que, par ce lâche embarquement, il déshonorât la mémoire de celui que le bruit du peuple faisoit passer pour son pere, & qu'il ne portât à son véritable pere, pour toutes enseignes, que des souliers, & une épée qui ne connoissoit

pas encore le sang , au lieu de lui prouver la noblesse de son extraction par de grands exploits & par des actions immortelles. Avec des sentimens si élevés , & plein de ces réflexions , il se mit en chemin , résolu de n'attaquer personne , mais de repousser courageusement tous les outrages & toutes les violences qu'on lui feroit.

Comme il passoit par les terres d'Epidaure (a) , Periphetes (b) , qui avoit une massue pour armes , & qui à cause de cela étoit appelé *le Porteur de massue* , eut l'insolence de mettre la main sur lui & de l'arrêter ; Thesée le combattit & le tua ; & ravi d'avoir gagné cette massue , il la porta toujours , comme Hercule porta la peau de lion. Cette peau servoit à faire connoître l'énorme grandeur de la bête qu'Hercule avoit tuée ; & la massue que portoit Thesée , faisoit voir qu'elle avoit pu être prise entre les mains de Periphetes , mais qu'elle étoit devenue imprenable entre les siennes. Delà , traversant (c) l'Isthme de Corinthe , (d) il punit Synnis , *le Ployeur de pins* ,

(a) *D'Epidaure*. L'Argolide , sur le bord du golfe Saronique , est le chemin de Trezene à l'Isthme.

(b) *Periphetes* , ou Corynetes. Celui-ci étoit fils de Vulcain & d'Anticie ; sa massue étoit d'airain.

(c) Entre le golfe de Corinthe & le golfe Saronique.

(d) *Il punit Synnis , le Ployeur de pins , de la même manière dont ce géant avoit*

fait mourir ceux qu'il avoit vaincus). Quand ce géant avoit vaincu quelqu'un , il courboit deux pins , attachoit à chacun un bras & une jambe de ce misérable , & lâchoit en même tems ces arbres , qui emportoient les membres qu'on y avoit attachés. Pausanias écrit , que de son tems , sous le regne d'Adrien , on voyoit encore un de ces pins près du rivage

de la même manière dont ce géant avoit fait mourir plusieurs passans. Ce n'est pas qu'il eût jamais appris rien de semblable, ni qu'il s'y fût exercé; mais il fit voir par cet essai que la vertu est toujours au-dessus de l'art & de l'exercice. Ce Synnis avoit une grande fille fort belle, nommée Perigone, qui avoit pris la fuite voyant son pere mort; Thesée couroit de tous côtés pour la chercher; mais elle s'étoit jettée dans un bois épais tout plein de roseaux & d'asperges sauvages, qu'elle prioit avec une simplicité d'enfant, comme s'ils l'eussent entendue, les conjurant de la bien cacher & de l'empêcher d'être apperçue, & leur promettant avec serment que s'ils lui rendoient ce service, elle ne les arracheroit ni ne les brûleroit jamais. Cependant Thesée l'appelloit & lui donnoit sa parole qu'il auroit soin d'elle, & qu'il ne lui feroit aucun déplaisir. Perigone, touchée de ses promesses, sortit du milieu de ses broussailles, & alla se rendre à lui. Thesée en eut un fils, qui fut appelé Menalippe. Il la donna ensuite en mariage à Deïonée, fils d'Eurytus, roi (a) d'Échalie. (b) De

(a) Il y avoit trois villes de ce nom, une en Thessalie, une en Arcadie, & une dans l'Eubée, & l'on dispute laquelle étoit la patrie d'Eurytus; Sophocle & les autres poètes sont pour la dernière.

(b) De ce Menalippe naquit Ioxus, lequel, avec Ornytus, fut chef de la colonie qu'on mena en Carie). On ne trouve rien ailleurs de

cette colonie, ni de cette famille des Ioxides. Il paroît par quelques passages de Strabon, que les Grecs s'établirent à diverses fois dans la Carie. Je ne sais où Amiot a pris qu'Ioxus *bâtit la ville des Ioxides*. Plutarque n'en dit pas un mot, & jamais cette ville n'a existé. Tout ce qu'on peut conjecturer de ce que dit Plutarque, c'est

ce Menalippe naquit Ioxus , lequel , avec Ornytus , fut chef de la colonie qu'on mena en Carie , d'où sont venus les Ioxides , qui , de pere en fils , ont conservé la coutume de n'arracher & de ne brûler ni les asperges ni les roseaux , mais d'avoir au contraire pour eux une espèce de religion & une vénération particuliere.

(a) Il y avoit alors à Crommyon une Laie , qu'on appelloit *la Phaye* , qui n'étoit nullement une bête à mépriser , car elle étoit très-dangereuse & très-difficile à vaincre. Thesée la combattit & la tua en chemin faisant , afin qu'on ne crût pas que la nécessité seule lui fît entreprendre tout ce qu'il exécutoit ; & persuadé d'ailleurs qu'un homme de bien doit non-seulement combattre les méchans pour se défendre de leurs outrages , mais qu'il est obligé de chercher les bêtes les plus courageuses & de les attaquer le premier. D'autres ont pourtant écrit que cette *Phaye* étoit une femme de Crommyon qui se prostituoit à tous venans , & qui vivoit de meurtres & de brigandages ; qu'elle fut appelée *la Laye* à cause de ses mœurs corrompues & de la méchante vie qu'elle menoit , & qu'enfin elle fut mise à mort par Thesée.

qu'en Carie il y avoit une famille de gens appellés *Ioxides* , comme descendans d'Ioxus.

(a) Il y avoit alors à Crommyon une Laie). Crommyon ou Cromyon , étoit un bourg

du territoire de Corinthe. Thucydide le place à six-vingts stades de la ville. C'est là que se renoit cette Laie. Strabon nous apprend qu'elle étoit mere du sanglier Calydonien. Liv. 8.

Près des frontieres de Mégare (*a*), il défit Scyron, & le précipita du haut des rochers dans la mer, selon la plus commune opinion, parce qu'il détrouffoit les passans; ou, selon d'autres, parce que, par une insolence & par un orgueil insupportable, il présentoit ses pieds aux étrangers, leur ordonnoit de les lui laver, & pendant qu'ils le faisoient, il les pouffoit & les précipitoit du haut de ces rochers. Il est vrai que les historiens de Mégare, s'opposant à cette tradition, & combattant, (*b*) comme dit Simonide, contre la longueur du tems, soutiennent que Scyron ne fut ni un brigand ni un méchant homme, mais au contraire l'ennemi déclaré de ces sortes de gens, & le bon ami des gens de bien & des justes (*c*); car tout le monde fait, disent-ils, qu'*Æacus* est estimé le plus saint homme de son tems. (*d*) On n'ignore pas que *Cychrée* le *Salaminien* reçoit des honneurs divins à *Athenes*, & l'on con-

(*a*) Sur les frontieres de l'*Attique*.

(*b*) Comme dit *Simonide*. Il y a eu, en différens tems, quatre *Simonides*, tous Historiens & Poëtes; de sorte qu'il seroit difficile de décider duquel d'entr'eux *Plutarque* rapporte le témoignage. Jecroirois que c'est du plus ancien, de *Simonide Amorginus*, qui vivoit vers la 30^e olympiade, du tems de *Tullus Hostilius*.

(*c*) Car tout le monde fait, disent-ils, qu'*Æacus* est estimé le plus saint homme de son tems). *Æacus*, fils de *Jupi-*

ter & d'*Ægine*. On publia que sa piété & sa justice l'avoient rendu si agréable aux Dieux, qu'il en obtenoit tout par ses prieres, & que par ce moyen il fit cesser une grande famine & une horrible sécheresse dont la Grece étoit extrêmement affligée.

(*d*) On n'ignore pas que *Cychrée* le *Salaminien* reçoit des honneurs divins à *Athenes*). Il étoit fils de *Neptune* & de la Nymphé *Salamis*, & tellement homme de bien, qu'après sa mort on l'honora comme un Dieu, non-seulement à *Salamine*, mais à *Athenes*.

noît assez la vertu de Pelée & de Telamon. Or Scyron fut gendre de Cychrée & beau-pere d'Æacus, & ayeul de Pelée & de Telamon, (a) qui naquirent tous deux de la nymphe Endéide, fille de Chariclo & de Scyron. (b) Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands personnages & les plus gens de bien de toute la Grece eussent voulu s'allier avec un brigand, en prenant de lui & en lui donnant ce que les hommes ont de plus précieux & de plus sacré. Ces mêmes Historiens ajoutent que Thesée ne tua pas Scyron dans son premier voyage d'Athenes, mais long-tems après, lorsqu'il prit (c) Eleusine, qui étoit alors occupée par les Mégariens, & qu'il en chassa Dioclès qui en étoit Gouverneur. Voilà les contradictions qu'on trouve sur cette histoire.

(a) *Qui naquirent tous deux de la nymphe Endéide, fille de Chariclo & de Scyron*. Apollodore fait cette Nymphe Endéide fille de Chariclo & de Chiron, & il est suivi par d'autres Auteurs; mais il est plus sûr de corriger Apollodore, sur la foi de Plutarque & des Historiens de Mégare, qu'il avoit consultés, que de corriger ces derniers sur la foi d'Apollodore, dont nous n'avons qu'un abrégé. Pausanias est même d'accord en cela avec Plutarque; & pour ce que Diodore rapporte, que Telamon épousa, à Salamine, Glaucé, fille de Cychrée, &

qu'il est absurde de penser que l'ayeul & le petit-fils aient épousé les deux sœurs, cela ne doit être d'aucun poids; car Apollodore même écrit que la femme de Telamon fut Peribœe, fille d'Alcathoüs, & non pas Glaucé.

(b) *Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands personnages & les plus gens de bien de toute la Grece*. Il ne parle que de Cychrée & d'Æacus, dont le premier fit son gendre de Scyron, & l'autre en fit son beau-pere; j'explique cela, parce qu'on s'y étoit trompé.

(c) *Ville entre Mégare & Athenes*.

(a) En passant par Eleusine, il lutta contre Cercyon l'Arcadien, & le défit. (b) Delà, arrivant à Hermione, il fit mourir le géant Damastes, qu'on appelloit *Procruste*, (c) en l'obligeant de s'égalier à la mesure de ses lits, comme il y obligeoit ses hôtes; & Thesée en usoit ainsi à l'imitation d'Hercule, qui punissoit ceux qui l'attaquoient du même genre de mort qu'ils lui avoient préparé. (d) C'est ainsi qu'il sacrifia Busiris, (e) qu'il étouffa Antée en luttant avec lui, (f) qu'il tua Cycnus en

(a) *En passant par Eleusine, il lutta contre Cercyon l'Arcadien, & le défit*). Ce Cercyon étoit fils de Neptune; il fut le premier qui employa la ruse dans les combats de la lutte. Thesée en fut plus que lui, car il fut instruit par Minerve. Le lieu où se fit ce combat étoit encore appelé *la Palestre de Cercyon*, du tems de Pausanias.

(b) *Delà, arrivant à Hermione, il fit mourir le géant Damastes*). Je ne connois point de ville nommée Hermione, entre Eleusine & Athenes. Pausanias, dans ses Attiques, nomme *Erione* le lieu près duquel Thesée tua ce géant. Cela étant, il faut lire dans Plutarque *Erione* au lieu d'*Hermione*.

(c) *En l'obligeant de s'égalier à la mesure de ses lits*). Ce géant avoit plusieurs lits, & quand un hôte arrivoit chez lui, s'il étoit grand, il le faisoit coucher dans un petit lit, & lui coupoit tout ce qui pas-

soit la longueur du lit; & s'il étoit petit, il le mettoit dans un grand lit, & à force de machines, il lui étendoit les jambes jusqu'à la mesure du lit; c'est pourquoï il fut appelé *Procrustes*, c'est-à-dire *qui étend par force & avec violence*.

(d) *C'est ainsi qu'il sacrifia Busiris*). Busiris étoit roi d'Egypte & fils de Neptune & de Lylianaïste. Il sacrifioit les étrangers à Jupiter, & il voulut faire le même traitement à Hercule, qui se laissa mener lié & garotté près de l'autel, & qui ayant rompu ses liens, sacrifia lui-même ce Tyran & son fils Amphidamas.

(e) *Qu'il étouffa Antée*). Antée étoit roi de Lydie & fils de la Terre, qui lui redonnoit de nouvelles forces si-tôt qu'il la touchoit; c'est pourquoï Hercule l'éleva en l'air & l'étouffa entre ses bras.

(f) *Qu'il tua Cycnus en combat singulier*). Il y eut deux Cycnus contre lesquels

combat singulier, & qu'il brisa la tête à Termerus, d'où est venu (a) le proverbe, *le mal Termerien*; car il y a de l'apparence que Termerus castoit la tête aux passans en la heurtant avec la sienne. Thésée alloit punissant de même les méchans, & il employoit justement contr'eux les mêmes supplices qu'ils faisoient souffrir injustement aux autres.

D'Hermione il arriva sur les bords du (b) Cephise, (c) où il trouva la famille des Phytalides qui venoit au-devant de lui pour lui

Hercule se battit; le premier étoit fils de Mars & de Pyrene: la foudre qui tomba au milieu des deux combattans, les sépara: l'autre étoit aussi fils de Mars & de Pelopée, & il fut tué par Hercule.

(a) *Le proverbe du mal Termerien*). Tous les Proverbialistes grecs, savoir, Suidas, Zenobius, Diogenianus, Apostolius, rapportent ce proverbe, mais au nombre pluriel, *Τερμέσια κακόν*, *les maux Termeriens*, & disent qu'il s'entend des grands maux. Suidas en rapporte l'origine autrement que ne fait Plutarque; car il dit que les grands maux s'appellerent Termeriens, à cause qu'en la Carie il y avoit un lieu fort d'affiette appellé Termerium, dont les tyrans se servoient comme de prison, & ajoute que ce lieu étoit entre Melos & Halicarnasse. Strabon, liv. 14, fait mention d'un cap de la Carie, au territoire des

Myndiens, qui s'appelloit *Termerium*. Apostolius & Suidas donnent encore une autre origine à ce proverbe, disant que les grands maux s'appelloient Termeriens, parce que le jour qui doit être à quelqu'un le terme de sa vie, s'appelloit *Terminia*. L'empereur Julien, en l'oraison contre le philosophe cynique Héraclius, se sert de ce proverbe au nombre singulier, comme Plutarque. M E Z.

(b) Petite riviere de l'Attique.

(c) *Où il trouva la famille des Phytalides, qui venoit au-devant de lui pour lui faire honneur*). Pausanias appelle ces Phytalides, les descendans de Phytalus, à qui Cérés avoit donné l'intendance des saints mystères, pour le récompenser de l'hospitalité qu'il avoit exercée à son égard, l'ayant reçue fort humainement dans sa maison.

faire honneur (a). La première chose qu'il demanda, ce fut d'être purifié, pour pouvoir être admis aux saints mystères. (b) Les Phytalides le purifierent avec toutes les cérémonies accoutumées; & après avoir fait un sacrifice pour se rendre les Dieux favorables, ils le logerent & le régalerent dans leur maison. Ce fut-là le premier bon accueil qu'il reçut dans son voyage. On tient que Thésée entra dans Athenes le huitième d'Août. (c) Il trouva cette ville, en général, pleine de troubles

IBID. *Quelques-uns de la race des Phytalides*). Pausanias ès - Attiques nous apprend que les Phytalides étoient les descendans de Phytalus, lequel ayant reçu avec honneur dans sa maison la déesse Cérés, eut d'elle pour récompense la plante du figuier, & enseigna le premier aux Athéniens à planter & cultiver cet arbre, dont il reçut beaucoup d'honneur, lui & toute sa race, comme témoignoit une épigramme grecque qui étoit sur le tombeau de Phytalus, que Pausanias rapporte. Quant à l'expiation de Thésée, c'étoit une suite de l'idée qu'avoient les anciens du meurtre, qui devoit toujours être expié; idée poussée à un tel excès, qu'il fallut qu'Apollon même se fit expier pour avoir tué le serpent Python qui désoloit la Grece. M E Z.

(a) *La première chose qu'il demanda, ce fut d'être purifié*). Quoiqu'il n'eût tué que

des brigands, il crut ne pouvoir être admis aux mystères de Cérés avant que d'être expié. Cela est remarquable: tout meurtre devoit être expié.

(b) *Les Phytalides le purifierent avec toutes les cérémonies accoutumées*). Cette cérémonie se fit à l'autel de Jupiter pacifique, *ad aram Jovis Meilichii*, qui étoit près du Céphise.

(c) Le 8 du mois, Cronius, qu'on appelle aujourd'hui Hecatombæon. Ce mois étoit appelé ainsi, à cause que les choses grandes sont dénotées par le mot *Hécaton*, & en ce tems-là le soleil fait son plus grand cours, c'est-à-dire, demeure plus longuement sur l'horizon qu'en toute autre saison, & fait les plus grands jours de l'année. Suidas & Harpocracion sont d'un autre avis; car ils disent que ce mot fut appelé Hecatombæon à cause des fréquentes Hécatombes qu'on offroit en ce mois-là. M E Z.

& de dissentions , & en particulier la maison royale dans un très-grand désordre ; car Médée s'étant sauvée de Corinthe , avoit cherché un asyle chez Egée , & vivoit avec lui dans un honteux commerce , lui promettant que par ses remedes elle lui feroit avoir des enfans. Cette femme avertie de l'arrivée de Thesée & de ses desseins , avant qu'Egée eut le tems de le reconnoître , fut si bien tourner l'esprit de ce Prince déjà affoibli par les années , & que les différens partis qui regnoient dans la ville , avoient rendu timide & soupçonneux , qu'elle lui persuada d'empoisonner son fils dans un festin qu'il lui feroit comme à un étranger. On alla donc de sa part inviter Thesée. Quand il fut dans la salle , il ne jugea pas à propos de déclarer qui il étoit ; mais voulant donner occasion à son pere de commencer cette reconnoissance , dès qu'on eut servi , (a) il tira son épée comme pour couper les viandes. Egée , reconnoissant tout d'un

(a) *Il tira son épée comme pour couper les viandes*). Si ce passage n'est pas corrompu , Plutarque s'est assurément trompé sur les manieres de ces tems héroïques. Ces héros ne coupoient pas les viandes avec la même épée dont ils se battoient , mais avec un grand couteau ,

ou un grand poignard , qu'ils portoient toujours pendu près de l'épée , afin de pouvoir faire dans les sacrifices les fonctions auxquelles ils étoient obligés. Cette coutume est très-bien prouvée par un passage du troisième livre de l'Iliade , où Homere dit , v. 171.

Ἄ Τρεΐδης δὲ ἐρυσσάμενος χεῖρεσσι μάχαιραν ,
 ἢ ἢ οἱ παρ' Ἰφιδεος μέγα κελεὸν αἰὲν ἄωρτο ,
 Ἄργων ἐν κεφαλῶν Ἰάμνε Ἰρίχας.

Agamemnon tirant le poignard qui étoit toujours pendu

coup cette épée, renversa d'abord la coupe où étoit le poison, fit ensuite beaucoup de questions à Thésée; & après l'avoir embrassé, il convoqua sur le champ une assemblée générale, où il reconnut son fils devant tous les Athéniens, qui le reçurent avec une très-grande joie à cause de sa valeur. On dit que le lieu où la coupe fut renversée, (a) est le même qu'on voit aujourd'hui dans le quartier appelé *Delphinium*, & qui est enfermé de murailles; car la maison d'Égée étoit dans cet

près de son épée, coupa la laine de la tête des agneaux. Ainsi Thésée ne tira pas l'épée qu'il avoit de son père; mais pour faire voir cette épée, il tira son poignard, parce que pour le tirer, il falloit jeter son manteau en arrière & faire voir l'épée par conséquent. Je croirois qu'il ne manque qu'un mot à ce passage, & que, pour le rétablir, il ne faut qu'ajouter *ἔλασεν ἑαυτοῦ τὸν ἔπος ἐκείν.* Plutarque avoit dit, sans doute: *Thésée tira son poignard, comme pour couper les viandes, & fit voir son épée; Égée la reconnut d'abord, &c.*

(a) *Est le même qu'on voit encore aujourd'hui dans le quartier appelé Delphinium, & qui est enfermé de murailles.* Les Athéniens par religion avoient enfermé de murailles le lieu où la coupe de poison avoit été renversée.

IBID. *Au quartier qui s'appelle Delphinium.* Le grec dit aussi ἐν Δελφίνιᾳ. Amiot

traduit: devant le temple que l'on appelle Delphinion. Je ne crois pas que ce pourpris fût dans le temple d'Apollon Delphinus, mais en un endroit tout proche; car à cause de ce temple, le quartier de la ville où il étoit s'appelloit Delphinium. Mon opinion est fondée sur deux raisons; la première est que ce pourpris étoit au même lieu où anciennement étoit la maison d'Égée, comme Plutarque l'assure; mais la maison d'Égée étoit sur pied lorsque Thésée vint à Athènes; & néanmoins le temple d'Apollon étoit tout bâti, hormis le toit, comme nous l'apprenons de ces paroles de Pausanias en ses Attiques: Il y a dans Athènes un autre temple d'Apollon surnommé Delphinus. On dit que ce temple étant tout bâti, hormis le toit, Thésée, sans être connu de personne, arriva dans la ville; & parce qu'il portoit une longue robe qui lui alloit

endroit - là ; & une marque certaine de cette vérité, c'est que le Mercure qui est à la porte orientale de ce temple, est appelé encore aujourd'hui *le Mercure de la porte d'Egée*.

Les fils de Pallas avoient espéré jusqu'alors de succéder à Egée, qu'ils croyoient sans enfans ; mais Thésée ayant été reconnu pour le véritable héritier du royaume, ils ne purent supporter (a) qu'Egée, qui n'étoit, disoient-ils, que fils supposé de Pandion, & qui ne descendoit en aucune maniere des Erechthéides, non-seulement ne se contentât pas de regner, mais qu'il voulût encore faire tomber le royaume entre les mains d'un étranger & d'un inconnu. Ils prirent donc les armes ; & s'étant partagés en deux bandes, les uns conduits par leur pere, partirent du bourg de Sphette en

jusqu'aux talons, & avoit ses cheveux agencés fort proprement, quand il fut auprès du temple, ceux qui bâtissoient le toit lui demanderent par maniere de risée, où alloit ainsi seule une jeune pucelle prête à marier. Thésée ne voulut pas se faire connoître autrement ; mais déliant, comme on dit, des bœufs qui étoient accouplés à une charrue, qu'il trouva là par hasard, il prit le joug & le jetta par-dessus le temple, beaucoup plus haut que ceux qui bâtissoient le toit. Ma seconde raison est qu'au lieu appelé Delphinium, il y avoit d'autres bâtimens outre le temple d'Apollon, & particulièrement une salle, ou

chambre, ou palais de justice, qui s'appelloit ἐπι Δελφίνου, où l'on jugeoit des meurtres commis de propos délibéré, mais qu'on soutenoit avoir été faits justement. Thésée lui-même y fut cité en justice pour avoir tué Synnis & Scyron, & pour le meurtre des Pallantides, dont il fut absous. MEZ.

(a) *Qu'Egée, qui n'étoit, disoient-ils, que fils supposé de Pandion*). Car on avoit dit en effet qu'Egée étoit fils de Scyrius, & que Pandion voulut faire croire qu'il étoit son fils. Les Pallantides ne manquerent pas de relever ce bruit, qui étoit tout à leur avantage.

plein jour, & allerent droit à la ville; les autres se mirent en embuscade dans le bourg de Gargette, afin de surprendre leurs ennemis par deux différens endroits. Ces derniers avoient avec eux un héraut nommé Léos, du bourg d'Agnes, qui découvrit à Thesée tout ce secret. Thesée. profitant de cet avis, alla attaquer brusquement cette troupe qui étoit en embuscade, & la tailla en pièces. Celle que menoit Pallas ayant appris cette nouvelle, se débanda & fut entièrement dispersée. Delà vient, dit-on, que les habitans de (a) Pallene ne s'allient jamais avec ceux (b) d'Agnes, & que dans les cris publics on n'y crie jamais, comme dans tous les autres endroits de l'Attique, (c) *Acouete Leos*, à cause de l'aversión horrible qu'ils ont pour ce mot *Leos*, qui est le nom de ce traître.

Thesée ne pouvant souffrir l'oïfiveté, & voulant d'ailleurs attirer l'amour du peuple, alla contre le taureau de Marathon, qui incommodoit extrêmement les habitans (d) de la contrée appelée *Tétrapole*; & l'ayant dompté & pris tout en vie, il le fit passer au travers de la ville, afin qu'il fût vu du peuple, (e) & le sacrifia ensuite à Apollon Delphinien.

(a) Bourg de l'Attique, célèbre par un beau temple de Pallas. C'étoit le domicile des Pallantides.

(b) Autre bourg de l'Attique sur le bord de l'Euripe.

(c) *Ecoutez, Peuple. Leos* signifie *peuple*, & c'étoit le nom de ce héraut.

(d) *De la contrée de Tétrapolis*. Tétrapolis en grec signifie quatre villes; aussi cette contrée s'appelloit ainsi, parce qu'elle comprenoit quatre villes ou quatre bourgs; savoir, *Enoë*, *Probalinthus*, *Trico-rythus*, & *Marathon*.

(e) *Et le sacrifia ensuite à*

(a) Pour ce qui est du conte que l'on fait d'Hécalé, & de la réception qu'elle fit à Thésée dans sa maison, il ne paroît pas entièrement éloigné de la vérité ; car anciennement tous les bourgs des environs s'assembloient toutes les années pour faire à Jupiter *Hécalien* un sacrifice appelé *Hécalesien*, & dans lequel ils honoroient particulièrement cette Hécalé, qu'ils appelloient par un diminutif, *Hécalene*, en mémoire de ce qu'ayant reçu chez elle Thésée encore jeune, elle le salua & le caressa, en le nommant toujours par des diminutifs, selon la coutume des vieilles gens. Cette bonne femme avoit fait vœu que, si Thésée revenoit heureusement d'une expédition qu'il alloit entreprendre, elle feroit un sacrifice solennel à Jupiter ; mais elle mourut avant cette expédition ; & Thésée étant de retour, ordonna qu'on feroit ce sacrifice, & qu'on y rendroit à Hécalé toutes sortes d'honneurs en reconnoissance du bon accueil qu'elle lui avoit fait, & de l'affection qu'elle lui avoit

Apollon Delphinien). Pausanias dit qu'il le sacrifia à Minerve. Diodore est du sentiment de Plutarque ; mais il assure que ce fut Egée qui le sacrifia, & non pas Thésée.

Apollon étoit appelé *Delphinien*, parce qu'il avoit tué le serpent Python qu'on appelloit *Delphiné* ; ou plutôt parce qu'il avoit donné un dauphin pour guide à une colonie de Crétois qui aborda

à Cyrtha, comme Plutarque même l'écrivit dans son *traité de l'industrie des animaux*. C'est cette colonie de Crétois qui, en reconnoissance, avoit consacré le temple d'Apollon Delphinien.

(a) Pour ce qui est du conte que l'on fait d'Hécalé). Ce conte étoit si généralement reçu, que Callimaque fit sur cela un poëme qu'il nomma *Hécalé*, du nom de cette bonne femme.

témoignée. (a) C'est ainsi que l'écrivit Philochorus.

Quelque tems après arriverent à Athenes les ambassadeurs du roi Minos, qui venoient pour la troisiéme fois demander le tribut qu'on avoit coutume de lui payer (b) pour la mort de son fils; (c) car Androgéos ayant été tué en trahison dans l'Attique, Minos y porta le fer & le feu; & les dieux, d'accord avec lui pour venger ce meurtre, désolèrent tout le pays par la peste & par la stérilité, & firent tarir les rivieres. Les Athéniens accablés de tous ces fléaux, eurent recours à l'oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient la fin de leurs miseres, & que le ciel ne seroit appaisé que quand ils auroient fait à Minos la satisfaction qu'il exigeroit. Ils envoyerent donc en Crete des ambassadeurs en état de supplians (d), pour lui demander la paix.

(a) *C'est ainsi que l'écrivit Philochorus*). Philochorus, auteur Athénien, qui vivoit du tems de Ptolemée Philopator, deux cens ans ou environ avant l'ere chrétienne. Il avoit fait plusieurs ouvrages considérables que nous n'avons plus; comme l'histoire des Athéniens ou de l'Attique, en XVII liv. un catalogue des Archontes, un livre des Sacrifices, les origines de Salamine, deux livres des Olympiades, & XVII livres des combats des Athéniens.

(b) *A cause d'Androgéos, fils de Minos*). Minos avoit

quatre fils; Cattréus, Deucalion, Glaucus, Androgéos.

(c) *Car Androgéos ayant été tué en trahison dans l'Attique*). Egée l'avoit fait tuer dans le bourg d'Æroé, parce qu'il favorisoit les Pallantides, & leur avoit promis du secours. D'autres disent qu'il avoit été tué par le taureau de Marathon, & que Minos en avoit accusé injustement les Athéniens.

(d) C'est-à-dire avec des couronnes de branches sur la tête, & des rameaux environnés de petites bandelettes de laine blanche.

Minos la leur accorda, (a) à condition que de neuf en neuf ans ils lui enverroient un tribut de sept jeunes hommes, & d'autant de filles; & c'est en quoi presque tous les historiens sont d'accord. Pour rendre cette histoire plus tragique, la fable y ajoute que ces enfans étoient dévorés par le Minotaure, ou qu'enfermés dans le labyrinthe dont ils ne pouvoient trouver l'issue, ils y mouroient de faim. (b) Et pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, *un mélange horrible, un monstre affreux, moitié homme & moitié taureau*. Mais Philochorus écrit que ceux de Crete, bien loin d'avouer ce fait, disent au contraire que ce labyrinthe n'étoit simplement qu'une prison, où l'on n'avoit d'autre mal que d'y être

(a) *A condition que de neuf en neuf ans*. Les interprètes s'étoient fort trompés à ce passage, Amiot sur-tout, qui a traduit, *sous condition que l'espace de neuf ans durant ils seroient tenus d'envoyer chacun an en Candie, &c.* *ἑνὲν ἐτῶν* ne signifie pas pendant neuf ans, mais de neuf en neuf ans, chaque neuvième année. Les exemples en sont fréquens, & on en trouve dans Plutarque même. Comment les Athéniens auroient-ils consenti à ce tribut, qui, payé neuf ans de suite, auroit emporté toute leur jeunesse? au lieu que cet intervalle de neuf ans leur donnoit le tems de respirer, & de le fournir sans épuiser leur ville.

(b) *Et pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, un mélange horrible, un monstre affreux, &c.* Minos avoit accoutumé de sacrifier toutes les années à Neptune le plus beau taureau qu'il eût. Un jour il en vit un si beau, qu'il en fut charmé; & au lieu de le sacrifier, il en mit un autre à sa place. Neptune, irrité, rendit Pasiphaé amoureuse de ce même taureau; & Dédale deshonna son art en servant cette malheureuse reine dans cette horrible passion, qui donna la naissance à ce monstre appelé Minotaure, homme & taureau. Voilà ce que dit la fable.

sûrement gardé ; que Minos , pour honorer la mémoire de son fils , avoit établi des jeux où les victorieux recevoient , pour prix de leur adresse , ces enfans qui étoient gardés dans ce labyrinthe , & que le premier qui vainquit , (a) fut un des plus grands seigneurs de sa cour , & le général de ses armées , nommé Taurus , homme rude & brutal , & qui traitoit fort cruellement & fort superbement ces Athéniens. (b) Aristote lui-même , dans sa république des Bottiéens , témoigne assez clairement qu'il ne croyoit point du tout que ces enfans fussent mis à mort par l'ordre de Minos , puisqu'ils assurent qu'ils vieillissoient dans l'esclavage , en gagnant misérablement leur vie par le travail de leurs mains. Il raconte qu'il y a plusieurs siècles que les peuples de Crete , voulant s'acquitter d'un ancien

(a) Fut un des plus grands seigneurs de sa cour , & le général de ses armées , nommé Taurus). Cela est plus vraisemblable que la manière dont Palaphatus explique cette fable. Il dit que ce Taurus étoit un homme de la cour de Minos , que Pasiphaë en devint amoureuse , & que Minos ayant découvert ce commerce , envoya cet homme tant trop hardi servir de valet à ses bergers sur les montagnes , & que ce jeune homme secoua ce joug , & se rendit si redoutable , que Minos l'ayant voulu faire prendre , ne put en venir à bout , & perdit tous ceux

qu'il y envoya ; de sorte qu'il prit le parti de s'en servir pour punir tous les criminels & les ennemis qui tomboient entre ses mains , & dont il se vouloit défaire ; & qu'ayant pris Thésée dans un combat , il l'envoya à ce Taurus , mais qu'Ariadne lui donna secrètement une épée , avec laquelle il le tua.

(b) Aristote lui-même , dans sa république des Bottiéens). Parmi les ouvrages d'Aristote qui se sont perdus , il y en avoit un où il décrivoit le gouvernement de cent cinquante-huit républiques ; & c'est celui dont Plutarque parle.

vœu , envoyèrent à Delphes leurs premiers nés ; que les descendans de ces esclaves Athéniens s'étant joints à cette troupe , y allerent avec eux ; (a) que n'y trouvant pas de quoi vivre , ils passerent en Italie , & s'établirent dans la Pouille ; (b) qu'ils repasserent en Thrace , où ils furent appellés *Bottiéiens* , (c) & que delà vient que leurs filles , dans un sacrifice solemnel qu'elles font toutes les années , chantent toujours à la fin de leurs hymnes ce refrain : *Allons à Athenes*. Mais

(a) *Que n'y trouvant pas de quoi vivre , ils passerent en Italie , & s'établirent dans la Pouille*). Il est certain que l'île de Crete a envoyé plusieurs colonies en Italie. Strabon marque Brindes & les Salantins pour colonies de Crete. Il paroît même , par un passage de ce même Auteur , que ces Candiots qui passerent en Italie , y allerent sous la conduite de Thesée ; qu'ils furent joints par une autre troupe du même pays , qui avoit passé en Sicile sur des vaisseaux de Minos , & que n'ayant pu s'accorder avec ces derniers , ils passerent dans cette partie de la Thrace , appellée *Bottiée*.

(b) *Qu'ils repasserent en Thrace , où ils furent appellés Bottiéiens*). Strabon , en parlant de la Thrace , dit : le fleuve *Axius* sépare la *Bottiée* de la terre *Amphaxite* , & reçoit le fleuve *Erigon*. Mais ce passage de Plutarque fait

entendre qu'ils donnerent eux-mêmes ce nom à la terre qui les reçut , & je crois qu'ils l'appellerent *βωττιαια* , *altricem terram* , parce qu'elle se trouva assez bonne pour les nourrir.

(c) *Et que delà vient que leurs filles , dans un sacrifice solemnel qu'elles font toutes les années , chantent toujours à la fin de leurs hymnes , allons à Athenes*). Une grande partie des *Bottiéiens* conservoit toujours un tendre souvenir d'Athenes , à cause de leur origine ; & c'est sur cela , je pense , qu'est fondé ce que rapporte Thucydide , que lorsque les Athéniens allerent porter leur armes dans la *Bottiée* , & assiéger *Spartole* , ils ne le firent que dans l'espérance que cette ville se rendroit à eux par la faction des habitans qui étoient de leur parti ; mais que le parti contraire prévalut , & fit venir du secours d'Olinthe.

cela fait voir combien il est dangereux de s'attirer la haine d'une ville qui fait bien parler, & où toutes les muses fleurissent ; car Minos a été toujours décrié & diffamé dans les théâtres d'Athènes. (a) C'est inutilement qu'Hésiode l'a appelé le (b) roi très-juste, (c) &

(a) C'est inutilement qu'Hésiode l'a appelé le roi très-juste, & qu'Homère l'a nommé l'ami de Jupiter). Plutarque tombe ici dans une faute que beaucoup d'auteurs ont faite avant & après lui. Il y a eu deux Minos qui ont régné dans Crète ; l'un fils de Jupiter & d'Europe, & l'autre son petit-fils & fils de Lycaste. Le premier fut un roi très-juste ; c'est pourquoi on a feint qu'il étoit juge dans les enfers ; & l'autre fut un tyran. Ce qu'Homère & Hésiode ont dit du premier, Plutarque l'attribue au dernier, comme s'il n'y avoit eu que lui de ce nom. Platon a fait deux fois la même faute dans son dialogue qu'il a appelé *Minos* ; mais Plutarque est moins excusable, en ce qu'il avoit oui dire quelque chose de ces deux princes, comme cela paroît par la suite, & que cela suffisoit pour le ramener à la vérité, s'il avoit voulu s'en instruire ; car Diodote les a très-bien distingués tous deux dans son 5^e livre.

(b) Roi très-juste). C'est dans le passage où Hésiode dit : Que *Minos* regna sur

plusieurs peuples, tenant le sceptre de Jupiter ; c'est-à-dire, comme Platon l'explique, étant instruit par Jupiter à gouverner ses peuples avec justice ; car les rois justes tiennent le sceptre de Dieu, & ils ont Dieu pour précepteur & pour maître.

IBID. Le témoignage d'Hésiode qui l'appelle très-digne roi). Le mot grec *δυναστος* ne se peut rendre en françois d'une manière équivalente ; car c'est un superlatif pris du positif *δυναστος*, qui signifie roi, comme qui diroit très-roi. Au reste, ce passage d'Hésiode ne se trouve point dans les œuvres de ce poëte que nous avons ; mais tout ceci que Plutarque rapporte, du tort que les poëtes tragiques ont fait à Minos, est emprunté de Platon, au dialogue intitulé *Minos*, où il allègue ce passage d'Hésiode en ces termes, *δυναστος πάντων βασιλέων*, c'est-à-dire, à-peu-près, le plus roi de tous les rois mortels. M E Z.

(c) Et qu'Homère l'a nommé l'ami de Jupiter). C'est dans le 19^e livre de l'*Odyssée*, *δὲς μεγάλα ἐπαρισύς*, proprement, qui s'est entretenu avec

qu'Homere l'a nommé l'*ami de Jupiter*. (a) Le témoignage des poëtes tragiques a prévalu, & de dessus leur théâtre, ils lui ont donné par toute la terre la réputation d'un homme barbare & cruel, (b) quoiqu'on dise communément qu'il est le légillateur & le roi, & que Rhadamanthe n'est que le juge qui fait observer les loix qu'il en a reçues.

Jupiter; ce que Platon appelle la plus grande louange qu'on puisse donner.

(a) *Le témoignage des poëtes tragiques a prévalu*. Plutarque a pris ceci du Minos de Platon, ou Socrate répond à celui qui lui demande, d'où vient qu'un roi, à qui Homere & Hésiode ont donné de si grandes louanges, passe pourtant pour un homme barbare & cruel? Il lui répond, dis-je: *Croyez-moi; tous ceux qui seront soigneux de conserver une bonne réputation, doivent bien prendre garde de ne point attirer la haine des poëtes; car le témoignage des poëtes est d'un grand poids & pour la louange & pour le blâme; & c'est en quoi Minos a fait une faute qu'on ne sauroit trop blâmer, d'avoir déclaré la guerre à cette ville (Athènes), où fleurit toute sorte d'érudition, & où regne sur-tout la tragédie, qui est une ancienne invention de cette ville, & non de Phrynicus ni de Thespis; car la tragédie est un poëme très-amusant & très-propre à divertir le peuple;*

c'est dans ce poëme que nous avons lancé tant de traits contre Minos, pour nous venger du cruel tribut qu'il nous faisoit payer. Voilà en quoi il a manqué, d'avoir attiré la haine de nos Athéniens, & voilà la source de tous les mauvais bruits qui courent de lui, quoiqu'il ait été fort homme de bien, très-juste, & un excellent légillateur.

(b) *Quoiqu'on dise communément qu'il est le légillateur & le roi, & que Rhadamanthe n'est que le juge qui fait observer les loix qu'il en a reçues*. Ceci est encore pris du même dialogue de Platon, où Socrate, après avoir fait voir qu'Homere, dans son Odyssée, ne fait mention que de Minos, à qui il donne un sceptre d'or, dit que Rhadamanthe étoit un homme de bien, & qu'il avoit été instruit par Minos, qui ne lui avoit pas enseigné la science d'un roi, mais seulement à obéir à ses ordres, en rendant la justice & en faisant observer ses loix.

Le tems de ce troisiéme tribut étant venu, les peres qui avoient des enfans, se voyant contraints de les livrer pour tirer au sort, commencerent tout de nouveau à murmurer contre Egée. Ils se plaignoient ouvertement, qu'étant seul la cause de tout le mal, il étoit le seul qui n'eût point de part à la peine, & que lorsqu'il faisoit passer son royaume entre les mains d'un étranger ou d'un bâtard, il les voyoit sans douleur privés de leurs enfans légitimes. Ces plaintes touchoient sensiblement Thesée, qui, reconnoissant qu'il étoit juste de courir la même fortune que ses sujets, (a) s'offrit volontairement lui-même, sans vouloir tenter la fortune du sort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé de voir qu'il s'égalât lui-même au peuple, & qu'il eût des sentimens, non de roi, mais de citoyen. Egée fit tous ses efforts pour l'en détourner; mais voyant qu'il ne pouvoit le persuader, & qu'il étoit inébranlable à ses prieres & à ses remontrances, il tira les autres enfans au sort. (b) Hellanicus dit pourtant qu'on n'y em-

(a) *S'offrit volontairement lui-même, sans vouloir tenter la faveur du sort.* Catulle a suivi cette tradition, qui fait bien plus d'honneur à Thesée :

*Ipsè suum Thesèus pro caris corpus Athenis,
Projicere optavit, &c.*

(b) *Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le sort.* Il y a eu deux historiens de ce nom, l'un de Mitylene, & l'autre de Milet; le premier beaucoup plus ancien que l'autre, car il étoit plus vieux qu'Hérodote. Il

pluyoit point du tout le fort ; (*a*) que Minos venoit en personne ; qu'il choissoit lui-même ceux qu'il vouloit , & (*b*) qu'alors il choisit Thésée sous ces conditions ; que les Athéniens fourniroient le vaisseau ; que les enfans s'embarqueroient avec lui sans porter aucunes armes , & que la mort du Minotaure les délivreroit de ce tribut. Auparavant il n'y avoit aucune espérance que ces enfans pussent se sauver ; c'est pourquoi le vaisseau qu'on envoyoit , avoit toujours des voiles noires , pour marquer qu'ils alloient à un danger évident & certain. Thésée fut si bien rassurer son pere par les grandes promesses qu'il lui fit de tuer le Minotaure , que déjà plein d'espérance , il donna au pilote une voile blanche , & lui enjoignit très-expressément de la mettre à son retour si son fils étoit échappé , sinon de revenir avec la noire , qui apprendroit de fort loin son malheur. Simonide assure que la voile

avoit fait plusieurs ouvrages qui se sont perdus , & entr'autres l'histoire de l'Attique , dont Thucydide a porté ce jugement , qu'elle étoit précise & serrée , mais qu'elle n'étoit pas exacte pour les tems.

(*a*) Que Minos venoit en personne , & qu'il choissoit lui-même ceux qu'il vouloit). Diodore a suivi les mémoires d'Hellanicus ; car il écrit que Minos alloit tous les sept ans à Athenes , avec une grande armée , exiger ce tribut.

(*b*) Qu'alors il choisit Thésée sous ces conditions ; que les Athéniens fourniroient le vaisseau). C'est-à-dire , que les Athéniens , pour l'honneur de leur roi & de leur état , voulurent fournir le vaisseau que Thésée devoit monter avec les autres enfans , afin que son voyage parût plus volontaire que forcé , & qu'il n'y eût plus un air d'esclavage. J'explique le sens de cette condition , parce qu'on s'y est trompé.

qu'Egée donna, n'étoit pas blanche, mais rouge, (a) & teinte en écarlate; & il convient que ce devoit être la marque de leur salut. Il ajoute que le pilote de ce vaisseau étoit Phéréclus Amarfyadas; mais Philochorus écrit que ce pilote s'appelloit Naufitheus; qu'il étoit de Salamine, & (b) qu'il fut donné à Thésée par Scyrrus, avec un autre matelot nommé Phæax, pour être à la proue; (c) car

(a) *Et teinte en écarlate*). Plutarque rapporte ici les paroles mêmes de Simonide, qui appelle *ερθός πικρὸς* la fleur d'yeuse, ce que les anciens appellent *πικρὸς καρπὸς*, & *coccum ilicis*, le fruit, les baies d'yeuse; car cet arbre porte un fruit de couleur d'écarlate, *Φέρει δὲ καὶ παρατῆν καλλίστην κοκκίον πικρὸν Φαινεῖον*, Théophraste; ce qui le rend très-propre à la teinture. On prétend que ce *coccum ilicis* est tout plein de petits vermiciferaux dont le sang fait cette belle teinture, qui delà est appelée vermillon, à *vermicellis*. *Coccum ilicis celerrimè in vermiculum se mutans*. Plinè 24. 4.

(b) *Qu'il fut donné à Thésée par Scyrrus*). Scyrrus, qui étoit Athénien, ne pouvoit pas donner à Thésée un pilote d'Athènes, puisqu'il, comme Plutarque va le dire, les Athéniens, ne s'étoient pas encore appliqués à la marine; & que par conséquent ils n'avoient point de pilotes: voilà pourquoy il lui en donna

un de l'isle de Salamine, où il y en avoit de fort experts.

(c) *Car les Athéniens ne s'étoient pas encore appliqués à la marine*). On dit que le premier vaisseau qu'ils eurent sur la mer, fut la navire Argo; & cela est faux; car par le témoignage d'Eumelus, poète aussi ancien qu'Homère, il paroît qu'Ætès étoit de Corinthe, & qu'il alla delà à Colchos avec sa fille Médée; mais que ce soit ou le vaisseau d'Ætès ou celui des Argonautes qui ait été le premier sur la mer, cela est presque égal pour le tems, puisque Thésée suivoit Jason qu'il enlevait Médée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Athéniens furent long-tems sans s'appliquer à la marine. Thucydide écrit formellement dans son premier livre, qu'ils ne commencèrent à devenir hommes de mer, que dix ou douze ans après la bataille de Marathon. Cependant Homère dit qu'ils envoyèrent cinquante vaisseaux au siège de Troye; mais c'étoient des

les Athéniens ne s'étoient pas encore appliqués à la marine ; & que ce qui obligea Scyrus à lui faire ce présent, c'est que , parmi ces enfans, il y en avoit un appelé Mnestée , qui étoit son petit-fils , le fils de sa fille. Il prouve cette vérité par les petites chapelles que Thesée bâtit à Nausithoüs & à Phæax (*a*) dans le bourg de Phalere , tout joignant le temple de Sciron. Il prétend même que les fêtes appelées *Cybernesia* , c'est-à-dire , *les fêtes des patrons de navire* , sont célébrées en leur honneur.

Après que le sort fut tiré , Thesée prit avec lui les enfans qui avoient été choisis , descendit avec eux du (*b*) Prytanée , alla dans le

vaisseaux de charge , des barques découvertes , & non pas des vaisseaux de guerre. C'est encore beaucoup , que n'ayant commencé à s'appliquer à la marine que sous Thesée , ils aient été si tôt en état de fournir cinquante vaisseaux de charge à Agamemnon ; c'est-à-dire dans l'espace de trente ou quarante ans. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est qu'ils s'en soient tenus là , & qu'ils n'aient fait aucun progrès dans l'espace de près de 700 ans qu'il y a depuis la guerre de Troye jusqu'à la bataille de Marathon , & que peu de tems après cette bataille , ils aient passé pour les plus grands hommes de mer qu'il y eût au monde ; car c'étoit parmi les Grecs un

commun proverbe , *les Athéniens pour la mer.*

(*a*) Dans le bourg de Phalere , tout joignant le temple de Sciron). Dans ce bourg il y avoit un lieu appelé *Scirus* , où étoit le temple de Minerve *Scirade* , qui avoit été bâti par un devin d'Eleusine , appelé *Scirus* , comme l'écrivit Philochorus dans le 11^e liv. de son Histoire Attique ; mais Praxion , dans le 11^e liv. de Mégare , dit qu'il fut bâti par Sciron de Salamine ; & c'est ce dernier que Plutarque a suivi. Je croirois que le passage de Praxion étoit corrompu du tems de Plutarque , & qu'il faut remettre *Scirus* pour *Sciron*. Le raisonnement même de Plutarque semble le demander.

(*b*) Lieu où s'assembloient

temple Delphinien offrir pour eux à Apollon la branche des supplians , qui étoit un rameau de l'olivier sacré , tout environné de bandelettes de laine blanche ; & après avoir fait ses prieres , il s'embarqua le 6 de Mai , auquel jour on envoie encore aujourd'hui les filles faire leurs prieres dans ce même temple. On assure aussi qu'à Delphes Apollon lui avoit rendu cet oracle : *Qu'il priât Vénus pour guide , & qu'il la priât de naviger avec lui ; & qu'immolant pour cet effet à cette déesse une chevre sur le bord de la mer , (a) la victime fut tout d'un coup métamorphosée en bouc ; c'est pourquoi il donna à Vénus le furnom d'Epitragia , comme qui diroit déesse du bouc.*

Plusieurs historiens , d'accord avec les poëtes , écrivent que si-tot qu'il fut arrivé en Crete , Ariadne , qui étoit devenue amoureuse de lui dès la premiere vue , lui donna un peloton de fil , & lui enseigna comment avec ce secours il pourroit se tirer aisement de tous les détours du labyrinthe ; qu'il tua le Minotaure ; qu'il enleva Ariadne , & qu'il l'emmena à Athenes avec tous les jeunes enfans qu'il avoit amenés. (b) Phérécyde ajoute

les magistrats , & où l'on nourrissoit , aux dépens du public , ceux qui avoient mérité cet honneur par leurs services.

(a) *La victime fut tout d'un coup métamorphosée en bouc.*
En Élide il y a eu long-tems

une statue de Vénus , qu'on appelloit *populaire* , & qui étoit à cheval sur un bouc. C'étoit l'ouvrage de Scopas , qui sans doute avoit voulu faire cette Vénus *Epitragia*.

(b) *Phérécyde*). Il y a eu deux Phérécydes ; le premier

qu'il ruina les vaisseaux qui étoient au port, & les mit hors d'état de le pouvoir suivre ; (a) & Damon, que le général Taurus fut tué sur les vaisseaux en combattant pour empêcher Thésée de s'embarquer. Mais Philochorus conte autrement cette histoire. Il dit que Minos célébrant les jeux en l'honneur de son fils, personne ne douta que Taurus ne remportât la victoire comme les autres fois, & que cela excita contre lui une envie furieuse ; car outre que sa grande puissance étoit à charge à tout le monde à cause de son méchant naturel, on l'accusoit encore d'avoir un commerce criminel avec (b) Pasiphaé. Cela fit que Thésée ayant demandé permission de le combattre, Minos la lui accorda très-volontiers ; & comme c'est la coutume en Crete que les dames assistent aux spectacles, Ariadne, qui étoit présente à celui-là, fut frappée de la beauté & de la bonne mine de cet étranger, & remplie d'admiration en voyant avec quelle force & quelle adresse il terrassoit tous ceux

étoit de l'isle de Scyros, grand philosophe & théologien, & il fut maître de Pythagore & de Thalès. C'est le premier qui a soutenu que l'ame étoit immortelle, & qui a trouvé la cause des éclipses ; il vivoit du tems de Servius Tullius, 550 ans avant Pere chrétienne : l'autre étoit historien, natif de l'isle de Léria, moins ancien que le premier, mais plus an-

ancien qu'Hérodote, qui n'avoit que 8 ans quand ce P'hérécyde florissoit, 476 ou 477 ans avant Pere chrétienne.

(a) *Et Damon*), Natif de Cyrene. Diogene Laërce dit qu'il avoit fait un traité des Philosophes. Athenée lui attribue un autre traité de Byzance. On ne sait pas en quel tems il a vécu.

(b) Femme de Minos.

qui osoient entrer en lice contre lui. Minos, qui n'en étoit pas moins aisé que la princesse, & qui sentoit d'ailleurs une secrète joie de voir Taurus abattu & moqué, rendit à Thésée les jeunes prisonniers ; & en sa faveur il remit aux Athéniens le tribut qu'ils lui payoient.

Il est vrai que (a) Clidemus, prenant les choses de plus haut, & peut-être avec aussi peu d'autorité que de nécessité, raconte (b) qu'il y avoit en Grece un décret public, qui défendoit de mettre en mer aucun vaisseau avec plus de cinq hommes, & qu'il n'exceptoit que Jason, capitaine de *la navire Argo*, auquel on donnoit commission expresse de courir les mers pour les purger de brigands & de corsaires ; que (c) Dédale s'en étant fui à Athenes, Minos, contreve-

(a) *Clidemus*). Les anciens citent de lui l'*Histoire attique* & les *Retours inespérés* de ceux qui avoient été absens de leur pays. Meursius croyoit que Plutarque ne citoit pas ici ce Clidemus, mais Clitodemus, le plus ancien écrivain de tous ceux qui ont écrit de l'Attique.

(b) *Qu'il y avoit en Grece un décret public qui défendoit de mettre en mer aucun vaisseau avec plus de cinq hommes*). Dans tout ce qui nous reste de l'antiquité, je ne crois pas qu'il y ait rien qui fonde ce que rapporte ici Clidemus. Peut-être que les

Grecs firent ce décret pour assembler plus facilement le nombre d'hommes qu'ils vouloient envoyer dans la Colchide.

(c) *Dédale s'en étant fui à Athenes, &c.*) Il alla d'abord en Sicile, où regnoit le roi Cocalus. Minos le poursuyvit avec une grosse flotte : & ayant abordé en Sicile, il envoya le demander au roi, qui promit de le rendre, & qui ayant reçu Minos chez lui, le fit suffoquer dans le bain, & rendit son corps à ses capitaines, disant qu'il étoit tombé malheureusement dans l'eau chaude où il étoit mort. *Diod.*

nant à cette ordonnance, (a) le poursuivit sur de grands vaisseaux; qu'il fut jetté par la tempête en Sicile où il mourut; que son fils Deucalion, aussi irrité que son pere contre les Athéniens, leur envoya demander Dédale par ses ambassadeurs, & leur déclara que s'ils refusoient de le rendre, il feroit mourir les jeunes enfans qu'on avoit donnés en ôtage à Minos; que Thesée répondit doucement, traînant les choses en longueur, & s'excusant (b) sur ce que Dédale étoit son cousin, étant fils de Mérope, fille d'Erechthée; & cependant il fit construire, avec un grand secret, une puissante flotte, partie dans l'Attique même près du bourg de Thymétades, loin du grand chemin, partie à Trezene sous les ordres de Pitthée. Quand tous ces vaisseaux furent prêts, il s'embarqua avec Dédale & avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans sa

(a) *Le poursuivit sur de grands vaisseaux*). C'est-à-dire avec des vaisseaux longs; car les auteurs grecs appellent *vaisseaux ronds*, les vaisseaux marchands, & *vaisseaux longs*, les galeres & vaisseaux de guerre: si bien que Minos ne contrevint pas au décret public pour avoir plusieurs vaisseaux, mais parce qu'il avoit des vaisseaux longs, c'est-à-dire des vaisseaux de guerre. MEZ.

(b) *Sur ce que Dédale étoit son cousin, étant fils de Mérope, fille d'Erechthée*). Le mot

δευλις, qui est dans le texte, signifie proprement cousin-germain. Mais il se dit aussi d'un cousin plus éloigné, comme ici; car Dédale étant fils de Mérope, fille d'Erechthée, il étoit cousin-germain de Pandion, ayeul paternel de Thesée, & parent fort éloigné de Thesée. D'autres auteurs font autrement la généalogie de Dédale, & le rapprochent de Thesée d'un degré, en le faisant fils d'Eupalamus, fils de Métion. A ce compte, Thesée & Dédale seroient cousins issus de germains.

fuite, qu'il prit pour ses conducteurs. Son dessein fut si bien caché, que ceux de Crete voyant de loin cette flotte, la prenoient pour des vaisseaux amis. Il arriva, se saisit du port, descendit sans aucune résistance, alla rapidement surprendre Gnosse, & donna là un grand combat près des portes du labyrinthe, où il tailla en pièces la compagnie des gardes, & tua Deucalion de sa main. Cette mort ayant rendu Ariadne maîtresse du royaume, Thesée traita avec elle, retira les jeunes enfans, & conclut la paix entre les Athéniens & les peuples de Crete, qui jurèrent que jamais ils ne recommenceroient la guerre.

On dit encore de Thesée & d'Ariadne plusieurs autres choses, qui n'ont rien d'assuré; car les uns écrivent que cette princesse, ayant été abandonnée par Thesée, se pendit de désespoir; & les autres, qu'ayant abordé à Naxe, (a) elle épousa Onarus, qui étoit le prêtre de Bacchus dans cette isle, & que Thesée la quitta pour une autre nymphe dont il étoit devenu amoureux; car, comme dit Hésiode, *l'Amour se sert des beaux yeux de la nymphe Églé pour le rendre infidèle*. Héréas de Mégare assure que ce vers étoit dans les ouvrages d'Hésiode, & que Pisistrate (b) le retrancha; comme au con-

(a) Elle épousa Onarus, qui étoit le prêtre de Bacchus). D'autres auteurs écrivent qu'elle épousa Bacchus.

Catulle, Ovide, Diodore. (b) Tyran d'Athènes, homme très-humain, & qui aimoit extrêmement les bel-

traire , pour faire plaisir aux Athéniens , il ajouta celui-ci dans la description qu'Homere fait des enfers, *Thesée & Pirithoüs illustres enfans des dieux*. On trouve aussi qu'Ariadne eut de Thesée deux fils , Oenopion & Staphilus. Le poëte (a) Ion de Chio est de ce sentiment ; car en parlant de sa ville , il dit qu'elle fut bâtie par Oenopion , fils de Thesée. Mais ce qu'il y a même dans cette histoire de plus généralement reconnu , & que les chansons des poëtes ont mis , pour ainsi dire , dans la bouche de tout le monde , ne laisse pas d'être diversement conté (b) par l'écrivain Pæon , de la ville d'Amathonte : *Thesée , dit-il , ayant été jetté par la tempête sur les côtes de Cypre , fut obligé de mettre à terre , dans un esquif , Ariadne qui étoit grosse , & qui se trouvoit fort mal de l'agitation de la mer. Etant retourné ensuite pour sauver son vaisseau , il fut emporté par les vents. Les femmes de l'isle recueillirent fort humainement Ariadne , tâcherent d'adoucir le chagrin qu'elle témoignoit de se voir abandonnée ; & pour y mieux réussir , elles supposèrent des lettres , comme si Thesée lui eût écrit. Quand elle fut en travail , elles n'oublierent rien pour la secourir ; & comme elle mourut sans pouvoir se délivrer , elles l'enterrent avec beaucoup de*

les-lettres. Voyez la vie de Solon.

(a) C'étoit un poëte tragique , qui vivoit du tems de Darius , vers l'olympiade 72.

(b) Par l'écrivain Pæon ,

de la ville d'Amathonte). Cet historien avoit écrit les *Aventures galantes* de la ville d'Amathonte en Cypre ; il n'est cité nulle part , que je sache , qu'ici & dans Hétychius.

pompe. Thesée arriva pendant le convoi; & pour immortaliser sa memoire & son amour, il eleva deux statues à Ariadne, l'une de cuivre, & l'autre d'argent, & laissa aux habitans du pays une grosse somme, afin que toutes les années ils lui fissent un sacrifice solennel, que l'on célèbre le second de (a) Septembre, & dans la cérémonie duquel un jeune garçon, couché dans un lit, imite du geste & de la voix, les femmes qui sont en travail. Le bois sacré, où l'on montre encore aujourd'hui le tombeau de cette princesse, est appelé par ceux d'Amathonte, le bois de Vénus Ariadne. Voilà ce que dit Pæon. D'un autre côté, quelques Naxiens soutiennent qu'il y a deux Minos, & deux Ariadnes; que la plus ancienne fut mariée à Bacchus dans leur isle, & eut de lui Staphylus; & que l'autre, ayant été enlevée par Thesée, & abandonnée ensuite, aborda aussi à Naxe avec sa nourrice, nommée Corcyne, dont on voit encore le tombeau; qu'elle y mourut, & qu'elle y reçoit des honneurs inférieurs à ceux qu'on rend à la premiere. (b) Car les

(a) Du mois Gorpæus.

(b) Car les fêtes qu'on célèbre en l'honneur de la premiere, sont pleines de réjouissances & de jeux. Ce passage est remarquable. Les fêtes qu'on célébroit en l'honneur de la premiere Ariadne, de celle qui étoit femme de Bacchus, étoient plus honorables que celles qu'on célé-

broit en l'honneur de la derniere, qui avoit été enlevée par Thesée, parce que dans celles-là on ne donnoit que des marques de joie, & qu'on ne voyoit dans celles-ci que des marques de tristesse. Les premieres marquoient que l'héroïne n'étoit pas morte, & qu'elle étoit une divinité; & les dernieres marquoient

fêtes qu'on célèbre en l'honneur de la première, sont pleines de réjouissances & de jeux ; au lieu que celles dont on honore la mémoire de la dernière, ne sont remplies que de deuil & de tristesse : mais laissant à part toutes ces contradictions, reprenons le fil de notre histoire.

Thésée, étant parti de Crete, (a) s'arrêta à Délos ; & après avoir fait un sacrifice à Apollon, (b) & dédié une statue de Vénus,

tout le contraire. C'est dans cette même vue qu'Alexandre alloit faire exposer aux lions le capitaine Agathoclès, parce qu'il avoit pleuré en passant près du tombeau d'Héphestion, comme s'il l'eût cru mort, si Perdicas ne lui eût sauvé la vie, en jurant que le nouveau dieu lui étoit apparu, & lui avoit dit qu'Agathoclès ne doutoit nullement de sa divinité ; mais qu'à cause de l'infirmité humaine, il n'avoit pu retenir ses larmes au souvenir de son ami.

(a) *S'arrêta à Délos ; & après avoir fait un sacrifice à Apollon*). Avant que de partir d'Athènes, Thésée avoit fait vœu que toutes les années les Athéniens enverroient à Délos, dans ce même vaisseau couronné de branches de l'olivier sacré, des députés qui offrieroient à Apollon un sacrifice ; & c'est ce que les Athéniens observerent religieusement pendant longtemps. La députation étoit ap-

pellée *Théoria*, comme qui diroit la visite du dieu ; les députés *Théorais*, & le vaisseau *Théoris*. Dès que le grand-prêtre avoit couronné ce vaisseau pour le départ, on purifioit la ville, & l'on ne faisoit mourir aucun criminel jusqu'à son retour.

(b) *Et dédié une statue de Vénus, qu'il avoit eue d'Ariadne*). C'étoit une statue de bois de la main de Dédale, qui en fit présent à Ariadne. Après la mort d'Ariadne, Thésée la consacra à Apollon, de peur que s'il l'emportoit, elle ne réveillât en lui le souvenir de cette princesse, & ne nourrit sa douleur. Pausanias écrit qu'on la voyoit encore de son tems à Délos ; qu'elle étoit fort petite ; que la longueur du tems en avoit gâté la main droite, & que par le bas elle finissoit en quarré comme un terme. En effet, jusqu'à Dédale on ne savoit ce que c'étoit que de faire des pieds aux statues. Dédale fut le premier qui les

qu'il avoit eue d'Ariadne, il danſa avec les jeunes Athéniens une danſe, qui eſt encore aujourd'hui chez les Déliens, & dans laquelle il imitoit les tours & les détours du labyrinthe. (a) Cette danſe eſt appellée dans le pays, *la Grue*, (b) ſelon le rapport de Dicéarque, & il la danſa (c) autour de l'autel appellé *Ceraton*, parce qu'il eſt tout fait de cornes de bêtes ſans autres matériaux, (d) &

ajouta enfin ; & à cauſe de cela, on dit que ſes ſtatues étoient vivantes, & qu'elles marchotent ; mais ce ne fut que ſes derniers ouvrages : es premiers étoient de la première manière.

(a) *Cette danſe eſt appellée dans le pays, la Grue*. Callimaque, dans ſon *Hymne* pour Délos, parle de cette danſe ſans la nommer ; & il dit qu'on la danſoit en rond, & que Theſée, en l'inſtituant, mena lui-même le branle. Je crois qu'elle étoit appellée *la Grue* à cauſe de ſa figure, parce que celui qui la menoit étoit à la tête, & plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe ; comme quand les grues volent en troupe, il y en a toujours une à la tête qui menent les autres qui la ſuivent en rond. Euthatius, ſur le 18^e livre de *l'Iliade*, écrit qu'anciennement les hommes & les femmes danſoient ſéparément les uns des autres. Mais Theſée fut le premier qui fit danſer enſem-

ble les filles & les garçons qu'il avoit ſauvés du labyrinthe, en la manière que Dédale leur enſeigna.

(b) *Selon le rapport de Dicéarque*. Dicéarque de Meſſene, diſciple d'Ariſtote. Il avoit fait un ouvrage intitulé, *la République de Sparte*, qu'on liſoit toutes les années aux enfans, par ordre des Ephores. Il avoit fait auſſi *la vie de la Grèce*, où il expliquoit en trois livres les mœurs & les coutumes de tous les Grecs.

(c) *Autour de l'autel appellé Ceraton, parce qu'il étoit fait de cornes de bêtes*. Ce n'étoit pas un autel que Theſée eût élevé ; c'étoit un ancien autel qu'on diſoit qu'il avoit été dreſſé par Apollon même. Callimaque dit, dans ſon *Hymne à Apollon*, que cet autel étoit conſtruit des cornes des chevreuils de Cynthe, que Diane avoit pris à la chafſe.

(d) *Et on n'y a même employé que les cornes gauches*. Plutarque, dans ſon *traité de*

on n'y a employé même que les cornes gauches. On dit qu'il célébra aussi à Délos des jeux, où l'on vit la première fois les vainqueurs recevoir pour prix de leur victoire, une branche de palmier.

Quand ils approcherent de l'Attique, Thésée & son pilote eurent tant de joie, qu'ils oublièrent tous deux de mettre la voile blanche, qui devoit avertir Egée de leur retour. Egée ne voyant que la voile noire, se précipita du rocher où il étoit, & se tua. Cependant Thésée entra dans le port de Phalere. D'abord il se mit en devoir de s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués avant son départ; mais auparavant il envoya à la ville un héraut apprendre à son père son arrivée. Ce héraut trouva beaucoup de gens affligés de la mort du roi; mais il en trouva aussi beaucoup qui, comme on peut penser, plus touchés de la joie publique, que sensibles au malheur d'une seule maison, le reçurent à bras ouverts, & lui offrirent (a) les chapeaux de fleurs dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles. Il prit ces cou-

l'Industrie des Animaux, dit au contraire qu'il étoit composé de cornes droites. J'ai vu, dit-il, à Délos cet autel qui passe pour une des sept merveilles du monde; je parle de cet autel de cornes qui, sans aucune colle & sans aucun autre ligament, est tout entier bâti de cornes droites. Comment accorder cette contradiction?

(a) *Les chapeaux de fleurs dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles). Cette coutume étoit venue de Delphes. Ceux qui étoient allés consulter l'oracle, & qui avoient reçu une réponse favorable du dieu, s'en retournoient chez eux avec une couronne de laurier sur la tête.*

ronnes ; (a) mais au lieu de les mettre sur sa tête , il en entourra le bâton que les hérauts portent à la main ; & étant de retour à Phalere avant que Thesée eût achevé son sacrifice , il s'arrêta à la porte du temple , pour ne le pas troubler. Quand tout fut fini , & que les libations furent faites , alors il lui annonça la mort de son pere. Thesée & tous ceux qui étoient avec lui , s'en allerent à grande hâte vers la ville , remplissant tout de leurs plaintes & de leurs cris ; & delà vient , dit - on , qu'encore aujourd'hui dans les fêtes des rameaux , le héraut n'est point couronné , mais seulement sa baguette , & qu'à la fin des libations , toute l'assemblée s'écrie , *eleleu* , & *iou* , *iou* , (b) dont le premier est le cri de gens qui se hâtent & qui se préparent au combat , & l'autre l'est de ceux qui sont dans l'affliction & dans le trouble. Thesée , après avoir fait les funérailles de son pere , rendit ses vœux à Apollon le même jour , qui étoit (c) le septième de Novembre. Pour ce qui est de la cou-

(a) *Mais au lieu de les mettre sur sa tête , il en entourra le bâton que les hérauts portent à la main*). La politesse & la bienfaisance qu'il y a dans cette action , ne doivent pas surprendre ; les hérauts étoient alors des hommes choisis & des personnages considérables ; il n'y avoit rien que de noble dans leurs fonctions.

(b) *Dont le premier est le cri de gens qui se hâtent & qui*

se préparent au combat). On marquoit par le premier la précipitation avec laquelle Thesée étoit allé à Athenes en état de combattre , si on n'avoit pas voulu le recevoir ; & par l'autre , on marquoit le trouble & la tristesse dont il étoit saisi.

(c) *Le septième jour du mois Pyanepsion*). Ce mois prit son nom de la fête appelée *Pyanepsi* , qu'on célébroit le

tume, qu'on a encore, de faire bouillir ce jour-là toutes sortes de légumes, elle vient de ce que tous ceux qui étoient revenus avec Thésée, firent cuire dans une grande marmite tout ce qui leur restoit de vivres, & firent ensemble un festin. On a pris encore de la même fête la coutume de porter l'*éirésione*, comme Thésée l'avoit portée avant son départ pour Crete; c'est une branche de l'olivier sacré, toute environnée de bandelettes de laine, comme la branche des supplians, dont nous avons parlé; mais elle a cela de plus, qu'elle est garnie de toutes sortes de fruits; parce qu'alors on vit cesser la stérilité dont toute l'Attique avoit été affligée. Voilà pourquoi on chante à cette cérémonie: *Divine branche, tu portes des figes & du froment; le miel délicieux & l'huile salutaire, découlent de tes rameaux sacrés, & (a) les vieilles trouvent en toi ce doux nectar dont elles s'enivrent, & qui les endort. (b) Quel-*

septième jour du mois, & la fête étoit ainsi nommée à cause des fèves qu'on faisoit cuire solennellement ce jour-là; parce que par les anciens les fèves étoient appelées en grec *pyami* ou *pyani*, & depuis furent appelées *cyani*, comme prouve fort bien Meursius, au liv. V des fêtes des Grecs, où il rapporte tout ce qui se peut dire de cette fête. M E Z.

(a) *Les vieilles trouvent en soi ce doux nectar dont elles*

s'enivrent, & qui les endort); Ce petit trait sent fort le génie de ce temps-là, & les savans dans l'antiquité n'auront pas de peine à y reconnoître la vieille satyre.

(b) *Quelques auteurs prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Héraclides, lorsqu'ils étoient nourris par les Athéniens*). Les descendans d'Hercule ayant été chassés du Péloponèse & de toute la Grece, allerent en état de supplians deman-

ques auteurs prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Héraclides, lorsqu'ils étoient nourris par les Athéniens; mais l'opinion la plus générale, est celle que je viens d'expliquer.

Le vaisseau, sur lequel Thésée fit ce voyage, étoit une galere à trente rames, (a) que les Athéniens conserverent jusqu'au tems de Démétrius de Phalere, ayant un très-grand soin de mettre des planches neuves à la place de celles qui se pourrissent ou qui vieillissoient, de maniere que les philosophes, disputant sur la qualité des choses, qui s'accroissent, pour savoir si elles sont toujours les mêmes malgré leur accroissement, ou si elles sont autres, ne manquoient pas de citer ce vaisseau comme un exemple de doute rai-

der la protection des Athéniens, qui les reçurent. Euripide a traité ce sujet dans sa pièce des *Héraclides*. Ces vers, que rapporte Plutarque, pouvoient donc fort bien leur convenir. On vouloit dire par là que les branches de supplians qu'ils portoient à la main, & dont ils étoient couronnés, avoient été pour eux la source de toute l'abondance dont ils jouissoient dans Athenes.

(a) *Que les Athéniens conserverent jusqu'au tems de Démétrius de Phalere*. C'est-à-dire, près de mille ans; car Démétrius de Phalere étoit du tems de Ptolomée Philadelphie, qui le fit mettre en

prison, où il mourut de la morsure d'un aspic. Or sous le regne de Philadelphie, les Athéniens envoyoit encore à Délos ce vaisseau de Thésée, comme cela paroît par un passage de Callimaque, qui vivoit à la cour de ce prince; les paroles de ce poëte sont remarquables; c'est dans son *Hymne à Délos*: *Depuis ce tems-là, les Athéniens envoient à Délos ce vaisseau consacré à Apollon, & qui est immortel*. Au reste, Démétrius de Phalere étoit un grand personnage, qui gouverna Athenes pendant 10 ans, & qui eut dans la ville trois cens soixante statues élevées à son honneur. Il fut disciple de Théophraste.

sonnable , les uns soutenant que c'étoit toujours le même , les autres , au contraire , que c'étoit un autre vaisseau. On prétend aussi que toutes les cérémonies de cette fête des rameaux furent instituées par Thésée ; car on dit qu'il ne mena pas avec lui en Crete toutes les filles sur qui le sort étoit tombé ; mais qu'il choisit deux jeunes hommes , qui avoient le visage beau & délicat comme de jeunes filles , & qui étoient avec cela pleins de courage & hommes de main ; il les fit baigner , les tint long-tems à l'ombre , les fit frotter d'huiles qui adouciſſent la peau & rendent le teint frais , eut grand ſoin de leurs cheveux , leur enseigna à imiter la voix , le geste & la démarche des filles , & leur en donna les ornemens & les habits ; enfin il les changea de maniere qu'on ne les auroit jamais pris pour des garçons. (a) Il les mêla parmi les autres filles , sans que personne s'en apperçût ; & à son retour , il fit une procession où ces jeunes garçons étoient coëffés & ajustés en filles , comme le sont aujourd'hui ceux qui portent les rameaux le jour de cette fête. Au reste , cette cérémonie se fait en l'honneur de Bacchus & d'Ariadne , à cause de la fable de leurs amours , ou plutôt parce qu'ils arriverent pendant l'automne ,

(a) *Il les mêla parmi les autres filles*). C'est-à-dire , qu'au lieu de sept filles , il n'en mena que cinq , les deux jeunes garçons ayant pris la place des

deux autres filles. Deux jeunes hommes pleins de fidélité & de courage , & déguifés en filles , pouvoient rendre de grands services en cette occasion.

après la récolte des fruits. (a) On associe à cette fête & au sacrifice certaines femmes, qu'on appelle *Deipnophores*, parce qu'elles portent à dîner. Elles représentent les meres des jeunes enfans, qui avoient été choisis par le sort, lesquelles leur porteroient avant leur départ toutes sortes de provisions de bouche. Ces mêmes femmes content aussi des fables en mémoire de ce que ces meres firent à leurs enfans plusieurs contes pour les consoler & pour leur donner courage. L'historien Damon écrit toutes ces particularités. On consacra une (b) portion de terre & un temple à Thesée, (c) qui ordonna que toutes

(a) On associe à cette fête certaines femmes). Voici tout ce qui se pratiquoit à cette fête. On choisissoit un certain nombre de jeunes garçons des plus nobles familles de chaque tribu, qui avoient tous leur pere & leur mere vivans. Ils portoient à la main des branches de vigne avec leurs raisins, & couroient depuis le temple de Bacchus jusqu'au temple de Minerve Scirade, qui étoit au port de Phalere. Celui qui arrivoit le premier, buvoit une coupe de vin où l'on avoit mêlé du miel, du fromage, de la farine & de l'huile. Ils étoient suivis d'un chœur conduit par deux jeunes hommes habillés en femmes, & qui chantoient les louanges de ces jeunes garçons. Des femmes les accompagnoient portant sur leur

tête des corbeilles; & l'on choisissoit pour cet emploi les plus riches de la ville: toute la troupe étoit précédée par un héraut qui portoit un bâton entouré de rameaux, &c.

(b) C'étoit la coutume; on prenoit sur le public des terres dont on honoroit les héros.

(c) Qui ordonna que toutes les familles, &c.) C'est le sens de ce passage; Plutarque n'a pu vouloir dire que Thesée ordonna que cette dépense tomberoit sur ceux qui avoient payé le tribut les années précédentes, car ils avoient été assez punis, & il y auroit eu trop de cruauté. Et pour ce qui est des familles qui venoient de le payer cette dernière fois, & dont les enfans avoient été sauvés par Thesée,

les familles qui auroient pû offrir des enfans au fort, fourniroient aux frais du sacrifice, dont il donna l'administration à la famille des Phyalides, (a) pour les récompenser de leur hospitalité.

Après cet établissement, Thesée exécuta un très-grand dessein; car il réduisit en un seul corps de ville tous les habitans de l'Attique, qui étoient dispersés dans des bourgs, & par conséquent très-difficiles à assembler, quand il falloit les appeller au conseil pour le bien public. (b) Souvent même il naissoit delà entr'eux des querelles & des guerres. Thesée alla lui-même de bourg en bourg, & de famille en famille, pour tâcher de les persuader. Les simples particuliers & les pauvres goûterent ses raisons sans peine; mais quand il vint à parler aux plus riches & aux plus puissans, quoiqu'il leur proposât une forme de gouvernement populaire, qui ne reconnoîtroit point de roi, & où il ne se

il auroit été inutile de les condamner seules à fournir aux frais; car, comme elles ne pouvoient pas toujours durer, on n'auroit pas toujours eu de quoi continuer le sacrifice.

(a) *Pour les récompenser de leur hospitalité*. C'est-à-dire, de l'hospitalité qu'ils avoient exercée à son égard, lorsqu'à son arrivée de Trezene ils allerent au-devant de lui, & le régalerent dans leur maison.

(b) *Souvent même il naissoit delà des querelles & des guerres*. Comme ceux d'E-leusine avec Eumolpus firent souvent la guerre à Erechthée. Ainsi Thesée, pour se rendre plus facilement maître du peuple, voulut qu'il s'assemblât dans une même ville, & qu'il ne fît qu'un seul & même corps; car pendant qu'il étoit dispersé, il avoit toujours à craindre des conjurations & des cabales.

réservoit que l'intendance de la guerre & le maintien des loix, & laissoit le reste au peuple, qui auroit en tout une égale autorité, il trouva quelque résistance. Il en gagna pourtant quelques-uns; & enfin les autres, considérant que sa puissance étoit déjà fort grande, & que sa hardiesse ne l'étoit pas moins, aimerent mieux lui accorder de bonne grace ce qu'il demandoit, que d'attendre à s'y voir réduits par la force. (a) Il fit donc abattre, dans tous les bourgs, les palais & les salles destinés à tenir le conseil, cassa tous les officiers & les magistrats, fit bâtir un palais commun dans le lieu où il est encore aujourd'hui, (b) appella la (c) vieille & la nouvelle ville, *Athenes*, & unit tout le

(a) Il fit donc abattre dans tous les bourgs les palais & les salles destinés à tenir le conseil. Chaque bourg avoit sa justice particulière, & ses magistrats, & il falloit un danger bien pressant pour les obliger à aller demander conseil au roi, & à recevoir ses ordres. *Thucydide*.

(b) Appella la vieille & la nouvelle ville *Athenes*). C'est ce que le texte dit mot à mot. *Plutarque* veut dire, sans doute, que *Thésée* comprit sous le nom général d'*Athenes* la vieille & la nouvelle ville qu'il composa de l'assemblage de tous les bourgs dont il avoit fait venir les habitans. Long-tems avant lui, le nom d'*Athenes* avoit

été donné à la vieille ville, & *Thésée* l'étendit sur les deux villes. On appelloit quelquefois *Athenes* du nom générique d'*Asty*, qui signifie ville ou cité, mais qui étant mis absolument, signifioit la ville d'*Athenes* par excellence, comme le mot *Urbs* entre les Latins se prenoit pour la ville de Rome.

(c) La vieille ville). *Cécrops*, premier roi de l'*Attique*, fonda une citadelle sur un rocher un peu élevé, & de son nom l'appella *Cécropia*; depuis, cette place s'augmentant & s'étendant à l'entour, le tout ensemble s'appella *Polis*, c'est-à-dire ville; & ce qui étoit sur le rocher, savoir, l'ancienne ville bâtie par *Cé-*

peuple (a) par un sacrifice commun, qu'il appella par cette raison les *Panathénées*. Il établit aussi un autre sacrifice, (b) qu'il appella *Metœicia*, comme qui diroit le sacrifice du *déménagement*, & qui se célèbre encore le seizième d'Août. Il déposa ensuite toute l'autorité royale, & ne pensa qu'à régler & à policer la république, après avoir consulté les dieux; car il envoya à l'oracle de Delphes, qui lui répondit :

Fils d'Égée & de la nymphe Pithéide, mon pere a attaché les destinées de plusieurs villes à la tienne. N'accable pas ton esprit de tant

crois, s'appella particulièrement *Acropolis*, comme qui diroit *ville haute*, ou *forteresse*. MEZ.

(a) Par un sacrifice commun, qu'il appella par cette raison les *Panathénées*. Avant Thésée on célébroit cette fête à Athenes, & on l'appelloit les *Athénées*; mais c'étoit une fête particulière: Thésée la rendit commune en y associant tous les habitans; c'est pourquoi il l'appella *Panathénées*. Il y avoit les grands & les petits *Panathénées*; les premiers se célébroient tous les cinq ans le XXIII du mois d'Août (Hécatombéon); & les petits se célébroient tous les ans le XX du mois de Juin (Thargelion). Ces fêtes furent d'abord fort simples, & ne durèrent qu'un jour; mais avec le tems on y ajouta tant de jeux & tant de cérémonies,

qu'il fallut y employer plusieurs jours. Pendant les grands *Panathénées* on portoit au temple de Minerve le tapis mystérieux appelé *Péplus*, où étoient dépeintes la victoire des dieux sur les géans, & les actions les plus remarquables des grands personages. Ce qui me paroît de plus remarquable, c'est qu'il étoit défendu d'y assister avec des habits peints, & qu'on y délivroit des prisonniers.

(b) Qu'il appella *Metœicia*. Thucydide l'appelle *Synoïcia*. Le sens est toujours le même. Ce sacrifice n'étoit nullement fait pour les étrangers qui iroient habiter à Athenes, mais pour les habitans qui avoient quitté leurs bourgs pour tenir leurs assemblées dans la ville; c'étoit pour conserver la mémoire de leur déménagement.

d'inquiétudes & de soins, & qu'il te suffise de savoir que tu seras comme un liège qui flotte toujours sur la mer, malgré l'effort des vents & des ondes.

(a) On dit que la (b) sibylle long-tems après répondit la même chose à la ville, & lui rendit cet oracle : *Tu seras comme un liège qui peut bien être plongé dans la mer, mais qui ne peut jamais être submergé.*

Pour peupler & augmenter sa ville, il y appella les étrangers aux mêmes droits & privileges que les citoyens ; & l'on dit que la publication qu'il fit faire dans le dessein de rendre Athenes la patrie de tout le monde, est la même qu'on fait encore aujourd'hui dans quelques cérémonies : *Tous peuples, venez ici.* Mais en même-tems, pour empêcher que cette foule de peuple ramassé de toutes parts ne portât la confusion & le désordre dans sa république, il en fit trois corps, celui des nobles, celui des artisans, & celui des laboureurs. Il donna aux nobles le soin des choses de la religion, & toutes les charges, avec le pouvoir d'interpréter les loix & de

(a) On dit que la Sibylle long-tems après). Ce fut lorsque Sylla eut pris Athenes ; car, comme il exerçoit de grandes cruautés dans la ville, quelques Athéniens s'étant sauvés, allèrent à Delphes, & demanderent à Apollon si la dernière heure de leur ville étoit donc venue ; la prêtresse leur répondit, τὰ ἐς τὸν ἄνωγ' ἔχοντα, quæ ad utrem

pertinent, ce qui est de l'outre, dit Pausanias ; & il est aisé de voir que c'est le même oracle que Plutarque a rapporté.

(b) Daphné, fille de Tiréfius, qui, après la prise de Thebes, fut envoyée par Alcmaon à Delphes, où elle prophétisa, & on lui donna le nom de Sibylle, d'où la prêtresse Pythienne fut appelée Sibylle.

connoître de tout ce qui concernoit le droit divin & humain, & par ce moyen il rendit presque égaux tous ces trois états : car si les nobles étoient plus considérables par leurs honneurs & par leurs dignités, les laboureurs avoient l'avantage par l'utilité qu'on en tiroit, & par le besoin qu'on avoit d'eux, & les artisans l'emportoient par leur nombre. (a) Or que Thesée soit le premier qui ait établi le gouvernement populaire, comme dit Aristote, & qui se soit démis de la royauté, c'est ce qu'Homere même semble appuyer par son témoignage, (b) lorsque dans son *Dénombrement des vaisseaux*, il dit des Athéniens seuls, *le peuple*. (c) Il fit aussi frapper une monnoie avec la marque d'un bœuf, soit à cause du taureau de Marathon, ou en mémoire du général Taurus qu'il avoit défait, soit enfin pour exhorter ses citoyens au labourage ; & l'on dit que c'est de cette monnoie

(a) Or que Thesée soit le premier qui ait établi le gouvernement populaire). Thesée fut le premier fondateur du gouvernement populaire en Grece, car long-tems avant lui, ce gouvernement étoit chez les Hébreux, qui n'eurent des rois que long-tems après Thesée.

(b) Lorsque dans son *Dénombrement des vaisseaux*, il dit des Athéniens seuls, *le peuple*. C'est au 54^e vers. *Le peuple du magnanime Erechthée*. Le nom du roi Erechthée semble détruire le raisonnement

de Plutarque ; mais il faut expliquer le vers d'Homere, comme si ce poëte avoit dit, *le peuple qui avoit autrefois Erechthée pour roi*.

(c) Il fit aussi frapper une monnoie avec la marque d'un bœuf, soit, &c.) D'autres disent que ce fut pour conserver la mémoire de la maniere dont on faisoit auparavant le commerce par l'échange du bétail. Cette monnoie, qui avoit la marque d'un bœuf, valoit deux drachmes, c'est-à-dire, 20 sols, suivant l'évaluation faite par ordre de M. Colbert.

qu'ont

qu'ont été tirées ces expressions, *cela vaut cent bœufs, cela vaut dix bœufs.*

(a) Il joignit à l'Attique le territoire de Mégare, (b) & fit élever dans l'Isthme cette célèbre colonne, où il grava cette inscription qui marquoit ses limites, car au côté qui regardoit le levant, il y avoit :

Ce n'est pas ici le Péloponese, mais l'Ionie.

Et au côté qui regardoit le couchant, il y avoit :

C'est ici le Péloponese, & non pas l'Ionie.

(c) Il fut le premier qui établit des jeux dans cet Isthme, & cela à l'imitation d'Hercule & par une espèce d'émulation, afin que les Grecs célébraissent les jeux isthmiques par ses ordres & en sa mémoire, en l'honneur de

(a) Cela lui fut aisé, parce que Nisus, roi de Mégare, avoit été défait par Minos.

(b) Et fit élever dans l'Isthme cette célèbre colonne). Car les anciens avoient accoutumé de marquer les limites par des tours ou des colonnes. Celle-ci fut élevée d'un commun consentement par les Ioniens & les Péloponésiens, pour terminer les différens qu'ils avoient pour leurs bornes ; & elle dura jusqu'au regne du roi Codrus, sous lequel elle fut renversée par les Héraclides, qui se rendirent maîtres du territoire de

Mégare, & changerent les Ioniens en Doriens. Strab. liv. 9.

(c) Il fut le premier qui établit des jeux dans cet Isthme). Il ne fit que les renouveler. Sisyphus, roi de Corinthe, les avoit établis en l'honneur de Mécercete, cent cinquante ans auparavant ; mais ils avoient été discontinués, parce que les tems & les chemins étoient remplis de brigands. Thésée, après avoir défait ces monstres, rétablit ces jeux, & les fit célébrer le jour ; au lieu qu'auparavant ils se faisoient la nuit.

Neptune, (a) comme ils célébroient en Elide, par les ordres & en mémoire d'Hercule, les jeux olympiques (b) en l'honneur de Jupiter. (c) Car les jeux qu'on célébroit auparavant dans ce même endroit pour Mélélicerte, se faisoient la nuit, & avoient plutôt l'air d'un mystère que d'une fête. Il y a pourtant des auteurs qui prétendent que ces jeux isthmiques furent dédiés à Scyrron, Thésée ayant voulu par-là expier ce meurtre à cause de la parenté; car Scyrron étoit son cousin germain, fils de Canéthus, & d'Hénioché, fille de Pitthée. (d) On en trouve aussi qui assurent

(a) *Comme ils célébroient en Elide, par les ordres & en mémoire d'Hercule, les jeux olympiques en l'honneur de Jupiter*). Il n'est pas vrai non plus que les jeux olympiques aient été établis par Hercule. Iphitus les institua l'an du monde 3174, près de quatre cents cinquante ans après Hercule. Strabon prouve au long, dans son huitième livre, que ces jeux n'étoient nullement connus du tems d'Homère, qui par conséquent n'en a pu parler.

(b) Tous les jeux olympiques qu'on célébroit auparavant, étoient des jeux funèbres.

(c) *Car les jeux qu'on célébroit auparavant dans le même endroit pour Mélélicerte*). Ino furieuse, ou, selon d'autres, fuyant la fureur de son mari Athamas, se jeta dans la mer avec son fils Mélélicerte. Le

corps de cet enfant fut trouvé par Sisyphé, qui le fit enterrer. Dans le même tems, Corinthe fut affligée d'une peste fort cruelle. On envoya consulter Apollon, qui répondit que la peste ne cesseroit qu'après qu'on auroit fait à Mélélicerte des jeux funèbres qu'on renouvelleroit tous les ans. Sisyphé institua sur cela les jeux isthmiques, que l'on célébroit en l'honneur de Mélélicerte, qui étoit adoré sous le nom de Palæmon, comme un dieu marin.

(d) *On en trouve aussi qui assurent que ce fut à Synnis que ces jeux furent dédiés*). Car c'étoit Synnis qui étoit cousin germain de Thésée, & non pas Scyrron, selon le sentiment de Pausanias, quoique les uns le fassent fils de Neptune, & les autres, fils de Polypémon & de Syléa.

que ce fut à Synnis que ces jeux furent dédiés, & non pas à Scyrron. Il ordonna à ceux de Corinthe de donner les premières places aux Athéniens qui viendroient pour voir ces jeux, & de leur marquer pour cet effet au lieu le plus honorable, autant d'espace (a) qu'en pourroit couvrir la voile du vaisseau sur lequel ils seroient venus, comme le témoignent Hellanicus & (b) Andron d'Halicarnasse.

Après cela, il entreprit le voyage du Pont-Euxin. Philochorus & quelques autres écrivent que ce fut (c) pour suivre Hercule à son expédition contre les Amazones, & qu'il en reçut Antiope pour le prix de sa valeur; mais la plupart, & sur-tout Phérécyde, Hellanicus & (d) Hérodote assurent que Thésée fit ce voyage seul long-tems après Hercule, & qu'il prit cette reine prisonnière; ce qui est beaucoup plus vraisemblable; car on ne lit pas que de tous ceux qui l'accompagnoient à cette

(a) *Qu'en pourroit couvrir la voile du vaisseau sur lequel ils seroient venus*. Le grec dit, *la voile du vaisseau appelé Théoris*. Le vaisseau sur lequel les Athéniens alloient à certaines fêtes, à certaines cérémonies de religion, étoit proprement appelé *Théoris*.

(b) Andron avoit composé un ouvrage intitulé, *l'Épistome des parentés*.

(c) *Pour suivre Hercule à son expédition contre les Amazones*. Il n'y a rien de plus fabuleux que l'histoire des Ama-

zones; & Strabon a très-bien remarqué que de tous les historiens d'Alexandre, ceux qui ont le plus aimé la vérité, comme Aristobule & Ptolémée, n'en ont pas dit un seul mot. Il ne faut même que les noms pour faire voir que ce n'est qu'un pur mensonge. *Hipolyte, Ottera, Lampéto, Penthesilée, Ménalippe, Antiope*, sont des noms grecs. Comment trouve-t-on des noms grecs chez les Scythes?

(d) Hérodote de Pont qui avoit fait la vie d'Hercule.

expédition, (a) autre que lui ait pris une Amazone. (b) Bion raconte même qu'il l'enleva par surprise; car il dit que comme les Amazones aiment naturellement les hommes, bien loin de fuir Thésée quand il entra en armes dans leur pays, elles allerent au-devant de lui, & lui offrirent des présens; que Thésée invita celle qui les portoit à entrer dans son vaisseau, & qu'il mit tout aussi-tôt à la voile.

Un certain Ménécrites, dans une histoire qu'il a faite de la ville de Nicée en Bithynie, écrit que Thésée emmenant avec lui Antiope, séjourna quelque tems dans ce lieu-là; que parmi ceux qui l'accompagnoient, il y avoit trois jeunes Athéniens qui étoient freres, Eunée, Thoas & Soloon; que le dernier étant devenu amoureux d'Antiope, découvrit son secret à un de ses camarades, qui alla sans différer parler de sa passion à cette reine; qu'elle rejetta fort loin ses propositions, & que du reste elle prit la chose avec beaucoup de douceur & de sagesse; car elle ne fit aucun éclat, & n'en découvrit rien à Thésée; que Soloon au désespoir, se jeta dans un fleuve où il se noya; que Thésée averti de cette aventure, en fut très-fâché; que la douleur qu'il en eut le fit ressouvenir d'un certain ora-

(a) Autre que lui ait pris une Amazone). Hercule ne la prit donc pas, & par conséquent cette expédition de Thésée est différente de celle d'Hercule. Justin écrit pour-

tant dans le onzième livre; que Ménalippe fut prise par Hercule, & Hipolyte par Thésée.

(b) Bion de Soli, qui avoit écrit l'histoire d'Ethiopia.

de la prêtresse d'Apollon lui avoit rendu autrefois à Delphes, par lequel elle lui ordonnoit que quand il se trouveroit en terre étrangere, il bâtît une ville dans le lieu où il seroit le plus triste & le plus chagrin, & qu'il en donnât le gouvernement à quelques-uns de ceux qu'il auroit à sa suite; qu'il bâtît donc là une ville, qu'il nomma (a) *Pythiopolis*, donna au fleuve qui coule tout auprès, le nom de Soloon, en mémoire du jeune homme qui s'y étoit noyé, & laissa dans la place pour gouverneurs ses deux freres, avec un autre homme d'une des meilleures maisons d'Athenes, nommé *Hermus*; d'où vient qu'encore les habitans de *Pythiopolis* appellent leur ville, *le domicile d'Hermes*, (b) transportant ainsi, par une prononciation vicieuse, au dieu *Mercur*e, l'honneur qui est dû à ce héros.

Voilà la cause & le prétexte de la guerre des Amazones, qui ne paroît nullement avoir été ni légère ni une guerre de femmes; (c) car

(a) Parce qu'il l'avoit bâtie par ordre de la prêtresse *Pythienne*.

(b) Transportant ainsi, par une prononciation vicieuse, au dieu *Mercur*e). Le grec dit en mettant mal-à-propos un accent sur la dernière syllabe; ce qui ne peut être entendu que par ceux qui savent le grec. Dans cette langue, Ἑρμῆς *ixia*, l'accent aigu sur la première syllabe, signifie *la maison d'Hermus*; & Ἑρμῆς *ixia*, l'accent circonflexe sur la

dernière, signifie *la maison d'Hermes*, c'est-à-dire, *de Mercur*e. Voilà comme un accent changé transporte au dieu l'honneur qu'on avoit fait au héros.

(c) Car auroient-elles pénétré dans l'ancienne ville & donné un sanglant combat entre le lieu appelé *Pnyx* & le Musée?) Mais c'est ce qu'elles n'ont jamais fait. *Plutarque*, pour prouver l'expédition des Amazones, se sert d'un argument très-contraire à son

auroient-elles pénétré jusques dans l'ancienne ville & donné un sanglant combat entre le lieu appelé (a) *Pnyx* & le (b) *Musée*, si elles n'avoient fournis auparavant tout le pays des environs, pour pouvoir venir aussi hardiment attaquer les Athéniens jusques dans leurs murailles? Ce qu'Hellanicus écrit, qu'elles vinrent par terre & qu'elles passèrent sur la glace le bosphore (c) *Cimmérien*, est assez difficile à croire; mais qu'elles aient campé dans Athènes même, (d) c'est ce qui est confirmé par les noms des lieux & par les tombeaux de celles qui furent tuées dans le combat.

Quand les deux armées furent en présence, elles balancerent long-tems à donner le signal, (e) mais enfin *Thésée* ayant sacrifié à la *Peur*

desssein; car il est bien plus naturel de dire comme *Strabon*: Est-il croyable qu'une armée, ou plutôt une nation de femmes, puisse subsister sans hommes, & non-seulement qu'elle subsiste, mais qu'elle fasse des expéditions, je ne dis pas dans les royaumes voisins, mais jusques dans l'Ionie, & qu'elle pénétre dans l'Attique? C'est comme si quelqu'un disoit qu'en ce tems-là les femmes devinrent hommes, & que les hommes furent métamorphosés en femmes. Cependant cette fable plut si fort aux Athéniens, qu'ils firent peindre par *Micon* ce combat des *Amazones* contre *Thésée* dans le portique appelé *Pacile*.

(a) *Pnyx*, lieu où le peu-

ple s'assembloit; il étoit près de la citadelle.

(b) *Musée*, petite colline dans l'ancienne enceinte vis-à-vis de la citadelle. On l'appelloit *Musée*, parce qu'il y avoit un temple consacré aux muses, ou bien que le poète *Musée* y étoit enterré.

(c) Le bosphore *Cimmérien* est entre les *Palus Méotides* & le *Pont-Euxin*, ou la mer Noire.

(d) C'est ce qui est confirmé par les noms des lieux). Comme si ces noms ne pouvoient pas venir d'ailleurs que des *Amazones*.

(e) Mais enfin *Thésée* ayant sacrifié à la *Peur*). On avoit mal lu *πεῖρα* à *Apollon*, au lieu de *πέλα* à la *Peur*. Les payens faisoient des dieux de

pour accomplir quelque ancienne prophétie, commença l'attaque. Le combat fut donné dans le mois (a) d'Octobre, (b) le même jour que les Athéniens célèbrent encore aujourd'hui les fêtes qu'ils appellent *Boedromia*. L'historien Clidemus, qui a voulu rapporter exactement toutes les particularités de cette journée, écrit que l'aile gauche des Amazones s'étendoit jusqu'à l'endroit qui delà est appelé *Amazonien*, & que leur droite alloit jusqu'à la place appelée *Pnyx*, le long de la place dorée; que l'aile droite des Athéniens qui s'étoit formée près du Musée, donna sur l'aile gauche des Amazones, comme cela se voit encore par les tombeaux de celles qui moururent en cette occasion, car ils sont dans la place qui mene aux portes qu'on appelle présentement *les portes du Pirée*, (c) vis-à-vis

toutes les passions, & ils leur sacrifioient pour en arrêter les effets. Ils sacrifioient de même à tout ce qui pouvoit nuire, à la fièvre, aux vents, aux fleuves. Thésée sacrifia à la Peur, afin qu'elle ne fît pas ses troupes. Alexandre fit le même sacrifice avant la bataille d'Arbelles, comme on le verra dans sa vie. Et dans les remarques, on trouvera une raison plus profonde & plus politique de ce sacrifice fait à la Peur; car on lui sacrifioit, non comme à une déesse nuisible, mais comme à une déesse très-salutaire, & qui faisoit de très-grands biens.

(a) Dans le mois Boedromion.

(b) *Le même jour que les Athéniens célèbrent encore aujourd'hui les fêtes qu'ils appellent Boedromia.* C'est-à-dire, les fêtes de la course, accompagnée de cris. Cette fête se célébroit en mémoire des cris de joie que firent les Athéniens lorsqu'ils virent Xutus venir à leur secours contre Eumolpus qui les attaquoit vivement.

(c) *Auprès de la chapelle Chalcodon.* Pausanias, dans ses *Arcadiques & Bœotiques*, fait mention de deux Chalcodon; l'un fut le pere d'Elphe-

de la chapelle de Chalcodon ; que les Athéniens plierent en cet endroit, (a) & furent repoussés jusqu'au temple des Euménides ; mais que leur aile gauche, qui occupoit les postes du (b) Palladium, (c) d'Ardette & du Lycée, marcha à l'aile droite des Amazones, les poussa jusques dans leur camp, & en fit un grand carnage ; & que le quatrième mois il y eut un traité qui fut conclu par le moyen d'Hippolyte ; car cet auteur appelle Hippolyte, & non pas Antiope, l'Amazone qui étoit avec Thésée. D'autres écrivent pourtant qu'elle fut tuée d'un coup de javelot par une autre Amazone, nommée Molpadia, comme elle combattoit vaillamment près de Thésée, en mémoire de quoi (d) on lui éleva sur son

nor, capitaine des Eubéens au siège de Troie ; & ce Chalcodon fut tué par Amphitryon en une guerre que les Thébains eurent contre ceux d'Eubée ; l'autre suivit Hercule en la guerre qu'il eut contre Augias, roi d'Elide, où il fut tué, & honorablement inhumé par Hercule. Je laisse à juger au lecteur si c'est l'un de ces deux Chalcodon, ou un troisième de même nom, qui avoit une chapelle en la ville d'Athènes. M E Z.

(a) *Et furent repoussés jusqu'au temple des Euménides*. Comme il n'y avoit point à Athènes de temple des Euménides du tems de Thésée, & que ce temple des Euménides ne fut bâti qu'après le juge-

ment d'Oreste. Plutarque a voulu dire que les Amazones poufferent les Athéniens jusqu'à l'endroit où fut ensuite bâti ce temple.

(b) Palladium, grande place d'Athènes, près du temple de Pallas.

(c) Ardette, lieu où l'on alloit prêter les sermens.

(d) *On lui éleva sur son tombeau la colonne qui est près du temple de la terre olympique*. Ceci mérite d'être expliqué. Le temple de la terre olympique n'est autre que le temple de la lune. Plutarque nous l'apprend lui-même ; car dans son traité des *Oracles qui ont cessé*, il écrit que la lune représente parfaitement la nature des démons,

tombeau la colonne qui est près du temple de la Terre olympique. Il ne faut pas s'étonner que l'histoire varie en des choses d'une si grande antiquité; on trouve même qu'Antiope envoya secrètement à Chalcis les Amazones qui étoient blessées, qu'il en réchappa une partie, & que les autres furent enterrées dans le lieu que les (a) Chalcidiens appellent *Amazonien*. Ce qu'il y a de constant, c'est que cette guerre fut terminée par un traité de paix; & cela est fondé non-seulement sur (b) le nom du lieu où cette paix fut jurée, qui s'appelle delà *Horcomosion*, qui est vis-à-vis du temple de Thésée, mais encore sur l'ancien sacrifice qu'on fait tous les ans aux Amazones la veille des fêtes de ce héros. Ceux de Mégare montrent aussi chez eux un cimetière des Amazones, qui est en forme de lozange, entre la grande place & (c) le lieu qu'ils appellent *Rhous*. On dit encore

parce qu'elle croît & décroît, & que c'est par cette raison que les uns l'ont appelée *astre terrestre*, les autres *terre olympique*, c'est-à-dire, *terre céleste*; & les autres enfin, *le partage d'Hécate céleste & terrestre*. Mais cette raison que Plutarque rapporte de ce nom, me paroît peu solide; il vaut mieux dire tout simplement que les anciens appelloient la lune *terre olympique*, c'est-à-dire, *terre céleste*, parce qu'ils croyoient que cette planète étoit véritablement une terre comme

la nôtre, & qu'elle étoit dans le ciel.

(a) Chalcis, dans l'Éubée.

(b) Le nom du lieu qui s'appelle *Horcomosion*. Le verbe grec *ἑρκωμοσιῶν* signifie proprement jurer une paix, une alliance, une confédération; d'où vient que *ἑρκωμοσία* & *ἑρκωμοσίαι* signifient le serment prêté en pareilles occasions. MEZ.

(c) Vers le lieu qu'on appelle *Rhous*. Pausanias *Attiques*, rapporte qu'en la ville de Mégare il y avoit un lieu appelé *Rhus* ou *Rhous*, à

qu'il en mourut plusieurs à (a) Cheronee, & qu'on les enterra près d'un petit ruisseau, qui anciennement, je pense, étoit appelé (b) *Thermodon*, & qu'on appelle présentement *Hæmon*; nous en avons parlé dans la vie de *Démofthene*. Il paroît aussi qu'elles ne traversèrent pas la *Theffalie* sans beaucoup d'obstacles & de difficultés, parce qu'on trouve encore beaucoup de leurs tombeaux près de la ville de (c) *Scotuse*, & des rochers qu'on appelle (d) *Cynoscéphales*.

Voilà ce qui m'a paru le plus digne de mémoire dans l'histoire des *Amazones*; car pour ce que le poëte de la (e) *Théséide* écrit, qu'elles entreprirent cette guerre pour venger l'affront que *Thésée* avoit fait à *Antiope* en la quittant pour épouser *Phedre*, & qu'*Hercule* les mit à mort, cela paroît trop ouvertement une fable & un conte fait à plaisir. Il est certain que *Thésée* n'épousa *Phedre* qu'après la mort d'*Antiope*, dont il avoit eu un fils nommé *Hippolyte*, ou, selon *Pindare*, (f) *Démophon*. Pour ce qui est des malheurs qui lui arriverent en la personne de *Phedre* & en celle de son fils *Hippolyte*, il

cause qu'autrefois en ce lieu-là il couloit une grande quantité d'eau des montagnes voisines; mais *Théagenes*, tyran de *Mégare*, fit écouler ailleurs cette eau-là, & au même lieu érigea un autel au fleuve *Achéloüs*.

(a) *Chéronée* dans la *Phocide*, près du fleuve *Cephyse*.

(b) Entre la *Macédoine* & la *Phocide*.

(c) Dans la *Magnésie*.

(d) Têtes de chien.

(e) Poëte qui avoit fait un poëme de toute la vie de *Thésée*.

(f) *Pindare* s'étoit trompé; *Démophon* étoit fils de *Thésée* & de *Phedre*, & *Hippo-*

faut croire qu'ils sont arrivés, comme les poëtes tragiques les racontent, puisqu'ils sont en cela d'accord avec les historiens.

On parle encore de beaucoup d'autres mariages de Thésée, qu'on n'a pas mis sur la scène, & qui ont eu des fins aussi tragiques que leurs commencemens avoient été honteux; car on dit qu'il enleva la nymphe Anaxo à Trezene; qu'après avoir tué Synnis & Cercyon, il viola leurs filles; qu'il épousa Péribée, mere d'Ajax, & Phérébée & Joppe, filles d'Iphicles; qu'étant devenu éperdument amoureux d'Æglé, fille de Panopée, il quitta honteusement Ariadne, malgré toutes les obligations qu'il lui avoit, & qu'enfin le ravissement d'Hélène mit toute l'Attique en feu, & fut cause de son exil & de sa mort, comme on le verra dans la suite.

Tous les vaillans hommes qui étoient de ce tems là en Grece, n'avoient manqué aucune occasion de se signaler par de grands exploits; cependant Hérodote écrit que Thésée ne se trouva qu'au seul combat des Lapithes contre les Centaures; mais il est contredit par plusieurs autres historiens, qui ajoutent non-seulement qu'il suivit Jason à la conquête de la Toison d'or, & qu'il assista à la défaite du sanglier Calydonien avec Méléagre, d'où est venu le proverbe, (a) *Non sans Thésée*, mais aussi qu'il acheva seul & sans aucun secours

lyte fils de Thésée & de l'Amazone.

(a) *Non sans Thésée*. Ce

proverbe s'appliquoit à toute chose qui n'avoit pas été faite sans grand secours.

plusieurs autres aventures très-grandes & très-glorieuses, & que c'est de lui qu'on dit communément, à cause de son extrême valeur, *c'est un autre Hercule.* (a) Il aida aussi Adrafte à retirer les corps de ceux qui avoient été tués au siège de Thebes, (b) non pas, comme Euripide l'assure dans sa (c) tragédie, en forçant les Thébains par le gain d'une bataille, mais en leur persuadant de faire une treve; & Philochorus dit à ce sujet, que ce fut la première treve qui eût été faite pour retirer des morts: (d) Hercule fut pourtant le premier qui rendit généreusement les morts à ses ennemis, comme nous l'avons écrit dans sa (e) vie. La plupart donc des soldats d'Adrafte furent enterrés dans le lieu appelé

(a) Il aida aussi Adrafte à retirer les corps de ceux qui avoient été tués au siège de Thebes). Adrafte, roi d'Argos, ayant donné une de ses filles à Polynice, assembla une armée pour remettre son gendre en possession du royaume de Thebes, dont son frere Etéocle l'avoit chassé. Cette histoire est assez connue.

(b) Non pas, comme Euripide l'assure dans sa tragédie, en forçant les Thébains par le gain d'une bataille, mais en leur persuadant de faire une treve). Cependant Isocrate, contemporain d'Euripide, quoique beaucoup plus jeune, dit la même chose que ce poëte. Il est vrai que dans un autre endroit il dit que Thésée

envoya des ambassadeurs à Etéocle; mais Lysias, qui vivoit dans le même tems, accorde ce différent, en disant que Thésée envoya d'abord des ambassadeurs, & que n'ayant rien obtenu, il fit par la force ce qu'il n'avoit pu faire par ses prières.

(c) Dans la tragédie des *Suppliantes*.

(d) Hercule fut pourtant le premier qui rendit généreusement les morts à ses ennemis). Plutarque s'oppose au sentiment de Philochorus, en disant qu'avant Thésée, Hercule avoit rendu les morts, & que par conséquent on avoit fait des treves pour cela avant Thésée.

(e) Plutarque avoit fait aussi la vie d'Hercule.

Eleutheres, où l'on voit encore leurs tombeaux, & les chefs furent portés à Eleusine, où on les enterra par la permission de Thésée, qui voulut bien faire ce plaisir à Adraste. Ce qu'Euripide écrit dans ses *Supplians*, est formellement démenti par la pièce d'Eschyle, appelée *les Eleusiniens*, dans laquelle Thésée explique ce qu'on vient de rapporter.

Pour ce qui est de l'amitié qu'il y eut entre Pirithoïs & lui, voici l'occasion qui la fit naître : le bruit de la vaillance de Thésée étoit si grand, que Pirithoïs voulut s'éprouver contre lui, & voir si sa réputation étoit juste. Il descendit donc à Marathon, & enleva des troupeaux de bœufs ; Thésée, averti de cette insulte, le suivit, & Pirithoïs, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, tourna tout court & alla à sa rencontre ; mais quand ils furent en présence, ravis tous deux de la bonne mine & de la hardiesse l'un de l'autre, ils perdirent l'envie de se battre, & Pirithoïs tendant le premier la main à Thésée, le fit lui-même le juge du dommage qu'il lui avoit causé dans cette course, lui promettant de le payer ce qu'il l'estimeroit ; mais Thésée l'en quitta, & le pria d'être son ami & son frere d'armes, & à l'heure même ils confirmèrent leur amitié par serment.

Depuis ce tems-là, (a) Pirithoïs épousant

(a) *Pirithoïs épousant Deïdamie*). Tous les autres auteurs appellent la femme de Pirithoïs *Hippodamie*, excepté

Properce qui l'appelle *Ischomague*. Elle étoit fille d'Adraste.

Deidamie , envoya prier Thesée de venir à ses noces , de visiter son pays , (*a*) & d'être quelque tems avec les Lapithes. Il pria aussi (*b*) les Centaures , ses voisins. Le jour de la fête , les Centaures s'étant enivrés , commirent toutes sortes d'insolences , & voulurent faire violence aux femmes qui étoient à ce festin. Les Lapithes offensés de cette injure , se jetterent sur eux , en tuerent plusieurs sur la place , & firent ensuite une si rude guerre aux autres , qu'avec l'assistance de Thesée , ils les chasserent de leur (*c*) pays.

Hérodote conte la chose d'une autre maniere ; il dit que Thesée n'alla au secours des Lapithes qu'après que la guerre fut commencée , & qu'il vit alors Hercule pour la premiere fois , ayant voulu profiter de la conjoncture ; car Hercule étoit alors en repos à (*d*) Trachine , après avoir mis fin à ses courses & à ses travaux. Il ajoute que cette entrevue se passa avec toutes sortes de marques d'amitié & d'estime de part & d'autre. Cependant on aimera toujours mieux suivre ceux qui ont écrit qu'ils s'étoient déjà vus plusieurs fois ; qu'Hercule ne fut même initié aux saints mysteres que par la faveur & à la sollicitation de

(*a*) *Et d'être quelque tems avec les Lapithes*). Les Lapithes étoient de vaillans hommes de Thessalie ; Homere les appelle *des héros*. C'est pourquoi Pirithoüs pouvoit fort bien prier Thesée de venir passer quelque tems avec eux.

(*b*) Les Centaures qui habitoient le mont Pélion.

(*c*) Homere écrit qu'ils les chasserent jusqu'aux montagnes d'Epire.

(*d*) Ville près du mont *Æta*.

Thésée, (a) & que ce fut Thésée qui moyenna encore sa purification avant la cérémonie de son initiation, Hercule ayant besoin d'être purifié pour certaines actions involontaires qu'il avoit faites.

Hellanicus rapporte qu'à cinquante ans, Thésée ravit Héleue, qui étoit encore (b) trop jeune pour être mariée ; & cette disproportion d'âge a fourni à quelques auteurs un prétexte de justifier Thésée d'un si grand crime,

(a) Et que ce fut Thésée qui moyenna sa purification avant la cérémonie de son initiation). Avant que d'être initié aux grands mystères de Cérès à Eleusine, il falloit être purifié publiquement, & cette purification se faisoit dans les petits mystères qu'on célébroit dans un lieu appelé *Agre*, près du fleuve Ilissus. On sacrifioit à Jupiter une truie pleine ; on en étendoit la peau à terre ; on y faisoit mettre à genou celui qui devoit être purifié ; on le lavoit avec de l'eau de la mer où l'on avoit mis du sel, du laurier & de l'orge ; on le faisoit ensuite passer par le feu, après quoi on le couronnoit d'un chapeau de fleurs ; & il se préparoit à cette cérémonie par des jeûnes & par une grande chasteté qu'il faisoit vœu de garder toute sa vie. Après cela, il falloit tout au moins un an pour être admis aux grands mystères de la déesse, où on lui lisoit le rituel des cérémonies qui s'y observoient,

& il n'y avoit rien de caché pour lui, excepté certaines choses que les prêtres avoient seuls la liberté de voir. Après qu'il étoit reçu, il ne quittoit point l'habit qu'il avoit le jour de son initiation, qu'il ne fût entièrement usé & mis en pièces ; & quand il ne pouvoit plus être porté, il le consacroit à Cérès & à Proserpine, ou le gardoit pour des langes d'enfant. Cette initiation étoit un engagement à une vie tout-à-fait religieuse ; & ceux qui étoient reçus, croyoient que Cérès & Proserpine auroient d'eux un soin particulier, & leur donneroient immédiatement leurs conseils ; qu'ils seroient heureux toute leur vie, & qu'après leur mort ils auroient les premières places dans les enfers. Si on en veut savoir davantage, on n'a qu'à voir le traité que Meursius a fait de ces fêtes.

(b) Elle n'avoit alors que sept ans, ou, selon d'autres, dix.

en disant que ce ne fut pas lui qui l'enleva; mais qu'Ida (a) & Lyncée, ses ravisseurs, la mirent en dépôt entre ses mains, & qu'il la garda sans vouloir la rendre à ses freres Castor & Pollux; ou plutôt que ce fut Tyn-dare même qui la lui donna en garde, pour la mettre à couvert des poursuites d'Enarsphorus, fils d'Hippocoon, qui cherchoit à toute force une occasion de l'enlever, quoiqu'elle ne fût encore qu'un enfant. Mais voici ce qu'il y a de plus vraisemblable, & qui est confirmé par un plus grand nombre de témoins: Thesée & Pirithoüs allerent ensemble à (b) Sparte, & ravirent Hélène qui dan-soit à une fête (c) dans le temple de Diane, furnommée *Orthia*. Ceux qu'on envoya après eux, se contenterent de les poursuivre jusqu'à (d) Tégée, & n'allerent pas plus loin. Ces ravisseurs se voyant en sûreté, après avoir traversé le Péloponese, tirerent cette princesse au sort, & convinrent que celui qui l'auroit, aideroit son compagnon à en enlever une autre. Le sort favorisa Thesée, qui, en attendant qu'Hélène fût en âge, la mena à (e) Aphid-

(a) Fils d'Aphareus & d'Arenée.

(b) Capitale de la Laconie, au bas du Péloponese.

(c) Dans le temple de Diane, furnommée *Orthia*. On veut que Diane ait eu ce furnom d'un certain lieu d'Arcadie où elle avoit un temple. Je croirois plutôt qu'*Orthia* ne signifie que *Sévère*;

car les Grecs appelloient *Orthion* tout ce qui étoit dur, fâcheux & difficile. On fait que les enfans de Lacédémone se fouettoient cruellement devant l'autel de cette déesse; voilà pourquoi on lui donna ce nom.

(d) Sur les frontieres de la Laconie & de l'Arcadie.

(e) Ville près d'Athenes;

nes, où il fit venir Æthra, sa mere, afin qu'elle en eût soin, la confia au maître de cette place, qui étoit son ami; & après lui avoir recommandé le secret, il ne songea qu'à accomplir l'engagement qu'il avoit pris avec Pirithois. (a) Ils allerent donc tous deux en (b) Epire pour enlever (c) la fille d'Aidoneus, roi des (d) Molosses, qui avoit donné à sa femme le nom de Proserpine, & à sa fille celui de Coré; qui avoit appelé son chien Cerbere, & qui faisoit combattre contre ce chien les amans de sa fille, promettant de la donner en mariage à celui qui l'auroit vaincu. Ces deux amis ne furent pas plutô arrivés en Epire, qu'Aidoneus, averti que Pirithois

(a) Ils allerent donc tous deux en Epire pour enlever la fille d'Aidoneus. Voilà un dessein bien injuste pour des héros; aussi Platon dans le 11^e liv. de sa République, l'oppose de toute sa force à cette tradition, & dit qu'il faut bien empêcher ses citoyens de croire & de dire que Thésée & Pirithois, enfans des dieux, se soient portés à une si grande injustice; car ceux qui sont enfans des dieux ne peuvent être méchans.

(b) Epire, région de la Grece au couchant de la Thessalie, le long de la mer Ionienne.

(c) La fille d'Aidoneus, roi des Molosses, qui avoit donné à sa femme le nom de Proserpine, & à sa fille celui

de Coré). Je ne sais quels auteurs a suivi Plutarque, lorsqu'il dit que la femme d'Aidoneus s'appelloit Proserpine, & sa fille Coré; car Coré & Proserpine n'est que la même personne, fille d'Aidoneus, dont la femme avoit nom Cérés. Plutarque le met ainsi lui-même dans ses Morales, où il dit que Proserpine ou Coré est la même que la Lune; & c'est sur cela qu'on a bâti la fable de l'enlèvement de Proserpine par Pluton. J'ai lu quelque part que la fille aînée des rois d'Epire étoit toujours appelée Coré, la fille, comme on dit en Espagne & en Portugal, l'Infante.

(d) Molosses, au bas de l'Epire, au-dessus du golfe d'Ambracie.

venoit à deſſein , non de demander ouvertement ſa fille , mais de l'enlever , les fit arrêter ſur l'heure même , donna Pirithoüs à déchirer à Cerbere , & garda Theſée priſonnier.

Pendant ce tems-là , (*a*) Mneſthée , fils de Pétéus , & petit-fils d'Ornée , fils d'Erechthée , s'avifa de flatter le peuple & de pratiquer ſes bonnes graces par des paroles douces & attrayantes ; & il fut , dit-on , le premier qui mit en uſage ces fortes de moyens. Par cet artiſce , il excita contre Theſée les plus puiffans d'entre les nobles , qui ne le ſupportoient déjà qu'avec beaucoup de peine. Perſuadé qu'il leur avoit ôté à tous l'empire qu'ils exerçoient chacun dans leur bourg , & qu'en les renfermant ainſi dans une même enceinte , il les avoit rendus ſes ſujets , ou plutôt ſes eſclaves. D'un autre côté il anima le peuple , en lui faiſant entendre que par le leur d'une liberté fauſſe & chimérique , ils avoient été réellement privés de leur patrie , de leurs fêtes & de leurs ſacrifices , afin que n'ayant plus le bonheur d'être juſtement gouverné par pluſieurs rois naturels & légitimes , ils fuſſent aſſujettis à un étranger & un inconnu. Mais ce qui favorifa le plus ſes deſſeins , ce fut la guerre des (*b*) Tyndarides , qui dans ce même tems-là entrèrent en armes dans l'A

(*a*) *Mneſthée* , fils de Pétéus). Erechthée II eut de Praxithée , ſa femme , Cérops & Ornée. On a mis ſa généalogie au commencement , en parlant de celle de

Theſée. Pandion II , ayeul de Theſée , & Pétéus , pere de Mneſthée , étoient couſins germainſ , fils des deux freres

(*b*) Caſtor & Pollux , fils de Tyndare & de Léda.

tique. Il y a même des auteurs qui prétendent que Mnesthée les y avoit attirés.

D'abord ils ne firent aucun acte d'hostilité ; ils demandèrent seulement qu'on leur rendît Hélène. Les Athéniens répondirent qu'ils ne savoient où on l'avoit mise. Les Tyndarides prenant cette réponse pour une défaite, ne songeoient plus qu'à se venger, & alloient commencer la guerre, lorsqu'Académus, qui avoit su, je ne fais comment, le lieu où on l'avoit cachée, leur découvrit qu'elle étoit à Aphidnes. En récompense, Castor & Pollux lui firent beaucoup d'honneurs pendant sa vie ; & les Lacédémoniens après sa mort, ayant souvent couru & ravagé l'Attique, épargnerent toujours le parc de l'académie à cause de lui. Dicæarchus écrit pourtant que ce parc ne fut pas nommé *académie* de cet Académus, mais qu'il y avoit dans l'armée des Tyndarides deux Arcadiens, Echedemus & Marathus ; que le nom du premier fut donné à ce parc, qu'on appella *Echédemie*, & ensuite *Académie*, & que le nom de l'autre demeura au bourg de Marathon, en mémoire de ce que ce jeune homme avoit accompli un ancien oracle, en s'offrant volontairement pour être sacrifié à la tête des troupes. Castor & Pollux allerent attaquer Aphidnes, la prirent d'assaut & la rasèrent. On dit qu'Alycus, fils de Scyron, qui étoit avec eux, fut tué à ce siège, & que son corps ayant été porté dans le territoire de Mégare, fut enterré dans un lieu qui s'appelle encore *Alycus*. L'historien Héréas

ajoute que ce fut Thésée même qui le tua de sa main ; & pour le prouver , il cite ce passage d'un ancien poëte : *Le brave Alycus combattant pour la belle Hélène , fut tué par Thésée dans les vastes plaines d'Aphidnes* ; mais il n'est nullement vraisemblable que Thésée eût vu prendre la ville & emmener sa mere prisonniere.

La prise de cette place donna de la crainte aux Athéniens ; Mnesthée leur persuada d'ouvrir les portes aux Tyndarides , & de les bien recevoir , les assurant qu'ils n'en vouloient qu'à Thésée , qui les avoit outragés le premier , & qu'ils étoient naturellement les bienfaiteurs & les protecteurs de tous les hommes. Cela se trouva vrai comme il l'avoit dit. Castor & Pollux étant maîtres dans Athenes , ne demanderent qu'à être initiés , alléguant pour raison qu'ils étoient parens des Athéniens au même degré (a) qu'Hercule. Ils furent donc reçus dans la confrairie des grands mysteres après avoir été adoptés auparavant par Aphidnes , comme Hercule l'avoit été par (b) Pylus. On leur rendit des honneurs divins , (c) & on les appella *Anaces* , soit parce qu'ils avoien

(a) Car , comme lui , ils étoient fils de Jupiter , à qui les Athéniens rapportoient leur origine. Pour être reçu à cette confrairie , il falloit être naturalisé , & cela ne se pouvoit faire que par adoption. Aphidnes avoit bien oublié le malheur de sa ville.

(b) Pylus , roi de Thepies , ville de Béotie.

(c) Et on les appella *Anaces* , soit parce qu'ils avoient fait cesser la guerre). Car e grec , *ἀν* signifie *treve* mais *Anaces* ne peut jamais venir d'*Anoché*.

fait cesser la guerre, (a) ou qu'ils avoient eu si grand soin des Athéniens, que quoique la ville fût pleine de troupes, personne n'y avoit reçu le moindre déplaisir ; car ce mot est tiré d'un terme qui signifie *protéger*, *avoir soin* ; & peut-être que delà les rois ont été appellés *anactes*, comme protecteurs & peres des peuples. Il y en a pourtant qui disent que ce nom fut donné aux Tyndarides à cause de leurs étoiles qui paroissent dans le ciel ; car les Athéniens disent *anecas* & *anecathen*, ce que les autres disent *ano* & *anothen*, en haut.

On prétend que la mere de Thesée fut menée à Lacédémone, & que delà elle suivit Hélène à Troye ; & l'on se fonde sur ce vers d'Homere, (b) qui dit, en parlant des suivantes d'Hélène : *Æthra, fille de Pitthée, & la belle Climene.* (c) Mais la plupart marquent

(a) Ou qu'ils avoient eu si grand soin des Athéniens). C'est la véritable origine du mot *Anaces* ou *Anacteo* ; il vient du mot *Anassên*, qui anciennement signifioit simplement *avoir soin*, comme on le voit manifestement par ces mots composés, *hipponax*, un écuyer, *paidonax*, un précepteur. Dans Hérodote & dans Thucydide, on trouve *anacos* pour *epimelos*, *soigneusement* ; & Sophocle appelle les sacrificateurs & les prêtres de Thebes, *παῖδες ἀνακτῆς*, parce qu'ils avoient soin du pays, & qu'ils veilloient pour sa conservation. Delà les rois ont été appellés

en grec *anactes*, parce qu'ils ont ou qu'ils doivent avoir soin des peuples.

(b) Dans le troisième livre de l'Iliade.

(c) Mais la plupart marquent ce vers comme un vers supposé). Car ils trouvent qu'il n'est pas vraisemblable qu'Homere eût appellé la suivante d'Hélène, *Æthra*, qui étoit sa belle-mere, & qui avoit regné dans Athenes. Cette tradition de la captivité d'*Æthra*, mere de Thesée, étoit pourtant si bien établie, que dans le temple de Delphes il y avoit un tableau où on voyoit cette reine rasée comme un esclave, & son petit-

ce vers comme un vers supposé, & ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus, qui naquit des amours secrètes de Laodicé & de Démophoon, & qu'Æthra l'éleva dans Troie. (a) L'historien Ister, dans son troisième livre des choses attiques, fait une histoire d'Æthra bien singulière, & entièrement différente de toutes les autres; il dit que Pâris ayant été défait par Achille & par Patrocle, près du fleuve Sperchius en Thessalie, Hector alla prendre le bourg de Trézene, & emmena Æthra prisonnière; en quoi il n'y a nulle apparence de vérité.

Le roi Aidoneus ayant reçu chez lui Hercule, & étant venu par hasard à parler de Thésée & de Pirithoüs, il lui raconta le dessein qu'ils avoient fait & la vengeance qu'il en avoit prise. Hercule fut très-fâché d'apprendre que l'un étoit déjà mort, & que l'autre étoit tous les jours en danger de mourir de même; mais voyant bien qu'il étoit inutile de se plaindre du malheur de Pirithoüs & d'en vouloir tirer raison, il ne pensa qu'à sauver Thésée. Il le demanda comme le plus grand plaisir qu'on pouvoit lui faire, & Aidoneus le lui accorda. Thésée, délivré de sa prison, alla à Athenes, où son parti n'étoit pas encore entièrement opprimé. Ses premiers soins furent

filz Démophoon, fort rêveur, comme cherchant les moyens de la délivrer.

(a) L'historien Ister, dans son troisième livre. C'est Philonien Ister, disciple de

Callimaque. Je crois qu'il étoit d'Alexandrie. Il y en avoit un autre de Calatis, Ister Calatianus, qui avoit fait un *Traité de la Tragédie*.

le témoigner sa reconnoissance à son libérateur ; (a) il consacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres dont les Athéniens lui voient fait présent ; & au lieu de *Theſeia*, de Theſée, il les appella *Heracleia*, d'Hercule, excepté quatre qu'il se réserva, comme le rapporte Philochorus.

Il voulut ensuite faire le maître & gouverner comme auparavant, & il ne fit qu'exciter par-là des désordres & des séditions dans la ville ; car ceux qui le haïssoient à son départ, voient ajouté l'insolence & le mépris à la haine, & le peuple étoit si gâté & si corrompu, qu'au lieu d'être souple & de faire sans éclat tout ce qui lui étoit ordonné, comme il faisoit autrefois, il vouloit être flatté & caressé. Theſée essaya de le réduire par la force ; mais ayant vu que cela ne faisoit qu'irriter le mal, & qu'il n'y avoit plus aucun moyen de rétablir ses affaires, il envoya secrètement ses enfans (b) en Eubée chez Elphenor, fils de Chalcodon ; & pour lui, il se rendit au Bourg de Gargette, (c) prononça des (d) malédictions contre les Athéniens dans un lieu

(a) Il consacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres dont les Athéniens lui voient fait présent. Theſée dit à Hercule, dans la tragédie d'Euripide, intitulée : **HERCULE FURIEUX** : *J'ai plusieurs parcs & plusieurs terres dans l'Attique, je vous les consacrerai, & désormais on les appellera de votre nom.*

(b) Démophon & Acamas.

(c) Prononça des malédictions contre les Athéniens. Les payens croyoient que rien n'empêchoit l'effet des malédictions, & qu'il n'y avoit point de victimes pour les expier.

(d) Vengeance indigne d'un héros.

qui s'appelle encore aujourd'hui *Aratérion*, c'est-à-dire *le lieu des malédictions*, & s'embarqua pour l'isle de Scyros, (a) où il croyoit trouver des amis, & où il avoit quelque bien du côté de son pere. Lycomedé étoit alors roi de cette isle. Thesée, en arrivant chez lui, le pria seulement de lui rendre ses terres, afin qu'il pût y passer le reste de ses jours. D'autres prétendent qu'il lui demanda du secours contre les Athéniens.

Lycomedé (b) soit qu'il craignît la réputation d'un si grand personnage, ou qu'il eût été gagné par Mnesthée, le mena sur la plus haute montagne, comme pour lui faire voir son isle, & le précipita du haut des rochers. Il y a pourtant des historiens qui écrivent qu'il tomba de lui-même, ayant bronché malheureusement comme il se promenoit un soir après souper selon sa coutume. Il n'y eut personne sur l'heure qui fît aucun compte ni aucune recherche de sa mort. Mnesthée regna paisiblement à Athenes, & les fils de Thesée suivirent Elphenor au siège (c) de Troie, comme simples particuliers. Après la mort de Mnesthée, ils retournerent à Athenes, & recouvrerent le royaume. Plusieurs siècles apres, beaucoup de choses obligerent les Athéniens à honorer Thesée comme un dieu;

(a) Isle vis-à-vis de l'Eu-
bée à l'orient.

(b) Soit qu'il craignît la ré-
putation d'un si grand per-
sonnage). Il y en a qui écri-
vent que Lycomedé décou-

vrit que Thesée faisoit des
cabales dans l'isle pour l'en
chasser, & qu'il tâchoit de
corrompre sa femme.

(c) Sans avoir aucun com-
mandement.

car, à la bataille de Marathon, on crut le voir en armes combattre contre les barbares ; & après les guerres des Medes, l'année que Phædon fut (a) archonte, les Athéniens ayant consulté l'oracle d'Apollon, la prophétesse leur ordonna de ramasser les os de Thésée, de les placer chez eux dans le lieu le plus honorable, & de les garder avec beaucoup de soin. Mais s'il étoit mal-aisé de trouver le lieu où il avoit été enterré, il l'étoit encore davantage de transporter ses os, (b) à cause

(a) *Archonte*). Après la mort de Codrus, XVII^e roi d'Athènes, qui se dévoua pour ses sujets du tems de Saül, l'an du monde 2830, & 1063 avant l'ere chrétienne, les Athéniens crurent que personne n'étoit plus digne d'occuper la place d'un si grand homme, & élurent, au lieu d'un roi, un archonte perpétuel qu'ils prirent dans la maison royale. Médon, fils de Codrus, fut le premier élu. Il donna son nom à tous les archontes qui furent de cette famille, & qu'on appelle *les Médontides*. Il avoit une autorité souveraine, excepté qu'il devoit rendre compte au peuple de son administration. Il y eut treize archontes perpétuels qui lui succéderent dans l'espace de 325 ans. Après la mort d'Alcméon, qui fut le dernier, on ne donna cette charge que pour dix ans, & toujours à la même famille, jusqu'à la mort d'Eryxias ;

ou, selon d'autres, de Téléias, septième & dernier archonte décennal. Car la famille de Codrus, ou des Médontides, finissant en lui, les Athéniens créèrent des archontes annuels, & au lieu d'un seul toutes les années, il y en eut neuf. Le premier étoit appelé *archonte* par excellence, & donnoit son nom à l'année ; le second étoit appelé *roi* ; le troisième, *polémarque* ; & les six autres, *thésmothetes*. Ce changement se fit la troisième année de l'olympiade XXIV, l'an du monde 3278, & dura jusqu'au regne de l'empereur Galien, c'est-à-dire, jusqu'à l'an du monde 4210, ou l'an 260 de l'ere chrétienne.

(b) *A cause de la férocité de ces barbares qui étoient in-traitables, & qui n'avoient aucun commerce avec leurs voisins*). Il n'est pas vraisemblable qu'une petite isle si voisine de l'Eubée, eût été si long-tems

de la férocité de ces barbares qui étoient intraitables & qui n'avoient aucun commerce avec leurs voisins. Enfin Cimon s'étant rendu maître de leur isle, comme nous l'avons dit dans sa vie, voulut, à quelque prix que ce fût, trouver ce tombeau. Pendant qu'on cherchoit de tous côtés, il vit heureusement un aigle qui becquetoit un lieu un peu élevé, & qui tâchoit de l'entr'ouvrir avec ses serres. Frappé d'abord comme d'une inspiration divine, il fit fouiller dans ce même endroit; on y trouva la biere d'un fort grand homme (a) avec le fer d'une pique & une épée. Cimon fit charger le tout sur son vaisseau, & le porta à Athenes. Les Athéniens ravis, reçurent ces restes de Thesée avec des processions & des sacrifices, comme si c'eût été Thesée lui-même qui fût revenu, & les firent enterrer au milieu de leur ville, près du lieu où l'on fait aujourd'hui les exercices. (b) C'est encore l'a-

si féroce & si intraitable. Il y avoit même alors plus de 700 ans qu'Achille avoit été envoyé à la cour de Lycomedes, roi de cette isle. Elle avoit donc commerce avec ses voisins.

(a) *Avec le fer d'une pique*. On ne peut pas parler autrement en notre langue, quoiqu'en ce tems-là toutes les armes fussent d'airain. Cela paroît manifestement par la description qu'Homere fait de la pique de Pisandre & du dard de Méron; & Pausanias le confirme par la pique d'A-

chille & par l'épée de Memnon, qu'on gardoit encore de son tems, l'une dans le temple de Minerve, dans une ville de Pamphylie, & l'autre à Nicomédie, dans le temple de Vulcain.

(b) *C'est encore l'asyle des esclaves*. Le grec dit, c'est l'asyle des serviteurs, des domestiques *πρόσιον δούλων*; le mot *esclave* renferme les serviteurs comme les esclaves. Ce qu'il y a ici de bien remarquable, c'est que cet asyle, ce lieu de refuge, subsistoit encore du tems de Plu-

style des esclaves & de tous ceux qui craignent la violence des plus puissans , comme Thésée avoit été pendant sa vie le protecteur des opprésés , & avoit toujours reçu favorablement les prieres de ceux qui imploroient son aide. (a) On lui fait le sacrifice le plus solennel le huitième de Novembre , qui fut justement le jour de son retour de Crete ; mais (b) on ne laisse pas de l'honorer encore tous les huitièmes jours des autres mois , soit qu'il fût arrivé de Trezene à Athenes le huitième d'Août , comme l'a écrit (c) Diodore le géographe , soit qu'on eût cru que ce nombre lui convenoit plus que tout autre , parce qu'il avoit passé pour fils de Neptune , auquel on faisoit des sacrifices le huitième de chaque mois , (d) car ce nombre de huit étant le

tarque. Quelle gloire pour Thésée , que son tombeau ait fait , plus de douze cens ans encore après lui , ce qu'il avoit fait lui-même pendant sa vie ; & qu'il ait été le protecteur des opprimés !

(a) *On lui fait le sacrifice le plus solennel le huitième de Novembre* . Une particularité de ce sacrifice bien singulière , & qui fait grand honneur aux Athéniens , c'est que l'on y faisoit un festin à tous les pauvres.

(b) *On ne laisse pas de l'honorer encore tous les huitièmes jours des autres mois* . On lui faisoit le huitième de chaque mois un sacrifice qui étoit appelé par cette raison

Ogdodion , le sacrifice du huitième jour.

(c) *Diodore le géographe* . Diodorus Periegetès. Outre son ouvrage de géographie , il avoit fait un traité des tombeaux , *περι μνημάτων* , que Plutarque cite dans *la vie de Thémistocle* .

(d) *Car ce nombre de huit étant le premier cubique* . Le nombre de huit est le premier cube , comme l'unité est le premier nombre ; aussi l'appelloit-on la *sûreté* & la *borne assiette* ; & pour marquer sa perfection , les Pythagoriciens le nommoient *la justice* , parce qu'il se divise en parties égales qui se divisent de même ; car huit se partage en

premier cubique & le double du premier quar-
ré, représente parfaitement la solidité & la
fermeté de la puissance & de la vertu de ce
dieu, à qui, par cette raison, on a donné les
surnoms d'*Asphalius* & de *Gaiæochus*, c'est-
à-dire, qui assure la terre & qui l'affermit.

deux fois quatre, & ces quatre
en deux fois deux. Il étoit
aussi appelé *Neptune*, parce
qu'il étoit consacré à ce dieu.
Les anciens ont été si entêtés
des nombres, qu'ils leur ont
attribué de grandes vertus ;
& cet entêtement venoit de
la doctrine de Pythagore mal
entendue. Jamais ce Philo-
sophe n'a pris les nombres
pour des causes, pour des

principes ; il les a donnés
comme signes. Les nombres
principes sont de véritables
chimères ; car, comme Aris-
tote l'a fort bien vu, les
nombres ne peuvent jamais
être des principes d'actions
& de changemens : ils peu-
vent être significatifs & mar-
quer certaines causes ; mais
ils ne sont jamais ces causes
là.

Fin de la vie de Thesée.





ROMULUS.

(a) **L**ES historiens ne s'accordent ni sur le sujet qui fit donner à la ville de Rome ce grand nom, dont la gloire est répandue dans tout le monde, ni sur celui qui le donna.

(b) Les uns disent que les Pélasges, après avoir couru la plus grande partie de la terre, & subjugué beaucoup de nations, s'arrêterent

(a) *Les historiens ne s'accordent, &c.*) Voilà quel est le sort d'une ville qui a été appelée, non-seulement reine de l'univers, mais déesse. Son origine est si incertaine, qu'on ne sauroit accorder les auteurs qui en ont parlé. Cette obscurité vient premièrement de ce que ses premiers habitans furent un assemblage de brigands, d'esclaves fugitifs & de misérables bannis, tous de différent pays & de différent langage, qui songeoient bien moins à écrire des histoires & des annales, qu'à piller leurs voisins. En second lieu, elle vient de ce qu'en ces tems-là les grecs ne s'amusoient pas à remarquer ce qui se passoit en Italie. Il n'y avoit même alors d'auteurs que dans la Grece Asiatique; ces auteurs étoient poètes

non pas historiens. Le soin d'écrire l'histoire ne commença que long-tems après; & comme les hommes étoient accoutumés aux fables, ils les conserverent dans leurs histoires.

(b) *Les uns disent que les Pélasges, après avoir couru la plus grande partie de la terre, & subjugué beaucoup de nations*). Les Pélasges, ancienne nation originaire d'Arcadie, qui ayant été obligée de quitter son pays, alla dans la Theffalie, d'où elle chassa les habitans. Cinq générations après, elle en fut chassée par les Curetes & par les Léleges, c'est-à-dire par les Etoliens & les Locres, & delà elle se répandit en Epire, en Macédoine, en Italie, en Eubée, en Crete & en Asie.

en cet endroit , & que pour marquer leur puissance & la (a) force de leurs armes , ils appellerent *Rome* la ville qu'ils y bâtirent. (b) Les autres racontent que le jour de la prise de Troie , quelques Troyens s'étant embarqués sur des vaisseaux , qu'ils trouverent heureusement dans le port , & ayant été jetés par les vents sur les côtes de la Toscane , (c) descendirent près de la riviere du Tibre ; que parmi leurs femmes , qui étoient toutes très-fatiguées , & qui ne pouvoient plus supporter le travail de la mer , il y en eut une nommée *Rome* , qui étant au-dessus des autres par son bon sens comme par sa grande naissance , conseilla à ses compagnes de brûler leurs vaisseaux , & que cela fut exécuté. Leurs maris en furent d'abord dans une très-grande colere ; mais la nécessité les ayant forcés de

(a) *Rome* en grec signifie force.

(b) *Les autres racontent que le jour de la prise de Troie , quelques Troyens s'étant embarqués sur des vaisseaux qu'ils trouverent heureusement dans le port.* Plutarque a pris ceci d'Héraclide , surnommé Lembus , qui vivoit du tems de Polybe. Cet historien écrivoit qu'Enée s'étant embarqué sur les vaisseaux d'Ulysse , étoit abordé en Italie , & qu'il y avoit bâti une ville qu'il avoit appelée *Rome* , du nom d'une Troyenne , qui avoit conseillé à ses compagnes de brûler

les vaisseaux , pour n'être plus obligées à courir les mers. Je ne m'amuserai point à examiner toutes les fables qu'on a ramassées sur l'origine de Rome & de Romulus ; il suffit de remarquer que tous les plus grands états ont presque eu le même sort ; leur origine est devenue avec le tems plus fabuleuse qu'historique , les hommes étant naturellement portés au merveilleux.

(c) La Toscane comprenoit alors toute l'ancienne Hétrurie , qui étoit partagée en douze peuples , & qui avoit douze rois , qu'on appelloit Lucumons.

s'établir près du mont (a) Palatin, comme ils virent bientôt que leurs affaires alloient mieux qu'ils n'avoient espéré, (b) la terre qu'ils occupoient étant très-bonne, (c) & les habitans du pays honnêtes & gracieux, entre autres honneurs qu'ils firent à cette dame, (d) ils nommerent leur ville de son nom, en mémoire de ce qu'elle étoit causée qu'on l'avoit bâtie; (e) & delà vient, dit-on, la coutume des femmes Romaines qui baïsent encore aujourd'hui leurs parens & leurs maris en les saluant, parce que ces Troyennes, après avoir brûlé leurs vaisseaux, avoient baïsé de même & caressé leurs maris pour les appaiser & pour regagner leurs bonnes graces.

(a) Près du Palatium : c'étoit une espèce de fort sur le mont Palatin; il avoit été bâti par les Aborigenes, premiers habitans du pays.

(b) *La terre qu'ils occupoient étant très-bonne*). Denis d'Halicarnasse dit formellement que l'Italie est le meilleur pays qu'il y ait, non - seulement en Europe, mais dans tout le monde; ce qu'il prouve ensuite, en faisant voir qu'il produit plus que tout autre tout ce qui est nécessaire pour la santé, pour le plaisir & pour la richesse.

(c) *Et les habitans du pays honnêtes & gracieux*). Ils avoient été très-féroces & très-cruels; car ils immoloient des hommes à Saturne. Hercule leur fit changer cette

coutume barbare, & leur enseigna à offrir à leurs dieux des victimes qui leur fussent plus agréables.

(d) *Ils nommerent leur ville de son nom*). Anthiocus Syracusanus, très-ancien auteur, puisqu'il vivoit cent ans avant Aristote, a écrit que long-tems avant la guerre de Troye, il y avoit en Italie une ville appelée Rome.

(e) *Et delà vient, dit-on, la coutume des femmes Romaines, qui baïsent encore aujourd'hui leurs parens & leurs maris*). Comme si cette coutume ne pouvoit pas venir d'ailleurs. Le baïser a été dans toutes les nations une marque de respect ou de bienveillance, & l'on en voit la coutume établie dès les premiers tems.

Il y en a qui disent que Rome fut fille d'Italus & de Leucaria, ou de Téléphus, fils d'Hercule; qu'elle fut mariée à Enée, ou à son fils Ascanius, & qu'elle donna son nom à la ville. D'autres prétendent qu'elle fut bâtie par un fils d'Ulyffe & de Circé, appelé Romanus ou Romus. On en trouve aussi qui écrivent qu'elle doit son origine à (a) un certain Romus, fils d'Emathion, qui fut envoyé dans ce pays-là par Diomede. Selon d'autres, elle fut bâtie par un Romus, roi des Latins, (b) lequel chassa les Tyrrhéniens qui avoient passé de Thessalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie. Bien davantage, ceux qui soutiennent, avec le plus de raison & de vérité, que ce fut Romulus qui

(a) *Un certain Romus, fils d'Emathion*). Dionisius de Chalcede, qui avoit fait cinq livres des origines des villes, écrit que ce Romus étoit, selon les uns, fils d'Ascanius, & selon les autres, fils d'Emathion. On voit par-là que l'origine de Rome est très-incertaine, & le nom de son fondateur est si peu assuré, qu'il y a des auteurs qui ont écrit qu'Enée avoit bâti Rome, & Salluste est de ce sentiment.

(b) *Lequel chassa les Tyrrhéniens qui avoient passé de Thessalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie*). Les auteurs de cette tradition font ici ces Tyrrhéniens les mêmes peuples que les Pélasges dont il a été parlé dans la seconde remarque,

& cela est appuyé par beaucoup d'historiens; mais il n'en est pas moins faux. Les Tyrrhéniens & les Pélasges ont été des peuples très-différens. Il est aussi très-faux que les Tyrrhéniens d'Italie, c'est-à-dire, les Toscans, aient été une colonie des Lydiens d'Asie; & on le prouve par leur langage, leurs sacrifices & leurs mœurs, qui n'avoient rien de commun avec le langage, la religion & les mœurs de ces Lydiens d'Asie, comme Denys d'Halicarnasse l'a très-bien remarqué. Ces Tyrrhéniens étoient des peuples du pays même; & ils avoient eu ce nom parce qu'ils habitoient dans des forts & dans des tours qu'ils appelloient *turfeis*,

bâtit Rome, ne font pas d'accord sur l'origine de ce fondateur; car les uns disent qu'il étoit fils d'Enée & de Dexithée, fille de Phorbas, qu'il fut porté encore enfant en Italie avec son frere Remus; que le Tibre s'étant débordé, tous les bateaux périrent, excepté celui où étoient ces deux enfans, lequel ayant été poussé sur un endroit de la rive un peu élevé & à couvert des ondes, fut sauvé miraculeusement, & que delà ce lieu fut appelé *Rome*. Les autres écrivent que Rome, fille de cette même Dexithée, ayant été mariée avec Latinus, fils de Télémaque, en eut Romulus; & il y en a qui soutiennent qu'Emilie, fille d'Enée & de Lavinie, le conçut secrètement du dieu Mars.

Enfin on conte sur cela une histoire très-fabuleuse; on dit qu'il y avoit anciennement un roi des Albains, nommé Tarchétius, homme très-cruel & très-injuste, (a) qui eut dans sa maison une apparition divine, car la figure du dieu des jardins sortit du milieu de son foyer, & demeura là plusieurs jours. (b) Il y

(a) *Qui eut dans sa maison une apparition divine*). On conte la même fable d'Ocrisia, & l'on dit que de cette apparition naquit Servius Tullius. Les apparitions sont très-fréquentes dans les tems d'ignorance & chez les peuples superstitieux.

(b) *Il y avoit alors dans la Toscane un oracle de Téthys*). Je n'ai jamais oui parler d'au-

cun oracle de Téthys, & je ne doute pas que ce passage n'ait été corrompu, ou que Plutarque lui-même n'ait été trompé sur ce nom; c'étoit l'oracle de *Thémis*, & non pas celui de *Téthys*; & cette *Thémis* étoit la même que les Romains appelloient *Carmen*, à cause des oracles qu'elle rendoit; c'étoit la merç d'Evandre.

avoit alors dans la Toscane un oracle de Téthys, dont on rapporta cette réponse à Tarchétius : *Qu'on fît approcher une fille de cette figure, parce que l'enfant qui en naîtroit, seroit très-célebre par sa vaillance, & surpasseroit tous les autres hommes en bonheur, comme en force & en courage.* Tarchétius dit cet oracle à une de ses filles, & lui commanda de l'accomplir. Sa fille ne pouvant s'y résoudre, y envoya une de ses suivantes. Tarchétius en fut si irrité, qu'il les fit arrêter toutes deux pour les faire mourir ; mais la déesse Vesta s'étant apparue à lui en songe, & lui ayant défendu de se porter à cette extrémité, il leur donna une toile à faire dans la prison, & promit de les marier quand la toile seroit achevée. Elles travailloient donc tout le jour à cette toile avec beaucoup d'assiduité ; mais la nuit Tarchétius envoyoit d'autres femmes qui défaisoient ce que les prisonnières avoient fait le jour.

Cependant la suivante accoucha de deux jumeaux ; Tarchétius les donna à un de ses domestiques, nommé *Tératius*, avec ordre de s'en défaire. Ce *Tératius* les exposa près du rivage du fleuve, où une louve les alaita, & où toutes sortes d'oiseaux leur portèrent de la nourriture, qu'ils leur mettoient dans la bouche comme à leurs petits. Un bouvier qui passoit, s'en aperçut. Surpris de ce miracle, il eut la hardiesse d'approcher & d'enlever ces enfans, qui ayant été sauvés d'une manière si miraculeuse, ne furent pas plutôt en âge,

qu'ils allerent attaquer Tarchétius, & le défirent. Voilà ce qu'a écrit (a) Promathion dans son histoire d'Italie.

Mais le conte qui a le plus d'apparence de vérité, & qui est le plus généralement reçu, c'est celui dont (b) Dioclès de l'isle de Péparthe a ramassé les particularités les plus importantes, qu'il a le premier mises au jour parmi les Grecs; Fabius Pictor le suit d'ordinaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des traditions différentes; mais en gros voici ce qu'il y a de plus certain. (c) La succession des rois (d) d'Albe, descendus d'Enée, étant échue de pere en fils aux deux freres, Numitor & Amulius, (e) ce dernier en fit deux lots; il mit le royaume d'un côté, & de l'autre tout l'or & l'argent, avec le trésor qu'on avoit apporté de Troye. Numitor ayant choisi le royaume, Amulius qui eut tout l'argent comptant, se trouvant le plus fort par ce moyen, déposséda aisément son frere; & de peur qu'une fille unique qu'avoit Numitor, n'eût des enfans, il la fit prêtresse de Vesta (f), afin qu'elle fût obligée de demeurer toujours

(a) Historien inconnu.

(b) Historien fort ancien; il vivoit avant Annibal.

(c) *La succession des rois d'Albe, descendus d'Enée, étant échue de pere en fils aux deux freres, Numitor & Amulius*. Depuis Enée jusqu'à Numitor & Amulius, il y eut treize rois qui regnerent à Albe pendant l'espace de

353 ans. Amulius en regna 42; ainsi il y en a 325. Virgile n'en a mis que 300.

(d) Albe, ville du Latium, près de Rome.

(e) *Ce dernier en fit deux lots*. C'est la tradition que Jule César avoit suivie dans son hittoire de l'origine des Romains.

(f) D'autres disent de Mars.

vierge, & qu'elle ne pût jamais se marier. Les uns appellent cette princesse *Ilia*, les autres *Rhèa*, & il y en a qui la nomment *Sylvia*.

Peu de tems après il se trouva qu'elle avoit violé le principal vœu des vestales, & qu'elle étoit grosse. Amulius alloit lui faire souffrir la peine portée par les loix, si sa propre fille, nommée *Antho*, n'eût intercédé pour elle. Il ne fit donc que l'enfermer dans une prison fort étroite, où il ne la laissoit voir à personne, afin qu'elle ne pût accoucher à son insu. Le terme venu, elle se délivra de deux jumeaux d'une taille extraordinaire & d'une merveilleuse beauté. Amulius, encore plus alarmé, les donna à exposer à un de ses domestiques : on le nomme *Fausfulus*; mais d'autres prétendent que c'est le nom de celui qui les sauva. Quoi qu'il en soit, celui qui avoit reçu l'ordre de les exposer, les mit dans un berceau, & descendit vers le Tibre à dessein de les y jeter; mais il trouva ce fleuve si grossi par les torrens, & si rapide, que n'osant avancer jusqu'au courant, il se contenta de mettre le berceau assez près du rivage. L'eau qui croissoit toujours, enleva doucement ce berceau, & le posa justement sur un lieu mou & uni, (a) qu'on appelle aujourd'hui *Cermanum*, & qu'on nommoit autrefois, je pense, *Germanum*, parce que les Latins appellent les freres *Germani*, Germains.

(a) Qu'on appelle aujourd'hui *Cermanum*). On l'appelloit *Cermalum*, les lettres

C & G, L & N se changent facilement. C'étoit au bas du mont Palatin.

Il y avoit près de là un figuier sauvage qu'on nommoit le *figuier Ruminal*, soit à cause de Romulus, comme la plupart le pensent, soit parce que les troupeaux de bêtes qui ruminent, alloient se reposer sous son ombre, ou plutôt parce que ces deux enfans y furent allaités; car les anciens Latins, pour dire la mamelle, disoient *Ruma*, & encore aujourd'hui ils donnent le nom de *Rumina* à une certaine déesse qu'on croit présider à la nourriture des enfans, & (a) ils lui font des sacrifices sans vin, où les libations ne sont que de lait. Ces deux jumeaux étant ainsi à terre, on dit qu'une louve les allaita, & qu'un piverit lui aida à les nourrir & à les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrés au dieu Mars, & les Romains honorent particulièrement le piverit. Cela ne contribua pas peu à faire recevoir (b) la déposition de la mere, qui assura que Mars étoit le pere de ces deux enfans.

(a) *Ils lui font des sacrifices sans vin, où les libations ne sont que de lait*. Varron appelle cette déesse *Rumia*; mais il faut corriger *Rumina*: *Non negarim, inquam, idèd apud divæ Rumæ sacellum à pastoribus satam ficum, ibi enim solet sacrificari lacte pro vino & pro lactentibus.* « Je » ne nierai pas, dis-je, que » ce ne soit pour cela que les » bergers plantent des figuiers » près de la chapelle de la » déesse *Rumina*, parce qu'on » y fait les sacrifices avec du » lait au lieu de vin, pour les

» petits qui sont à la ma-
» melle ». Comme de *Ruma* ils avoient fait la déesse *Rumina*, de *Cuna* ils avoient fait aussi la déesse *Cunina*, la déesse du berceau, à qui l'on n'offroit non plus que du lait.

(b) *La déposition de la mere, qui assura que Mars étoit le pere de ces deux enfans*. Il n'y avoit rien de plus commun dans ces tems de ténèbres. Les filles, à qui pareille chose étoit arrivée, manquoient rarement d'en accuser un dieu, pour tirer de leur crime ou de leur mal-

Il y a pourtant des auteurs qui soutiennent qu'elle le croyoit véritablement, (a) & qu'elle fut trompée par Amulius, qui entra tout armé dans sa chambre, & la força. D'autres prétendent que la seule ambiguïté du nom de la nourrice, a donné lieu à cette fable, parce que les Latins appellent *louves* les femelles des loups & les femmes prostituées, telle qu'étoit la femme de Faustus, laquelle nourrit ces enfans, & dont le nom étoit *Acca Larentia*. Les Romains lui font encore des sacrifices; le prêtre de Mars va tous les ans au mois d'Avril verser sur son tombeau les effusions accoutumées; (b) & l'on nomme cette fête *Larentia*.

Il est vrai aussi qu'ils honorent une autre femme de même nom pour un tel sujet. Un jour le sacrificateur du temple d'Hercule, s'ennuyant, sans doute, & ne sachant à quoi se divertir, proposa à son dieu de jouer aux dés,

heur un sujet de triomphe; & voilà à quoi la religion des payens servoit merveilleusement.

(a) *Et qu'elle fut trompée par Amulius*). D'autres disent que ce fut par un de ses amans qui l'avoit demandée en mariage. Ceux qui prétendent que ce fut par Amulius, disent que ce roi commit cette vilaine action, plutôt pour avoir un prétexte de perdre sa niece, que pour assouvir sa brutalité.

(b) *Et l'on nomme cette fête Larentia*). Ou plutôt

Larentalia & Larentinalia.

Il y avoit deux fêtes de ce nom, l'une le dernier jour d'Avril, & l'autre le 23 de Décembre. Plutarque, dans ses *Questions Romaines*, prétend que celle du mois d'Avril étoit pour la nourrice de Romulus, & celle du mois de Décembre, pour la maîtresse d'Hercule; mais c'est contre le témoignage formel d'Ovide, qui met au mois de Décembre la fête de la nourrice de Romulus. Ovide en doit être plutôt cru que Plutarque.

à condition que s'il gagnoit , il recevroit du dieu quelque présent honnête , & que s'il perdoit , il donneroit au dieu un bon souper , & le feroit coucher avec une belle femme. La partie ainsi faite , il jette le dé premièrement pour Hercule , & ensuite pour lui. Hercule gagne ; le sacristain voulant donc payer ce qu'il avoit perdu , prépare un beau festin , & va choisir une belle courtisane , nommée *Larentia* , qui étoit encore peu connue ; il la mene dans le temple où l'on avoit tendu un lit , lui fait fort bonne chere , (a) & après souper il l'enferme , comme si le dieu eût dû la venir trouver ; en effet , on tient qu'il y vint , & qu'en la quittant , il lui ordonna d'aller dès le matin à la place , & que le premier homme qu'elle rencontreroit , elle le saluât d'un baiser , & en fît son ami.

Le premier qui se présenta devant elle , fut un des principaux citoyens , nommé *Tarrutius* , homme fort âgé & fort riche , qui n'avoit jamais été marié. Ce bon vieillard fit un fort bon accueil à *Larentia* , eut beaucoup de passion pour elle , & en mourant il lui laissa plusieurs héritages considérables , dont elle donna ensuite la plus grande partie au peuple par son

(a) *Et après souper il l'enferme , comme si le dieu eût dû la venir trouver*). Comme le prêtre avoit jetté le dé pour son dieu , il tint aussi sa place au lit & à la table ; car c'est ce que les prêtres savoient faire parfaitement : on n'a

qu'à lire le 14^e chapitre du prophete Daniel , qui explique au long leur fraude , que le poëte Aristophane , tout payen qu'il étoit , eut la hardiesse d'étaler sur le théâtre d'Athenes , cent cinquante ans après Daniel.

testament, & l'on dit que dans le tems qu'elle étoit déjà fort célèbre, & que tout le monde commençoit à la regarder comme l'amie d'un dieu, elle disparut vers l'endroit où cette première Larentia est enterrée, (a) & qu'on nomme présentement *Velabre*, parce que le Tibre étant fort sujet à se déborder, on passoit souvent par-là en bateau pour aller à la place, & l'on appelle cette maniere de passer l'eau, *velatura*. D'autres disent que c'est parce que (b) ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient soin de faire tendre des toiles le long du chemin qui mene de la place au cirque, en commençant par le *Velabre*; car les Romains appellent ces toiles, *des voiles*. Voilà pourquoi cette seconde Larentia est honorée à Rome.

Faustulus, berger (c) d'Amulius, ayant donc trouvé ces enfans, les éleva chez lui sans que personne en eût connoissance, ou, comme d'autres le prétendent avec plus d'apparence de vérité, par l'ordre même de Numitor,

(a) Et qu'on nomme présentement *Velabre*, parce que, &c.) C'est la véritable étymologie, à *vehendo*, *vehelabrum*, *velabrum*. Varron. *Velabrum dicitur à vehendo, velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt. Hinc veilitia quas solabant hi qui ratibus transibant. Ainti velaturam facere se disoit proprement des bateliers qui passaient pour de l'argent.*

(b) Ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient soin de faire tendre des toiles). Le nom du *Velabre* étoit long-tems avant qu'on se fût avisé de tendre ces toiles, puisque Quintus Catulus fut le premier qui les mit en usage, lorsqu'il dédia le Capitole. Plin., liv. 19, ch. 1.

(c) D'autres disent que c'étoit l'intendant de ses troupeaux.

(a) qui donnoit en secret tout ce qui étoit nécessaire pour leur nourriture. On dit aussi (b) qu'ils furent envoyés à (c) Gabies pour y apprendre les lettres & tout ce que doivent savoir les enfans de qualité. On les appella *Rémus* & *Romulus*, parce qu'ils avoient été alaités par une louve. Dès leur tendre enfance, un certain air de noblesse & de grandeur qui paroissoit en leur personne, joint à une taille extraordinaire, fit connoître de quel naturel ils seroient. A mesure qu'ils croissoient, ils devenoient plus hardis & plus vaillans, & il n'y avoit point de danger qui ne fût au-dessous de leur intrépidité & de leur audace; mais Romulus paroissoit l'emporter sur son frere du côté du bon sens & de la bonne conduite; car dans toutes les assemblées où il étoit obligé de se trouver avec ses voisins pour régler les différens qui naissoient des pâturages ou de la chasse, il ne faisoit pas une seule démarche qui ne fût juger qu'il étoit plutôt né pour commander que pour obéir.

Cette grandeur de courage qui les rendoit amis de leurs égaux & de leurs inférieurs, les portoit à mépriser les intendans & les maîtres des troupeaux du roi; ils les regardoient com-

(a) Il fondoit sur ces deux enfans l'espérance de son rétablissement; mais cela ruine toute la suite, & sur-tout la reconnoissance, qui est le plus bel endroit de cette fable.

(b) Qu'ils furent envoyés à Gabies pour y apprendre les

lettres). Denis d'Halicarnasse dit qu'ils y furent instruits dans les lettres grecques, dans la musique & aux armes. On les envoya à Gabies, parce qu'on ne pouvoit pas les tenir à Albe.

(c) Gabies, dans le Latium, à douze milles de Rome.

me des gens qui, du côté de la valeur, n'avoient sur eux aucun avantage, & ils se moquoient également de leur colere & de leurs menaces. Ils s'adonnoient à toutes sortes d'exercices & d'occupations honnêtes ; & bien loin de regarder la paresse & l'oïfiveté comme des choses estimables & dignes d'hommes libres, ils passoient leur vie à s'exercer, à chasser, à courir, à détruire les brigands & les voleurs, & à défendre les petits contre la violence & la tyrannie des grands. Toutes ces choses leur avoient déjà acquis une grande réputation.

Un jour les bergers de Numitor ayant eu querelle avec ceux d'Amulius, & leur ayant emmené quelques troupeaux, Rémus & Romulus se mirent à les poursuivre, les battirent, les mirent en fuite, & leur enleverent leur proie sans se mettre en peine du ressentiment de Numitor. Après cette expédition, ils attirerent & reçurent dans leur corps tous les vagabonds qui n'avoient ni feu ni lieu, & tous les esclaves, à qui ils donnerent occasion de se mutiner & de se révolter contre leurs maîtres. Mais pendant que Romulus étoit occupé à un sacrifice, (a) car il étoit homme religieux & fort versé dans l'art des augures, les bergers de Numitor ayant rencontré Ré-

(a) Car il étoit homme religieux). En effet, voilà un homme fort religieux, qui n'établit sa domination que par des crimes ! Il ouvre

un asyle aux voleurs & aux brigands ; il tue son frere ; il enleve des filles, & verse le sang de ses alliés.

mus mal accompagné, se jetterent sur lui. Il y eut des gens tués & blessés de part & d'autre ; enfin les bergers de Numitor eurent l'avantage , & firent Rémus prisonnier. D'abord ils le menerent à Numitor , à qui ils porterent leurs plaintes. Numitor n'osa le faire punir de son autorité , craignant son frere , qui étoit homme difficile & jaloux ; mais il le lui remit entre les mains , le priant de lui en faire justice , & de ne pas souffrir qu'étant son frere , il fût ainsi maltraité par ses gens , qui se croyoient tout permis , parce qu'il étoit roi. Il n'y avoit personne dans Albe qui ne fût fâché de l'injustice qu'on faisoit à Numitor , & qui ne dît hautement qu'il méritoit d'être mieux traité. Amulius , touché de ces murmures du peuple , rendit Rémus à ce prince pour en faire ce qu'il voudroit.

Numitor le mena chez lui , & se mit à considérer plus attentivement , & à admirer la taille avantageuse de ce jeune homme , qui , en grandeur & en force , surpassoit tous les autres. Voyant donc sur son visage une fermeté & une hardiesse qui le rendoient insensible même au danger qui le menaçoit , & remarquant d'ailleurs que ses actions répondoient parfaitement à ce qu'il voyoit devant ses yeux ; mais ce qui est encore plus extraordinaire , assisté , comme il le semble , par quelque divinité , qui jettoit déjà les fondemens des grandes choses qu'on vit dans la suite , ou par bonne fortune , ou par inspiration , il se douta de la vérité. Pour s'éclaircir de ce doute ,

il lui demanda qui il étoit, & l'interrogea sur toutes les circonstances de sa naissance, lui parlant d'un ton plus doux & avec un visage plus humain, afin qu'il se confiât en lui, & qu'il eût bonne espérance : *Je ne te cacherais rien de tout ce que tu me demandes*, lui répondit Rémus sans balancer, *car tu me paroiss plus digne d'être roi que ton frere; tu veux connoître avant que de punir, & ton frere condamne les gens sans les entendre. Nous avons toujours cru être fils de Faustus & de Laurentia; je dis nous, car nous sommes deux freres jumeaux; mais depuis qu'on nous a accusés & calomniés devant toi, & que nous sommes obligés de défendre notre vie par les armes, nous entendons dire de nous des choses merveilleuses, (a) dont la certitude dépend de l'issue qu'aura le danger où je me vois. On dit que notre naissance est miraculeuse; mais l'éducation de notre enfance ne l'est pas moins; car les bêtes sauvages & les oiseaux auxquels on nous avoit donnés en proie, ont été nos seuls nourriciers; une louve nous a allaités, & un pivert a eu soin de nous nourrir de petites miettes qu'il portoit dans notre bouche. On garde encore le berceau dans lequel on nous avoit exposés sur le bord du grand fleuve; il est garni de lames de cuiyre, où l'on voit des caractères*

(a) Dont la certitude dépend de l'issue qu'aura le danger où je me vois. Il veut dire que, si ces choses merveilleuses sont vérita-

bles, le même dieu qui les a préservés si visiblement, ne manquera pas de le délivrer du danger où il se trouve.

à demi effacés , qui serviront peut-être un jour à nos parens d'enseignes de reconnoissance fort inutiles après notre mort. Numitor , frappé de ce discours , & jugeant par l'âge de Rémus que tout cela convenoit au tems de son aventure , ne chercha point à combattre une espérance qui le flattoit ; mais il tâcha de trouver le moyen d'en aller conférer secretement avec sa fille , qui étoit encore alors gardée très-étroitement.

Cependant Faustulus ayant appris la nouvelle de la prise de Rémus , & ayant su qu'Amulius l'avoit abandonné au ressentiment de Numitor , exhorte Romulus à aller à son secours , & lui découvre le véritable secret de leur naissance , dont il n'avoit fait encore que leur parler fort obscurément , ne leur en disant qu'autant qu'il en falloit pour leur élever le courage ; & sans perdre de tems , il prend le berceau & va le porter à Numitor. Comme il marchoit à grande hâte & plein de frayeur , à cause de la conjoncture qui pressoit , (a) cela donna du soupçon aux gardes du roi qui étoient aux portes d'Albe ; & s'étant coupé sur les questions qui lui furent faites , il ne put éviter qu'on n'apperçût ce qu'il portoit sous son manteau.

(a) Cela donna du soupçon aux gardes du roi qui étoient aux portes). Ce n'étoit pas la coutume de ces tems-là , que les rois eussent des gardes aux portes des villes ; c'est pourquoi

Denis d'Halicarnasse a eu soin de marquer qu'on craignoit alors à Albe la surprise de quelque ennemi , & que par cette raison le roi faisoit garder les portes.

Parmi ces gardes, il y en eut un par hasard qui ayant été du nombre de ceux à qui on avoit donné ces enfans à exposer, n'eut pas plutôt vu le berceau, qu'il le reconnut à la figure & aux caractères, & conjecturant aussitôt ce que ce pouvoit être, il alla sur l'heure même en avertir le roi, & lui mena Faustus, afin qu'il fût interrogé en sa présence. Faustus, dans un si grand danger, ne fut ni tout-à-fait troublé, ni tout-à-fait ferme; car il avoua véritablement que les enfans étoient en vie, mais il assura qu'ils païssoient des troupeaux loin d'Albe, & que pour lui il venoit porter ce berceau à Ilie, qui avoit souhaité souvent de le voir, afin d'être plus assurée de la vie de ses enfans.

Amulius fut si troublé, comme le sont ordinairement ceux que la crainte ou que la colere transporte, (a) qu'il envoya avec précipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor, lui demander s'il n'avoit point oui dire que les enfans de sa fille fussent en vie. Cet homme arrivant dans la maison de Numitor, le surprit presque comme il embrassoit Rémus; il le confirma dans ses espérances, l'exhorta à mettre la main à l'œuvre très-prompement, & voulut être lui-même

(a) Qu'il y envoya avec précipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor. Voilà la faute d'Amulius, & ce qui marque son trouble, d'avoir envoyé un homme de bien & un ami

particulier de Numitor. Il devoit plutôt envoyer un scélérat & un des instrumens de sa tyrannie: un homme de bien peut-il servir fidèlement un tyran?

de la partie ; il est vrai que le tems ne souffroit pas un plus long retardement , car Romulus étoit déjà près d'Albe , & une grande partie des citoyens étoient sortis de la ville pour s'aller joindre à lui , poussés par la crainte qu'ils avoient d'Amulius , & par la haine qu'ils lui portoient. Romulus amenoit aussi d'autres troupes , qu'il avoit distribuées par compagnies de cent hommes , chacune desquelles étoit conduite par un capitaine qui portoit une poignée de foin ou d'herbe attachée à une pique. Les Latins nomment ces fortes d'enseignes *manipulos* , d'où vient qu'encore aujourd'hui dans leurs armées on appelle *manipulares* , les soldats d'une même compagnie. Rémus donc gagnant ceux du dedans , & Romulus approchant avec ceux du dehors , le tyran surpris & incertain du parti qu'il devoit prendre , ne fut ni rien faire ni rien résoudre qui le pût sauver. Il fut pris & tué dans son palais.

La plupart de ces particularités , quoique confirmées par Fabius Piétor & par Dioclès , qui , à mon avis , a écrit le premier de la fondation de Rome , ne laissent pas d'être suspectes à quelques-uns , comme une fable inventée à plaisir pour servir de sujet de tragédie ; (a) mais on sera plus disposé à les croire ,

(a) Mais on sera plus disposé à les croire). Plutarque donne dans tous ses ouvrages des marques d'une grande crédulité , qui est rarement le défaut d'un bon esprit.

Elle venoit en lui d'un grand fond de superstition qui aveugle toujours , & ne laisse jamais la liberté de discerner la vérité d'avec le mensonge.

quand on pensera en général aux jeux de la fortune, qui fait tous les jours des choses si surprenantes, & que l'on considérera en particulier la grandeur des Romains, qui ne seroient, sans doute, jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit été toute miraculeuse & divine.

La mort d'Amulius ayant tout calmé, Rémus & Romulus ne voulurent ni demeurer dans Albe sans y avoir la souveraine autorité, ni accepter cette autorité pendant la vie de leur ayeul. Ils le rétablirent donc sur le trône; & après avoir rendu leurs devoirs à leur mere, & lui avoir fait toutes sortes d'honneurs, ils résolurent d'habiter à part & de bâtir une ville dans le même lieu où ils avoient été nourris; & c'est le prétexte le plus spécieux & le plus honnête dont ils pouvoient colorer leur sortie d'Albe. Mais il peut bien être aussi que ce fût plus par nécessité que par choix, parce que leurs troupes n'étant presque composées que d'esclaves fugitifs & de bannis, il falloit, ou qu'ils se résolussent à voir leur puissance entièrement détruite, s'ils congédioient ces troupes, ou qu'ils habitassent dans quelque lieu séparé pour les retenir. Car que les habitans d'Albe n'aient pas voulu se mêler avec un tas de bannis & d'esclaves, ni les recevoir comme citoyens, cela paroît assez par l'enlèvement des Sabines, que ces hommes ramassés ravirent, non pour assouvir une passion criminelle, mais malgré eux & à la dernière

extrémité,

extrémité , ne trouvant personne qui voulût leur donner des filles en mariage ; aussi portèrent-ils toute sorte d'honneur & de respect à celles qu'ils avoient enlevées , & les traitèrent comme leurs femmes.

Après cela , dès que leur ville eut commencé à prendre sa première forme , ils ouvrirent un refuge à tous venans , & l'appellerent le temple du dieu Asyle. (*a*) Tout le monde y étoit bien reçu ; (*b*) on ne rendoit ni l'esclave à son maître , ni le débiteur à son créancier , ni le meurtrier à son juge , & l'on foutenoit qu'Apollon lui-même avoit autorisé ce lieu de franchise par un oracle (*c*) formel. De cette manière , la ville fut bientôt peuplée , car elle n'étoit pas d'abord de plus de mille maisons ; mais cela n'arriva que dans la fuite. Quand il fut question de bâtir cette ville , il s'émut entre les deux frères un grand débat sur le lieu qu'ils devoient choisir ; Romulus ayant déjà bâti ce qu'on appelloit (*d*) *Rome quarrée* , vouloit qu'on pré-

(*a*) On ne fait pas quel dieu c'étoit qu'on honoroit sous ce nom d'*Asyle* ; il y a de l'apparence que c'étoit Apollon.

(*b*) On ne rendoit ni l'esclave à son maître . Denys d'Halicarnasse écrit pourtant qu'on ne recevoit à cet asyle que les hommes libres ; mais je doute de cette particularité. Un homme qui veut s'agrandir à toute force aux dépens de ses voisins , n'y regarde pas de si près.

(*c*) Il falloit bien sauver par l'autorité d'un dieu ce que cette action avoit d'horrible ; & l'histoire prouve que l'on ne s'est jamais départi de cet usage en aucun tems , dans toutes les occasions où il a fallu colorer l'atrocité d'un crime , ou porter les simples à le commettre.

(*d*) C'étoit un fort que Romulus avoit bâti sur le mont Palatin , à la place de l'ancien.

férât cette place à toute autre ; (a) & Rémus avoit marqué sur le mont Aventin un lieu fort d'affiette , qui à cause de lui fut appellé *Rémonius* , & qu'on nomme aujourd'hui *Rignarium*. Après plusieurs disputes , ils convinrent enfin de remettre leur différent au vol des oiseaux. S'étant donc assis chacun à part pour les contempler , on dit que Rémus vit six vautours , & que Romulus en vit douze. (b) D'autres prétendent que Rémus vit véritablement les siens , & que Romulus usa d'abord de supercherie & de mensonge , & qu'il ne vit effectivement paroître ces douze vautours que quand Rémus se fut rapproché de lui. Quoi qu'il en soit , delà vient que les Romains se servent particulièrement des vau-

(a) *Et Rémus avoit marqué sur le mont Aventin*). Comme Romulus avoit bâti un fort sur le mont Palatin , Rémus en avoit bâti un autre sur l'Aventin ; ainsi il s'agissoit entr'eux de voir qui donneroit son nom à la ville , & qui en seroit le maître ; tout étoit décidé par ce seul point.

(b) *D'autres prétendent que Rémus vit véritablement les siens , & que Romulus usa d'abord de supercherie & de mensonge*). C'est le sens de ce passage de Plutarque. Denys d'Halicarnassé , qu'il a copié , s'explique plus au long ; car il dit que , dès que les deux freres eurent pris leur poste , Romulus , par impa-

tience & par envie , ou peut-être par l'inspiration d'un dieu , avant que d'avoir rien vu , envoya dire à son frere qu'il n'avoit qu'à venir. Pendant ce message , Rémus vit six vautours ; & quand il fut au lieu où étoit son frere , il lui demanda ce qu'il avoit vu ; Romulus ne fut que répondre ; mais en même tems il apperçut douze vautours ; & se tournant du côté de Rémus : *Qu'ai-je affaire du passé* , lui dit-il ? *voilà qui me donne la victoire* , &c. Romulus prenoit pour lui seul ces oiseaux , qui pouvoient être aussi pour son frere , puisqu'il ne les avoit apperçus qu'après que Rémus se fut rapproché de lui.

tours dans leurs augures. Il est vrai qu'Hérodote de Pont écrit qu'Hercule étoit ravi quand un vautour lui apparoissoit au commencement de quelque entreprise. (a) En effet, le vautour est le moins mal-faisant de tous les animaux ; il ne gâte rien de tout ce que les hommes peuvent planter, émer ou nourrir ; il ne vit que de chair morte, ne tue ni ne blesse aucun animal vivant, & s'abstient même des oiseaux morts, à cause de la conformité du genre ; au lieu que l'aigle, la chouette & l'épervier tuent & mangent ceux même de leur espèce ; & comme di'Eschile, *comment se peut-il que l'oiseau qui mange un autre oiseau, ne soit pas impur ?* D'ailleurs, tous les autres oiseaux se présentent incessamment à nos yeux, (b) & le vautour est si rare, que nous n'avons jamais trouvé ses petits ; c'est même cette grande rareté qui a fait croire aisément à quelques-uns, que ce sont des oiseaux de passage qui viennent des pays éloignés ; (c) mais les devins assurent que ce qui

(a) *En effet, le vautour est le moins mal-faisant de tous les animaux*). On l'a appelé par cette raison *le plus juste des oiseaux*. Umbrilius, le plus savant des augures, a écrit qu'il fait d'ordinaire trois œufs ; qu'il en prend un pour faire autour de son aire une espèce de lustration pour le salut des deux autres, & qu'il le jette ensuite.

(b) *Et le vautour est si rare, que nous n'avons jamais trou-*

vé ses petits). *Nidos nemo atigit*, dit Pline, *personne n'a jamais trouvé son aire*. C'est ce qui a fait croire qu'ils venoient d'un autre pays, mais faussement ; ils font leurs petits sur des rochers inaccessibles.

c) *Mais les devins assurent qu ce qui n'est ni ordinaire n naturel, est envoyé par un providence particulière des cieux*). Ceci est très-vrai ; mais cela ne fait rien ici pour

n'est ni ordinaire ni naturel, est envoyé par une providence particulière des dieux, qui veulent avertir les hommes des choses futures.

Quand Rémus fut la tromperie qu'on lui avoit faite, il en fut fort irrité; & comme Romulus faisoit creuser les fondemens des murailles dont il vouloit environner sa ville, il se moqua du travail, empêcha les travailleurs; (a) & ajoutant enfin l'insulte à la raillerie, il sauta le fossé par mépris. (b) Romulus, piqué de cette injure, le tua sur le champ; d'autres lisent que ce fut un de ses gardes, appelé *Cler*, qui le frappa. Faustulus & son frere Pistenus qui lui avoit aidé à élever Romulus, furent aussi tués dans ce désordre. Celer s'enquit dans la Toscane, &

les vautours. Il n'est pas surprenant que Romulus ait vu de ces oiseaux la veille d'un combat; les anciens Naturalistes débitent que les vautours sentent par avance où il y aura des corps morts & qu'ils y volent des deux ou trois jours auparavant; ce qui est très-ridicule: les vautours ne sentent point où il y aura des corps morts, mais ils sentent où il y a beaucoup de troupes assemblées: car cette quantité de monde produit beaucoup d'immondices, & cause une grande effusion de viandes; ce qui attire les vautours comme les corbeaux.

(a) Et ajoutant enfin l'i-

ulte à la raillerie, il sauta le fossé par mépris). Car en sautant le fossé, il dit: *L'ennemi le sautera aussi facilement.* Celer répondit, en le frappant: *Mais nos citoyens repousseront cet ennemi plus facilement encore.* Cette insulte de Rémus étoit d'un augure terrible pour Rome, & il falloit la repousser à quelque prix que ce fut, pour rectifier cet augure.

(b) Romulus, piqué de cette injure, le tua sur le champ). D'autres assurent qu'il fut tué dans la mêlée, contre l'ordre de Romulus, qui fut si affligé de sa mort, qu'il se seroit tué lui-même si on ne l'en eût empêché.

depuis ce tems-là, les Romains ont appelé de son nom ceux qu'ils ont connus prompts & légers; jusques-là que Quintus Métellus ayant donné au peuple un combat de gladiateurs fort peu de jours après la mort de son pere, fut surnommé *Celer*, à cause de la grande diligence avec laquelle il avoit fait de si grands préparatifs. Romulus enterra son frere & ses deux nourriciers dans le lieu appelé *Remonia*, sur l'Aventin, & se mit ensuite à bâtir sa ville; (a) mais auparavant il fit venir des hommes de Toscane, qui, avec toutes les cérémonies & selon leurs usages, lui enseignèrent ce qu'il falloit pratiquer en cette occasion, tout de même que dans les plus grands mysteres. On creusa un fossé autour du lieu qu'on appelle présentement le *Comice*; on y jeta (b) les prémices de toutes les choses que les hommes mangent légitimement comme bonnes, & naturellement comme nécessaires, (c) & chacun y ajouta une poi-

(a) *Mais auparavant il fit venir des hommes de Toscane*). Les anciens Etrusques, ou Toscans, étoient très-versés dans l'art des augures & les cérémonies religieuses, qui leur avoient été apprises par Tages qui avoit été instruit par Mercure. Ce Tages étoit né d'une motte de terre. Voyez Ovide, liv. 15, des *Métamorphoses*, vers 553 & suivans.

(b) Pour marquer que l'abondance regneroit dans la ville.

(c) *Et chacun y ajouta une poignée de terre qu'il avoit apportée du pays d'où il étoit venu*). Voilà une plaisante imagination! pourvu qu'ils conservassent une poignée de terre de leur pays, ils croyoient n'avoir pas quitté leur patrie. Ovide ne dit pourtant pas que ce fût de la terre que chacun eût apportée de son pays, mais de la terre qu'on prenoit du pays voisin, & de *vicino terra petita solo*; ce qui étoit fait pour marquer que Rome sub-

gnée de terre qu'il avoit apportée du pays d'où il étoit venu. Ce fossé est appelé *Monde*, du même nom que l'Univers. Après cela, tout autour de ce fossé on tire avec un aiguillon, une ligne qui marque l'enceinte de la ville; & le fondateur mettant un soc d'airain à une charrue, & y attelant (a) un bœuf avec une vache, trace lui-même un profond sillon sur la ligne qu'on a tirée; & il y a des gens après lui qui ont soin (b) de ranger du côté de la ville toutes les mottes de terre que le soc élève, & de n'en laisser aucune en dehors. Cette ligne, où l'on a fait le sillon, marque le circuit des murailles, (c) & on l'appelle proprement *Pomœrium*, par un retranchement de lettres, au lieu de *Postmœrium*, parce qu'elle est derrière le mur ou après le mur. Dans l'endroit où l'on veut faire les portes, on suspend la charrue, & on la porte sans continuer le sillon; car les Romains estiment que les murailles sont sacrées; & si les portes l'étoient aussi, ils ne pourroient sans scrupule y faire passer ni les

jugeroit les pays voisins, & qu'elle seroit enfin la maîtresse du monde.

(a) Pour marquer la fécondité par les mariages. On immoloit après cela des bœufs, afin que rien ne détruisît cet augure.

(b) Pour marquer que ces murailles ne seroient jamais dissipées.

(c) Et on l'appelle pro-

prement *POMÆRIUM*). Ce passage de Plutarque prouve que l'espace que les Romains appelloient *Pomœrium*, étoit en dedans derrière les murailles, & non pas en dehors, comme beaucoup de gens l'avoient cru; car il ne se contente pas de dire que cet espace est derrière le mur, il ajoute, ou après le mur.

choses nécessaires qui doivent entrer dans la villes, ni les impures qui en doivent sortir.

(a) Tous les auteurs conviennent que cette

(a) *Tous les auteurs conviennent que cette cérémonie de la fondation de Rome se fit le 21 d'Avril*). Tous conviennent du jour, mais non pas de l'année; car Varron, le plus savant des Romains, prétendoit que ce fut la troisième année de la sixième olympiade, 752 ans avant Pere chrétienne; & les autres, la première de la septième, deux ans plus tard. Cicéron loue Varron d'avoir découvert l'âge de sa patrie; *tu atatem patriæ aperuisti*. Cependant c'est la dernière qui est la plus suivie; c'est celle de Denys d'Halicarnasse, le plus exact de tous les auteurs de l'histoire Romaine; c'est celle de Solin; c'est celle qu'a embrassée Eusebe, & enfin c'est celle qui s'accorde le mieux avec les sentimens des chronologistes modernes les plus habiles. Scaliger penche pourrât plutôt pour le sentiment de Varron. Au lieu du 21 d'Avril, il y a dans le texte, *le onzième des Calendes de Mai*; & il faut expliquer en passant cette manière de date. Les mois des Romains étoient des mois lunaires, & on comptoit par Nones, Ides & Calendes. Le jour des Nones étoit le premier quartier, & les Ides le jour de la pleine lune; c'est-à-dire, que de-

puis les Nones jusqu'aux Ides, il y avoit toujours huit jours entiers: quand les Nones étoient le 5 du mois, les Ides étoient le 13; & quand les Nones étoient le 7, les Ides étoient le 15, c'est-à-dire, que les Nones étoient le neuvième jour avant les Ides; & ce fut ce qui leur donna le nom; & l'on comptoit toujours avant les Nones & avant les Ides; *le premier, le 2, le troisième jour avant les Nones, ou avant les Ides d'un tel mois*, c'est-à-dire, *le premier, le second, le troisième jour avant le premier quartier, ou avant la pleine lune*; & les Ides étoient ainsi appelées, ou du mot toscan *iduaré*, qui signifie *partager*, ou du mot grec *εἰς ὅσον*, *face*, parce que ce jour-là on voit toute la face de la lune. Pour ce qui est des Calendes, c'étoit le premier du mois, le premier de la lune; & on lui donnoit ce nom de l'ancien mot *calare*, *indiquer*, *publier*, parce que ce jour-là le pontife publioit quels jours seroient les Nones & les Ides. Depuis les Ides, c'est-à-dire, depuis la pleine lune jusqu'aux Calendes du mois suivant, c'est-à-dire, jusqu'à la nouvelle lune, il y a tantôt quinze & tantôt seize jours, que l'on comptoit par rapport à ce

cérémonie de la fondation de Rome se fit le 21 Avril, jour que les Romains fêtent encore, l'appellant le jour natal de leur ville. Au commencement ils n'y sacrifioient, dit-on, rien qui eût vie, estimant qu'une fête consacrée à la naissance de leur patrie, devoit se conserver pure & nette, sans être souillée de sang. (a) Il est vrai qu'avant la fondation de Rome, ils célébroient ce même jour-là une certaine fête pastorale, qu'ils appelloient (b) *Palilia*; (c) mais aujourd'hui les mois

premier du mois suivant, comme ici, le onzième des *Calendes de Mai*, c'est-à-dire, le onzième jour avant le premier de Mai; ce qui est justement le 21 d'Avril. Et pour savoir le quantième des *Calendes* est tel jour qu'on voudra de nos mois, il ne faut qu'ajouter deux avec le jour du mois: par exemple, je veux savoir comment je mettrois le 21 d'Avril, pour dater à la maniere des Romains par *Calendes*, il faut savoir que le mois d'Avril a trente jours; depuis vingt-un jusqu'à trente, il y a neuf jours; j'ajoute deux, c'est donc le onzième des *Calendes de Mai*. Tout de même, si je veux savoir le quantième de notre mois est le 11 des *Calendes de Mai*, Avril a trente jours; il faut ôter deux de onze, reste neuf; donc le onzième des *Calendes* est le neuvième jour avant le 30 d'Avril, & par conséquent: c'est le 21.

(a) Il est vrai qu'avant la fondation de Rome, ils célébroient ce même jour une certaine fête pastorale appelée *PALILIA*). Denys d'Halicarnasse écrit pourtant qu'on ne sauroit assurer avec certitude si les Romains célébroient cette fête auparavant, & s'ils la choisirent comme un jour heureux pour bâtir leur ville, ou s'ils l'instituerent alors.

(b) Fête de Pales, déesse des bergers, & la même que Vesta, c'est-à-dire, la Terre.

(c) Mais aujourd'hui les mois des Romains répondent si mal aux mois des Grecs). Si du tems de Plutarque on ne pouvoit concilier & ajuster les mois des Romains avec ceux des Grecs, pour trouver ce que les jours des uns étoient pour les autres, nous devons avoir aujourd'hui beaucoup plus de peine à ajuster les mois des Grecs avec ceux des Romains & avec les nôtres; puisqu'on doute même très-souvent à

des Romains répondent si mal aux mois des Grecs, qu'il seroit très-difficile de marquer précisément ce jour. On assure pourtant que ce fut certainement le (a) trentième de notre mois, (b) & qu'il y eut ce jour-là une éclipse de soleil, qu'on prétend être celle qui fut remarquée (c) par le poëte Antimachus de Téos (d), la troisième année de la sixième olympiade. Mais Varron, qui étoit le plus savant des Romains dans l'histoire, (e) avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui étant grand philosophe & grand mathématicien, se mêloit par curiosité de tirer des horoscopes par le moyen des tables astronomiques, & passoit pour le plus habile

quel de nos mois répondent précisément les mois des Grecs.

(a) C'est-à-dire, le 30 du mois grec, qui répond au mois d'Avril; & l'on prétend que c'est le mois Élaphebolion.

(b) *Et qu'il y eut ce jour-là une éclipse de soleil*. C'est le véritable sens de ce passage; il y a dans le grec; *Et qu'il y eut ce jour-là une conjonction éclipique de la lune avec le soleil*; ce qui ne signifie pas, *il y eut ce jour-là une éclipse de lune*; car le trentième du mois, lorsque la lune est en conjonction; il est impossible qu'il y ait une éclipse de lune; puisqu'alors la lune se trouve entre le soleil & nous; mais il peut y avoir une éclipse de soleil

sous la conjonction, la lune venant à se trouver justement dans l'éclipique, comme Plutarque le dit ici.

(c) *Par le poëte Antimachus de Téos*. C'est celui que d'autres font Clarien ou Colophonien, & qui vivoit du tems de Platon.

(d) Téos, ville de l'Asie mineure, dans une presqu'île vis-à-vis de Chio.

(e) *Avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui étoit grand philosophe & grand mathématicien*. Ce Tarrutius étoit aussi l'ami de Cicéron, qui parle de lui dans le second liv. de sa Divinat. *Lucius quidem Tarrutius Firmianus familiaris noster, in primis Chaldaicis rationibus eruditus, &c.*

de ce tems-là. Il lui propofa de trouver le jour & l'heure de la naiffance de Romulus, en remontant depuis les actions connues, comme on fait par les analyfes les réfolutions des problêmes de géométrie : (a) car il foutenoit qu'un art, qui, fur une naiffance donnée, peut prédire la vie qui fuivra, peut & doit, à plus forte raifon, fur une vie connue, démêler précifément le point de la naiffance qui a précédé. Tarrutius fit ce que Varron fouhaitoit. Après avoir confidéré les inclinations & les actions de Romulus, le tems de fa vie & le genre de fa mort, & comparé tous ces accidens enfemble, (b) il prononça hardi-

(a) *Car il foutenoit qu'un art, qui, fur une naiffance donnée, peut prédire la vie qui fuivra, peut & doit, à plus forte raifon.* Cela eft indubitable; fi l'astrologie pouvoit l'un, elle pourroit auffi l'autre; mais ces deux chofes lui font également impossibles, comme les philofophes les moins éclairés l'ont reconnu; & il n'y a rien de plus frivole que tous les fondemens qu'on a voulu donner à cette science, que la vanité & la curiosité des hommes ont feules introduite & confervée malgré les loix. Il eft pourtant toujours plus sûr de faire de ces horoscopes rétrogrades; car fur des actions connues, un astrologue peut prononcer hardiment fur le tems de la conception & de

la naiffance; qui eft-ce qui le démentira?

(b) *Il prononça hardiment qu'il avoit été conçu la premiere année de la seconde olympiade.* Cela s'accorde avec la tradition de tous les auteurs qui ont écrit que Romulus fonda Rome à l'âge de dix-huit ans, la premiere année de la septième olympiade, regna trente-fept ans, & qu'il mourut à cinquante-cinq; car fi Romulus avoit dix huit ans quand il fonda Rome, la premiere année de la septième olympiade, il s'ensuit delà qu'il étoit né la troisième année de la seconde, & par conféquent, qu'il avoit été conçu l'année d'auparavant, qui étoit, non la premiere, mais la seconde de la même olympiade: &

ment, comme une chose très-certaine, qu'il avoit été conçu la première année de la seconde olympiade, (a) le vingt-troisième jour du mois, que les Egyptiens appellent (b) *Choiak*, vers la troisième heure du jour, à laquelle il y eut une éclipse entière de soleil; qu'il vint au monde le vingt-unième du mois (c) *Thot*, environ le soleil levant, & qu'il fonda Rome le neuvième du mois appelé (d) *Pharmouthi*, entre les deux & trois heures; car ces gens-là prétendent qu'il y a un certain tems fixe qui gouverne la fortune des villes comme celle des hommes; & que par la position & les différens aspects des astres, on peut le découvrir jusqu'au premier moment de leur fondation: & peut-être que toutes ces choses, & autres semblables, réjouiront plus le lecteur par leur nouveauté

ce qui le confirme, c'est que cette année-là il y eut, à ce que prétendent les astronomes, une grande éclipse de soleil, le onzième du mois Athyr, qui répond au 7 de Novembre; au lieu que la première année de cette seconde olympiade, il n'y en eut aucune, comme l'assurent les mêmes astronomes. Mais on oppose qu'il n'y a pas d'apparence qu'à dix-huit ans, Romulus eût pu faire ce qu'on dit qu'il avoit fait; que les anciens qui ont parlé de l'âge de Romulus, ont suivi mal-à-propos le calcul de Tarrutius, qui avoit tra-

vaille sur des tables fort imparfaites; & l'on prétend que Romulus fut conçu cinq ans auparavant, l'an du monde 3172, le 4 du mois d'Avril, où il y eut une éclipse de soleil; par-là Romulus avoit vingt-trois ans quand il fonda Rome, & mourut à soixante ans.

(a) *Le vingt-troisième jour du mois, que les Egyptiens appellent CHOI AK*). Tarrutius comptoit par mois Egyptiens, parce qu'il suivoit l'astrologie Egyptienne.

(b) Décembre.

(c) Septembre.

(d) Avril.

& par leur curiosité, qu'elles ne le rebute-
ront par leur peu de vraisemblance.

Lorsque la ville fut achevée, Romulus choisit toute la jeunesse qui étoit en état de porter les armes, & en composa des corps, qu'il appella (a) *Légions* à cause de ce choix. (b) Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied, & de trois cens chevaux. Sur le reste, qui fut appelé peuple, il prit cent des principaux & des plus gens de bien, qu'il créa conseillers, les honorant du nom de *Patriciens*, & donnant à leur assemblée celui de *Sénat*, (c) qui signifie proprement *le Conseil des Anciens*. (d) On veut que ces conseillers aient été appelés *Patriciens*, ou parce qu'ils étoient peres d'enfans li-

(a) *Legere*, d'où vient légion, signifie choisir.

(b) *Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied, & de trois cens chevaux*. Il falloit que le peuple de Romulus se fût bien augmenté pendant qu'il bâtissoit Rome; s'il est vrai, comme Denys d'Halicarnasse le rapporte, que ceux qui entreprirent cet ouvrage avec lui, n'étoient en tout qu'environ trois cens chevaux & trois mille hommes de pied.

(c) *Qui signifie proprement le conseil des anciens*. Selon la coutume des Grecs & des rois d'Orient; car, comme dit Denys d'Halicarnasse, les anciens rois n'exerçoient pas

sur leurs peuples une autorité absolue & indépendante, mais ils se gouvernoient en tout par le conseil des principaux de leur royaume, de ceux qui étoient les plus sages & les plus âgés, comme on le voit dans les poésies d'Homere & dans l'histoire des Juifs.

(d) *On veut que ces conseillers aient été appelés Patriciens*. Les Patriciens n'étoient pas seulement les sénateurs, c'étoit tout le corps des nobles que Romulus avoit séparés du peuple, comme cela s'observoit chez les Athéniens. Les sénateurs étoient appelés peres, & leurs enfans étoient du corps des Patriciens.

bres, (a) ou parce qu'ils pouvoient eux-mêmes montrer leurs peres ; ce que très-peu de ceux qui s'étoient les premiers ramassés autour de Romulus auroient pû faire, ou enfin à cause du droit de patronat : car c'est ainsi qu'ils appelloient & qu'ils appellent encore, la protection que les grands donnent aux petits. Ils croient même que ce mot est venu d'un de ceux qui suivirent Evandre en Italie, qui étoit nommé *Patron*, & qui s'étant trouvé fort charitable, laissa son nom à cet office d'humanité. (b) Mais il y a plus d'apparence que Romulus leur donna ce nom, parce qu'il prétendoit, comme cela étoit juste, que les plus riches & les plus puissans devoient avoir un soin paternel des pauvres & des petits ; & que les petits, bien loin de craindre les grands &

(a) *Ou parce qu'ils pouvoient montrer leurs peres ; ce que très-peu de ceux, &c.* Pour preuve de cela, on alléguoit que toutes les fois que les rois faisoient assembler les patriciens, le héraut les appelloit par leur nom & par celui de leur pere, & quand ils faisoient assembler le peuple, on l'appelloit avec une espèce de cors ; mais Denys d'Halicarnasse fait voir qu'on n'employoit ce cors que pour une plus grande diligence, & nullement par mépris : comment auroit-on pu appeller tout un peuple par nom & surnom ?

(b) *Mais il y a plus d'apparence que Romulus leur donna ce nom.* Denys d'Halicarnasse écrit que Romulus ne fit que donner le nom & changer la chose en mieux ; car il assure qu'elle subsistoit avant lui, puisqu'elle avoit été en usage en Thessalie & chez les premiers Athéniens. Mais il y avoit une très-grande différence entre ces cliens des Athéniens & des Thessaliens & ceux des Romains : les premiers étoient des esclaves, & les nobles étoient plutôt leurs tyrans que leurs protecteurs.

d'être fâchés de leurs honneurs & de leurs prééminences, devoient les honorer & avoir recours à eux avec toute sorte de douceur, d'amitié & de confiance, en les appelant leurs peres, & en les tenant véritablement pour tels. Aussi voit-on encore aujourd'hui que les sénateurs sont appelés *seigneurs* par les étrangers, & que les Romains seuls les appellent *peres conscripts*, d'un nom très-honorable & d'une très-grande dignité, sans aucun mélange d'envie. Au commencement ils les appelloient simplement *peres*; mais ensuite le nombre des sénateurs s'étant considérablement augmenté, ils commencèrent à les nommer (a) *peres conscripts*, Romulus ayant voulu distinguer le sénat d'avec le peuple par un nom si vénérable.

(b) Après cet établissement, il partagea

(a) C'est-à-dire, *peres ajoutés*.

(b) Après cet établissement, il partagea encore le peuple en deux bandes; il nomma les plus apparens, *patrons*. Plutarque se trompe ici; Romulus ne prit point du tout les patrons parmi le peuple. Comment le peuple auroit-il pu remplir les devoirs des patrons, & comment un particulier se feroit-il soumis à un autre particulier, quoique plus riche? Romulus sépara les nobles d'avec le peuple; d'une partie de ces nobles ou patriciens, il fit des sénateurs; & de l'autre

partie il fit des patrons; car au commencement il n'y avoit point de patron qui fût sénateur; c'étoient deux fonctions entièrement distinctes & séparées; & la justice vouloit que cela fût ainsi, parce que les sénateurs étoient alors les seuls juges; car rien n'étoit capable de mettre le désordre dans le sénat, que les affaires des cliens qui auroient intéressé les sénateurs même. Pour sauver Plutarque, il faut croire qu'il entend ici par le peuple, tous les citoyens qui n'étoient pas du corps des sénateurs.

encore le peuple en deux bandes ; il nomma les plus apparens, *patrons*, c'est-à-dire protecteurs ; & les autres, il les appella *cliens*, comme nous dirions serviteurs ou courtifans assidus & fideles, & établit entre eux une merveilleuse intelligence & une très-étroite union, qui avoient pour fondement des obligations réciproques ; car d'un côté les patrons expliquoient le droit à leurs cliens, les défendoient en justice, & étoient leur conseil & leur appui ; & de l'autre les cliens faisoient la cour à leurs patrons, leur portoient toute sorte d'honneur & de respect, & (a) leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles. (b) Il n'y avoit ni loi, ni magistrat qui pût obliger un client à porter temoignage contre son patron, ni un patron contre son client. (c) Tous ces droits ont subsisté dans leur

(a) *Leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles*). Ils fournissoient aussi aux frais de leurs procès, payant pour eux les amendes, & ils contribuoient, comme les proches parens, aux dépenses auxquelles les engageoient les charges & les emplois.

(b) *Il n'y avoit ni loi ni magistrat qui pût obliger un client à porter temoignage contre son patron*). Si quelque client ou patron manquoit à quelqu'un de ces devoirs, il étoit sujet à la loi des traîtres, que Romulus

fit en même tems, par laquelle tout patron & tout client infideles étoient maudits, & chacun avoit la liberté de les tuer.

(c) *Tous ces droits ont subsisté dans leur entier*). Pendant l'espace de six cens vingt ans, jusqu'au tribunat de Caius Gracchus qui alluma le flambeau de la discorde dans Rome. Au reste, il faut se souvenir que les patriciens n'avoient pas seulement le peuple de Rome pour client, mais des colonies, des villes & des illes entieres, qui se mettoient sous le patronage

entier. (a) Le seul changement qu'on y a fait dans la suite, c'est qu'on a trouvé que c'étoit une chose honteuse & lâche, que les grands reçussent de l'argent des petits.

(b) L'entreprise de l'enlèvement des Sabines, si l'on en croit Fabius Pictor, fut exécutée le quatrième mois de Rome bâtie. Il y a des écrivains qui assurent que Romulus qui aimoit naturellement la guerre, & qui d'ailleurs avoit en tête certains oracles qui lui avoient prédit que sa ville parviendroit au comble de la grandeur, si elle étoit nourrie dans les armes & dans les combats, chercha à commettre cet acte d'hostilité contre les Sabins. Pour le confirmer, ils alleguent qu'il ne ravit pas un grand nombre de Sabines, mais trente seulement, comme un homme qui avoit plus besoin de guerre que de mariage. Mais c'est à quoi il n'y a nulle apparence de vérité. Il est bien plus vraisemblable que Romulus voyant

de tel patricien qu'il leur plaisoit de choisir; & le sénat même avoit tant de considération pour cette dépendance, qu'il renvoyoit souvent ces villes plaider devant leurs patrons, dont il confirmoit les jugemens.

(a) *Le seul changement que l'on y a fait dans la suite*. Je ne sais en quel tems les patrons ont cessé de recevoir de l'argent de leurs cliens; je crois qu'ils en ont toujours reçu des cliens étrangers, & que ce changement

ne fut fait qu'en faveur des cliens de Rome.

(b) *L'entreprise de l'enlèvement des Sabines, si l'on en croit Fabius, fut exécutée le quatrième mois de Rome bâtie*. Cneius Gellius écrit, avec plus de vraisemblance, que ce fut la quatrième année; car quelle apparence qu'une ville, qui ne venoit, pour ainsi dire, que de naître, entreprît une action si hardie, qui devoit lui attirer des ennemis si dangereux?

Rome toute remplie d'étrangers, (a) dont le plus petit nombre, qui étoit de ceux qui avoient des femmes, méprisoit extrêmement le plus grand, qui n'étoit qu'un mélange confus de misérables & de gens sans nom, &, par mépris, faisoit justement craindre que leur union ne fût pas de longue durée, espéra de prévenir ce désordre par le moyen des alliances, que cet enlèvement leur donneroit lieu de faire avec les Sabins, après qu'ils auroient appaisé leurs femmes.

Quoi qu'il en soit, voici la manière dont il s'y prit. Premièrement, il fit courir le bruit qu'il avoit trouvé sous terre (b) l'autel

(a) *Dont le plus petit nombre, qui étoit de ceux qui avoient des femmes, méprisoit extrêmement le plus grand.* Plutarque ne parle pas ici du mépris des voisins; il recherche une cause moins étrangère & plus prochaine; il parle du mépris que les plus considérables d'entre ces premiers Romains, avoient pour les autres qui n'étoient que des misérables & des esclaves fugitifs. Le mépris des voisins qui auroient refusé de faire alliance avec ce peuple naissant, pouvoit bien l'empêcher de durer longtemps; car un peuple d'hommes ne peut durer qu'un âge d'homme; mais il ne pouvoit y faire naître la division, s'il avoit été d'ailleurs bien uni; & c'est cette divi-

sion que Romulus craignoit, comme en effet elle étoit le plus à craindre. Le mal qui pouvoit naître du mépris des voisins, étoit un mal éloigné, au lieu que l'autre étoit un mal présent ou très-prochain. D'ailleurs, le mépris des citoyens comprend aussi nécessairement le mépris des voisins; car si ces misérables étoient méprisés par ceux qui étoient du même corps, & qui avoient besoin d'eux pour se maintenir, comment ne l'auroient-ils pas été par leurs voisins qu'ils avoient quittés, & parmi lesquels ils avoient leurs maîtres?

(b) *L'autel d'un certain dieu qu'on appelloit Confus.* Il étoit défendu de divulguer le véritable nom de ce dieu; on ne le désignoit que

d'un certain dieu qu'on appelloit *Consus* ; soit que ce fût le dieu du conseil , car les Romains appellent *conseil* , les assemblées où l'on délibère , & *consuls* , les premiers magistrats , comme conseillers ; (a) soit que ce fût *Neptune Equestre* , car cet autel est dans le grand (b) cirque , & on le tient toujours enterré , excepté pendant les jeux où se font les courses de chevaux. D'autres disent en général que les conseils devant être tenus secrets , c'est avec beaucoup de raison que l'autel du dieu qui les donne , est tenu couvert & caché.

Quand ce bruit fut répandu , Romulus fit publier par-tout qu'un certain jour il feroit un sacrifice solennel , qui feroit suivi d'une grande fête , où l'on célébreroit des (c) jeux. On accourut de tous côtés à ce spectacle. Romulus , vêtu d'une robe de pourpre & accompagné des principaux de la ville , étoit assis au lieu le plus éminent. Le signal étoit , quand , en se levant , il prendroit les pans

par ce nom qui marquoit un attribut ; car *Consus* n'est pas le nom propre.

(a) Soit que ce fût *Neptune Equestre* . On honoroit Neptune sous le nom d'*Equestris* , ou *Hippius* , de *Neptune Cavalier* , en mémoire de ce qu'il avoit enseigné l'art de dompter les chevaux ; mais cet autel enterré ne pouvoit être l'autel de Neptune ; car ni les Grecs ni les étrangers n'ont jamais enterré l'autel

de ce dieu. L'autel étoit dédié au dieu *Consus* , & les jeux étoient célébrés en l'honneur de Neptune.

(b) C'est-à-dire , dans la place où Ancus Martius fit ensuite le grand cirque pour les courses des chevaux & des chariots , entre le mont Palatin & l'Aventin.

(c) Car les jeux faisoient partie de la dévotion des Romains , aussi bien que des Grecs.

de sa robe, & s'en envelopperoit. Ses soldats, qui avoient les yeux sur lui, n'apperçurent pas plutôt ce signal, que tirant leurs épées & s'élançant avec de grands cris, ils enleverent les filles des Sabins, & laisserent les hommes prendre la fuite sans les poursuivre.

Quelques-uns assurent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnerent chacune leur nom à une tribu; mais (a) *Valerius Antias* dit, qu'il y en eut cinq cens vingt-sept, (b) & *Juba*, six cens quatre-vingt-trois, & toutes filles, ce qui étoit très-considérable pour justifier Romulus, & pour faire voir sa bonne intention; car on ne trouva dans ce grand nombre qu'une seule femme, nommée *Herfille*, qu'ils prirent par mégarde, & qui ensuite servit uniquement à faire leur paix, en persuadant aux Sabins que ce n'étoit ni par débauche, ni par insolence, qu'ils s'étoient portés à cet excès, mais par un violent desir de s'unir avec eux par les liens les plus forts & les plus indissolubles. Cette *Herfille* fut mariée à *Hostilius*, qui étoit le plus considérable parmi

(a) Il avoit fait des annales que *Tite-Live* suit quelquefois.

(b) *Et Juba*, six cens quatre-vingt-trois.) C'est le nombre qu'a suivi *Denys d'Halicarnasse*. *Juba* étoit le fils du roi de *Mauritanie*, qui fut vaincu par *César*. Ce fils, qui étoit alors fort jeune,

fut mené en triomphe; sa captivité lui fut très-heureuse, car il fut si bien élevé, qu'il devint excellent historien. *Auguste* lui donna une grande partie de la *Gétulie*, avec les états de *Bocchus* & de *Bogud*, & lui fit épouser *Cléopâtre*, fille d'*Antoine*.

les Romains, ou, selon d'autres, à Romulus même, qui en eut deux enfans, une fille qu'il nomma *Prima*, parce qu'elle naquit la première, & un fils qu'il appella *Aollius*, (a) à cause de ce peuple qu'il avoit ramassé de toutes parts. Dans les siècles suivans on nomma cet Aollius, *Abillius*, comme l'écrivit (b) Zénodotus le Trézénien, qui trouve en cela beaucoup d'auteurs qui le contredisent.

Parmi ces ravisseurs, il y eut, dit-on, une troupe de soldats qui emmenaient une Sabine d'une taille & d'une beauté au-dessus de toutes les autres. Quelques-uns des principaux les ayant rencontrés, voulurent la leur ôter; mais ils se mirent à crier qu'ils menaient cette belle fille à *Talassius*, qui étoit un jeune homme d'une très-grande réputation & d'un fort grand mérite. Quand les autres eurent entendu que c'étoit pour lui, ils leur en témoignèrent leur satisfaction par leurs applaudissemens & par leurs louanges; il y en eut même qui les suivirent en répétant à haute voix le nom de *Talassius*, pour la bienveillance qu'ils lui portoient; & parce que cette fille rendit son mari fort heureux, depuis ce tems-là, jusqu'à aujourd'hui, les Romains chantent aux noces *Talassius*, comme les Grecs chantent *Hymenée*. Mais je me souviens que *Sestius Sylla* de Carthage, homme également fa-

(a) Car en grec *aoellées* signifie des gens assemblés.

(b) Qui avoit écrit l'histoire des Umbres.

vorisé des Muses & des Graces, me disoit autrefois, que *Talassius* étoit le mot que Romulus avoit donné à ses soldats pour l'enlèvement des Sabines; que tous ceux qui en emportoient quelqu'une, crioient *Talassius*; & que delà cette coutume s'est conservée aux noces. Cependant la plupart des auteurs croient, & Juba est même de cette opinion, que ce mot n'étoit qu'une exhortation qu'on faisoit aux mariées d'aimer le travail, qui consiste à filer de la laine, que les Grecs appellent *Talassia*; (a) car en ce tems-là la langue grecque n'avoit pas encore été corrompue par les mots latins. S'il étoit vrai que les Romains se servissent alors du mot *Talassia* comme nous, on pourroit trouver une raison plus vraisemblable de cette coutume; car les Sabins voulurent expressément que dans le traité de paix qui fut fait avec les Romains après la bataille, on y mît cet article formel, que leurs filles ne seroient obligées de faire autre chose dans la maison de leurs maris, que (b) de filer de la laine. Il y a donc bien de l'ap-

(a) Car en ce tems-là la langue grecque n'avoit pas encore été corrompue par les mots latins). Elle ne se corrompit que long-tems après par le mélange des langues étrangères; car la langue latine n'est qu'un mélange de la langue grecque & de la langue du pays; & sa prononciation vicieuse fait qu'elle

approche plus du langage éolique, que de tous les autres dialectes grecs.

(b) C'est pourquoi les nouvelles mariées, la première fois qu'elles alloient chez leur mari, portoient une quenouille & un fuseau, s'asseyoient sur de la laine, & environnoient de laine la porte de la maison.

parence qu'à toutes les noces qui se font faites depuis, le pere de la mariée, ceux qui la conduisoient, & ceux qui étoient présents, n'ont pas manqué de crier *Talassius* par maniere de jeu, & pour faire souvenir l'époux du seul service que lui devoit rendre la femme qu'on menoit chez lui. Delà vient aussi, ce qu'on observe encore de notre tems, que la nouvelle mariée ne passe pas d'elle-même & volontairement le seuil de la maison de son mari, la premiere fois que l'on l'y mene, mais on la porte, en mémoire de ce que les Sabines furent enlevées & portées par force dans la maison des premiers Romains. Il y a même des écrivains qui prétendent que (a) la coëffure des nouvelles mariées, qui se fait avec la pointe d'un javelot, vient de la même origine, pour marquer par-là que les premiers mariages se firent à la pointe de l'épée & par des combats; mais c'est de quoi nous avons amplement traité dans nos livres des Questions romaines.

Cet enlèvement fut fait vers le dix-huitième jour du sixième (b) mois, qu'on appelle présentement *Avûit*, auquel jour (c) on

(a) *La coëffure des nouvelles mariées, qui se fait avec la pointe d'un javelot*. Ce javelot étoit appelé *celibaris hasta*; & il falloit qu'il eût été dans le corps d'un gladiateur: on peut voir ce que Plutarque dit de cette coutume dans ses Questions Ro-

maines, quest. 87. J'y ajouterai que c'étoit peut-être pour marquer à la mariée qu'elle devoit partager avec son mari toutes sortes de dangers.

(b) Car l'année commençoit par le mois de Mars.

(c) *On célèbre les fêtes*

célebre encore les fêtes appellées *Consualia*. Or les Sabins étoient en fort grand nombre, & d'ailleurs si belliqueux, qu'ils habitoient dans des bourgs sans murailles, persuadés qu'il n'appartenoit qu'à eux d'être fiers & de ne rien craindre, (a) parce qu'il descendoient d'une colonie de Lacédémoniens; mais comme ils avoient les mains liées par les gages précieux que les Romains leur avoient enlevés, & qu'ils craignoient de faire maltraiter leurs filles, ils prirent le parti d'envoyer à Romulus des ambassadeurs qui lui firent des propositions fort équitables de rendre leurs filles, de renoncer à la force ouverte, & de rechercher leur amitié & leur alliance dans les formes & par les voies de la douceur. Romulus refusa de rendre les Sabines, & insista à exhorter les Sabins à donner leur consentement, & à recevoir les Romains pour gendres.

Pendant que tous les autres Sabins perdoient le tems à délibérer, & ne se préparoient qu'avec lenteur, Acron, roi des

appellées Consualia). Cette fête étoit en usage en Arcadie, & on l'appelloit *Hippocrateia*; pendant cette fête, qui étoit de plusieurs jours, on laissoit en repos les mulets & les chevaux, & on les couronnoit.

(a) *Parce qu'ils descendoient d'une colonie de Lacédémoniens*). Les Sabins contoiient dans leur histoire, que lorsque Lycurgue donna ses loix aux

Lacédémoniens, beaucoup de Spartiates, ne pouvant souffrir leur trop grande sévérité, prirent le parti d'aller chercher d'autres terres où ils pussent vivre avec plus de douceur; qu'ils aborderent à Pométia, où ils s'établirent; & que quelques-uns d'entre eux allerent delà au pays des Sabins, se joignirent avec ses habitans, & leur donnerent leurs coutumes.

(a) Céninéens , capitaine plein de valeur & d'expérience , qui dès le commencement avoit eu pour suspects les premières entreprises de Romulus , & qui sur cet enlèvement des Sabines , s'étoit confirmé dans la pensée que ce seroit un voisin fort redoutable , & qu'on ne pourroit enfin supporter , si l'on ne réprimoit son audace , leva le premier l'étendart contre les Romains , & parut avec une puissante armée. Romulus sortit à sa rencontre. Quand les deux chefs furent en présence , & qu'ils purent se mesurer des yeux , ils se défièrent en combat singulier au milieu des deux armées , qui cependant demeureroient tranquilles. Romulus fit sa prière à Jupiter , & voua de lui consacrer les armes de son ennemi , s'il lui en donnoit la victoire. Sa prière fut exaucée ; il tua Acron , mit son armée en déroute , & prit sa ville (b) capitale , où tout le mauvais traitement qu'il fit aux habitans fut de leur ordonner (c) d'abattre leurs maisons & de se retirer à Rome , où il leur donneroit les mêmes droits qu'à ses citoyens ;

(a) Peuples de l'ancien Latium.

(b) Cænina.

(c) *D'abattre leurs maisons & de se retirer à Rome*). Denys d'Halicarnasse dit qu'il laissa le choix aux habitans de demeurer dans leur ville , ou d'aller à Rome , & qu'il prit seulement le parti d'y envoyer une colonie de trois

cens Romains ; & cela étoit beaucoup plus sûr ; car par ce moyen il gaignoit les uns & les autres & ceux qui allèrent à Rome , & ceux qui demeurèrent dans leurs maisons ; & si parmi ces derniers il y avoit des séditieux & des mutins , il s'assuroit d'eux par sa colonie , qui étoit une espèce de garnison.

& rien n'a tant contribué à agrandir cette superbe ville, que d'attirer ainsi tous les peuples qu'elle avoit vaincus.

Cependant Romulus, qui pensoit à s'acquiescer de son vœu, & qui cherchoit à rendre son offrande agréable à Jupiter, & à divertir en même-tems le peuple par la nouveauté du spectacle, fit abattre un grand chêne qui étoit dans son camp, le fit tailler, & en fit un trophée en l'habillant des armes d'Acron. Après quoi, vêtu d'une robe de pourpre & ayant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite, suivi de son armée magnifiquement parée, avec laquelle il chantoit des cantiques de victoire. Il marcha en cet état vers Rome, où il fut reçu avec toutes les (a) marques les plus sensibles de joie & d'admiration. Cette pompe a été l'origine & le modele de tous les triomphes; on appella ce trophée l'*offrande de Jupiter Férétrien*, parce que Romulus avoit demandé de frapper Acron, (b) & que les Latins disent *ferire* pour *frapper*. Varron dit que ces sortes de dépouilles (c) sont appellées *opimes*, du mot

(a) Dans toutes les rues il y avoit des tables dressées & des vaisseaux de vin; c'est l'origine des triomphes.

(b) Et que les Latins disent *ferire* pour *frapper*. Ce mot n'étoit pas encore en usage à Rome. Jupiter fut appelé *Férétrien*, du mot grec *Phœretum*, qui signifie propre-

ment un trophée, un tronc d'arbre que l'on habille des armes de son ennemi; Tite-Live l'appelle *ferculum*. *Spolia ducis hostium cæsi, fabricato ad id aptè ferculo, gereus*. Il signifie aussi une espèce de char.

(c) Sont appellées *opimes*; du mot *OPS*. *Ops*, mot sa-

ops qui signifie *richesses* ; mais il y auroit plus d'apparence de dire qu'elles ont eu ce nom du mot *opus* , qui signifie *action* ; (a) car il n'y a que les généraux d'armée qui ont tué de leur main le chef des ennemis , qui aient la permission de consacrer ces dé-

bin , qui signifie la terre qui produit tous les biens ; c'est pourquoi il a été pris aussi pour *richesse* , *puissance* ; & c'est la véritable origine & la véritable signification d'*opima spolia* , riches dépouilles , comme le doivent être les dépouilles d'un général. Voyez Festus sur le mot *opima spolia*. L'étymologie que Plutarque tire du mot *opus* , ne peut être que fautive , puisque le mot *opus* étoit encore alors aussi inconnu aux Romains que le mot *ferire*.

(a) Car il n'y a que les généraux d'armée qui aient la permission de consacrer ces dépouilles *opimes*). Plutarque suit ici une fautive opinion , fondée sur un témoignage de Tite-Live , qui est très-incertain , & dont Tite-Live se dédit lui-même. Il est certain que jusqu'à cet historien , toute l'antiquité a cru & enseigné que les dépouilles , pour être *opimes* , devoient être prises au général des ennemis ; mais ce n'étoit nullement une condition nécessaire , que celui qui les prenoit , & qui tuoit de sa main ce général de l'armée ennemie , commandât lui-

même en chef : non-seulement un officier subalterne , mais un simple soldat pouvoit gagner ces dépouilles , & faire cette offrande à Jupiter. C'étoit le sentiment de Varron ; *Marcus Varro ait* , dit Festus , *opima spolia esse etiam si manipularis miles detraxerit , dummodo duci hostium*. « Varron écrit » que les dépouilles que » prend un simple soldat , » sont aussi *opimes* , pourvu » qu'il les ôte au général » des ennemis ». La loi même de Numa le prouve manifestement ; elle dit en propres termes : *Cujus auspicio classe procincta opima spolia capiuntur*. « Celui sous » les auspices duquel on gagne en bataille rangée les » dépouilles *opimes* , » &c. c'est-à-dire , le général sous les ordres duquel on gagne ces dépouilles , &c. Et cela est encore confirmé par les exemples ; car il est constant que le même Cornélius Cossus qui tua Tolunnius , roi des Toscans , n'étoit que tribun de soldats lorsqu'il gagna ces dépouilles *opimes* ; le général étoit *Æmilius*.

pouilles opimes; ce qui n'est encore arrivé qu'à trois capitaines Romains; à Romulus pour avoir tué Acron, (a) à Cornélius Cossus

(a) *A Cornélius Cossus, pour avoir tué Tolumnius, roi des Tosçans*. Tite-Live, en écrivant cette action de Cossus, dans son IV^e livre, suit d'abord tous les auteurs anciens & l'ancienne tradition, qui témoignent que Cossus remporta ces dépouilles opimes lorsqu'il étoit encore tribun de soldats. Mais après cela, parce qu'il avoit oui dire à Auguste, qu'étant entré dans le temple de Jupiter, qu'il avoit rebâti, il avoit lu lui-même l'inscription où Cossus étoit appelé consul, l'historien change de sentiment par complaisance pour ce prince, & dit que Cossus étoit consul, & que par conséquent il commandoit l'armée. Il ne s'aperçut pas, ou ne voulut pas s'apercevoir qu'Auguste avoit été trompé par l'inscription qui n'étoit pas du tems de Cossus; car alors ces inscriptions n'étoient pas encore en usage: elle avoit été faite long tems après; & ses auteurs, en y donnant à Cossus la qualité de consul, n'avoient pas prétendu dire que Cossus fût consul l'année qu'il remporta ces dépouilles, mais seulement qu'il fut consul, quoiqu'il ne le fût que neuf ou dix ans après cette action. Il y a beaucoup d'exemples de ces inscriptions

où sont marquées des dignités, que ceux dont on parle n'ont eues qu'après des actions éclatantes qui y sont marquées; & l'on confondroit tout dans l'histoire, si l'on rapportoit ces actions au tems de ces dignités. C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de Festus. *Altera spolia que Consul Cossus Cornelius de Tolumnio*. Festus ne veut pas dire, les secondes dépouilles opimes sont celles que Cornélius Cossus remporta étant consul, mais sont celles que le consul Cornélius Cossus remporta, c'est-à-dire, ce Cossus qui parvint à la dignité de consulat. Il ne faut donc pas s'étonner si Plutarque, peu instruit des antiquités Romaines, n'a pu éviter le piège où Tite-Live lui-même étoit tombé, moins par erreur que par flatterie, pour confirmer Auguste dans l'opinion où il étoit, & où il vouloit être, qu'il n'y avoit qu'un général d'armée qui pût consacrer à Jupiter l'offrande des dépouilles opimes. Le but d'Auguste étoit d'étouffer cette tradition, que les particuliers pouvoient prétendre à un si grand honneur; c'est pourquoi il se servoit, peut-être contre ses propres lumières, de l'autorité de cette inscription, dont il tiroit une fausse conséquence.

pour avoir tué Tolumnius, roi des Toscans, & enfin à Claudius Marcellus pour avoir tué Viridomare, roi des Gaulois. (a) Mais Cossus & Marcellus entrèrent dans Rome sur un char à quatre chevaux, portant leur trophée sur leurs épaules. (b) Denys d'Halicarnasse s'est trompé quand il a donné aussi un char à Romulus : car on dit que Tarquin, fils de Démaratus, fut le premier qui releva par ce moyen la pompe & la magnificence des triomphes ; d'autres veulent que cela ait commencé par Publicola. Pour ce qui est de Romulus, on voit encore à Rome ses statues portant ce trophée, & toutes à pied.

Après la défaite de Céninéens, pendant que les autres Sabins se préparoient encore, (c) ceux de Fidenes, de Crustumérium &

(a) *Mais Cossus & Marcellus entrèrent dans Rome sur un char à quatre chevaux*). Comment Cossus seroit-il entré triomphant dans Rome, puisqu'il n'y avoit que le général qui pût triompher, & que Cossus alors étoit simple tribun de soldats ? Mais c'est une suite de l'erreur que je viens de combattre. L'ancienne tradition est que Cossus suivoit le char de son général Æmilius, & qu'il attira tous les regards des Romains, plus charmés du trophée qu'il portoit sur ses épaules, que de toute la pompe de celui qui triomphoit.

(b) *Denys d'Halicarnasse s'est trompé, quand il a donné aussi un char à Romulus*). C'est ce que les médailles prouvent incontestablement ; car on y voit Romulus marchant à pied, portant sur ses épaules son trophée.

(c) *Ceux de Fidenes, de Crustumérium & d'Antemnes*). Plutarque suit aussi Tite-Live ; mais Denys d'Halicarnasse écrit que Romulus avoit vaincu les Céninéens & les Antemnates avant son triomphe, & qu'il vainquit ensuite les Crustumériens.

d'Antemnes , fondirent sur les Romains. Le combat fut long & opiniâtre , mais enfin ces Sabins furent vaincus , leurs villes prises , leurs terres distribuées au fort , & eux transportés à Rome. Il est vrai que Romulus en distribuant à ses citoyens ces terres conquises , excepta celles qui appartenoient aux peres des filles qui avoient été enlevées , & les laissa à leurs premiers maîtres. Tous les autres Sabins , irrités de cette distinction , élurent sur l'heure même Tatius pour leur général , & marchèrent vers Rome. Cette ville étoit de difficile accès , car les approches en étoient défendues par une forteresse , qu'on appelle aujourd'hui *le capitol* , où il y avoit une garnison commandée par un capitaine nommé Tarpéius , & non pas par sa fille Tarpéia , comme l'ont écrit quelques auteurs , qui font Romulus un mal-habile homme. Tarpéia , amoureuse des brasselets des Sabins , livra cette forteresse à Tatius , & demanda pour récompense de sa trahison , ce que les Sabins portoient à leur bras gauche. Tatius le promit , & elle leur livra la nuit une porte qui les rendit maîtres du château. Il me semble donc qu'Antigonus (a) n'est pas le seul qui ait dit : *Qu'il aimoit ceux qui trahissoient , & qu'il haïssoit ceux qui avoient trahi ;* ni Auguste , quand il dit , au sujet de Rhymitalcès , Thracien : *Qu'il aimoit la trahison & qu'il haïssoit le traître ;* c'est un senti-

a) Roi de Macédoine.

ment que tout le monde a naturellement pour les méchans : quand on a besoin d'eux, c'est justement comme quand on a besoin du fiel & du venin de certaines bêtes, il n'y a personne qui ne soit ravi de s'en servir dans sa nécessité, & qui ne les déteste quand il n'en a plus affaire.

(a) Tatius, prévenu de ce sentiment naturel pour Tarpéia, & se souvenant de sa promesse, ordonna à ses Sabins de ne lui pas épargner ce qu'ils portoient à leur bras gauche, & pour leur donner l'exemple de la libéralité qu'il leur recommandoit, il détacha le premier son bracelet, & le jetta, avec son bouclier, à la tête de cette fille, qui dans un moment fut accablée sous le poids de l'or & des boucliers qu'on lui jetta. Juba dit que Sulpitius Galba écrit, dans son histoire, que Tarpéius lui-même fut poursuivi par Romulus pour crime de trahison, & condamné au dernier supplice. De tous les autres qui ont parlé de Tarpéia, les moins croyables sont ceux qui, comme Antigonus, (b) ont écrit qu'elle étoit fille de

(a) *Tatius, prévenu pour Tarpéia de ce sentiment naturel*). Pison & d'autres historiens écrivent que Tatius lui fit ce traitement pour la punir de sa perfidie, parce qu'en faisant semblant de trahir sa patrie, elle avoit voulu le trahir; car elle avoit envoyé avertir Romulus de tout ce qui se passoit entre

les Sabins & elle; & pour le prouver, ils allèguent les honneurs qu'elle reçut des Romains après sa mort; car elle eut un tombeau magnifique sur le capitolé; & pendant long-tems les Romains ont fait des libations sur son tombeau: ce n'est pas ainsi qu'on punit les traîtres.

(b) Antigonus Caristius;

Tatius, qu'elle vivoit malgré elle avec Romulus, qu'elle livra le château à son pere, & que son pere la punit de sa trahison. Car pour ce qui est du poëte Simulus, (a) il rêve absolument, quand il dit qu'elle livra ce chateau, non pas aux Sabins, mais aux Gaulois, éprise d'amour pour leur roi. Voici ses propres termes : *Près delà on voyoit la jeune Tarpéia, qui, habitant sur le haut capitolé, fit prendre Rome; car par la folle ambition d'épouser le roi des Celtes, elle livra la forteresse de ses peres, qui commandoient aux rois. Et plus bas, en parlant de sa mort: Les Boiens & les Celtes ne l'enterrerent point (b) au-delà du Po, (c) & ne se couperent pas les cheveux sur son sépulcre; mais ils jetterent sur cette malheureuse leurs boucliers, qui furent les seuls ornemens de son tombeau. Tarpéia ayant été enterrée au même lieu, cette montagne fut appelée Tarpéienne, jusqu'à ce que le roi Tarquin la consacra à Jupiter. Alors on transporta ailleurs les os de cette fille, & son nom fut aboli; il ne de-*

du tems de Ptolémée Philade'phe. Il avoit composé l'histoire d'Italie. Nous avons encore de lui un petit recueil d'histoires merveilleses.

(a) Ce Simulus avoit fait en vers l'histoire d'Italie.

(b) C'est pour dire que le roi des Gaulois ne l'emmena pas avec lui.

(c) *Et ne se couperent pas les cheveux sur son sépul-*

cre). Les Grecs se coupoient les cheveux sur le tombeau de ceux qu'ils pleuroient, & ils avoient pris cette coutume des Orientaux. Jerem. 16, 6. *Neque calvitium fiet, pro eis; & » l'on ne se coupera pas les » cheveux pour eux*. Je ne fais sur quoi le poëte Simulus s'est fondé pour attribuer cette coutume aux Gaulois.

meura qu'à une roche du capitolé , qu'on appelle encore la *Roche Tarpéienne* , d'où l'on précipite les criminels.

Les Sabins s'étant donc rendus maîtres de la forteresse , Romulus irrité les défia au combat ; Tatius voyoit bien que le lieu où il falloit combattre , étoit environné de montagnes , & que par conséquent le combat ne pouvoit être que fort rude & fort pénible pour les deux partis , à cause de la difficulté du terrain , qui étoit si ferré & si étroit , que l'on ne pourroit ni fuir l'ennemi , ni le poursuivre ; mais il ne balança point à accepter le défi , parce que s'il venoit à être forcé , il avoit une retraite sûre. Il étoit arrivé par hasard , quelques jours auparavant , que le Tibre , qui s'étoit débordé , avoit laissé dans la plaine , vers le lieu où est la grande place , un borbier fort profond , & d'autant plus difficile à appercevoir & à éviter , qu'il étoit caché sous une croûte qui le couvroit. Les Sabins alloient donner dedans par mégarde , sans une aventure fort heureuse qui les sauva. Un des premiers officiers de leur armée , nommé Curtius , homme fier de sa réputation & de son courage , & qui montoit un superbe & puissant cheval , marchoit bien loin devant les autres. (a) Cette ardeur le mena dans la fon-

(a) Cette ardeur le mena dans la fondrière , où son cheval enfonça). Tite - Live & Denys d'Halicarnasse content la chose autrement ; ils disent

que Mélius Curtius , après avoir vivement poussé les Romains , fut repoussé à son tour par Romulus ; & qu'ayant reçu beaucoup de blessures

drière , où son cheval enfonça ; il fit ce qu'il put de la voix & de la main pour le dégager , & voyant que ses efforts étoient inutiles , il le laissa là & se sauva. Le lieu est encore appelé de son nom , *le Lac Curtius*. Les Sabins ayant donc évité ce danger , commencerent la charge. Le combat fut long-tems douteux , quoiqu'il y eût d'abord beaucoup de gens tués de part & d'autre. Hostilius , mari d'Herfilie , & qu'on croit l'ayeul de Tullus Hostilius , qui regna après Numa , fut trouvé parmi les morts.

Il y eut en peu de jours plusieurs combats semblables ; mais on parle sur-tout du dernier , où Romulus fut dangereusement blessé d'un coup de pierre à la tête qui l'obligea de se retirer. Il n'eut pas plutôt disparu , que les Romains furent poussés jusqu'au mont Palatin. Romulus , un peu revenu du coup , vouloit recourir aux armes pour arrêter les fuyards , & il leur crioit de toute sa force , qu'ils demeurassent & qu'ils fissent ferme ; mais voyant que malgré ses cris , la déroute étoit générale , & qu'il n'y en avoit pas un qui osât tourner tête à l'ennemi , il leva les mains au ciel , & pria Jupiter d'arrêter ses troupes & de rétablir les affaires des Romains , qui , sans son secours , alloient être entièrement ruinées. Sa priere finie , la plupart eurent honte de fuir devant leur roi , & tous sentirent en même tems le courage succéder à la crainte.

& perdu beaucoup de sang , il tomba dans ce marais en se battant en retraite.

Ils commencerent à s'arrêter dans le lieu où est présentement le temple de Jupiter *Stator*, (a) c'est-à-dire, de Jupiter qui arrête; se ralliant ensuite, ils repousserent les Sabins jusqu'au lieu où est le palais (b) appelé *Regia*, & la chapelle de Vesta.

Là, comme les uns & les autres se préparoient à faire de nouveaux efforts, on vit tout d'un coup un spectacle étonnant, & que le discours ne fauroit représenter; les Sabines, que les Romains avoient enlevées, vinrent de tous côtés avec des cris épouvantables, & passant au travers des épées & des monceaux de morts, comme des forcenées, se présentèrent à leurs peres & à leurs maris, les unes portant leurs petits enfans entre leurs bras, les autres échevelées, & toutes ensemble s'adressant tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, & les appelant des noms les plus tendres qui soient entre les hommes. Les deux partis, également touchés, leur font place entre les deux armées. Alors leurs cris pénétrèrent jusqu'aux derniers rangs; & si la pitié de les voir en cet état fut grande, elle le fut encore davantage quand on eut entendu leurs discours, où, après avoir commencé par des plaintes toutes remplies de justice & de liberté, elles finissoient par des supplications & par des prieres: *Que vous avons-nous fait,*

(a) Il fut appelé d'abord Jupiter Orthéus, & ensuite *Stator*.

entre le mont Palatin & le capitolé, à l'entrée de la rue neuve, *via nova*.

(b) Le palais de Numitor,

disoient-elles , pour attirer sur nous les maux que nous avons soufferts , & ceux que vous nous préparez encore ? Nous avons été enlevées par force & contre toute sorte de droits , par ceux à qui nous sommes maintenant ; vous ne vous en êtes pas mis en peine , nous avons eu la douleur de nous voir abandonnées de nos freres , de nos peres , de nos parens & de nos amis pendant un si long tems , qu'enfin nous n'avons pu refuser de nous unir , par les liens les plus sacrés , avec ceux qui étoient auparavant l'objet de toute notre haine , & que présentement notre devoir nous force de craindre pour nos injustes ravisseurs , & de verser des larmes pour leur mort. Vous n'êtes pas venus nous venger & nous délivrer pendant que nous étions encore filles , & aujourd'hui vous venez arracher des femmes à leurs maris , & des meres à leurs enfans. Malheureuses que nous sommes ! le secours que vous nous donnez est bien plus cruel que l'abandon & que l'oubli dans lesquels vous nous avez laissées. Voilà les marques d'amour que nous avons reçues de nos ennemis , & voilà les marques de pitié que nous ont données nos peres. Si cette guerre est entreprise par d'autres raisons que nous ne connoissons pas , pouvez-vous refuser de poser les armes pour l'amour de nous , qui vous avons fait beaux-peres , ayeux , alliés & beaux-freres de ceux que vous poursuivez avec tant de rage ? Et si vous ne la faites que pour nous , emmenez-nous avec vos gendres & vos petits-fils ; rendez-nous à nos parens & à nos peres ; ne nous privez pas

de nos maris & de nos enfans ; enfin , nous vous en conjurons au nom des dieux , ne nous faites pas tomber dans un second esclavage plus dur & plus difficile à supporter que le premier.

Après qu'Herfilie eut achevé ce discours, que les autres accompagnerent de leurs prières, il se fit une suspension d'armes, & les deux généraux s'approcherent pour s'aboucher. Pendant ce tems-là, les femmes menent leurs maris & leurs enfans à leurs peres & à leurs freres, donnent à boire & à manger à ceux qui en ont besoin, pansent les blessés, & les faisant porter chez elles, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons, que leurs maris dépendent d'elles, qu'ils leur témoignent une amitié vraiment conjugale, & les traitent avec toute sorte d'honneur. Cela fit conclure la paix. Les conditions du traité furent : que celles qui voudroient demeurer avec leurs maris, ne pourroient en nulle façon être obligées de rendre aucun autre service dans leur maison, que de filer : que les Romains & les Sabins habiteroient ensemble ; que la ville seroit toujours appelée *Rome*, de *Romulus*, (a) & que les Romains

(a) *Et que les Romains prendroient le nom de QUIRITES*). Que chaque citoyen seroit appelé Romain en particulier, & que tous ensemble porteroient le nom de Quirites, dit Denys d'Halicarnasse, mais cet article est démenti par l'ancienne for-

mule de la publication des enterremens, où l'on croit : *ollus Quiris letho datus est* ; ce qui prouve que chaque particulier étoit appelé *Quiris*. Plutarque a donc eu raison de ne pas suivre ici la tradition de Denys d'Halicarnasse.

prendroient le nom de *Quirites*, de *Cures*, capitale des Sabins, & la patrie de Tatius : que Romulus & Tatius regneroient ensemble, & conduiroient les armées avec une égale autorité. Le lieu où se firent ces conventions, est appelé le *Comice*, (a) du mot *coire*, qui signifie *convenir*.

La ville étant accrue de moitié, on créa cent sénateurs Sabins, qu'on ajouta aux cent sénateurs Romains qui avoient déjà été créés. (b) On doubla les légions, qui furent de six mille hommes de pied & de six cens chevaux, (c) & l'on partagea le peuple en trois lignées;

(a) Il ne fut appelé *comice* qu'après Romulus; & il eut ce nom à cause qu'on y tenoit les assemblées du peuple.

(b) On doubla les légions, qui furent de six mille hommes de pied & de six cens chevaux.) Jean Ruauld, dans ses animadversions sur Plutarque, a relevé ici deux fautes considérables; la première, en ce que Plutarque assure que Romulus mit six cens chevaux dans chaque légion; ce qui n'a jamais été: il y eut d'abord deux cens chevaux à chaque légion, ensuite trois cens, & jusqu'à quatre cens, mais jamais six cens; & la seconde, en ce qu'il assure que Romulus fit la légion de six mille hommes de pied; car il n'y eut jamais de son tems de légion de six mille hommes. On prétend que Marius

fut le premier qui la fit de ce nombre; & Tite-Live fait entendre que ce fut Scipion l'Africain, long-tems avant Marius. Pendant la vie de Romulus, la légion ne fut que de trois mille hommes de pied. Après que les rois eurent été chassés, on la fit de quatre mille, & enfin elle fut portée à six mille par Scipion, mais ce ne fut que pour des nécessités pressantes. L'état fixe des légions étoit de quatre mille hommes de pied, & de deux cens chevaux.

(c) Et l'on partagea le peuple en trois lignées.) On peut voir Festus sur le mot *Luceenses*. Tite-Live fait entendre que ces trois noms ne furent donnés qu'à trois compagnies qui furent faites de cent cavaliers chacune, *tres equitum centuriæ*.

la première fut appelée des *Rhamnenses* ; de Romulus ; la seconde, des *Tatienses*, de Tatius ; & la troisième, des *Lucerenses*, à cause du bois sacré où l'on avoit ouvert un asyle qui avoit fait donner le droit de bourgeoisie à ceux qui s'y étoient retirés ; car les Romains appellent les bois sacrés *Lucos*. Or, que le peuple fut partagé en trois lignées ; le nom même le témoigne, puisqu'on les appelle encore *Tribus*, & leurs chefs *Tribuns*. Chacune de ces tribus est partagée en dix bandes, qu'on prétend avoir été appelées du nom de ces Sabines ; ce qui me paroît faux, car la plupart eurent le nom des lieux qui leur furent assignés. Il est vrai qu'on fit plusieurs autres honneurs à ces femmes ; entr'autres on ordonna (a) qu'on leur céderoit le bon côté quand on les rencontreroit dans les rues & dans les chemins ; qu'on ne diroit rien de mal-honnête en leur présence ; qu'on ne paroîtroit point nud devant elles ; qu'elles ne pourroient être obligées de comparoître devant les juges établis pour juger des meurtres (b) ; que leurs enfans auroient droit de porter au col un ornement d'or, appelé *Bulla*, parce qu'il

(a) *Qu'on leur céderoit le bon côté.* Le bon côté étoit alors le même qu'aujourd'hui. Quand le lieu ne gouvernoit pas, on cédoit le côté droit à ceux à qui on vouloit faire honneur, on se mettoit à leur gauche ; & quand le lieu gouvernoit, on prenoit toujours le lieu le plus découvert, soit

qu'il fût à la droite ou à la gauche. A la campagne on prenoit le côté le plus exposé ; le côté d'une rivière, le côté d'un précipice.

(b) Si une de ces Sabines avoit commis un meurtre, elle n'auroit pu être jugée que par des commissaires pris dans le sénat.

est fait comme ces bouteilles qui se forment sur l'eau pendant la pluie, & qu'ils porteroient aussi la robe bordée de pourpre (a).

Les deux rois ne conféroient pas d'abord ensemble sur les affaires qui survenoient, mais chacun d'eux en délibéroit à part avec ses cent sénateurs, & ils s'assembloient tous ensuite pour ne rien faire que de concert. Tatius (b) demouroit où est présentement le temple de *Moneta* (c), & Romulus près du lieu appelé *les degrés de belle rive*, & qu'on trouve en descendant du mont Palatin pour aller au Cirque; où l'on dit qu'étoit le cormier sacré dont on fait ce conte. (d) Romulus, voulant un jour éprouver sa force, lança du mont Aventin jusques-là un javelot dont le bois étoit de cormier, le fer s'enfonça si avant dans la terre, que personne ne sût l'arracher, quelques efforts qu'on pût faire, & la terre qui étoit fort bonne, couvrit bientôt tout le bois, qui en peu de tems jetta des branches, & poussa un tronc de cormier fort grand & fort beau. Les descendants de Romulus qui le regardoient avec une espèce de religion, comme une de leurs antiquités les plus sacrées, le firent environner de murailles

(a) Cette robe étoit appelée *prætecta*.

(b) Tatius tenoit le mont Capitolin & le mont Quirinal; & Romulus, le mont Palatin & le mont Cœlius.

(c) *Moneta*, c'est Junon: *Juno Moneta*, Junon qui avertit.

(d) *Romulus*, voulant un jour éprouver sa force.) Servius dit que ce fut pour marquer les bornes de l'espace qu'il avoit pris pour un augure: *Romulus captato augurio, hastam de Aventino monte, in Palatium jecit, quæ fixa refrondit.*

pour le conferver ; & quand quelqu'un s'apercevoit qu'il n'étoit ni bien verd ni bien touffu, & qu'il séchoit faute de nourriture, il le difoit avec grande émotion à ceux qu'il rencontroit ; ceux-ci, comme des gens qui courent au feu, crioient par-tout à l'eau, & dans un moment on venoit de toutes parts avec des vailfeaux pleins d'eau pour l'arrofer & le rafraîchir ; mais lorsque Caius Céfár fit bâtir ces degrés de belle rive, on dit que les ouvriers en creufant offenferent par mégarde fes racines, de maniere qu'il mourut.

Les Sabins reçurent les mois des Romains : nous avons expliqué dans la vie de Numa tout ce qui regarde ce calendrier ; & Romulus prit des Sabins leur bouclier, & changea les armes de fes troupes, qui portoient des boucliers grecs. Ils firent en commun leurs facrifices & leurs fêtes ; & fans rien changer à celles qui étoient particulieres à l'un & à l'autre de ces deux peuples, ils en ajouterent de nouvelles, comme celles des (a) *Matronales*, en l'honneur des dames Sabines, qui avoient été caufe de la paix, & celles des (b) *Carmentales*, en l'honneur de la déeffe Carmenta, que quelques-uns pensent être la

(a) *Matronales*, les fêtes des dames Romaines, le premier Avril. Les dames faisoient un facrifice à Mars & à Junon, & recevoient des préfens de leurs amis.

(b) *Carmentales*, fêtes très-folemnelles, le 15 de Jan-

vier, sous le capitolé, près de la porte Carmentale. On demandoit à cette déeffe qu'elle rendît les femmes fécondes, & qu'elle bénît la naissance des enfans. Elle étoit auffi adorée sous le nom de Thémis.

parque qui préside à la naissance des hommes ; c'est pourquoi elle est particulièrement honorée des meres. D'autres prétendent que c'étoit la femme d'Evandre d'Arcadie , laquelle étant inspirée d'Apollon , & rendant des oracles en vers , fut appelée *Carmenta* , parce que les Romains appellent les vers *Carmina*. Il est certain que son véritable nom étoit *Nicosirata* , & c'est l'opinion la plus générale. Cependant il y en a qui soutiennent , avec plus de vraisemblance , que ce nom *Carmenta* signifie proprement (a) *privée de sens* , & qu'il fut donné à cette femme à cause des fureurs prophétiques & des enthousiasmes qui la faisoient ; car les Latins disent *carere* pour être privé , & *mens* pour le sens & l'entendement. Nous avons déjà parlé de la fête appelée *Palilia* : pour ce qui est de celle des *Lupercales* , (b) le tems auquel on la célèbre , pourroit faire croire que c'est une fête de purification ; car on la célèbre le plus malheureux jour du mois de Février , dont le nom signifie *purificatif* , & ce jour-la s'appelloit anciennement *Februata* ; mais le nom propre de la fête ne veut dire proprement que *la fête des loups* ; ce qui prouve qu'elle est très-ancienne , & qu'elle fut portée en Italie par les (c) Arcadiens , qui suivirent Evandre. Il est vrai que le mot ne signifie pas

(a) Comme *carens mente*.

(c) Car les Arcadiens cé-

(b) On célébroit les *Lupercales* le 15 de Février , en l'honneur du dieu Pan.

lébroient la même fête en l'honneur du même dieu.

moins une *louve* qu'un *loup*, & par conséquent cette fête peut avoir ainsi été appelée à cause de la louve de Romulus. Cela est même d'autant plus vraisemblable, que ceux qui courent ce jour-là par la ville, & qu'on appelle *Luperques*, commencent leur course au même lieu où Romulus fut exposé. Il seroit bien difficile de rendre raison de tout ce qui se fait à cette fête; on y égorge des chevres, on fait approcher deux jeunes garçons des plus nobles familles; les uns leur touchent le front avec un couteau tout sanglant, & les autres le leur essuyent ensuite avec de la laine trempée dans du lait. Le front essuyé, il faut que ces enfans rient de toute leur force; après cela, on fait des courroies de ces peaux de chevres; on court tout nud ceint d'une seule peau, & l'on frappe avec ces courroies tous ceux qu'on rencontre. Les jeunes femmes, bien loin de fuir, sont ravies de recevoir de ces coups, croyant qu'ils ont la vertu de les faire devenir grosses, & de leur procurer un heureux accouchement. Une chose encore particulière à cette fête, c'est que les *Luperques* sacrifient un chien.

Un certain Butas (a), qui a expliqué dans ses élégies les causes fabuleuses de la plupart des cérémonies Romaines, écrit que Romulus ayant défait Amulius, vint tout courant & transporté de joie jusqu'au lieu où la louve

(a) Poète Grec qui avoit traité des origines ou des causes.

les avoit nourris, son frere & lui; que cette fête ne se célèbre qu'en mémoire de cette course, & que les jeunes gens des meilleures familles courent ainsi frappant à droite & à gauche ceux qu'ils trouvent sur leur chemin, pour imiter en cette occasion ce (a) que firent Rémus ou Romulus qui coururent depuis Albe jusques-là, ayant leurs épées nues dans leurs mains. Il ajoute qu'on leur touche le front avec un couteau sanglant, pour marquer les meurtres qui furent commis dans cette journée, & le danger qu'ils avoient couru, & qu'on l'effuye avec du lait, pour faire souvenir de leur nourriture miraculeuse. (b) Mais Caius Acilius raconte qu'avant que Rome fût bâtie, Rémus & Romulus égarent quelques bêtes de leurs troupeaux; qu'après avoir fait leurs prieres au dieu Faune, ils quitterent leurs habits pour être en état de mieux courir, & se mirent en quête, & qu'à cause de cela les Luperques courent tout nus. Pour ce qui est du chien, s'il est vrai que ce soit un sacrifice de purification, on peut croire qu'on l'immole comme une victime propre à purifier; car les Grecs ne manquent jamais d'employer des chiens dans leurs sacrifices expiatoires; & ils font très-souvent (c) la cérémo-

(a) Passage du poëte Butas.

(b) Mais Caius Acilius.) Caius Acilius Glabrio, qui fut tribun du peuple, l'an de Rome 556. Il avoit écrit l'histoire en grec. Il est cité par Cicéron & par Tite-Live;

& ce dernier dit que ses annales furent traduites en latin par Claudius.

(c) La cérémonie qu'ils appellent Périsculacisme.) On offroit à Proserpine, entr'autres offrandes de purification,

nie qu'ils appellent *Périsculacisme*. Mais si ce n'est qu'un sacrifice de reconnoissance qu'on fait à la louve qui sauva & nourrit Romulus, ce n'est pas non plus sans raison qu'on immole un chien, c'est-à-dire, un des plus grands ennemis des loups, à moins qu'on n'aime mieux croire que les Luperques le sacrifient pour se venger du mal qu'il leur fait quand ils courent.

(a) On dit aussi que Romulus institua la garde du feu sacré, & qu'il établit pour cet effet des religieuses appelées Vestales. D'autres rapportent cette institution à Numa; mais il est certain d'ailleurs que Romulus étoit fort appliqué à la religion, & de plus fort expert dans l'art des augures; c'est pourquoi même il portoit toujours à la main le bâton augural, appelé *lituus*, qui est une verge courbée par le bout, avec laquelle les devins, après qu'ils se sont assis pour contempler le vol des

des petits chiens que l'on portoit tout autour de ceux qui avoient besoin d'être purifiés. On peut voir le traité *des questions Romaines*, quest. 68.

(a) On dit aussi que Romulus institua la garde du feu sacré.) Il veut dire qu'il l'institua à Rome; car ce feu étoit gardé à Albe; & il y avoit des vestales avant la naissance de Romulus, puisque la mere de Romulus étoit vestale; mais les vestales furent établies à Rome

par Numa, comme on le verra dans sa vie. Ce feu éternel n'étoit pas seulement gardé à Rome, mais en Egypte, & presque dans toutes les nations. Cette coutume étoit si générale, & le feu étoit si fort regardé comme un être sacré dans ces premiers tems, que Moïse avoit donné aux Hébreux cette loi: *Ignis autem in altari semper ardebit, quem nutrit sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies.*

oiseaux, (a) marquent & limitent les régions du ciel. Cette verge, qui avoit toujours été gardée dans le capitole avec beaucoup de soin, se perdit quand les Gaulois prirent Rome; mais après que ces barbares eurent été chassés, on la trouva (b) sous un grand monceau de cendres, & elle n'étoit nullement endommagée par le feu qui avoit consumé tous les lieux des environs.

Romulus fit aussi quelques loix, parmi lesquelles il y en a une qui semble fort dure; (c) c'est celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs femmes quand elles ont empoisonné leurs enfans, qu'on leur a trouvé de fausses clefs, ou qu'elles ont commis adultere;

(a) *Marquent & limitent les régions du ciel.* C'est-à-dire, marquent & limitent un certain espace du ciel, entre lequel il faut que les oiseaux du ciel paroissent, & cet espace étoit en quarré, chaque côté confrontant à un des côtés du monde.

(b) Cicéron dit que ce fut dans une des chapelles des Saliens sur le mont Palatin.

(c) *C'est celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs femmes.* Je ne fais où Plutarque a pris cette loi de Romulus; Denys d'Halicarnasse dit au contraire que Romulus rendit le mariage saint & indissoluble par la consarréation, c'est-à-dire, par la participation

de l'orge qui avoit été la nourriture des premiers hommes. Il est vrai que quand la femme tomboit dans quelque grande faute, comme de commettre adultere, ou de boire du vin, le mari avoit la liberté de la punir, pourvu qu'il le fit de l'avis des parens de la femme, qui devoient connoître avec lui du forfait. La loi du divorce ne fut point établie par Romulus; & il est même certain que parmi les Romains, la femme avoit le même droit que le mari. Cette loi que Plutarque trouve dure, est la même que Moysé avoit donnée aux Hébreux; car la femme n'avoit pas la liberté de répudier son mari, & le mari pouvoit répudier sa femme,

& si quelqu'un répudie sa femme pour quelque autre raison, il ordonne que la moitié de son bien soit adjudgée à la femme, (a) l'autre moitié consacrée à Cérès, & qu'il soit dévoué lui-même aux dieux infernaux. Il y a encore dans ses loix une chose bien particuliere, (b) c'est que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il soit, comme tout homicide étant exécrationnel, & le parricide impossible; & pendant long-tems il a paru qu'il avoit raison de ne vouloir pas reconnoître qu'on pût être capable d'une si grande abomination; car pendant près de six cens ans, il ne s'est trouvé personne qui ait commis un si énorme crime. Le premier parricide fut un Lucius Hostius, après les guerres d'Annibal. En voilà assez sur cette matiere.

La cinquième année du regne de Tatiüs, quelques-uns de ses amis & de ses parens,

(a) *L'autre moitié consacrée à Cérès, & qu'il soit dévoué lui-même aux dieux infernaux.* C'étoit la formule ordinaire des confiscations & des condamnations: *familia ad ædem Cereris, ipse Diti ou Jovi sacer esto.*

(b) *C'est que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il soit.* Plutarque a ici en vue cette loi; Si

quis hominem dolo sciens mortificavit, parricida esto. « Si quelqu'un tue un homme volontairement & de guet-à-pens, qu'il soit traité de parricide ». Mais d'autres attribuent, avec plus de vraisemblance, cette loi à Numa. Quoi qu'il en soit, c'est une chose bien remarquable, que le nom de parricide ait été connu en Italie si long-tems avant le crime qui mérite proprement ce nom.

(a) ayant rencontré sur leur chemin des ambassadeurs que les Laurentins envoyoit à Rome, voulurent les voler; & comme ceux-ci prirent le parti de se défendre, ils les tuerent. La nouvelle d'un si horrible attentat se répandit l'abord dans Rome. Romulus étoit d'avis d'en punir les auteurs sans aucun délai; mais Tatius, qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, étoit toujours de remise, & c'est la seule occasion où le public les ait vus en différent; car jusques-là ils avoient eu tant d'égards l'un pour l'autre, que dans toutes les affaires ils n'avoient paru avoir qu'un seul & même esprit. Les amis de ceux qui avoient été tués, voyant qu'ils ne pouvoient avoir justice à cause de Tatius, l'épierent si bien, (b) qu'un jour qu'il faisoit un sacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium, ils se jetterent sur lui & le tuerent; & bien loin de faire aucun mal à Romulus, ils le reconduisirent en le comblant de bénédictions & de louanges. Romulus em-

(a) *Ayant rencontré sur leur chemin des ambassadeurs que les Laurentins envoyoit à Rome.* Denys d'Halicarnasse écrit que c'étoient des ambassadeurs de Lavinium, qui étoient allés se plaindre à Rome de quelque incursion que des amis de Tatius avoient faite sur leurs terres, & qu'à leur retour ces Sabins les attendirent sur le chemin, les dévalisèrent & en tuerent plusieurs. Lavinium & Laurentum étoient deux villes fort

voisines, entre Hostie & Antium.

(b) *Qu'un jour qu'il faisoit un sacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium.* C'étoit un sacrifice que les rois de Rome étoient obligés d'aller faire tous les ans à Lavinium aux dieux de la patrie pour le salut de leur ville. Licinius écrit que Tatius n'y alla ni avec Romulus, ni pour faire ce sacrifice, mais qu'il y alla seul porter les habitans à pardonner aux coupables.

porta le corps de Tatius , & l'enterra fort honorablement (a) sur le mont Aventin , près du lieu appelé *Armilustrium* ; mais il ne pensa nullement à venger sa mort. Quelques historiens écrivent même que les Laurentins , craignant son ressentiment , lui livrerent ces meurtriers , & qu'il les renvoya en disant , qu'ils avoient justement puni le meurtre par le meurtre ; ce qui fit penser & dire qu'il n'étoit pas fâché d'être délivré d'un collègue. Les Sabins n'en témoignèrent pourtant rien , & ne firent aucune démarche qui tendit à la révolte ; au contraire , les uns par l'amour qu'ils avoient pour Romulus , les autres pour la crainte de sa puissance , & le reste , parce qu'ils l'adoroient comme un dieu , continuèrent tous dans la soumission & dans l'obéissance avec une profonde vénération. La plupart des étrangers ne le révéroient pas moins que ses sujets. Les anciens Latins firent amitié & alliance avec lui par des ambassadeurs qu'ils lui envoyèrent. Il prit Fidènes , qui est une ville fort voisine de Rome. Les uns disent qu'il la surprit en envoyant d'abord quelque cavalerie qui s'empara des portes , & qu'il survint ensuite tout d'un coup avec le gros de ses troupes. (b) Les autres écrivent

(a) Sur le mont Aventin , près du lieu appelé *ARMILUSTRUM*.) Ce lieu fut appelé *Armilustrium* , parce qu'on y purifioit les troupes qui s'y assembloient en armes le 19 d'Octobre. La fête ,

le sacrifice & le lieu s'appelloient *Armilustrium*.

(b) Les autres écrivent que ceux de Fidènes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome.) C'est ainsi que l'écrit Tite-Live. Denys

que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome jusqu'à ses fauxbourgs ; & que comme ils emmenaient leur butin , Romulus , qui leur avoit dressé une embuscade , tomba sur eux , les défit & prit leur ville , qu'il ne voulut ni raser ni détruire , mais qu'il fit colonie des Romains , en y envoyant deux mille cinq cens habitans , le treizième d'Avril (*a*).

Quelque tems après , il s'éleva une si cruelle peste dans Rome , que les hommes mouroient subitement sans avoir été malades , & que les arbres ne pouvoient parvenir à porter leur fruit , ni les bêtes à faire leurs petits. De plus , il tomba sur la ville une pluie de sang (*b*), de maniere que les calamités publiques furent d'abord aggravées par une furieuse superstition qui s'empara de tous les esprits , & qui se fortifia encore quand on vit que les mêmes fléaux tomboient sur la ville de Laurentum ; car on ne douta plus que la vengeance divine ne poursuivît ces deux villes pour le meurtre de Tatius & pour celui des ambassadeurs. En effet , dès le moment que des deux côtés on eut livré & puni les auteurs de ces meurtres , ces fléaux cessèrent visiblement & en même tems dans ces deux villes , que Romulus purifia ensuite par des sacrifices d'expiation , qui durent encore aujourd'hui , & qui

d'Halicarnasse dit qu'ils pillerent un convoi que les Romains faisoient venir de *Crusumérium*.

(*a*) Le jour des ides d'Avril.

(*b*) Ils prenoient pour du sang une pluie composée d'exhalaisons rousses.

se font, dit-on, à la porte Férentine (a).

Avant que la peste eut cessé, (b) ceux de la ville de Camérium (c) allèrent attaquer les Romains, & fourragerent leur pays, dans l'espérance que le mal qu'ils souffroient, les mettroit hors d'état de se défendre; mais Romulus fortit contre eux, les battit, leur tua six mille hommes sur la place, prit leur ville, transporta à Rome la moitié de ceux qui étoient échappés du combat, & ajouta à l'autre moitié deux fois autant de citoyens Romains, qu'il établit dans la ville le premier d'Août, tant le nombre de ses citoyens s'étoit augmenté en seize ans qu'il y avoit que Rome étoit bâtie. Parmi les dépouilles qu'il emporta de Camérium, il y eut un char de cuivre à quatre chevaux, qu'il consacra dans le temple de Vulcain, (d) après y avoir ajouté sa statue, que la victoire couronnoit.

(a) La même que la porte Latine. On l'appelloit *Férentine*, parce qu'on sortoit par-là pour aller à Férentum.

(b) *Ceux de Camérium allèrent attaquer les Romains.* Ils égorgèrent ou chassèrent la garnison que Romulus avoit envoyée dans leur ville, qu'il avoit déjà fait colonie des Romains.

(c) Ville du Latium près de Rome.

(d) *Après y avoir ajouté sa statue, que la victoire couronnoit.* Denys d'Halicarnasse dit qu'il y ajouta sa statue, & une inscription grecque ou

étoient contenues toutes ses actions; mais il ne dit rien de la victoire, & je doute encore plus de l'inscription; car, comme je l'ai déjà dit, on ne commença à mettre des inscriptions aux statues, que long-tems après Romulus. On ne marqua même d'abord que le nom, ou la dignité de ceux à qui on les élevoit; & je ne crois pas que, pendant plus de six cens ans, on ait vu à Rome aucune statue avec de ces longues & fastueuses inscriptions que la vanité inventa depuis.

Sa puissance étant ainsi affermie , les plus foibles de ses voisins plioient sous lui , & se contentoient de vivre en repos & en sûreté , & les plus puissans , réveillés par la crainte & par l'envie , voyoient bien que Romulus n'étoit pas un homme à mépriser , & qu'il falloit , à quelque prix que ce fût , empêcher son accroissement , & lui opposer de fortes barrières. Les (a) Véiens , qui possédoient un grand pays , & qui habitoient une bonne & forte ville , furent les premiers des Toscans qui commencerent la guerre , en redemandant Fidenes comme une ville qui leur appartenoit ; en quoi ils faisoient une chose , non-seulement injuste , mais ridicule ; car après avoir abandonné ses habitans aux armes romaines , & les avoir laissé périr sans leur donner le moindre secours , ils s'avisèrent de redemander ses terres & ses maisons quand elles appartenoint à un autre maître. Romulus les ayant donc renvoyés avec une réponse pleine de mépris & de moquerie , ils partagerent leurs troupes en deux corps ; avec l'un ils allerent attaquer l'armée de Fidenes , & avec l'autre ils marcherent contre les troupes que conduisoit Romulus. Ceux qui donnerent du côté de Fidenes , eurent l'avantage , & tuerent deux mille Romains ; mais ceux qui combattirent contre Romulus , furent défaits , & perdirent plus de huit mille hommes. Quelques jours après , il y eut encore près de Fidenes un autre

(a) Habitans de la ville de Véies , capitale de la Toscane.

combat où Romulus mérita tout l'honneur de la victoire ; car tout le monde convient qu'il joignit en cette occasion la ruse au courage, & qu'il fit paroître une force de corps & une vitesse au-dessus de l'humanité. (a) Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent sur la place, Romulus en tua plus de la moitié de sa main, est non-seulement fabuleux, mais entièrement incroyable ; (b) car même on accuse les (c) Messéniens d'avoir outré le mensonge & la vanité, quand ils ont dit d'Aristomene, qu'il fit trois fois le sacrifice de cent victimes, pour autant de Lacédémoniens qu'il avoit tués dans trois combats.

L'armée des Véiens ayant été mise en déroute, Romulus ne s'amusa pas à poursuivre les fuyards : il marcha droit à leur ville. Les habitans qui venoient de recevoir un si grand

(a) *Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent sur la place, Romulus en tua plus de la moitié de sa main.*

Les historiens dont parle Plutarque, avoient pris au pied de la lettre ce qu'on chantoit dans le champ de triomphe, où l'on n'épargnoit pas l'hyperbole. C'est comme les femmes d'Israël qui sortirent au-devant de David, lorsqu'il revenoit de la défaite des Philistins, & qui chantoient : *Saül a tué mille hommes, & David en a tué dix mille.*

(b) *Car même on accuse les*

Messéniens d'avoir outré le mensonge & la vanité, quand ils ont dit d'Aristomene, &c.)

Pausanias écrit qu'Aristomene, capitaine des Messéniens contre les Spartiates, offrit trois fois à Jupiter, surnommé *Ithomates*, le sacrifice de cent victimes, pour autant d'ennemis qu'il avoit tués de sa main en trois différens combats, & il marque les trois combats & les lieux où ils furent donnés. Ces guerres de Messene arriverent du tems de Tullus Hostilius.

(c) Messene, ville du Péloponèse.

échec, n'attendirent pas qu'il en formât le siège, ils sortirent au - devant de lui avec toutes fortes de soumissions & de prières, & en obtinrent une treve de cent ans, en abandonnant cette partie de leur territoire, qu'ils appellent (a) *Septempagium*, en cédant les salines qui sont à l'embouchure du Tibre, & en donnant pour ôtages cinquante de leurs principaux citoyens.

Romulus triompha ensuite le quinzième d'Octobre, menant un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étoit le général même des Véiens, homme déjà vieux & qui s'étoit acquitté de sa charge avec moins de sagesse & d'expérience que son âge ne promettoit. De là vient qu'encore aujourd'hui ceux qui font les sacrifices de victoire, conduisent au capitole, par la grande place, un vieillard vêtu d'une robe de pourpre, & qui porte au col l'ornement d'or appelé *bullæ*, que l'on donne aux enfans de bonne maison, & un héraut crie à haute voix, (b) *Sardiens à vendre*;

(a) Le canton des sept bourgs, depuis Véies jusqu'au Tibre.

(b) *Sardiens à vendre.* Plutarque, dans ses *questions Romaines*, rapporte encore à la même occasion, l'origine de cette coutume; mais il se trompe, les Toscans ne descendoient nullement des Lydiens, comme nous l'avons dit ailleurs. Sinius Capito a suivi de meilleurs mémoires, quand il a écrit que cette

coutume commença après que le consul Tibérius Sempronius Gracchus eut pris la Sardaigne; car il emmena un si grand nombre d'esclaves, que pendant long-tems on ne vit que Sardiens à vendre dans tous les marchés; & c'est ce qui donna lieu au proverbe: *Sardi venales, alius alio nequior*; « Sardiens à vendre, tous » plus méchans l'un que l'autre ». Proverbe que l'on appliqua ensuite à tous les pri-

car on prétend que les Toscans descendent d'une colonie de Sardis, & Véies est une ville de Toscane.

Ce fut la dernière guerre qu'eut Romulus, après laquelle il ne put éviter ce qui arrive presque à tous ceux que la fortune, par des faveurs extraordinaires, a élevés à une fort grande puissance. Corrompu par ses prospérités & enflé d'orgueil, de prince doux & sociable qu'il étoit auparavant, il dégénéra en monarque fâcheux & superbe, & commença à blesser les yeux de ses citoyens par son port & par ses habits; car sur une veste de pourpre il portoit la robe (a) bordée, ne se laissoit voir qu'assis dans un siège à dossier renversé, (b) étoit toujours environné de cette compagnie de jeunes gens qu'on appelloit *celeres*, à cause de la vitesse avec laquelle ils exécutoient ses ordres; & quand il marchoit en public, il étoit précédé par des huissiers qui portoit des baguettes, dont ils écartoient la foule, & qui avoient pour ceinture des courroies dont ils lioient tous ceux qu'il ordonnoit; & delà ces huissiers étoient appellés *licteurs*, du mot *ligare*, dont les Latins se servoient anciennement pour dire

sonniers que l'on menoit en triomphe.

(a) La robe appelée *trabea*, qui étoit une espèce de manteau royal de pourpre, bordé de bandes d'autre pourpre, souvent brochée d'or.

(b) Étoit toujours environné de ces jeunes gens qu'on

appelloit *CELERES*.) Il avoit créé trois compagnies de trois cens des plus vaillans hommes, qui étoient ses gardes, & qui combattoient toujours autour de lui à pied & à cheval, comme les gardes des rois de Lacédémone.

lier, ce qu'ils disent présentement *alligare*. Mais je crois plutôt qu'on a ajouté un *c* à l'ancien mot, qui étoit *liteurs*, & que ces huiffiers étoient ainsi appellés, comme ministres publics, du mot *leitios*, dont les Grecs se servent encore pour dire *le peuple*, réservant le mot *laos* pour dire *la populace*.

Cependant Romulus, après la mort de son ayeul Numitor, au lieu de se mettre en possession du royaume d'Albe, qui lui appartenoit légitimement, en laissa l'administration aux Albains, pour regagner en quelque façon les bonnes graces du peuple, & tous les ans il créoit à Rome un magistrat qui rendoit la justice aux Sabins; (a) mais par un si dangereux exemple, il enseigna aux nobles de Rome à vivre sans roi, & à former un état libre & indépendant, en commandant chacun à leur tour; car sous lui, les patriciens n'avoient aucune part aux affaires; honorés seulement d'un vain titre, ils n'étoient appellés au conseil que par coutume & par bienfiance, & nullement pour y donner leur avis; leur

(a) *Mais par un si dangereux exemple, il enseigna aux nobles de Rome à vivre sans roi.* C'est-à-dire, que l'exemple des Albains, & dans Rome même celui des Sabins, qui n'obéissoient qu'à un magistrat qui changeoit toutes les années, firent ouvrir les yeux aux Romains; & que cela joint à tous leurs mécontentemens, les déter-

mina à se défaire de leur prince. Les Albains étoient alors les seuls peuples qui n'eussent point de roi, exemple dangereux pour une monarchie qui ne fait que de naître. Mais c'étoit bien pis de voir dans Rome même toute une nation obéir à un magistrat particulier, indépendamment des ordres du prince.

seule fonction étoit de recevoir respectueusement les ordres du roi ; & le seul avantage qu'ils avoient sur le peuple , c'étoit d'être instruits les premiers de ce qui se passoit : encore tout cela leur paroissoit-il supportable ; mais quand de sa propre autorité , Romulus vint à partager à ses soldats les terres conquises , (*a*) & à rendre aux Véliens leurs ôtages , sans se mettre en peine de ce qu'ils en pensoient , alors ils trouverent qu'il faisoit au sénat une injure trop visible : & comme il disparut quelques jours après , les sénateurs furent soupçonnés d'avoir eu beaucoup de part à sa mort , qui arriva le septième de Juillet , appelé *Quintilis* , & sur laquelle on ne fait rien de certain que le tems ; (*b*) car à pareil jour on fait encore aujourd'hui beaucoup de choses qui représentent cet accident , & il ne faut pas s'étonner de cette incertitude , puisque même Scipion (*c*) l'Africain ayant été trouvé mort dans sa maison après souper , on ne put en aucune maniere découvrir comment cela s'étoit fait. Les uns

(*a*) *Et à rendre aux Véliens leurs ôtages.*) Denys d'Halicarnasse ajoute qu'il se rendit aussi insupportable par sa cruauté , ayant condamné plusieurs Romains considérables à être précipités du roc Tarpéien.

(*b*) *Car à pareil jour on fait encore aujourd'hui beaucoup de choses qui représentent cet accident.*) Le calendrier ro-

main marque ce jour-là , *populi fugium* , « la fuite du » peuple ; *nonæ caprotinæ* , » les nones caprotines ; & » *festum ancillarum* , la fête » des servantes ». Trois choses qui avoient du rapport à cet accident , comme on le verra dans la suite.

(*c*) Scipion , fils de Paul Emile , & adopté par le grand Scipion l'Africain.

assurèrent qu'étant naturellement fort infirme, la nature avoit défailli en lui tout d'un coup ; (a) les autres, que de dessein formé il s'étoit empoisonné lui-même ; & les autres enfin, que ses ennemis étoient entrés chez lui & l'avoient étouffé : cependant son corps fut exposé à la vue de tout le monde, (b) & chacun eut la liberté de chercher sur lui les marques & les vestiges de sa mort, au lieu qu'il ne resta pas la moindre partie du corps de Romulus, ni le plus petit morceau de ses habits ; de sorte que l'on conjectura que pendant qu'il tenoit le conseil dans le (c) temple de Vulcain, les sénateurs s'étoient jettés sur lui, l'avoient déchiré, & en avoient emporté chacun leur pièce cachée dans leur sein.

Il est vrai que d'autres pensent que cela n'arriva, ni dans le temple de Vulcain, ni en présence des sénateurs seuls ; mais que Romulus étant à une assemblée du peuple hors de la ville, près du marais appelé *le marais*

(a) *Les autres, que de dessein formé il s'étoit empoisonné lui-même.* Sa femme Sempronia fut soupçonnée de lui avoir donné ce poison, parce qu'elle étoit sœur des Gracques, aux entreprises desquels il s'étoit toujours opposé. On ne fit aucune recherche de sa mort ; fut quoi Valere Maxime dit fort bien : *Raptorem spiritus domi invenit, mortis puniorem in foro non reperit ;* « il trouva un meurtrier

» dans sa maison, & ne trouva pas un vengeur dans » Rome ».

(b) *Et chacun eut la liberté de chercher sur lui.* Vi&ou dit pourtant qu'il fut emporté la tête enveloppée d'un linge, afin que les marques de sa mort ne parussent pas : *obvoluto capite elatus est, ne livor appareret.*

(c) Le sénat avoit accoutumé de s'assembler dans un temple qui étoit près de la grande place.

de la chevre, tout d'un coup il se fit des changemens incroyables dans l'air, & il survint un orage si horrible, qu'on ne le sauroit décrire. (a) Le soleil perdit entièrement sa lumière, & le jour fut changé en une nuit effroyable & obscure, où l'on entendit de tous côtés sans relâche des tonnerres épouvantables & des tourbillons de vents impétueux. Pendant ce tems-là le peuple étonné prit la fuite & se dispersa de tous côtés; mais les sénateurs se ferrèrent. L'orage cessé, & le soleil commençant à dissiper les ténèbres, le peuple revint dans le même lieu; & comme il cherchoit & redemandoit son roi, qu'il ne voyoit plus paroître, les sénateurs lui défendirent d'en faire une plus longue recherche, & lui ordonnerent de l'honorer & de le révéler comme celui qui avoit été enlevé au ciel, (b) & qui au lieu d'un prince

(a) *Le soleil perdit entièrement sa lumière.*) Les anciens ont écrit que Romulus, après avoir régné trente-sept ans, étoit mort pendant une grande éclipse de soleil. Cicéron, dans les fragmens du vi^e liv. de la République, *Namque ut olim deficere sol hominibus extinguique visus est, cum Romuli animus hæc ipsa in templa penetravit.* En effet, par les tables astronomiques, on voit que, sur la fin de la première année de la 16^e olympiade, il y eut une éclipse de soleil le 26 Mai, qui alors, à cause de

l'irrégularité du calendrier, pouvoit fort bien se rencontrer dans le mois de Juillet; mais comment accorder cela avec l'anniversaire que les Romains célébroient tous les ans pour Romulus, à la fête des Quirinales, vers la mi-Février? Il y a bien de l'apparence que les Romains n'étoient pas mieux instruits du tems de la mort de Romulus, que de celui de la fondation de Rome.

(b) Ils disoient que c'étoit le dieu Mars, son pere, qui l'avoit enlevé.

doux & favorable , leur feroit désormais un dieu propice qui exauceroit tous leurs vœux. (a) Les plus simples , ravis de cette bonne nouvelle , & pleins d'espérance , se retirèrent en adorant dans leur cœur ce nouveau dieu ; mais les autres , approfondissant davantage ce mystere avec un esprit d'animosité & de vengeance , troubloient extrêmement les sénateurs , car ils les accusoient d'être les seuls meurtriers du roi , & de n'amuser ainsi le peuple par des contes ridicules , que pour cacher leur crime.

Ce désordre alloit aboutir à une guerre civile , lorsqu'un des plus nobles patriciens , (b) & connu pour un des plus gens de bien de toute la ville , Julius Proculus , qui étoit venu d'Albe à Rome avec Romulus , (c) & qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce prince , se présenta dans la grande place , & jura devant tout le monde sur ce qu'il y avoit de plus sacré , que comme il revenoit , Romulus s'étoit apparu à lui beaucoup plus grand que de coutume , &

(a) *Les plus simples , ravis de cette nouvelle.*) Cela peint bien le peuple. Dans un moment il adorera comme un dieu celui qu'il n'aura pu souffrir pour maître , ni même pour voisin.

(b) Il descendoit d'Ascanius.

(c) *Et qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce prince.*) Tout cela étoit nécessaire , afin

qu'on ajoutât foi à sa déposition. Sa probité rendoit croyable son témoignage , & l'amitié que Romulus avoit pour lui , faisoit croire qu'il s'étoit plutôt apparu à lui qu'à tout autre. Au reste , ceux qui traiteroient de crime le faux serment que fit Proculus en cette occasion , n'ont qu'à se ressouvenir de cette maxime consacrée par la vraie vertu : *Salus populi suprema lex esto.*

couvert d'armes plus éclatantes que le feu ; que lui , tout étonné , lui avoit dit : *Ah ! Seigneur , que vous avons-nous fait , & pourquoi nous avez-vous quittés si malheureusement , en nous exposant au plus cruel de tous les reproches , & en plongeant toute votre ville orpheline dans le plus grand deuil où elle puisse jamais se trouver ?* & que Romulus avoit bien daigné lui répondre : *Proculus , telle a été la volonté des dieux , qu'après avoir été aussi long-tems avec les hommes , & avoir bâti une ville qui doit être la maîtresse de l'Univers & la plus glorieuse cité du monde , je retournerais ainsi au ciel d'où j'étois descendu ; mais prends courage , & ne manque pas de dire aux Romains , qu'en s'exerçant aux grands travaux & en se munissant de tempérance & de sagesse , ils s'éleveront au plus haut degré de puissance où les hommes puissent parvenir. Pour moi , sous le nom de Quirinus , je serai désormais votre protecteur & votre dieu tutélaire.*

Ce témoignage parut digne de foi , tant à cause des mœurs de celui qui le rendoit , que de son serment , & ce qui aida encore beaucoup à le faire recevoir , (a) c'est que ,

(a) *C'est que , comme par une inspiration divine , tout le monde fut saisi en même tems d'un tel enthousiasme.*) Combien d'exemples de subits enthousiasmes n'a-t-on pas vus dans beaucoup d'assemblées du peuple ? Mais ce

qui n'arrive pas toujours , c'est qu'en cette occasion , les Romains tirèrent du mensonge la même utilité qu'ils auroient tirée de la vérité ; car qu'auroit pu faire davantage Romulus dieu , que de sauver l'état , & de faire suc-

comme par une inspiration divine, tout le monde fut faisi en même tems d'un tel enthousiasme, que personne ne chercha à contredire, & que chacun oubliant ses premiers soupçons, se mit à adorer Quirinus & à l'invoquer. Mais tout cela ressemble assez à ce que les Grecs content (a) d'un Aristéas Proconnésien, & d'un Cléomede Astypaléen (b); car ils disent que cet Aristéas étant mort dans une boutique de Foulon, ses amis, qui allèrent pour emporter son corps, ne le trouverent plus, (c) & que des gens qui revenoient de quelque voyage, assurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.

(d) Pour ce qui est de Cléomede, ils ra-

céder la paix & l'union à une si grande division & à un si affreux désordre ?

(a) D'un Aristéas Proconnésien.) Cet Aristéas, de l'isle de Proconnese dans la Procontide, étoit historien & poëte, & grand charlatan. Il avoit composé en vers hexamètres l'histoire des Arimaspes ou Scythes, s'il est vrai que cet ouvrage n'ait pas été supposé, comme Denys d'Halicarnasse l'a cru. Il disoit que son ame sortoit de son corps quand il vouloit, & qu'elle y retournoit ensuite. Il vivoit du tems de Crésus. Hérodote conte cette histoire au long dans son IV^e liv.

(b) De l'isle Astypalée, au-dessus de Crete.

(c) Et que des gens qui revenoient de quelque voyage, assurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.) Il vint un homme d'Artacia, près de Cysique, qui dit qu'il avoit vu Aristéas qui tenoit le chemin de Cysique, & qu'il avoit parlé à lui. Plutarque s'est trompé, & il a confondu cette histoire avec une autre aventure du même Aristéas à Mérapont, qu'Hérodote raconte immédiatement après la première.

(d) Pour ce qui est de Cléomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuse & d'une grandeur démesurée, mais d'ailleurs furieux & insensé.) Pausanias

content que ce fut un homme d'une force prodigieuse & d'une grandeur démesurée, mais d'ailleurs furieux & insensé; après avoir fait plusieurs violences, il entra un jour dans une école pleine de petits enfans, & d'un coup de poing qu'il donna à une colonne qui soutenoit le comble, il la partagea par le milieu, de maniere que le toit tomba sur ces enfans & les écrasa. Se voyant poursuivi, il se jeta dans un grand coffre (a) qu'il ferma sur lui, & en tint si bien le couvercle, que plusieurs personnes ayant joint leurs forces pour l'ouvrir, ne purent jamais le faire. Enfin ils prirent le parti de le rompre; mais quand ils l'eurent mis en pièces, ils ne trouverent leur homme ni vivant ni mort, dont ils furent si surpris, qu'ils envoyerent sur l'heure même consulter l'oracle de Delphes. La prêtresse leur fit cette réponse: (b) *Cléomede est le dernier de tous les héros.* (c) On dit aussi que le corps d'Alcmene disparut au

raconte au long cette histoire dans le second liv. Il dit que l'olympiade 72, ce Cléomede luttant contre un homme d'Epidaure, appelé Iccus, le tua; les juges ayant trouvé l'action fort mauvaise, lui refuserent le prix; & Cléomede outré de douleur, se retira chez lui, & perdit l'esprit.

(a) Qui étoit dans le temple de Minerve où il se réfugia.

(b) *Cléomede est le dernier de tous les héros.*) Plutarque

ne rapporte que le premier vers de la réponse; la prêtresse ajoutoit: *Honorez-le par vos sacrifices, comme n'étant plus mortel.* Voilà un plaisant héros, qu'un fou qui fait périr un grand nombre d'enfans.

(c) *On dit aussi que le corps d'Alcmene disparut au milieu de sa pompe funebre.*) Les Thébains disoient qu'Alcmene n'avoit point eu de tombeau, parce qu'elle avoit été changée en pierre. *Fausan.*

milieu de sa pompe funebre , & qu'à sa place on ne trouva qu'une pierre dans son lit. On débite encore plusieurs autres fables contre toute sorte d'apparence de vérité , en associant mal-à-propos aux privilèges des dieux immortels , ce qui est mortel de sa nature. Véritablement il y a de l'impiété & de la bassesse à nier la divinité de la Vertu ; mais de vouloir mêler la Terre avec le Ciel , voilà ce qui est extravagant & ridicule.

Laisant donc tous ces contes vains , arrêtons-nous à cette vérité constante , qu'après que le corps , comme dit Pindare , *a été la proie de la mort , l'ame triomphe d'elle , & demeure seule image vivante de l'éternité.* Comme elle est la seule qui vient des dieux , elle est aussi la seule qui y retourne , non pas avec le corps , mais après qu'elle en est séparée , qu'elle est devenue simple & pure , & qu'elle ne tient plus rien de la chair ; (*a*) car l'ame sèche , comme dit Héraclite (*b*) , est la plus excellente ; elle se détache du corps comme un éclair s'élançe de la nue ; au lieu que celle qui est mêlée & détrempée avec le corps , & qui n'est , pour ainsi dire , que de chair , ressemble proprement à une vapeur épaisse & pesante qui ne s'enflamme que très-difficilement , & ne s'élève qu'avec peine. Il

(*a*) *Car l'ame sèche , comme dit Héraclite.* Cette ame sèche est fort bien imaginée par un philosophe , qui mettoit le feu pour premier prin-

cipe de toutes choses.

(*b*) Philosophe d'Ephese qui vivoit peu de tems après Pythagore.

n'est donc nullement nécessaire de forcer la nature, en plaçant dans le ciel les corps des gens de bien avec leurs ames ; il suffit d'être fortement persuadé que par la vertu, leurs ames (a) deviennent, de leur nature & par l'ordre des dieux, d'hommes, héros, de héros, génies ; & si elles ont passé toute leur vie, comme les jours des saintes cérémonies & des purifications, dans la pureté & dans l'innocence, sans avoir commis aucune œuvre mortelle, ni fléchi sous le joug des passions vicieuses, de génies, elles deviennent de véritables dieux, & reçoivent la plus grande & la plus heureuse de toutes les récompenses, non pas par un arrêt public d'une ville, mais réellement, & par des raisons qui se tirent de la Divinité même.

Pour ce qui est du surnom de Quirinus qu'on donne à Romulus, les uns disent que c'est la même chose que Mars ; les autres assurent qu'il vient de la même origine que celui de *Quirites*, qui fut donné à ses ci-

(a) *Deviennent, de leur nature, & par l'ordre des dieux, d'hommes, héros, de héros, génies ; & si, &c. de génies, elles deviennent de véritables dieux.* Hésiode a distingué le premier ces quatre natures, les hommes, les héros, les génies, les dieux ; & sur cela les philosophes ont imaginé cette gradation, & si on ose le dire, cet affinage des ames. Après la mort, elles deviennent héros ; de

héros, après certaines révolutions, elles deviennent démons ou génies ; & si elles ont vécu très-sainte-ment pendant qu'elles ont habité le corps de génies, elles deviennent de véritables dieux, après qu'elles ont achevé de se purifier par la vertu ; & jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à cette dernière perfection, elles peuvent retomber dans leurs premières ténèbres.

toyens ; & les autres enfin prétendent que les anciens appelloient le fer d'une pique , ou la pique même , *quiris* ; que la petite image de Junon qu'on portoit au bout d'une pique , étoit appelée l'image de *Junon Quiritide* ; qu'on donnoit aussi le nom de *Mars* à la pique , qui étoit consacrée dans le palais de Numa ; que ceux qui avoient le mieux fait dans les combats , étoient honorés d'une pique ; & que pour toutes ces raisons , Romulus fut surnommé *Quirinus* , c'est-à-dire , le dieu des armes & des combats. On lui consacra un temple sur le mont , qui de son nom fut appelé *Quirinal*.

Le jour qu'il disparut , se nomme *la fuite du peuple & les nones caprotines* , à cause du sacrifice qu'on y fait hors de la ville , près du marais de la Chevre. En allant à ce sacrifice , ils prononcent , avec de grands cris , plusieurs de leurs noms propres , comme Marcus , Caius , &c. pour mieux imiter la fuite de ce jour-là , & la maniere dont ils s'appelloient les uns les autres dans le trouble & dans la frayeur. D'autres prétendent que ce n'est nullement l'imitation d'une fuite , & que tout cela se pratique en mémoire d'une grande hâte & d'une diligence extraordinaire , dont ils rendent une telle raison : Après que les Gaulois , qui avoient pris Rome , eurent été chassés par Camillus , la ville se trouva si épuisée & si foible , qu'elle ne pouvoit se remettre. La plupart des peuples Latins , profitant de cette occasion , se

liguerent ensemble , & avec une puissante armée , commandée par **Lucius Posthumius** , ils allèrent planter leur camp près de Rome. D'abord ils envoyèrent un héraut aux Romains , pour leur dire que les Latins venoient à dessein de renouveler , par de nouveaux mariages , l'ancienne alliance qui étoit entre eux , & qui s'en alloit presque éteinte ; que s'ils vouloient donc leur envoyer leurs filles & leurs jeunes femmes veuves , ils auroient la paix , comme ils l'avoient eue par même moyen avec les Sabins. Les Romains , étonnés de ce discours , ne savoient à quoi se résoudre. D'un côté ils craignoient la guerre , s'ils refusoient ce parti , & de l'autre ils voyoient bien que de livrer leurs filles & leurs femmes , ce n'étoit rien moins que recevoir le joug , & se rendre esclaves de ces peuples. Comme ils étoient dans cette cruelle incertitude , une esclave nommée *Philotis* , ou , selon d'autres , *Tutela* , leur conseilla d'user de ruse pour éviter également la guerre & la honte de donner des ôtages aux Latins. La ruse étoit , qu'elle-même & toutes leurs plus belles esclaves richement parées , seroient envoyées à leurs ennemis , comme si c'étoient les femmes & les filles qu'ils demandoient ; que la nuit elle leur élèveroit un flambeau allumé , & que les Romains , le voyant , fortiroient avec leurs armes , & se déferoient aisément de leurs ennemis , qu'ils trouveroient plongés dans un profond sommeil. Cela fut exécuté comme elle l'a-

voit dit. Les Latins donnerent dans le piège, & vers le milieu de la nuit, Philotis éleva un flambeau sur un figuier sauvage, derrière lequel elle étendit des couvertures, afin que le flambeau fût vu de Rome sans être aperçu du camp. Les Romains n'eurent pas plutôt vu le signal, qu'ils sortirent en armes avec toute la diligence possible, en s'entr'appellant les uns les autres au sortir des portes, comme c'est la coutume, pour s'exciter. Ayant surpris leurs ennemis, ils en firent un grand carnage; & en mémoire de cette victoire, ils célèbrent, dit-on, cette fête, & l'on nomme ce jour-là les *Nones Caprotines*, à cause de ce figuier sauvage, que les Romains appellent *Caprificus*. Ce même jour on fait un festin aux femmes hors de la ville, sous des ramées faites de branches de figuier, & les esclaves font une quête sous ces ramées, en jouant & en badinant; ensuite elles se frappent les unes les autres, & se jettent des pierres en mémoire du secours qu'elles avoient donné aux Romains dans cette occasion; mais la plupart des historiens rejettent ce conte. Aussi (a) cette manière de s'entr'appeller en plein jour, & cette sortie qu'on fait vers le marais de la Chevre, comme des gens qui vont à un sacrifice, semble s'accorder mieux avec la première histoire, à moins que ces deux aventures, si éloignées l'une de l'autre, ne soient arrivées par hazard le même jour.

(a) Car dans cette fête il nent à l'un & à l'autre de y a des choses qui convien- ces accidens.

(a) Au reste, quand Romulus cessa de vivre, on dit qu'il étoit dans la cinquante-quatrième année de son âge, & dans la trente-huitième de son regne.

(a) *Au reste, quand Romulus cessa de vivre, on dit qu'il étoit dans la cinquante-quatrième année de son âge, & dans la trente-huitième de son regne.* Plutarque retranche ici une année de l'âge

de Romulus, & en ajoute une à son regne. Selon Denys d'Halicarnasse, il mourut la cinquante-cinquième année de son âge; après avoir régné trente-sept ans.

Fin de la vie de Romulus.





(a) COMPARAISON

DE THESÉE ET DE ROMULUS.

VOILA tout ce qui m'a paru de plus digne de mémoire dans ce que j'ai trouvé de Thésée & de Romulus. Pour venir présentement à les comparer, il me semble d'abord que Thésée fit de grandes entreprises de son propre mouvement & de son propre choix, sans aucune nécessité qui l'y forçât, & au contraire, lorsqu'il avoit une entière liberté de vivre en repos dans Trezene, & de jouir tranquillement d'un royaume considérable que son ayeul lui devoit laisser; au lieu que Romulus ne se porta à faire de grandes actions que pour éviter l'esclavage & la punition qui le menaçoit, devenu, comme dit Platon, hardi de peur, & forcé par une indispensable nécessité, qui ne lui laissoit le choix que de vaincre ou de souffrir les plus honteux supplices.

(a) COMP. DE THESÉE ET DE ROMULUS. De tous les ouvrages de Plutarque, il n'y en a point, à mon avis, qui lui doivent faire tant d'honneur que ces comparaisons; car il falloit infiniment plus d'esprit pour trouver les rapports & les différences qu'il y a entre ces

grands hommes, que pour écrire leurs actions. Il pese ici les vices & les vertus dans une balance si juste, que l'on peut dire que jamais personne n'a mieux enseigné à donner à chaque chose son véritable prix; & il y a un profit infini à faire dans cette lecture.

D'ailleurs, le chef-d'œuvre de ce dernier, c'est d'avoir tué un seul tyran d'Albe ; mais Scyron, Synnis, Procruste ou Damastes le porteur de massue, furent comme les préludes du premier. Ce ne fut qu'en chemin-faisant & en se préparant à de plus grands exploits, qu'il les punit & les ôta du monde, & par leur mort il délivra la Grece de ces horribles tyrans, avant que la Grece connût seulement le nom de son libérateur.

De plus il ne tenoit qu'à Thesée de prendre le chemin de la mer pour éviter les brigands & toute mauvaise rencontre ; & il ne dépendoit nullement de Romulus de n'avoir pas sur les bras de fort grosses affaires pendant la vie d'Amulius ; & une marque certaine de cela, c'est que Thesée alla attaquer les méchans, sans avoir reçu d'eux aucune injure, & seulement pour délivrer les autres de l'oppression ; au lieu que Romulus & son frere, pendant que le tyran ne leur fit aucun mal, lui laisserent opprimer tous les autres tant qu'il voulut, sans s'en mettre en peine. Que si l'on fait valoir comme de grandes choses, que Romulus ait été blessé dans la bataille contre les Sabins, qu'il ait tué Acron de sa main, & qu'il ait vaincu grand nombre d'ennemis en plusieurs rencontres, on n'a qu'à opposer à ces faits d'armes le combat contre les Centaures & la guerre des Amazones.

Mais ce que Thesée osa entreprendre au sujet du tribut qu'on payoit au roi de Crete,

quand il s'offrit volontairement pour aller avec les autres jeunes garçons & avec les jeunes filles qu'on y envoyoit, & qu'il voulut bien s'exposer au danger, ou d'être dévoré par le Minotaure, ou d'être immolé sur le tombeau d'Androgée, ou enfin, ce qui est même le moindre de tous les maux dont on écrit qu'il étoit menacé, de servir honteusement des maîtres cruels & impitoyables : cela est si fort au-dessus de tout, & il y a dans cette seule action tant de hardiesse, de magnanimité, de justice, d'amour pour le public, & un si grand desir de vertu & de gloire, qu'on ne sauroit dignement l'exprimer. Et à ce propos, il me semble que (a) les philosophes ont eu grande raison de définir l'amour, *une inspiration, ou plutôt un secours des dieux, pour le salut & la conservation des jeunes hommes.* En effet, l'amour d'Ariadne n'est proprement que l'ouvrage d'un dieu, & le moyen dont il voulut se servir pour sauver Thésée. Ainsi, bien loin de blâmer cette princesse, on doit s'étonner que tous les hommes & toutes les femmes ne sentissent pas pour lui les mêmes desirs. Que si elle a été la seule qui l'ait aimé avec tant

(a) *Les philosophes ont eu grande raison de définir l'amour, une inspiration, ou plutôt un secours des dieux pour le salut & la conservation des jeunes hommes.* Ceci est pris du discours de Diotime, dans le banquet de

Platon, où elle dit que l'amour est le secours le plus sûr & le plus efficace que les dieux aient donné aux hommes pour les faire arriver à la véritable félicité ; car on ne s'unit à Dieu que par l'amour.

de passion, (*a*) je crois être bien fondé à dire qu'en aimant ainsi ce qui est beau & honnête, & en ne plaçant son affection que dans les personnages d'une valeur extraordinaire, elle se rendit véritablement digne de l'amour d'un dieu (*b*).

Mais pour revenir à Thesée & à Romulus, quoiqu'ils fussent tous deux grands politiques, & nés pour gouverner de grands empires, ni l'un ni l'autre ne fut conserver les façons de faire d'un roi ; car l'un dégénéra en républicain, & l'autre en tyran, faisant tous deux la même faute par des passions toutes contraires ; car le premier & le principal devoir d'un roi, c'est de conserver son Etat ; & pour le conserver, il ne doit pas moins s'éloigner de tout ce qui est indécent, que se tenir fortement attaché à tout ce qui est séant & convenable. Celui qui se roidit ou qui se relâche, cesse également d'être roi ; & devenu ou l'esclave de ses sujets, ou leur maître, il attire

(*a*) *Je crois être bien fondé à dire qu'aimant ce qui est beau & honnête, &c. elle se rendit véritablement digne de l'amour d'un dieu.*) Plutarque entre ici dans l'idée de Socrate, qui enseigne que l'amour de la véritable vertu & de la vraie perfection, est seul capable de nous unir à Dieu, qui est la vertu & la perfection même, & cela est vrai ; mais l'application que Plutarque en fait, est fautive. Il juged'une maniere trop mé-

taphysique de l'amour qu'Ariadne eut pour ce héros. Que fera donc la vertu, si on donne ce nom à l'action de cette princesse qui devient amoureuse d'un étranger la première fois qu'elle le voit, qui trahit pour lui son pere & sa patrie, & qui le reçoit dans son lit pendant qu'il est encore tout couvert du sang de son frere Deucalion qu'il a tué de sa main ?

(*b*) Car ensuite elle fut aimée de Bacchus.

immanquablement,

immanquablement, ou leur haine, ou leur mépris. (a) Cependant de ces deux défauts, l'un semble venir de fierté & d'amour-propre, & l'autre de douceur & d'humanité.

Que si l'on ne doit pas imputer absolument à la fortune les malheurs des hommes, (b) mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la différence des mœurs & des passions qui les causent, on ne peut pas nier qu'il n'y ait une fureur brutale & un mouvement précipité de colere démesurée dans ce que Romulus fit contre son frere, & Thesée contre son fils; mais la premiere occasion qui émeut le courage, rend toujours plus excusable celui qui, ayant un plus grand sujet de se mettre

(a) *Cependant de ces deux défauts, l'un semble venir de dureté & d'amour-propre, & l'autre, de douceur & d'humanité.* Celui qui de roi devient tyran, est inhumain, & s'aime plus que les autres, qu'il est toujours prêt de sacrifier à sa grandeur; & celui qui de roi dégénere en républicain, paroît véritablement avoir de l'humanité, & aimer les autres autant ou plus que soi-même; mais souvent il est foible, & par cette foiblesse il fait presque autant de mal à son peuple, que le premier par son inhumanité; car il n'est presque pas d'exemple de rois qui, se sentant capables de gouverner, aient, par amour pour l'humanité, abdiqué la souveraine puissance, & ren-

du la liberté à leur patrie; au lieu que les exemples des rois devenus tyrans, sont innombrables.

(b) *Mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la différence des mœurs & des passions qui les causent.* Plutarque étoit Platonicien, & par conséquent il étoit persuadé que rien n'arrive au hazard, & que les mœurs étant la seule cause des actions des hommes, elles le sont aussi de leur malheur. Mais il n'a pas voulu choquer ouvertement l'opinion des Péripatéticiens, qui est ordinairement celle du peuple, qui attribue presque toujours à la fortune tout ce dont il ne connoît pas la source, & qui le surprend.

en colere , est renversé de son assiette ordinaire , comme par un coup plus violent.

(a) Ainsi Romulus n'ayant eu prise avec son frere que dans le conseil & sur des choses qui regardoient le bien public , il n'y a personne qui puisse concevoir comment il put se porter tout d'un coup à un si grand excès de colere ; (b) au lieu que ce qui excita Thesée contre son fils , ce furent d'abord les passions les

(a) *Ainsi Romulus n'ayant eu prise avec son frere que dans le conseil , & sur des choses qui regardoient le bien public.*) Je crois que ce doit être le véritable sens de ce passage , & ce raisonnement de Plutarque est fort bon. Dans un conseil , où il s'agit de l'utilité publique , on ne voit pas comment on peut se porter à un si grand excès de colere. Mais il semble que Plutarque n'ait pas bien compris les motifs du différent de Rémus & de Romulus ; car en premier lieu , lorsqu'ils dispuoient du choix de la montagne où il falloit bâtir la ville , le bien public n'y avoit aucune part , chacun d'eux chetchoit à satisfaire son ambition & à être le maître de Rome. D'ailleurs , ce ne fut pas là la cause de l'emportement de Romulus , qui n'entra dans cette furieuse colere que lorsque Rémus , après s'être moqué de son travail , ajouta l'insulte à la raillerie , & fauta le fossé par mépris , & pour prédire que les ennemis

ruineroient ses murailles. Ainsi , je ne sais si ce qui arma Romulus contre son frere , n'est pas plus fort que ce qui arma Thesée contre son fils. Il est toujours certain qu'il faut de plus grands sujets pour animer un pere contre un fils , que pour irriter un frere contre un frere.

(b) *Au lieu que ce qui excita Thesée contre son fils.*) Dans la vie de Thesée , Plutarque n'a point expliqué l'aventure d'Hippolyte , & la calomnie de sa marâtre ; & il me semble que c'est un défaut ; car le lecteur n'étant point instruit , il ne sauroit entendre ce texte. Il est vrai que peu de lecteurs ignorent que Phedre , femme de Thesée , devenue amoureuse d'Hippolyte , fils de son mari , & que n'ayant pu porter ce prince à souiller le lit de son pere , elle l'accusa d'avoir voulu attenter à sa pudicité. Thesée trop crédule , dévoua son malheureux fils à la colere de Neptune , qui le fit périr quoique innocent.

plus violentes , & que peu d'hommes ont pu éviter, l'amour & la jalousie fondés sur les faux rapports de sa femme. Ce qu'il y a même de plus considérable, c'est que la colere de Romulus passa jusqu'à l'effet, & lui fit commettre une action qui eut une fin très-malheureuse ; mais celle de Thesée s'exhala en malédictions & en injures, vengeance ordinaire des vieillards irrités ; car du reste, ce qui arriva à ce fils malheureux, semble plutôt l'effet du hazard que l'ouvrage de son pere ; c'est pourquoi de ce côté-là on préféreroit peut-être Thesée à Romulus.

Mais d'un autre côté, Romulus n'a pas sur Thesée un médiocre avantage, en ce qu'il parvint à de très-grandes choses par des commencemens très-petits ; en effet, son frere & lui étant esclaves & passant pour fils de Bouviers, mirent en liberté presque tous les peuples Latins avant que d'être libres eux-mêmes, & acquirent en même tems les titres les plus glorieux, comme de vainqueurs de leurs ennemis, de protecteurs de leurs parens, de rois de nations, & de fondateurs de villes ; non pas de fondateurs qui changent seulement, & déplacent les maisons, comme Thesée, qui de plusieurs habitations n'en fit qu'une seule, en ruinant plusieurs villes qui portoient le nom des rois & des plus anciens héros de l'Attique, ce que Romulus fit aussi à la fin, en contraignant ceux qu'il avoit vaincus de démolir leur patrie & d'aller demeurer avec leurs vainqueurs, mais

de véritables fondateurs qui jettent les premières pierres ; car la ville que Romulus fonda d'abord , ne fut point du tout une ville rajustée feulement , & augmentée de plusieurs pièces qui subsistassent déjà ; ce fut une ville qu'il bâtit depuis les fondemens , en acquérant en même tems , terre , patrie , royaume , famille , mariages , alliances , & cela sans tuer ni offenser personne ; au contraire , en faisant du bien à grand nombre de fugitifs & de vagabonds qui n'avoient ni feu ni lieu , & qui ne demandoient qu'à devenir ses citoyens. S'il ne purgea pas la terre de brigands & de voleurs , il saccagea des villes , dompta des nations , & mena en triomphe des rois & des généraux d'armée.

Pour ce qui est de la mort de Rémus , on ne convient pas qui en est l'auteur , & la plupart des écrivains rejettent sur d'autres que sur Romulus le soupçon de ce meurtre ; mais il est bien certain qu'il délivra sa mere qui se mouroit dans une prison , & qu'il remit sur le trône d'Enée Numitor , son ayeul , qu'Amulius avoit réduit à un pitoyable & honteux esclavage , & ne perdit pas une seule occasion de lui rendre toutes sortes de services , sans qu'il lui soit jamais arrivé de lui faire le moindre déplaisir , non pas même imprudemment & par mégarde. Il n'en est pas de même de Thésée , qui oublia l'ordre que son pere lui avoit donné de mettre la voile blanche à son retour. De quelques couleurs qu'on se servît , il seroit bien difficile

de justifier sa négligence devant les juges les plus indulgens, & de l'empêcher d'être condamné comme parricide. C'est ce qu'un écrivain d'Athenes a fort bien vu ; mais comme il vouloit à toute force le défendre, il a feint qu'Egée, averti que Thésée s'avançoit à pleines voiles, courut à la citadelle avec tant de précipitation pour le voir, qu'un pied venant à lui glisser, il tomba ; comme si Egée pouvoit manquer d'avoir avec lui des gens pour le soutenir, ou qu'en lui voyant prendre le chemin de la mer, on l'eût laissé seul sans le suivre.

Que s'il faut parler de l'injustice qu'ils commirent tous deux en enlevant des femmes, celle de Thésée manque de prétexte honnête & plausible. Premièrement, la même chose lui arriva plusieurs fois ; car il enleva Ariadne, Antiope, Anaxo ; & après celles-là, quoiqu'il fût alors trop vieux pour penser au mariage, même le plus légitime, il enleva Hélène, qui n'étoit encore qu'une petite fille, & nullement en âge de se marier. Et en second lieu, on ne peut pas dire que ce fût pour avoir des enfans, car les filles de Trézene, celles de Lacédémone, & les Amazones, qu'il n'avoit pas même fiancées, n'étoient ni plus dignes, ni mieux en état de lui donner des enfans, que les Athéniennes qui descendoient de l'ancienne race d'Erechthée & de Cécrops ; & c'est ce qui fait croire, avec raison, qu'il ne le fit que par un esprit de débauche, vaincu par la volupté. Au con-

traire, (a) Romulus en ayant ravi une fois pour toutes près de huit cens, n'en retint pour lui qu'une seule, nommée Herfilie, & partagea les autres aux plus vaillans de ses citoyens, & ensuite par l'honneur, l'amitié & le bon traitement qu'il leur fit rendre, il changea cette violence & cette injustice en une action très-sage & très-utilement entreprise pour la société; car par-là il unit deux nations, en mêlant les races & les familles; & la bonne intelligence que cela fit naître pour toujours entre ces deux peuples, fut l'unique source de leur puissance & de leur grandeur. Du reste, le tems est un assez bon témoin de la pudeur, de la constance & de l'amour réciproque dont il cimentait les mariages; (b) car pendant plus de cinq cens trente ans il n'y eut pas un mari qui osât quitter sa femme, ni une femme son mari; & comme en Grece les plus savans dans l'antiquité connoissent par nom & surnom celui qui le premier tua son pere ou sa mere, tout de même les Romains savent qu'un Spurius Carbilus renvoya le premier sa femme, (c) encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfans.

(a) Romulus n'en enleva qu'une pour lui; encore dit-on qu'il ne la garda pas pour lui, & qu'il la donna à Hostius Hostilius.

(b) Car pendant près de cinq cens trente ans, il n'y eut pas un mari qui osât quitter sa femme.) Il y a au grec, près de deux cens trente ans; mais

c'est une faute; car Denys d'Halicarnasse marque précisément que ce fut l'an de Rome cinq cent vingt, la cent trente-septième olympiade, sous le consulat de M. Pomponius Matho & de C. Papirius Masso.

(c) Encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point

A ce témoignage du tems s'accordent aussi parfaitement toutes les actions de ces deux peuples ; les deux rois avoient un pouvoir égal , & les deux nations jouissoient des mêmes privilèges & des mêmes droits à cause de cette alliance ; au lieu que tous les différens mariages de Thésée ne produisirent jamais aux Athéniens aucune alliance ni amitié ; au contraire , ils causerent des inimitiés , des guerres , des meurtres de citoyens , & enfin la prise de la ville d'Aphidnes , dont les habitans ne se sauverent qu'à grande peine & par la faveur de leurs (a) ennemis , qu'ils furent obligés d'adorer comme des dieux ; car sans cela ils auroient souffert à cause de lui ce que Troie souffrit depuis à cause (b) d'Alexandre. Sa mere même n'en fut pas quitte pour la peur ; car elle eut le même sort qu'Hécube eut dans la suite ; elle fut emmenée captive , ayant été indignement délaissée & abandonnée par son fils , au moins si cette captivité d'Æthra n'est pas une fable , comme il seroit à souhaiter qu'elle le fût , avec beaucoup d'autres particularités de la vie de Thésée.

Enfin , ce qu'on dit à leur sujet de la Di-

d'enfans.) Il le jura ainsi devant les censeurs , & il protesta que , quoiqu'il aimât sa femme avec beaucoup de tendresse , il la quittoit pour satisfaire au serment qu'il avoit fait à son mariage , où il avoit juré , selon la formule ordinaire , qu'il se marioit pour avoir des enfans. Voilà un

homme bien religieux. Il ne laissa pas depuis ce tems-là , d'être odieux au peuple , qui regarda ce premier divorce comme un exemple très-pernicieux.

(a) De Castor & Pollux.

(b) *Alexandre* , autrement *Paris* , fils de Priam , ravisseur d'Hélène.

vinité, met entre eux une très-grande différence ; car Romulus, en naissant, fut sauvé par la seule faveur des dieux, & par leur assistance particuliere ; au lieu que l'oracle rendu à Égée pour l'empêcher d'approcher d'aucune femme étrangere, semble montrer que Thesée vint au monde contre l'ordre & la volonté des dieux.

Fin de la comparaison de Thesée & de Romulus.





LYCURGUE.

ON ne peut rien dire du législateur Lycurgue, qui ne soit rapporté différemment par les historiens ; car il y a diverses traditions sur son origine, sur ses voyages, sur sa mort, & encore plus sur ses loix & sur la forme du gouvernement qu'il établit ; mais on s'accorde encore moins sur le tems où il a vécu. (a) Les uns disent qu'il fut contemporain d'Iphitus, (b) & qu'il régla avec lui la sus-

(a) *Les uns disent qu'il fut contemporain d'Iphitus.*) Cela est fondé sur ce qu'on prétend qu'Iphitus institua les jeux olympiques, cent huit ans avant la première olympiade vulgaire, qui a commencé l'an du monde 3174, ou de la période Julienne, 3938, 774 ans avant l'ère chrétienne, & qu'il y avoit eu vingt-sept olympiades, c'est-à-dire, cent huit ans avant cette olympiade vulgaire ; mais qu'on ne les compta point, & qu'on ne commença à compter que par la vingt-huitième, où Corœbus fut vainqueur ; d'où vient que l'on ignore ceux qui remportèrent le prix aux vingt-sept premières. C'est ainsi que l'ont écrit Aristo-

mede, Phlégon, Syncelle & autres. Callimaque ne met que 13 olympiades avant celle de Corœbus. Mais je ne sais si ces autorités sont bien sûres.

Il y a de l'apparence que les commencemens de ces jeux, s'ils commencèrent alors, furent si informes, qu'ils ne méritoient aucune attention ; & c'est une preuve que Lycurgue n'y eut aucune part. Comment les Grecs auroient-ils négligé de marquer les commencemens d'une fête si solennelle, eux qui étoient si soigneux de ramasser jusqu'aux moindres choses qui pouvoient contribuer à la gloire de leur pays ?

(b) *Et qu'il régla avec lui la suspension d'armes qui s'observe pendant les jeux olym-*

pension d'armes qui s'observe pendant les jeux olympiques ; (a) Aristote est même de ce sentiment , qu'il fonde sur un disque olympique , où le nom de Lycurgue se trouve écrit ; & les autres , qui , comme (b) Eratosthene & (c) Apollodore , (d) comptent les tems par les successions des rois de Sparte , le mettent plusieurs années avant la pre-

pires.) Toutes les guerres cessoient en Grece pendant les jeux olympiques ; & non-seulement pendant ces jeux , mais aussi pendant les trois autres grands jeux de la Grece , c'est-à-dire , pendant les jeux Pythiques , Isthmiques & Neméens. C'est une chose remarquable.

(a) *Aristote est même de ce sentiment , qu'il fonde sur un disque olympique , où le nom de Lycurgue se trouve écrit.*) Cette raison seroit fort bonne , s'il étoit constant que le Lycurgue dont le nom étoit écrit sur ce palet , fût le législateur ; mais comme il y a eu plusieurs Lycurgue , l'argument d'Aristote ne prouve rien.

(b) *Eratosthene.*) Historien d'Athenes , qui fut appelé en Egypte par Ptolémée Evergetes , qui le fit son bibliothécaire ; il fut précepteur de Callimaque. C'étoit un homme d'un savoir prodigieux , & il avoit fait quantité d'ouvrages , tant d'histoire que de chronologie & de géographie ; il est souvent cité par Strabon.

(c) *Apollodore.*) Le grammairien Apollodore , contemporain d'Eratosthene ; nous avons encore un abrégé d'un de ses ouvrages , sous le nom de *Bibliothèque d'Apollodore* , ou de *l'origine des dieux*.

(d) *Comptent les tems par les successions des rois de Sparte , le mettent plusieurs années avant la premiere olympiade.*) Cent trente ans avant la premiere olympiade vulgaire. Il est certain que de compter ainsi par la suite des rois , c'est la maniere la plus sûre. Ce calcul revient à-peu-près à celui de Strabon , qui pose , comme une chose constante , que Lycurgue étoit cinq générations après Althemenès , qui mena une colonie en Crete. Or cet Althemenès étoit fils de Cissus , qui fonda Argos dans le même tems que Patroclès , cinquième ayeul de Lycurgue , fonda Sparte. Ainsi , Lycurgue florissoit peu de tems après Salomon , environ l'an du monde 3050 , & neuf cens ans avant Notre Seigneur.

miere olympiade. (a) Mais sur ce qu'il y a eu deux Lyncurque à Lacédémone en différens tems, Timée (b) soupçonne qu'on a attribué les actions de l'un & de l'autre à celui qui étoit le plus ancien & qui avoit le plus de réputation ; que le plus ancien vivoit peu de tems après Homere, & qu'il l'avoit (c) vu. Xénophon fait même assez juger de son ancienneté, (d) quand il dit qu'il étoit du tems des Héraclides. Il est vrai que les derniers rois de Sparte descendoient aussi d'Hercule ; mais il y a de l'apparence que cet historien ne veut parler que des premiers descendans de ce héros. Quoi qu'il en soit, cette diversité de sentimens n'empêchera pas que nous ne ramassions ce que l'on trouve écrit de la vie de ce grand personnage, en nous attachant à ce qui est le moins contesté, & qui est fondé sur l'autorité des témoins les plus illustres & les plus croyables.

Premièrement, le poëte Simonide dit que

(a) *Mais sur ce qu'il y a eu deux Lyncurque à Lacédémone en différens tems.*) Le dernier fut celui qui chassa du trône de Sparte son collègue Agesipolis, troisième du nom ; il descendoit aussi d'Hercule. Ces deux Lyncurque furent bien différens ; le premier rendit le royaume à son neveu, & le dernier ne put y souffrir son collègue.

(b) Timée le Sicilien, qui avoit écrit l'histoire de Sicile, celle d'Italie & celle

de Grece ; il vivoit du tems de Ptolomée, fils de Lagus.

(c) En effet il pouvoit l'avoir vu ; car Homere ne vivoit qu'environ cent trente ans avant la première olympiade.

(d) *Quand il dit qu'il étoit du tems des Héraclides.*) Ce passage de Xénophon est dans son traité de la république des Lacédémoniens, d'où Plutarque a tiré tout ce qu'il y a de plus considérable dans cette vie.

le pere de Lycurgue étoit Prytanis, & non pas Eunomus. Mais la plupart des auteurs font autrement la généalogie d'Eunomus & de Lycurgue; car ils assurent que Soüs fut fils de Patroclès, & petit-fils d'Aristodeme; que de Soüs naquit Eurytion; d'Eurytion, Prytanis; de Prytanis, Eunomus; que cet Eunomus eut Polydecte de sa premiere femme, & que de la seconde, appelée Dianasse, il eut Lycurgue. Eutichidas, qui est un autre historien, (a) met pourtant Lycurgue le sixième en droite ligne après Patroclès, & le onzième après Hercule. Entre tous ses ancêtres, le plus estimé a été Soüs. De son regne, (b) les Spartiates soumirent les Ilotes,

(a) Met pourtant Lycurgue le sixième en droite ligne après Patroclès.) Qui mettoit-il donc entre Prytanis & Eunomus? Je croirois, ou que cet Eutichidas s'est trompé, ou que Plutarque n'avoit pas bien pris le sens de ses paroles, & que cet historien mettoit Lycurgue le sixième en comptant Patroclès. Voici la généalogie entiere depuis Hercule.

Hercule.

|
Hillus.

|
Cléodæus.

|
Aristomachus.

|
Aristodemus.

|
Patroclès, ou Proclès.

|
Soüs.

|
Eurytion, ou Euryphon,
ou Eurypon.

|
Prytanis.

|
Eunomus.

|
Polydecte & Lycurgue.

Cette généalogie est vicieuse dans Hérodote, liv. VIII; car outre que Soüs y est oublié, Eunomus est mis pour fils de Polydecte.

(b) Les Spartiates soumirent les Ilotes.) Les Ilotes, ou Heilotes, étoient les habitans de Hélos, ville mariti-

& conquièrent beaucoup de terres sur les
(a) Arcadiens.

On raconte de lui, qu'étant assiégé par les Clitoriens en un poste fort difficile & qui manquoit d'eau, il leur offrit de leur rendre toutes leurs terres, s'ils vouloient le laisser boire, lui & son armée, dans une fontaine qui étoit près de leur camp. Les Clitoriens y ayant consenti, & les sermens étant prêtés de part & d'autre, Soüs assembla ses troupes, & promit de se démettre de la royauté en faveur de celui qui s'abstiendrait de boire. Il n'y en eut pas un qui eût la force de s'en abstenir; ils burent tous; & Soüs descendant le dernier, ne fit que se rafraîchir un peu & se laver le visage en présence des ennemis; & continuant son chemin, il refusa de rendre leurs terres, sous prétexte qu'ils n'avoient pas tous bu. Cependant quelque grande que fût l'estime que les Spartiates avoient pour lui, (b) ils ne nommerent pas sa maison de son nom, mais de celui de son fils Eurytion; car ils l'appellerent *la maison des Eurytionides*; & cela vient, sans doute, de ce que cet Eurytion fut le premier qui, pour plaire

me de la Laconie, qui ayant été subjugués par les Spartiates, donnerent leur nom aux autres esclaves qui eurent ensuite le même sort; car ils furent tous appelés *Ilores*.

(a) Qui habitoient une ville d'Arcadie, appelée Clitor, ou Clétor.

(b) *Ils ne nommerent pas sa maison de son nom, mais de celui de son fils Eurytion.* Car jusqu'à Eurytion, cette maison avoit été appelée la maison des Procléides, ou Patrocléides, de Patroclès, ou Proclès, pere de Soüs.

au peuple; relâcha un peu la puissance absolue des rois, relâchement qui produisit dans Sparte une horrible confusion & une licence effrénée, qui y causerent des maux infinis pendant long-tems; car le peuple devint si insolent, que si les rois qui lui succéderent, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient hair; & si, par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, ils attiroient le mépris de ces rébelles, de maniere que tout étoit en désordre, & qu'on n'écoutoit plus les loix: cela avança même la mort du roi, pere de Lycurgue; car ayant voulu séparer des gens qui se battoient, il reçut un coup de couteau de cuisine dont il mourut, laissant le royaume à son fils ainé Polydecte. Celui-ci étant mort bientôt après sans enfans, tout le monde crut que Lycurgue alloit être roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle-sœur fut cachée; mais si-tôt qu'elle fut connue, il déclara que la royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils, & dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur, sous le nom de *Prodicos*, que les Lacédémoniens donnent aux tuteurs des rois.

Cependant la veuve lui envoya dire sous main, que s'il vouloit lui promettre de l'épouser quand il seroit roi, elle seroit périr son fruit. Lycurgue eut de l'horreur pour une si détestable femme; il n'osa pourtant le témoigner ni rejeter sa proposition; au contraire, il fit semblant de l'approuver & d'y

donner les mains ; mais il lui recommanda de ne rien faire pour se blesser , & de ne prendre aucuns breuvages , qui pourroient , ou la faire mourir , ou altérer sa santé , & lui fit entendre qu'il auroit soin de se défaire de l'enfant dès qu'elle en seroit délivrée. En amusant ainsi cette femme , il la mena jusqu'à son terme ; & quand il fut qu'elle étoit en travail , il envoya des gens pour assister à ses couches & pour la garder , avec ordre , si elle accouchoit d'une fille , de la mettre incontinent entre les mains des femmes , & si elle accouchoit d'un fils , de le lui porter sur l'heure même , en quelque lieu qu'il pût être , & quelque affaire pressante qu'il eût. Heureusement elle se délivra d'un fils à l'heure du souper pendant qu'il étoit à table avec les principaux magistrats de la ville ; ses serviteurs entrèrent donc dans la salle , & lui présentèrent cet enfant. Il le prit entre ses bras ; & on rapporte qu'il dit à ceux qui étoient présens : *Voici le roi qui nous vient de naître ; seigneurs Spartiates ;* & en même tems il le mit dans la place du roi , & le nomma (a) *Charilaüs* , à cause de la joie que témoignoiient tous les assistans en exaltant sa magnanimité & sa justice. Ainsi , Lycurgue ne regna que huit mois en tout ; mais ses citoyens avoient d'ailleurs tant d'estime & tant de vénération pour lui , que ceux qui lui obéissoient pour sa vertu , étoient en plus

(a) *Charilaüs* signifie joie du peuple.

grand nombre que ceux qui rendoient ce respect à sa qualité de tuteur du roi & à sa grande puissance.

Il ne manqua pourtant pas d'envieux qui s'opposèrent à son avancement, sur-tout les parens & les amis de la mere du jeune roi: entrant dans le ressentiment où elle étoit de l'injure qu'elle croyoit avoir reçue, ils ne perdoient aucune occasion de le diffamer; jusque-là que (a) Léonidas l'ayant querellé un jour avec beaucoup d'audace, eut l'insolence de lui dire qu'il savoit de très-bonne part qu'il seroit bientôt roi; & cela pour le rendre suspect par cette noire calomnie, & pour disposer par avance les esprits à croire que si le jeune roi venoit à mourir, il ne falloit en accuser que Lycurgue. La mere feroit d'un autre côté les mêmes discours. Le déplaisir qu'il en conçut, & la crainte qu'il avoit de ce qui pouvoit arriver, l'avenir étant toujours incertain, lui firent prendre la résolution de détruire ces soupçons par sa retraite, & de voyager jusqu'à ce que son neveu eût un fils qui pût un jour lui succéder. Il partit donc, & alla premièrement en Crete, où, après avoir bien observé le gouvernement & conféré sans relâche avec les plus habiles gens de l'isle, (b) il trouva quelques-unes de leurs

(a) C'étoit le frere de la mere du roi.

(b) *Il trouva quelques-unes de leurs loix si belles, qu'il les prit pour s'en servir.* C'est le sentiment des plus anciens

auteurs, comme Ephorus, Callisthene, Aristote, Platon, qui disent tous que Lycurgue imita en beaucoup de choses le gouvernement de Crete; & Polybe assure qu'ils

loix si belles , qu'il les prit pour s'en fervir quand il feroit de retour à Sparte.

Il fit encore une chose bien avantageuse pour son pays ; car par amitié ou par prieres , (a) il persuada Thalès , qui passoit pour un des sages de la Grece , & pour un très-grand politique , de s'y aller établir. Thalès étoit un poëte lyrique ; mais sous prétexte de ne composer que des chansons , il faisoit en effet tout ce que les plus graves législateurs auroient pu faire ; car toutes ses pièces étoient autant de discours qui portoient les hommes à l'obéissance & à la concorde , (b) par le moyen

se font tous trompés : voici les raisons qu'il en donne dans le livre VI. A Sparte , dit-il , les terres sont partagées également entre tous les citoyens ; les richesses en sont bannies ; les rois y sont perpétuels , & le royaume y est héréditaire ; & c'est tout le contraire en Crete. Mais tout ce que dit Polybe , n'empêche pas que Lycurgue ne puisse avoir pris ce qu'il y avoit de bon dans le gouvernement de Crete , & laissé ce qu'il y avoit de défectueux. Il y a tant de conformité entre les loix de Lycurgue & celles de Minos , qu'on ne peut presque pas douter que celles-ci n'aient donné lieu à celles-là , puisque Minos est plus ancien que Lycurgue ; & c'est le sentiment de Strabon.

(a) *Il persuada Thalès , qui passoit pour un des sages de la Grece , & pour un très-*

grand politique.) Plutarque a confondu ce Thalès avec le Thalès Milésien , qui étoit un des sept sages de Grece , & qui vivoit du tems de Crésus & de Solon. Ce Thalès , dont parle Plutarque , étoit un musicien , grand poëte , & plus ancien que le Thalès contemporain de Crésus , de plus de 250 ans.

(b) *Par le moyen de certaines mesures si harmonieuses.*) Si , dès le tems de Lycurgue , la musique des Grecs étoit déjà capable de purger les passions , quel progrès ne devoit-elle pas avoir fait depuis ce tems-là jusqu'à celui d'Aristote ? Aujourd'hui on prend pour des fables tous les effets surprenans que les anciens racontent de cette musique des Grecs ; mais Platon , Aristote , Théophraste , Polybe , & tout ce qu'il y a eu d'auteurs plus graves &

de certaines mesures si harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force & tant de douceur, qu'insensiblement elles adouciſſoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des choses honnêtes, en les purgeant des animosités & des haines qui regnoient entre eux; de sorte qu'il prépara en quelque façon les voies à Lycurgue pour l'instruction & la correction de ses citoyens.

De Crete il passa en Asie, (a) dans le dessein, dit-on, de voir par lui-même le luxe & les délices des Ioniens, afin qu'en les comparant avec la vie simple & austere des peuples de Crete, comme un médecin qui compare un corps foible & mal-sain avec un corps sain & robuste, il pût connoître toute la différence que des mœurs & des coutumes si op-

plus sensés se seroient-ils exposés à être démentis par tout un peuple, en attribuant à la musique des effets qu'elle n'auroit pas produits? Leur musique ne peut avoir été que très-supérieure à la nôtre, & par l'avantage de leur langue, & par le caractère de leur esprit; car on trouvera que dans tous les pays, la musique a toujours été proportionnée au génie & au langage des peuples.

(a) *Dans le dessein de voir par lui-même le luxe & les délices des Ioniens.*) Les habitans de l'Attique, appelés *Ioniens*, menerent une colonie dans l'Asie mineure, en-

viron 1050 ans avant l'ere chrétienne, occuperent tout le pays qui est entre la Lydie & la Carie, & l'appellerent Ionie. Cette émigration Ionienne se fit environ 150 ans avant Lycurgue. Mais ces peuples étoient-ils déjà si corrompus du tems de ce législateur? Il me semble que les premiers Milésiens ont été fort décriés par leurs mœurs fâcheuses & austeres; & je ne fais si l'on ne pourroit pas prouver qu'ils ne tomberent dans cette mollesse & dans cette corruption, qui donna lieu au proverbe, *les mœurs milésiennes*, qu'après le regne de Cyrus.

posées causent dans le gouvernement. (a) Ce fut-là vraisemblablement qu'il vit, pour la première fois, les poésies d'Homere, qui étoient (b) chez les descendans de Cléophilus; & ayant trouvé que les instructions morales & politiques qu'elles renferment, ne sont pas moins utiles que ses contes & ses fictions sont agréables, il prit lui-même la peine de les copier & de les assembler en un corps pour les porter en Grece. Il est vrai que ces poésies y avoient déjà fait quelque bruit, & qu'un petit nombre de personnes (c) en

(a) *Ce fut-là vraisemblablement qu'il vit pour la première fois les poésies d'Homere.* Il dit vraisemblablement, parce qu'il y avoit des auteurs grecs qui soutenoient qu'il avoit vu Homere qui étoit alors à Chio. L'opinion de Plutarque est plus sûre; Homere étoit mort avant la naissance de Lycurgue.

(b) *Chez les descendans de Cléophilus.* Ce Cléophilus avoit été hôte d'Homere; mais comment accorder cela avec le sentiment de Porphyre, qui écrit que ce Cléophilus, hôte d'Homere, étoit ami particulier de Pythagore? Si cela étoit, Lycurgue seroit moins ancien de près de 300 ans; car il auroit été du tems de Servius Tullius; c'est ce qu'on ne pourra jamais accommoder avec l'exacte chronologie. Ce Cléophilus, ami de Pythagore, étoit, sans doute, un des

descendans de celui chez qui Homere avoit logé.

(c) *En avoient quelques pièces détachées.* Avant Lycurgue on n'avoit en Grece que de ces pièces détachées à qui on donnoit le nom de ce qu'elles contenoient, comme *la vaillance de Diomedé, la rançon d'Hector, &c.* mais on ne peut pourtant pas inférer delà que chaque poëme d'Homere n'est qu'un ramas de pièces qu'on a cousues, & qui n'ont entr'elles aucune liaison, comme l'a prétendu un écrivain moderne, qui n'est tombé dans cette erreur que pour n'avoir pas entendu le passage d'Élien, qu'il a cité du liv. VII, chap. XIV. Avant que l'Enéide fut publiée, les Romains en avoient des morceaux, comme celui de Marcellus, celui des amours & de la mort de Didon, & celui de l'impie Mézence, &c. Conclura-t-on de-

avoient quelques piéces détachées ; mais Lycurgue fut celui qui les fit entièrement connoître aux Grecs.

Les Egyptiens disent aussi que Lycurgue alla dans leur pays, & qu'ayant extrêmement goûté un de leurs établissemens (a), qui est que les gens de guerre y font un corps séparé de tous les corps de l'état, il le porta à Sparte, où il sépara les ouvriers de tous les gens de métier, & établit une république véritablement noble & pure.

(b) Il est certain que quelques historiens Grecs font en cela d'accord avec les Egyptiens ; mais qu'il ait été en (c) Afrique & en Espagne, (d) & qu'il soit passé jusques dans les

là, avec quelque apparence de raison, que ce ne font pas des piéces d'un poëme qui avec elles, ne fait qu'un seul & même corps ?

(a) *Qui est que les gens de guerre y font un corps séparé de tous les corps de l'état.* Toute l'Égypte étoit partagée en quartiers qu'on appelloit *Nomous* ; & il y avoit un certain nombre de ces quartiers assignés à chacun de ces corps qui composoient l'état, & qui étoient sept en tout : celui des prêtres, celui des gens de guerre, celui des pasteurs des gros troupeaux, celui des pasteurs des petits troupeaux, celui des marchands, celui des interprètes, & celui de gens de marine. Les gens de guerre étoient appelés *Calasyriens*

& *Hermotybiens* ; il leur étoit défendu d'exercer d'autre métier que celui de la guerre, que les peres enseignoient à leurs enfans.

(b) *Il est certain que quelques historiens Grecs font en cela d'accord avec les Egyptiens.* Hérodote dit pourtant qu'il seroit difficile de dire si ce partage passa des Egyptiens aux Grecs, parce qu'il étoit en usage chez les Thraces, les Scythes & autres barbares, de qui les Grecs pouvoient fort bien l'avoir pris.

(c) Ni l'Espagne ni les Indes ne furent connues des Grecs que long-tems après Lycurgue.

(d) *Et qu'il soit passé jusque dans les Indes.* Comment Lycurgue seroit-il passé dans les Indes, puisqu'Ale-

Indes pour converſer avec les (a) Gymnoſophiſtes, (b) le Spartiate Ariſtocratès, fils d'Hipparchus, eſt le ſeul qui l'a écrit.

Cependant les Lacédémoniens, qui ſupportoient fort impatiemment ſon abſence, lui députerent pluſieurs fois pour le prier de revenir, car ils trouvoient que (c) ſeurs rois n'avoient ſimplement que le titre & les honneurs des rois, ſans aucune autre qualité qui les diſtinguât du peuple; au lieu que Lycurgue étoit né pour commander & pour être véritablement roi, la nature lui ayant donné une grace & une force de perſuaſion qui attiroit à lui tous les hommes. Les rois mêmes ne s'oppoſoient pas à ſon retour; au contraire ils eſpéroient que ſa préſence refréneroit l'inſolence du peuple, & le rendroit plus ſouple & plus ſoumis. Tous les eſprits étant ainſi diſpoſés à ſon égard, il retourna à Sparte, & d'abord il réſolut de changer toute la forme du gouvernement, jugeant bien que quelques loix particulières ſeroient inutiles, ſi comme dans un corps plein de toutes fortes de maux & qui menace ruine, il ne conſumoit auparavant & n'achevoit de purger par des remèdes

xandre fut le premier qui ouvrit le chemin des Indes aux Grecs, plus de 500 ans après Lycurgue; car l'expédition de Bacchus & celle d'Hercule, ſont des fables qui n'ont pas le moindre fondement.

(a) Les *Gymnoſophiſtes* étoient des philoſophes Indiens de grande réputation;

Pythagore avoit pris d'eux ſon ſyſtème de la métemphycoſe.

(b) *Le Spartiate Ariſtocratès.* Qui avoit fait l'hiſtoire de Lacédémone, dont le IV^e liv. eſt cité par Athénée.

(c) Car il y avoit toujours deux rois à Lacédémone.

& par des médecines toutes ses mauvaises humeurs, pour lui ordonner ensuite un nouveau régime. Mais, avant que d'exécuter ce dessein, (a) il alla à Delphes pour consulter Apollon ; & après avoir offert son sacrifice, il reçut cet oracle si célèbre (b) dans lequel la prêtresse l'appelloit *ami des dieux*, & dieu plutôt qu'homme. Et quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir établir de bonnes loix dans son pays, elle lui déclaroit que le dieu avoit exaucé ses prières, & qu'il lui donneroit la plus excellente république qui eût jamais été. Encouragé par une réponse si favorable, il communiqua son secret aux principaux de la ville, & les exhorta à lui aider, commençant d'abord par ses amis, & gagnant ensuite peu-à-peu les autres,

(a) Il alla à Delphes pour consulter Apollon.) Comme Minos avoit persuadé au peuple qu'il tenoit de Jupiter même les loix qu'il leur imposoit, Lycurgue, son imitateur en tout, imita aussi cette conduite, & voulut faire croire aux Grecs qu'il ne faisoit rien que par l'ordre d'Apollon. La superstition a de tout tems eu tant d'empire sur les hommes, qu'il n'est aucun législateur qui n'ait persuadé aux peuples à qui il vouloit faire recevoir ses loix, qu'il étoit en commerce immédiat avec la divinité. La raison seule & l'utilité même de ses réglemens, n'auroient pu sans ce moyen les faire

adopter. Aussi Minos, Zoroastre, Zaleucus, Mnevès, Triptoleme, Numa, &c. ont-ils tous débité qu'ils n'étoient que l'organe dont un dieu se servoit pour transmettre ses volontés aux nations ; ou bien se sont-ils autorisés d'un oracle, comme Lycurgue. Alors l'amour-propre, qui eût été révolté de la supériorité de génie qu'il eût fallu reconnoître dans le législateur, se sauvoit par la persuasion que ce législateur n'eût été qu'un homme ordinaire si les dieux ne l'avoient instruit.

(b) Cet oracle est rapporté par Hérodote, livre 1, sect. 75.

& les disposant à faire tout ce qu'il voudroit.

Quand le tems de mettre la main à l'œuvre fut venu, il donna ordre à trente des plus considérables de se trouver en armes sur la place le lendemain dès la pointe du jour, pour étonner & effrayer ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise. De ces trente, (a) Hermippus en nomme vingt des plus apparens ; mais celui qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, & qui lui aida le plus à établir ses loix, on le nomme Arithmiadas.

Au commencement de l'émeute, le roi Charilais, craignant que ce ne fût une conjuration contre sa personne, s'enfuit dans le temple de Junon, appelé (b) *Chalcioicos* ; mais après avoir su la vérité & reçu les sermens, il sortit du temple & se joignit à Lycurgue ; car il étoit d'un naturel si doux, que le roi Archelais qui regnoit conjointement avec lui à Sparte, dit un jour à ceux qui louoient ce jeune prince pour sa bonté : (c) *Eh ! comment ne seroit-il pas bon ? il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.*

(a) Historien, natif de Smyrne, & disciple de Calliclème. Il avoit fait les vies des philosophes, & celles des législateurs.

(b) *Chalcioicos*, maison d'airain. Ce temple subsistoit encore du tems de Pausanias, c'est-à-dire, du tems de Marc-Antonin.

(c) *Eh ! comment ne seroit-il pas bon ? Il n'a pas*

même la force d'être méchant aux méchans. Ce mot d'Archelais renferme un grand sens. C'est un défaut à un prince d'être trop bon, & de n'avoir pas la force d'être méchant aux méchans ; car alors c'est foiblesse. Pour un prince, c'est être véritablement bon que d'être méchant avec justice.

De tous les nouveaux établissemens de Lycurgue, qui étoient en fort grand nombre, le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, (a) lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puissance trop absolue des rois, & ayant une égale autorité, fut la principale cause de la modération & du salut de cet état, qui étoit toujours chancelant, & penchoit tantôt du côté des rois vers la tyrannie, & tantôt vers la démocratie du côté des sujets;

(a) *Lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puissance absolue des rois.* Ce passage de Platon est dans le III^e liv. des loix, dans ce livre admirable où il examine la cause de la décadence des empires; c'est à la page 691. L'Athénien dit aux Lacédémoniens: *Quelque dieu, je pense, prenant soin de vous, & prévoyant ce qui devoit arriver, vous a donné deux rois d'une même famille, afin que regnant ensemble, ils fussent plus modérés, & l'état plus tranquille. Et après cela, un esprit divin dans une nature humaine, (c'est Lycurgue) voyant leur puissance encore trop absolue & trop enflée, l'adoucit & la modéra en y mêlant la sagesse du sénat, & en égalant à l'autorité des rois, celle des vingt-huit sénateurs qui le composoient.* Il traite la même matière dans sa VIII^e lettre, où, après avoir fait voir que la perte des états vient, ou du côté des rois trop avides de la ty-

rannie, ou du côté des sujets trop amoureux de leur liberté, il dit que Lycurgue s'étant aperçu que le royaume d'Argos & celui de Messene périssoient par l'orgueil de leurs princes qui avoient dégénéré en tyrans, craignit que la même chose n'arrivât à Lacédémone, & que, pour prévenir ce malheur, il institua le sénat, qui fut également salutaire & au roi & aux sujets, parce que par ce moyen, la loi devint le maître des rois, & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi. Aristote blâme, dans cette institution du sénat, que les sénateurs fussent à vie, parce que l'esprit ne vieillissant pas moins que le corps, c'est une injustice de commettre la fortune & la vie des citoyens à des hommes qui ne sont plus en état de juger. Il trouvoit encore fort mauvais qu'ils ne fussent pas obligés à rendre compte de leurs actions.

car ce sénat fut au milieu comme une sorte de lest, & comme un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & assurée, les vingt-huit sénateurs qui le composoient, se rangeant du côté des rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple, quand les rois tendoient à la tyrannie. Aristote écrit que le nombre des sénateurs fut réglé à vingt-huit, parce que des trente que Lycurgue avoit choisis d'abord, il y en eut deux qui de peur abandonnerent l'entreprise. (a) Sphérus écrit pourtant qu'il n'y en eut jamais que vingt-huit à qui Lycurgue eût fait part de son dessein. Peut-être eut-il égard à ce que c'est un nombre complet, étant composé de sept multiplié par quatre, & le premier nombre parfait après le six, parce qu'il est égal à toutes ses parties; mais pour moi je suis persuadé qu'il choisit précisément ce nombre, afin que le conseil fût composé de trente personnes, en y comprenant les deux rois.

Il eut ce corps du sénat si fort à cœur, que pour le mieux autoriser, il rapporta de Delphes uniquement pour lui, un oracle particulier appelé *Rhetra*, c'est-à-dire *decret*, qui disoit en propres termes : *Quand tu auras*

(a) *Sphérus.*) Disciple de Zenon du tems de Ptolémée Evergete. Il avoit écrit les vies des philosophes appellés *Érétriens*, de la ville d'Éré-

trie en Eubée. Il avoit fait la vie de Lycurgue & celle de Socrate, & l'on cite de lui un traité de la république de Lacédémone.

bâti un temple (a) à Jupiter Syllanien & à Minerve Syllanienne, & que tu auras rangé le peuple par lignées & par tribus, & établi un sénat de trente sénateurs, y compris les deux chefs, tu tiendras de tems en tems le conseil entre le Babyce & le Cnacion; tu conserveras le pouvoir de prolonger à ton gré, ou de congédier l'assemblée, & tu laisseras au peuple le droit de ratifier ou d'annuller ce qu'on y aura proposé. Le Babyce & le Cnacion, c'est l'Oeononte; Aristote écrit pourtant que le Cnacion c'est le fleuve, & que le Babyce c'est le pont; (b) car les Lacédémoniens tenoient leurs assemblées entre le pont & la riviere, dans un lieu où il n'y avoit ni salle enrichie de tableaux, ni place autrement ornée. Lycurgue estimoit que ces embellissemens, bien loin de servir pour le bon conseil, lui nuisent au contraire, en remplissant de pensées, ou inutiles, ou vaines, l'esprit des assistans, qui au lieu d'être attentifs aux affaires dont il s'agit, s'amusent à regarder, ou les statues, ou les tableaux, ou les riches lambris, comme on regarde les décorations d'une scene.

Dans le conseil, il n'y avoit que les deux

(a) A Jupiter Syllanien, & à Minerve Syllanienne.) Je ne fais ce que c'est que ce surnom de Syllanien & Syllanienne; je crois qu'il faut corriger ce passage, & lire, à Jupiter Sellasien, & à Minerve Sellasienne; car Sellasia étoit une ville de la Laconie, sur la riviere d'Eurotas.

(b) Car les Lacédémoniens tenoient leurs assemblées entre le pont & la riviere.) Ce pont étoit donc le pont de quelque torrent différent de cette riviere; car entre une riviere & son pont, il n'y a pas d'espace pour tenir des assemblées, à moins que cette riviere n'ait deux bras,

rois & les sénateurs qui eussent le droit de proposer les affaires & d'opiner ; & quand leur avis étoit donné, le peuple avoit l'autorité de le rejeter, ou de l'approuver. Mais dans la suite des tems, le peuple ayant trouvé le moyen de changer, ou de violenter le sens des decrets du sénat, par des additions ou par des retranchemens, d'abord peu sensibles, les rois Polydore & Théopompe ajouterent à l'oracle cet article formel : *Si le peuple altere ou corrompt les decrets, que les sénateurs & leurs chefs se retirent ; c'est-à-dire qu'ils congédient l'assemblée, & annullent ce qu'on aura altéré & falsifié.* Et ils persuaderent à toute la ville que cet article avoit été ajouté par l'ordre du dieu même, comme le poëte (a) Tyrtée le fait connoître par ce passage : *Ces ambassadeurs, ayant entendu la voix d'Apolon, rapporterent dans leur patrie ces divines paroles : Que les sacrés rois qui régissent l'aimable ville de Sparte, président au conseil avec les sénateurs, & que le peuple rende leurs (b) oracles dans toute leur pureté, sans jamais les corrompre.*

Lycurgue ayant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui ne laisserent pas de trouver que la puissance des trente, qui composoient le sénat, étoit encore trop emportée & trop furieuse, & qu'elle avoit besoin d'être refrenée ; (c) c'est pourquoi, comme

(a) Tyrtée, poëte lyrique.

(b) Tyrtée appelle les ar-
rêts du sénat des oracles, parce

que le sénat avoit été établi
par un oracle.

(c) C'est pourquoi, comme

dit Platon , ils lui donnerent un frein , en lui opposant l'autorité des éphores , environ cent trente ans après Lycurgue ; & le premier éphore , ce fut Elatus sous le roi Théopompe , à qui sa femme ayant un jour reproché , à cause de cet établissement , qu'il laisseroit à ses enfans la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue , il lui répondit : *Au contraire , je la leur laisserai plus grande , d'autant qu'elle sera plus durable.* (a) En effet , en lui faisant

dit Platon , ils lui donnerent un frein en lui opposant l'autorité des éphores.) Ce passage de Platon suit immédiatement celui que je viens de rapporter du III^e liv. des loix ; car après avoir parlé de dieu & de Lycurgue , il ajoute : *Et un troisième sauveur , trouvant cette puissance du sénat & des rois encore trop emportée & trop furieuse , lui opposa l'autorité des éphores comme un frein , en la réduisant presqu'à la douceur & à l'égalité d'une puissance qui se donne au sort.* Ce troisième sauveur , c'est le roi Théopompe. Ephore signifie contrôleur , inspecteur. Les éphores n'étoient qu'un on en charge , & ils étoient cinq.

(a) *En effet , en lui faisant perdre ce qu'elle avoit de trop , il la mit à couvert de l'envie.*) Aristote trouvoit pourtant beaucoup de défauts dans cet établissement des éphores ; en premier lieu , leur autorité lui paroissoit trop grande & peu

différente de la tyrannie ; car les rois mêmes étoient obligés de faire la cour aux éphores ; en second lieu , il n'approuvoit pas qu'ils fussent choisis parmi le peuple ; car il arrivoit delà que la plupart étoient des ames vénales , comme l'expérience l'a souvent montré ; en troisième lieu , il trouvoit ridicule que des gens sans éducation & sans étude , jugeassent à leur volonté , & non par des loix écrites ; & enfin il blâmoit la maniere de vivre des éphores , qui , étant trop dissolue , ruinoit insensiblement la regle austere qu'on avoit imposée aux autres citoyens. Les éphores causerent les mêmes désordres dans Sparte , que les tribuns causerent dans Rome. Cependant il est toujours certain que Théopompe rendit l'état de Sparte plus durable , en modérant la puissance des rois. Voyez le v^e liv. des Politiques d'Aristote , chap. 11.

perdre ce qu'elle avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie & du danger qui la fuit; (a) de sorte que ses successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messéniens & les Argiens firent souffrir à leurs rois (b), qui n'avoient jamais voulu relâcher leur puissance pour la rendre plus douce & plus populaire. Et c'est ce qui fait encore mieux connoître la sagesse & la prudence de Lycurgue, (c) quand on considère les désordres & les séditions qui regnerent dans Messene & dans Argos, villes voisines & parentes de Sparte; car ayant eu toutes choses égales avec cette dernière, (d) & dans

(a) *De sorte que ses successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messéniens & les Argiens.*) Mais l'autorité seule du sénat pouvoit empêcher cela, sans avoir recours aux éphores, qui causerent dans Sparte de grandes séditions; car ils tuèrent le roi Agis, & ils furent tués ensuite par Cléomene.

(b) Les rois d'Argos & de Messene se perdirent & perdirent l'état pour s'être attribué un pouvoir trop despotique.

(c) *Quand on considère les désordres & les séditions qui regnerent dans Messene & dans Argos, villes voisines & parentes de Sparte.*) Il appelle Argos & Messene parentes de Sparte, parce que les fondateurs de ces trois villes, étoient tous de la race d'Hercule; Argos & Messene ayant été fondées par

les deux frères, Téménus & Cresphonte; & Sparte, par leurs deux neveux, Euristhene & Patroclès, fils d'Aristodeme.

(d) *Et dans le partage des terres, leur sort s'étant même trouvé beaucoup meilleur.*) Car le terroir d'Argos & celui de Messene, étoient beaucoup meilleurs que celui de Sparte. Euripide dit en quelque endroit, que la Laconie avoit beaucoup d'étendue, mais que ses terres n'étoient pas labourables à cause des montagnes qui les coupoient; au lieu qu'il n'y avoit point de pays plus riche & plus abondant que la Messénie, dont les terres étoient arrosées de beaucoup de ruisseaux, & très-bien fournies de toutes sortes de pâturages. Il en étoit de même des terres d'Argos. Voyez Strabon, liv. VIII.

le partage des terres , leur sort s'étant même trouvé beaucoup meilleur, elles ne furent pourtant être long-tems heureuses; l'orgueil des rois & la défobéissance des peuples les firent tomber de l'état florissant où elles étoient , & elles montrèrent par leur exemple que c'étoit une grace toute particuliere que les dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme qui sût si bien ordonner & tempérer leur gouvernement. Mais c'est ce qui ne parut que dans la suite (a).

Le second établissement de Lycurgue & le plus hardi , ce fut le partage des terres ; car il y avoit entre les habitans une si horrible inégalité, qu'elle étoit même dangereuse pour la ville ; la plupart étant si pauvres , qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre , & tout le bien se trouvant entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour chasser donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe & les deux plus grandes & les plus anciennes pestes des villes & des états, la pauvreté (b) & l'avarice, il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences

(a) C'est-à-dire , après la ruine de Messene & d'Argos.

(b) *Et l'avarice.*) Après Lycurgue , les Lacédémoniens firent encore long-tems la guerre à l'avarice ; jusques-là qu'un jeune homme ayant acheté un héritage à fort bon marché , il fut appelé en

justice & condamné à l'amende ; car outre l'injustice qu'il avoit faite en achetant une chose beaucoup moins qu'elle ne valoit , on jugea qu'il étoit trop porté au gain , puisqu'il pensoit à acquérir dans un âge où l'on ne pense d'ordinaire qu'à dépenser.

& les honneurs qu'à la vertu seule, & ne mettant entr'eux d'autre différence que celle qui vient du blâme dû aux mauvaises actions, & de la louange que méritent les actions honnêtes & vertueuses.

Cela fut aussi-tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de citoyens. D'autres disent qu'il n'en fit que six mille, & que les autres trois mille furent ajoutées par le roi Polydore. Il y en a même qui écrivent que de ces neuf mille, Lycurgue n'en fit que la moitié, & que Polydore ajouta l'autre. Chaque part pouvoit fournir de revenu annuel (a) soixante & dix boisseaux d'orge pour homme, & douze pour femme ; & de vin & autres fruits liquides, à proportion : car cette quantité parut suffisante pour entretenir les hommes sains & dispos, sans qu'ils eussent besoin de rien davantage. On rapporte de lui que, quelques années après, revenant d'un long voyage, comme il traversoit les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées, il vit les tas de gerbes si égaux, que l'un ne paroissoit en rien plus grand que l'autre ; & se

(a) Soixante & dix boisseaux d'orge pour homme, & douze pour femme.) Voilà une étrange inégalité. Mais il faut entendre qu'on assignoit soixante & dix mesures à l'homme, comme au chef de la

famille, qui devoit nourrir ses enfans & tous ceux qui étoient dans sa maison. La portion de la femme étoit comptée à part pour la facilité de la dot qui devoit tous les jours la suivre.

tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur dit en riant : *ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs freres qui viennent de faire leur partage?*

Après les immeubles il entreprit de leur faire partager aussi également les autres biens, pour achever de bannir d'entr'eux toute sorte d'inégalité. Mais voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine, s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie, en s'appant l'avarice par les fondemens. Car premièrement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer, (a) qu'il fit d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de (b) dix mines, & une chambre entiere pour la ferrer. Cette nouvelle monnoie

(a) *Qu'il fit d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines.* Chaque pièce pesoit une livre, & ne valoit que dix deniers; mais cet établissement de Lycurgue ne fut bon que pendant que les Spartiates se contentèrent de leur pays. Quand ils eurent sur les bras des guerres étrangères, leur monnoie de fer n'étant pas de mise, & leurs denrées ne pouvant suffire aux échanges, ils furent obligés d'avoir recours aux Perfes, dont l'or & l'argent les éblouit. Lycur-

gue n'eût pas désiré que la Laconie s'agrandît; il comptoit par-là mettre un frein à l'ambition des Spartiates, & leur ôter l'envie de conquérir; mais les circonstances réveillèrent en eux l'ambition; & l'ambition plus forte alors que les loix, appella l'avarice; de sorte que ce proverbe dont parle Platon, *on voit bien l'argent entrer à Lacédémone, mais on ne l'en voit jamais sortir*, exprimoit l'avarice de ses citoyens.

(b) De cinq cens livres, suivant l'évaluation des monnoies des anciens, faite du tems de M. Colbert.

ne fut pas plutôt répandue, qu'elle chassa de Lacédémone toutes les injustices & tous les crimes. Qui est-ce qui auroit voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de son injustice, une chose qu'on ne pouvoit cacher, dont la possession n'étoit point enviée, & qui étant mise en pieces, étoit inutile à tout ; car on dit que les ouvriers avoient ordre de tremper le fer tout rouge dans le vinaigre pour en émousser la pointe & le rendre inutile à tout autre emploi ; ce fer ainsi trempé devenant si aigre & si éclatant, qu'on ne pouvoit plus ni le battre ni le forger.

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles & superflus ; & quand il ne les auroit pas chassés, la plupart feroient tombés d'eux-mêmes, & s'en feroient allés avec l'ancienne monnoie, les artisans ne trouvant pas à se défaire de leurs ouvrages, parce que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui, bien loin de l'estimer, s'en moquoient & en faisoient des railleries. Ainsi ceux de Sparte ne pouvoient acheter ni merceries ni marchandises étrangères ; aucun marchand n'entroit dans leurs ports, & dans toute la Laconie, on n'auroit trouvé ni sophiste, ni diseur de bonne-aventure, ni charlatan, ni vendeur d'esclaves, ni orfevre, ni joaillier ; car tous ces gens là ne cherchent que l'argent. Par ce moyen, le luxe dénué peu à peu de tout ce qui l'enflamme & qui le nourrit, se flétrissoit & tomboit enfin de lui-même ; car les riches n'avoient aucun avantage sur les

pauvres, les richesses ne pouvant en aucune maniere paroître en public, mais étant forcées de demeurer enfermées & inutiles. Delà vient que tous les meubles dont on ne peut se passer & dont on a tous les jours affaire, comme les lits, les tables, les chaises, étoient parfaitement bien travaillés chez eux; on vante sur-tout la forme du gobelet laconique appelé *cothon*, qui étoit d'un usage merveilleux, particulièrement à l'armée, comme dit (a) Critias, la couleur de la terre cachant la vilaine couleur des eaux, qu'on est quelquefois obligé de boire, & dont la vûe fait mal au cœur, & les bords étant faits de maniere qu'ils retenoient en-dedans toute la bourbe & le limon, & empêchoient qu'il ne vînt à la bouche que ce qu'il y avoit de plus pur; dequoi la sagesse du législateur fut la seule cause; car les ouvriers n'étant plus occupés aux ouvrages inutiles & superflus, employèrent toute leur industrie & tout leur art à perfectionner les nécessaires.

Lycurgue, voulant encore plus persécuter le luxe & achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisiéme établissement très-sage & très-beau, qui fut celui des repas, (b) où il ordonna que tous les citoyens man-

(a) Auteur qui avoit fait un traité des républiques.

(b) Où il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes.) Ils mangeoient avec leurs

recevoir les ordres & à les exécuter. Cet établissement de Lycurgue fut bon pendant qu'il n'y eut pas plus de citoyens que de portions de terre; mais quand le nombre des citoyens fut augmenté,

geroient ensemble des mêmes viandes réglées & ordonnées par la loi, (a) & leur défendit expreffément de manger chez eux fur des lits fomptueux & fur des tables magnifiques, en fe faifant traiter par d'habiles cuifiniers & officiers de bouche, pour s'engraiffer dans les ténèbres comme des bêtes gloutonnes, & pour corrompre par ce moyen le corps & l'efprit, en s'abandonnant à toutes fortes de diffolutions & de débauches, qui demandent enfuite un long fommeil, des bains chauds, un grand repos & des remedes journaliers, comme de véritables maladies. Si ce fut une grande chofe à Lycurgue d'être parvenu à cela, c'en fut une plus grande encore d'avoir pu mettre les richesses hors d'état d'être déro- bées, ou plutôt, comme dit Théophraste, d'être enviées, & de les avoir rendus pauvres par cette communauté des repas, & par la simplicité & la frugalité de la table. Car il n'y avoit aucun moyen d'ufer ni de jouir de fa magnificence, non pas même d'en faire parade ou de la montrer; le pauvre & le riche

les familles chargées d'enfans ne purent plus fournir leur part pour ces repas publics; ainfi la ville retomba dans l'inconvénient que Lycurgue avoit voulu éviter, qui eft les pauvres; c'eft pourquoi il auroit mieux fait d'ordonner que ces repas feroient faits aux dépens du public, comme on le pratiquoit en Crete.

(a) Et leur défendit expreffément de manger chez eux

fur des lits fomptueux, & fur des tables magnifiques.) Mais cette défenfe devint inutile quelque tems après Lycurgue; car les éphores qu'on institua pour modérer la puiffance des rois, ayant la permiffion de fe traiter magnifiquement, & de vivre dans le luxe, cet exemple feul faisoit plus de mal que la loi ne pouvoit faire de bien.

mangeant ensemble en même lieu ; de sorte que Sparte étoit la seule ville du monde (a) où ce que l'on dit communément de Plutus, qu'il est aveugle, se trouvât vrai. En effet il y étoit renfermé & immobile, comme une statue sans ame & sans mouvement, car il n'étoit pas permis de manger chez soi & d'arriver saoul aux salles publiques, parce que tous les autres observoient avec grand soin celui qui ne buvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Aussi dit-on que les riches furent fort irrités de cette ordonnance de Lycurgue, & que s'étant assemblés en grand nombre, ils crièrent & murmurèrent contre lui, jusques-là que l'ayant assailli de tous côtés à coups de pierres, il fut obligé de s'enfuir de toute sa force. Il avoit déjà échappé à la poursuite de tous ces mutins & gagné un temple, lorsqu'un jeune homme, nommé Alcandre, qui n'avoit pas d'ailleurs un méchant naturel, mais qui étoit fort prompt & fort colere, l'ayant poursuivi plus opiniâtrément, l'atteignit ; & comme il se tournoit de son côté, il lui donna un coup de bâton sur le visage, & lui creva un œil. Lycurgue ne se laissa point abattre à la douleur ; au contraire, se tournant du côté du

(a) Où ce que l'on dit communément de Plutus, qu'il est aveugle, se trouvât vrai.) Cela est pris du mot que Lycurgue

disoit à ses amis : *Ah ! mes amis, que c'est une belle chose de faire voir effectivement que Plutus est aveugle !*

peuple la tête haute, il lui fit voir son visage tout sanglant & son œil crevé. Ceux qui le virent en cet état en eurent tant de confusion & de honte, que sur l'heure même ils lui livrèrent Alcandre, & l'accompagnèrent tous chez lui en lui témoignant la douleur & le ressentiment qu'ils avoient de l'outrage qu'il venoit de recevoir. Il les congédia après les avoir remerciés ; & ayant fait entrer avec lui le jeune homme, il ne le maltraita point, & ne lui dit aucune parole fâcheuse ; il fit seulement retirer ses amis & ses domestiques, & lui commanda de le servir. Alcandre, qui, comme je l'ai déjà dit, n'étoit pas mal né, obéit sans répondre une seule parole ; & se tenant toujours près de lui, il eut tout le tems de connoître sa douceur, sa modération, & les autres grandes qualités de son ame, son austérité dans sa vie ordinaire, & sa constance infatigable dans les travaux ; de sorte qu'il commença à l'aimer avec passion, & qu'il disoit par-tout, que bien loin que Lycurgue fût rude & superbe, c'étoit au contraire l'homme du monde le plus traitable & le plus doux ; & voilà la punition que reçut Alcandre ; de jeune homme violent & emporté qu'il étoit auparavant, il devint un homme très-modéré & très-sage.

En mémoire de cet accident, Lycurgue consacra un temple à Minerve, qu'il appella *Optiletide*, parce que les Doriens de ce pays-là appellent les yeux *optiles* ; il y a pourtant des auteurs, & entr'autres Dioscoride, celui qui

a fait un traité du gouvernement de Sparte, qui écrivent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdit pas l'œil, & qu'il ne fonda ce temple à Minerve que (a) pour la remercier de sa guérison. Cependant les Lacédémoniens cessèrent depuis ce tems-là de porter des bâtons dans leurs assemblées.

Pour ce qui est des repas publics, ceux de Crete les appelloient *andria*, & les Lacédémoniens les appellerent *phiditia*, soit parce qu'ils faisoient naître l'union & l'amitié entre les citoyens, *phiditia* pour *philitia*, en mettant un *d* pour une *l*, soit parce qu'ils les accoutumoient à la simplicité & à l'épargne, qui en grec est appelé *pheido*. Il y en a aussi qui prétendent, & cela n'est pas impossible, que la première lettre est ajoutée, & qu'on dit *phiditia* pour *editia*, d'un mot qui signifie manger.

Les tables étoient de quinze personnes chacune, un peu plus ou un peu moins; & chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour acheter de la viande. Il est vrai que quand quelqu'un faisoit chez lui un sacrifice, ou qu'il avoit été à la chasse, il envoyoit une piece de sa victime ou de sa venaison à la table dont il étoit, car il n'y

(a) Pour la remercier de sa guérison.) D'autres disent que ce fut pour la remercier de ce qu'Alcandre ne lui avoit pas crevé l'autre œil, comme il avoit dessein de le faire, si on ne l'en eût empêché.

avoit que ces deux occasions où il fût permis de manger chez soi, quand on étoit revenu de la chasse fort tard, ou que l'on avoit achevé fort tard son sacrifice ; autrement on étoit obligé de se trouver au repas public ; & cela s'observa fort long-tems avec une très-grande exactitude, jusques-là que le roi Agis, qui revenoit de l'armée après avoir défait les Athéniens, & qui vouloit souper chez lui avec sa femme, (a) ayant envoyé demander ses portions dans la salle, (b) les polémarques les lui refuserent ; & le lendemain Agis ayant négligé par dépit d'offrir le sacrifice d'actions de grâces, comme on avoit accoutumé après une heureuse guerre, ils le condamnerent à une amende, qu'il fut obligé de payer.

Les enfans mêmes se trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement ; ils voyoient des maîtres qui ne pardonnoient rien, & qui railloient avec beaucoup de liberté, & ils apprenoient eux-mêmes à railler sans aigreur & sans bassesse, & à souffrir d'être raillés ; car on trouvoit que c'étoit une qualité digne d'un Lacédémonien, de suppor-

(a) *Ayant envoyé demander ses portions.* Car les rois avoient toujours deux portions qu'on leur donnoit, comme dit Xénophon, non pas afin qu'ils mangeassent une fois autant que les autres, mais afin qu'ils pussent donner une de ces portions à

celui qu'ils jugeroient digne de cet honneur.

(b) *Les polémarques les lui refuserent.* Les polémarques, c'est-à-dire, les généraux d'armée sous les rois ; car c'étoit toujours les premiers de l'état qui étoient établis pour faire les portions.

ter patiemment la raillerie ; s'il y avoit quelqu'un qui ne pût la souffrir, il n'avoit qu'à prier qu'on s'en abstînt, & l'on cessoit sur l'heure.

A mesure que chacun entroit dans la salle, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte : *rien de tout ce qui a été dit ici, ne sort par-là.*

Quand quelqu'un vouloit être reçu à une table, voici de quelle maniere on procédoit à son élection, pour voir s'il étoit agréé de la compagnie : ceux qui devoient le recevoir parmi eux, prenoient chacun une petite boule de mie de pain ; l'esclave qui les servoit, passoit au milieu d'eux, portant un vaisseau sur sa tête, celui qui agréoit le prétendant, jettoit simplement sa boule dans ce vaisseau, & celui qui le refusoit, l'applatissoit auparavant entre ses doigts. Cette boule ainsi aplatie valoit la fève percée, qui étoit la marque de condamnation ; & s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le prétendant n'étoit point reçu ; car on ne vouloit pas qu'il y en eût un seul qui ne plût à tous les autres. Celui qu'on avoit refusé étoit dit (a) *décaddé*, parce que le vaisseau dans lequel on jettoit les boules est appelé *caddos*.

Le plus exquis de tous leurs mets, étoit ce qu'ils appelloient *le broüet noir*. Les vieillards le trouvoient si bon, qu'ils laissoient la viande aux jeunes gens, & mangeoient de ce broüet,

(a) Comme qui diroit, *déchu du vaisseau*,

en se mettant tous d'un côté. Il y eut un roi de (a) Pont, qui pour en manger acheta exprès un cuisinier de Lacédémone. Il n'en eut pas plutôt goûté, qu'il le trouva fort mauvais & se mit en colere; mais le cuisinier lui dit : *Seigneur, ce qu'il y a de meilleur manque à ce broïet, c'est qu'avant de le manger il faut se baigner dans l'Éurotas.*

Après qu'ils avoient mangé & bu très-sobrement, ils s'en retournoient chez eux sans lumiere; (b) car il n'étoit pas permis de se faire éclairer; Lycurgue ayant voulu qu'on s'accoutumât à marcher hardiment par-tout de nuit & dans les ténèbres. Voilà quel étoit l'ordre de leurs repas.

Lycurgue ne voulut pas qu'il y eût aucune loi écrite; & par une de ses ordonnances qu'on appelloit *Rhetres*, il le défendit très-expresément, persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans les esprits des citoyens; car les principes que l'éducation y a gravés, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondés sur la volonté seule, qui est toujours un lien plus fort & plus dura-

(a) Plutarque dit ailleurs que ce fut Dénys, tyran de Sicile.

(b) Car il n'étoit pas permis de se faire éclairer.) Xénon dit que cette défense n'étoit que pour les jeunes gens, qui tiroient delà un double avantage; car sachant

qu'ils ne coucheroient pas dans le lieu où ils soupoient, ils étoient forcés d'être sobres, afin de pouvoir retrouver leur maison, & ils s'accoutumoient à aller la nuit comme le jour sans avoir besoin de lumiere,

ble que le joug de la nécessité ; & les jeunes gens qui ont été ainsi nourris & élevés , deviennent leurs loix & leurs législateurs eux-mêmes.

(a) Pour ce qui est des petits contrats , qui ne regardent que l'intérêt & qui changent toujours selon le besoin , il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne pas les assujettir à des formules expressees , & à des coutumes qu'on ne fauroit changer , & de laisser la liberté d'y ajouter ou retrancher , selon l'exigence des cas , tout ce qui paroîtroit nécessaire à un peuple si bien élevé & si bien instruit ; car le sommaire & le principal de toutes les loix , il le rapportoit à l'éducation des hommes : c'est pourquoi la premiere de ses ordonnances étoit qu'il n'y eût point de loi écrite , comme nous l'avons déjà dit.

(a) *Pour ce qui est des petits contrats qui ne regardent que l'intérêt , &c. il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne pas les assujettir à des formules expressees.* Car toutes les formules n'ont été inventées que pour prévenir l'injustice des hommes & leur

mauvaise foi. Si les hommes sont justes , ces formules sont inutiles ; & s'ils sont injustes , elles le sont encore le plus souvent , l'injustice étant ordinairement plus forte que toutes les barrières qu'on lui oppose. Horace a fort bien dit :

Adde Cicutæ

Nodosi tabulas centum ; mille adde catenas :

Effugiet tamen hæc sceleratus vincula Proteus.

Lib. II, Sat. III, 69.

« Ne vous contentez pas d'une
» simple promesse ; ajoutez-y
» toutes les rubriques & tou-
» tes les formules du fameux
» notaire Cicutæ , qui fait si

» bien lier les gens ; un scé-
» lérat saura fort bien se ti-
» rer de toutes ces chaînes ,
» comme un second Protée ».

La seconde étoit contre la magnificence : que les planchers des maisons fussent faits avec la cognée, & les portes avec la scie, sans le secours d'aucun autre instrument ; car ce qu'on rapporte d'Épaminondas, qu'en parlant de sa table, il dit : *Un tel ordinaire n'expose pas à la trahison, c'est ce que Lycurgue avoit pensé avant lui, qu'une telle maison n'expose pas au luxe & à la dépense*, n'y ayant point d'homme assez ignorant dans les bienséances & assez fou pour porter dans une maison si simple & si pauvre, des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, de la vaisselle d'or, & toute la magnificence que cela entraîne nécessairement ; au contraire on est forcé d'accorder & de proportionner les lits à la maison, les tapis & les couvertures aux lits, & aux tapis le reste des meubles. De cette coutume procéda la demande que (a) l'ancien roi Léotychidas, soupant à Corinthe, fit à son hôte ; car s'étant apperçu que le plancher de la salle où il soupoit, étoit magnifiquement lambrissé, il lui demanda *si le bois naissoit ainsi travaillé dans son pays*.

La troisième ordonnance que Lycurgue donna à ses citoyens, fut de ne pas faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop souvent à se défendre ; c'est pourquoi l'on reproche

(a) L'ancien roi Léotychidas.) Il parle du premier Léotychidas, fils d'Anaxilaüs ; car il y en eut un second, fils de Ménares, & un troisième, fils d'Agis, ou plutôt bâtard d'Alcibiade.

encore aujourd'hui au roi Agésilas, que par ses fréquentes incursions dans la Béotie, (a) il mit les Thébains en état de tenir tête aux Lacédémoniens. Ainsi Antalcidas, le voyant blessé dans un combat qu'il donna contre eux, lui dit : *Vous recevez un digne prix de l'apprentissage que vous avez fait faire aux Thébains, qui sans vous n'auroient ni su ni voulu combattre.* (b) Il appella ces trois ordonnances *rhetres*, pour faire croire qu'elles avoient été dictées par Apollon même, & que c'étoient plutôt des oracles que des loix.

Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un législateur ; c'est pourquoi il y pourvut de loin en réglant tout ce qui regardoit les mariages & les naissances ; car il ne faut pas croire ce que dit Aristote, qu'ayant tenté de régler & de réformer les femmes, il y renonça, ne pouvant venir à bout de leur licence effrénée, & de la trop grande autorité qu'elles avoient prise sur leurs maris, (c) qui, à cause

(a) Il mit les Thébains en état de tenir tête aux Lacédémoniens.) Cela parut bien évidemment à la bataille de Leuctres, où les Lacédémoniens furent vaincus par Epaminondas, & perdirent leur roi Cléombrotus, avec leurs meilleures troupes.

(b) Il appella ces trois ordonnances *rhetres*, pour faire croire.) Les oracles d'Apollon étoient proprement appelés *rhetres*, c'est-à-dire, *dits*. Les Latins les ap-

pelloient de même *diçtio*. Lycurgue appella ces ordonnances de ce nom pour les rendre plus vénérables ; & parce qu'elles n'étoient point écrites, on ne les avoit que par tradition.

(c) Qui, à cause des fréquentes expéditions de guerre.) A cause des guerres qu'ils eurent d'abord contre ceux d'Argos, ensuite contre les Arcadiens, & après cela contre Messène.

des fréquentes expéditions de guerre où ils alloient, étoient obligés de les abandonner à leur conduite, & qui, pour les empêcher d'abuser de cette liberté, se voyoient réduits à les flatter, à les adoucir, & à les appeler leurs dames & leurs maîtresses; au contraire il prit d'elles tout le soin qu'il étoit possible d'en prendre. En effet, pendant qu'elles étoient filles, il endurcissoit leur corps, en les exerçant à la course, à la lutte, à jeter le palet, & à lancer le javelot, afin que le fruit qu'elles concevroient dans la suite, trouvant un corps robuste & vigoureux, y prît de plus fortes racines, & qu'elles-mêmes, fortifiées par ces exercices, en eussent plus de facilité, de force & de courage pour résister aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher toute sorte de délicatesse & de mollesse, il les accoutuma à lutter toutes nues, de même que les jeunes garçons, & à danser en cet état devant eux à certaines fêtes solemnelles, en chantant de belles chansons, où elles lançoient à propos des traits de raillerie, qui piquoient jusqu'au vif ceux qui avoient mal fait leur devoir, & où elles donnoient au contraire de grands éloges à ceux qui avoient fait des actions dignes de mémoire. Par ce moyen elles embrasoient le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloire & de la vertu, & excitoient entre eux une noble jalousie. Car celui dont on avoit tant vanté les belles actions, & qui voyoit son nom célèbre parmi ces jeunes filles, s'en retournoit tout fier des louanges qu'il

avoit reçues ; & les brocards & les railleries dont les autres se sentoient atteints , leur étoient plus sensibles que n'auroient été les plus sévéres remontrances & les plus rudes corrections , d'autant plus que tout cela se passoit en présence de tous les citoyens , des sénateurs & des rois mêmes. Et quant à ces filles , qui se montroient ainsi nues , (a) il n'y avoit là rien de honteux , Sparte étant le trône de la pudeur , & l'intempérance n'y étant pas même connue. Cela les accoutumoit seulement à des mœurs simples , leur donnoit une merveilleuse émulation à qui auroit le corps plus robuste & plus dispos , (b) & leur élevoit en même tems le courage , en leur faisant connoître qu'elles devoient participer à la gloire des hommes , & aspirer à la même générosité & à la même vertu. C'est de cette mâle éducation que venoit la grandeur d'ame qui éclatoit dans leurs pensées & dans leurs paroles , comme elle éclata dans cette réponse de Gorgo , femme de Léonidas ; une dame étrangere lui ayant dit un jour , *vous autres Lacédémoniennes ,*

(a) *Il n'y avoit là rien de honteux , Sparte étant le trône de la pudeur.*) Il veut dire que là où l'intempérance n'est point connue , les nudités ne peuvent faire aucun mal ; & c'est le sens du mot de Livie , *que des hommes nus sont des statues pour les femmes chastes.*

(b) *Et leur élevoit en même tems le courage.*) Ce courage

ne se démentit que lorsqu'E-paminondas , après le gain de la bataille de Leuctres , alla attaquer Sparte ; car les femmes ne faisoient que courir çà & là toutes éperdues , remplissoient tout de leurs cris , & causoient plus de désordre & de confusion que les ennemis mêmes.

vous êtes les seules qui commandiez aux hommes. Elle lui répondit, aussi sommes-nous les seules qui mettions au monde des hommes.

C'étoit encore une amorce pour le mariage ; je parle de ces danses & de ces combats , que ces jeunes filles ainsi nues faisoient devant les jeunes gens (a) qui étoient attirés, comme dit Platon, non par une nécessité géométrique, mais par une nécessité plus forte encore & qui vient d'un attrait d'amour. Il ne s'en fia pourtant pas tellement à cette nécessité, qu'il n'établît encore une note d'infamie contre ceux qui refuseroient de se marier : car il leur étoit défendu de se trouver à ces exercices publics où les filles combattoient nues ; (b) & les

(a) *Qui étoient attirés, comme dit Platon, non par une nécessité géométrique, mais par une nécessité plus forte encore, & qui vient d'un attrait d'amour.*) J'ai tâché de conserver toute la beauté de ce passage, qui est pris du v^e liv. de la république de Platon, où il dit que les femmes doivent être communes, & qu'on doit les élever comme les hommes. Socrate dit donc que les hommes & les femmes étant toujours ensemble, & en public & en particulier, seront portés, par une nécessité naturelle, à s'aimer. Cela ne vous paroît-il pas une suite nécessaire, ajoute-t-il, en s'adressant à Glaucon ? Si nécessaire, répond Glaucon, en raillant sur ces mots de nécessité & de nécessaire, que

ce qu'on appelle nécessité géométrique, n'en approche pas ; car c'est une nécessité d'amour qui est mille fois plus forte, & qui attire & persuade bien plus sérieusement & plus efficacement le peuple, que les plus nécessaires démonstrations. Nécessité géométrique, c'est ce qui se tire nécessairement d'un principe qui ne peut être contesté.

(b) *Et les magistrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds.*) Je m'étonne que Plutarque ait oublié ce qu'avoit écrit Cléarque, disciple d'Aristote, qu'il y avoit une certaine fête où les femmes faisoient faire à ces hommes le tour d'un autel en les battant avec des verges, afin que la honte les rendît plus humains.

magistrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds au plus fort de l'hiver, en chantant une chanson faite contre eux, où ils disoient en propres termes, qu'ils souffroient justement cette peine, pour avoir désobéi aux loix. Quand ils devenoient vieux, ils étoient privés des honneurs, des soins & des respects que les jeunes gens rendoient à la vieillesse. C'est pourquoi personne ne blâme (a) le mot qui fut dit à Dercyllidas, quoique ce fût un très-bon & très-vaillant capitaine : car étant entré un jour dans une assemblée, il y eut un jeune homme qui ne daigna pas se lever devant lui pour lui faire place, & qui lui dit : *Tu n'as point d'enfans qui puissent me rendre un jour la pareille & se lever devant moi.*

(b) Ceux qui se marioient étoient obligés d'enlever leurs maîtresses, & il ne falloit pas les choisir trop petites ni trop jeunes, mais dans la vigueur de l'âge & en état d'avoir des enfans. Quand il y en avoit quelqu'une d'enlevée, celle qui faisoit le mariage la prenoit, lui rasoit les cheveux, la vétoit d'un habit d'homme avec la chaussure de même ; & après

(a) *Le mot qui fut dit à Dercyllidas.*) A Dercyllidas qui retint ceux d'Abyde dans le parti des Lacédémoniens, par un long discours qu'il leur fit, & que Xénophon rapporte dans le I^v^e liv. de son histoire grecque.

(b) *Ceux qui se marioient étoient obligés d'enlever leurs maîtresses.*) Hermippus, dans

son traité des législateurs, écrit qu'il y avoit à Lacédémone une maison fort obscure où l'on enfermoit les jeunes filles & les jeunes hommes qui étoient à marier, & que chacun emmenoit & prenoit pour sa femme celle qui lui étoit tombée, en partage.

l'avoir

l'avoir couchée sur une paille, elle la laissoit-là toute seule sans lumière. Le marié, qui n'étoit ni yvre ni énervé par les voluptés, mais sobre à son ordinaire, comme ayant toujours mangé à la table commune, entroit, délieoit la ceinture de son épousee, & la prenant entre ses bras, la portoit dans un autre lit. Il demouroit-là un peu de tems avec elle, & s'en retournoit ensuite modestement dans la chambre où il avoit accoutumé de coucher avec les autres jeunes gens, & continuoit toujours de même, passant les jours & les nuits avec ses camarades, & n'allant voir sa femme qu'à la dérobee, & avec toutes les précautions possibles, pour n'avoir pas la honte d'être apperçu. La jeune mariée de son côté ne s'épargnoit pas à chercher des ruses & des stratagêmes, qui leur donnassent le moyen de se trouver ensemble sans qu'on les vît. Ce commerce secret duroit quelquefois si long-tems, que très-souvent des maris avoient des enfans, avant que d'avoir vu en public leurs femmes. Toutes ces difficultés ne les accoutumoient pas seulement à la tempérance & la sagesse, elles leur rendoient encore le corps vigoureux & fécond, & entretenoient toujours nouvelle l'ardeur de leurs premiers feux, de maniere qu'ils étoient toujours aussi amoureux que le premier jour, & nullement rassasiés ni languissans, comme ceux qui sont toujours près de leurs femmes avec une entiere liberté & sans aucune contrainte ; car en se quittant ils se laissoient l'un à l'autre un reste de flamme

très-vive & un merveilleux desir de se revoir.

Après avoir établi une si grande pudeur & un si bon ordre dans le mariage, il travailla à en bannir toute vaine jalousie, qui n'est qu'une maladie de femme, en faisant passer pour honnête & raisonnable, non-seulement de chasser de son ménage les défordres & les violences, mais encore de permettre à ceux qui en étoient dignes d'avoir des enfans en commun, & se moquant de ceux qui poursuivent & vengent par des meurtres & par des guerres sanglantes le commerce qu'on a avec leurs femmes. Un vieillard donc qui avoit une jeune femme, & qui connoissoit quelque jeune homme bien fait & bien né, pouvoit, sans blesser les loix ni la bienfiance, le mener coucher avec elle; & l'enfant qui naissoit d'une race si noble & si généreuse, il pouvoit le recevoir & l'avouer comme s'il étoit à lui. D'un autre côté, un homme bien fait & bien né qui voyoit à un autre une femme fort belle, fort sage & d'une taille à porter de beaux enfans, pouvoit de même demander au mari la permission de coucher avec elle pour avoir des enfans bien faits & bien formés, qui des deux côtés viendroient de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus honnête: car premièrement Lycurgue prétendoit que les enfans n'appartenoient pas en particulier aux peres, mais à l'état. C'est pourquoi il vouloit que ses citoyens eussent pour peres les plus gens de bien, & non pas les premiers venus & des hommes

ordinaires. D'ailleurs il trouvoit beaucoup de sottise & de vanité dans les ordonnances qu'avoient fait sur les mariages les autres législateurs, (a) qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens, & pour leurs jumens les meilleurs étalons, n'épargnant ni soin ni argent pour les avoir de leurs maîtres, & qui renfermoient leurs femmes dans leurs maisons, & les tenoient là captives, afin qu'elles n'eussent des enfans que d'eux, quoiqu'ils fussent souvent insensés, dans un âge caduque ou valétudinaire, comme si ce n'étoit pas le malheur & le dommage des peres & des meres, que les enfans naissent ainsi défectueux & contrefaits, pour avoir été engendrés de personnes tarées, & au contraire, leur bonheur & leur avantage quand ils naissent bien faits & bien conditionnés pour être sortis de parens bien sains & bien robustes. C'est ainsi que l'on se conduisoit en cela par des raisons politiques & physiques; & tant s'en faut que cette conduite rendît les femmes aussi faciles qu'elles le

(a) *Qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens.*) Plus de trois cens cinquante ans après Lycurque, le poëte Théognis employa la même comparaison; car il dit : *Quand nous voulons avoir des chiens, des ânes, des chevaux, nous cherchons les meilleures races; & quand il s'agit de choisir une femme ou un mari, on prend tout ce qu'il y a de plus méchant, pourvu qu'il*

soit riche. Après lui, Plaron en a voulu profiter; car il dit à Glaucon, dans le v^e liv. de la république; *Vous nourrissez chez vous beaucoup de chiens de chasse; mais cherchez-vous à avoir des petits des uns & des autres indifféremment, & n'avez-vous pas grand soin de n'avoir de la race que des meilleurs & des plus excellens, de peur que la race de vos chiens ne s'abâtardisse?*

furent dans la fuite, (a) l'adultere n'y étoit pas seulement connu. L'on conte à ce sujet le mot d'un ancien Spartiate appelé Géradas. Un étranger lui ayant demandé *quelle peine on faisoit souffrir en son pays aux adulteres ?* Mon ami, lui dit-il, *il n'y a point d'adultere chez nous. Mais s'il y en avoit*, repliqua l'étranger ? *Alors*, reprit Géradas, *il seroit condamné à payer un taureau, qui du sommet du mont Taigete, (b) pût boire dans la riviere d'Eurotas.* Bon, reprit l'étranger tout étonné, *eh ! comment pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur ?* Géradas lui répondit en souriant : *Eh ! comment pourroit-on trouver à Sparte un adultere ?* Voilà ce qui s'observoit sur les mariages.

Les peres n'étoient pas les maîtres d'élever leurs enfans à leur fantaisie ; mais si-tôt qu'un enfant étoit né, il falloit que le pere le portât lui-même dans un lieu appelé *Lesché*, où les plus anciens de chaque tribu, qui y étoient assemblés, le visitoient ; & s'ils le trouvoient bien formé, vigoureux & fort, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient une des neuf mille portions pour son

(a) *L'adultere n'y étoit pas seulement connu.* Le mot *adultere* emportoit avec soi l'idée de *crime* ; or, comme par les loix de Sparte, ce qu'on appelloit *crime*, n'étoit autre que ce qui étoit nuisible à l'état ; l'adultere y étoit inconnu sous le nom de *crime*, quoiqu'il y fût com-

mun sous le nom d'*amour du bien public* ; de sorte que Géradas ne pouvoit donner le nom de *crime* à ce qui étoit autorisé par les loix de son pays.

(b) La plus haute montagne de tout le pays. On découvroit delà tout le Péloponese.

héritage ; & si au contraire ils le trouvoient mal fait , délicat & foible , (a) ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé *les Apothetes* , qui étoit une fondriere près du mont Taigete ; car ils estimoient qu'il n'étoit expédient ni pour lui , ni pour la république , qu'il vécût , puisque dès sa naissance il se trouvoit composé de maniere que de sa vie il ne pouvoit avoir ni force ni fanté. C'est pourquoi aussi les sages-femmes ne lavoient pas dans l'eau les enfans naissans , comme par-tout ailleurs , mais elles les lavoient dans du vin , pour éprouver s'ils étoient de bonne constitution & de bonne trempe ; car on dit que ceux qui sont épiléptiques & maladifs , ne pouvant résister à la force du vin qui les pénètre , meurent de langueur , & que ceux qui sont bien sains , en deviennent d'une complexion plus dure & plus forte. D'un autre côté , les nourrices employoient le soin & l'art pour bien faire leurs nourritures ; car bien loin de lier & de garotter leurs enfans avec des langes , elles leur laissoient tout le corps libre , afin de leur donner un air noble & dégagé ; elles les accoutumoient aussi à être faciles & nullement délicats & friands pour leur manger ; à n'avoir point de peur dans les ténèbres , à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls , & à ne connoître ni la mauvaise humeur , (b) ni les criailleries & les pleurs , qui sont

(a) *Ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé les Apothetes.* où l'on exposoit les enfans.
 (b) *Ni les criailleries & les pleurs.*) Aristote blâme cette

autant de marques de lâcheté & de bassesse. Cela faisoit que les étrangers achetoient des nourrices de Lacédémone; & l'on dit qu' Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, en étoit. (a) Il est vrai, comme dit Platon, que Périclès corrompit cette bonne nourriture en donnant pour précepteur à Alcibiade un esclave nommé Zopyre, qui n'avoit rien au-dessus des autres esclaves; au lieu que Lycurgue s'étoit bien gardé de confier l'éducation des enfans à des mercenaires & à des esclaves achetés à prix d'argent. Il n'en laissa pas même la disposition aux peres; mais si-tôt qu'ils avoient sept ans, il les prenoit & les distribuoit par classes; & les faisant élever ensemble dans les mêmes loix & dans la même discipline, il les accoutumoit à avoir les mêmes divertissemens & les mêmes jeux.

conduite. *Ceux qui défendent les pleurs & les cris des enfans, dit-il, ont tort; car, au contraire, ces mouvemens aident à les faire croître, & servent d'exercice au corps.*

(a) *Il est vrai, comme dit Platon, que Périclès corrompit cette bonne nourriture, en donnant pour précepteur & pour gouverneur à Alcibiade, un esclave nommé Zopyre.* Ainsi tous les soins de la nourrice Lacédémonienne, avoient été inutiles; car un esclave fait plus de mal à un enfant en un jour, que la plus excellente nourrice n'a pu lui faire de bien dans toute sa nourriture. Le passage de

Platon est dans le premier Alcibiade, où Socrate compare la maniere dont Alcibiade avoit été élevé, à celle dont étoient élevés les enfans des rois de Perse. *Au lieu de ces grands seigneurs qui ont soin des enfans des rois de Perse, Périclès vous a donné pour gouverneur un vil esclave, nommé Zopyre le Thracien, qui, par sa vieillesse, vous auroit été inutile, quand même il auroit été vertueux.* Aristote n'oublie pas de défendre de laisser converser les enfans avec les esclaves. Aujourd'hui on n'est pas si scrupuleux.

Pour chaque classe il choisissoit parmi les jeunes gens les mieux faits, celui qui étoit le plus estimé, qui avoit le plus de prudence & de sagesse, & qui avoit témoigné le plus de courage & de fermeté dans les combats, & il l'établissoit sur toute la troupe. Ces enfans avoient toujours l'œil sur lui, obéissoient à tous ses ordres, & se soumettoient sans murmurer à tous les châtimens & à toutes les peines qu'il lui plaisoit de leur imposer; de sorte que toute leur éducation n'étoit, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance. D'ailleurs, les vieillards assistoient ordinairement à leurs jeux, & jettoient souvent entre eux des sujets de dispute & de querelle, pour avoir occasion de découvrir à fond le naturel de chacun, & de connoître s'il auroit de la hardiesse, & s'il seroit incapable de tourner le dos à l'ennemi.

(a) Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin; toute leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, supporter les travaux, & vaincre. C'est pourquoi, à mesure qu'ils avançoient en âge, on augmentoit la sévérité de leur discipline & de leur règle; on leur coupoit les cheveux, on

(a) Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin.) C'est-à-dire, autant qu'il en falloit pour des hommes qui ne respiroient que la guerre; c'est pourquoi toutes les sciences étoient bannies de leur pays,

ils n'avoient même ni médecins, ni interpretes. Quand ils en avoient besoin, ils appelloient des étrangers: delà vient que Thucydide, en parlant de Brasidas, dit: *Il ne parloit pas mal pour un Lacédémonien.*

les accoutumoit à aller sans bas & sans souliers, & la plupart du tems on les faisoit jouer ensemble tout nuds; & quand ils étoient parvenus à l'âge de douze ans, (a) on leur ôtoit la tunique, & on ne leur donnoit par an qu'un simple manteau; ce qui faisoit qu'ils étoient toujours sales & crasseux, ne se baignant & ne se parfumant jamais que certains jours de l'année, qu'on leur permettoit d'user de cette propriété & de cette délicatesse. Chaque troupe couchoit ensemble dans la même salle, sur des paillasses faites de bouts de cannes qui croissoient sur les bords de la riviere d'Eurotas, & qu'ils étoient obligés d'aller cueillir & rompre eux-mêmes avec leurs mains sans couteau & sans aucun autre instrument. En hiver on leur permettoit d'y mêler de la barbe de chardon, cette matiere paroissant avoir quelque forte de chaleur.

(b) A cet âge ils commençoient à avoir des

(a) *On leur ôtoit la tunique.*) La tunique qui étoit sur la peau, ce que nous appellons la chemise; ce n'étoit pas le sayon, car on peut n'avoir que le sayon, & n'être pas pour cela plus sale. Jusqu'à douze ans ils avoient la tunique & le manteau; à douze ans on leur ôtoit la tunique, afin qu'ils s'endurcissent au froid & au chaud.

(b) *A cet âge ils commençoient à avoir des amans.*) C'étoit un amour d'esprit, comme celui que Socrate avoit pour Alcibiade; & Xénophon

écrit que ces amoureux vivoient avec ceux qu'ils aimoient, comme un pere avec ses enfans, & un frere avec ses freres. *Je sais pourtant bien, ajoute-t-il, que beaucoup de gens n'en veulent rien croire, & je n'en suis pas surpris; car l'amour vicieux des garçons est si général, qu'il est même autorisé par les loix dans plusieurs villes.* Ce sage écrivain impute à la débauche des autres peuples le refus qu'ils faisoient de croire la sagesse & la vertu des Lacédémoniens sur cet amour des

amans , qui , s'attachant à ceux qui étoient les mieux faits & qui excelloient sur tous les autres , les suivoient en tous lieux ; & afin que tout se passât dans l'honnêteté & dans la bienfiance , les vieillards y avoient l'œil , se rendant encore plus assidus à leurs exercices & à leurs jeux , non par maniere d'acquit , ou comme pour se divertir eux-mêmes , mais avec autant de soin & d'affection , que s'ils eussent été véritablement les maîtres , les gouverneurs & les peres de tout ce qu'il y avoit là d'enfans. Ainsi , en quelque lieu que fussent ces jeunes gens , ils n'étoient jamais un seul moment sans avoir quelqu'un pour les reprendre & pour les châtier s'ils faisoient quelque faute. Outre cela , (a) ils avoient pour gouverneur un des plus honnêtes hommes de la ville , & des plus qualifiés , (b) qui établissoit sur chaque troupe le plus sage & le plus courageux des irenes. Ils appellent *irenes* , les garçons qui depuis deux ans sont hors de l'enfance , & *mellirenes* , (c) les plus âgés des enfans.

Cet irene donc âgé de vingt ans , étoit dans les guerres le capitaine de sa bande ,

garçons ; & ce jugement est très-remarquable.

(a) Ils avoient pour gouverneur un des plus honnêtes hommes de la ville , & des plus qualifiés.) Xénophon dit qu'on choissoit pour cet emploi ceux qui étoient destinés aux charges les plus considérables ; c'est-à-dire , ceux qui pou-

voient aspirer à être sénateurs.

(b) Qui établissoit sur chaque troupe le plus sage & le plus courageux des irenes.) Cet irene n'avoit d'autorité qu'en l'absence du gouverneur , & lorsqu'il n'y avoit point d'autre citoyen présent.

(c) *Mellirenes* , c'est-à-dire , qui vont devenir irenes.

& en pleine paix il s'en servoit dans sa maison, & leur commandoit comme à ses esclaves. Les plus grands & les plus forts portoient le bois pour faire le souper, & les plus petits & les plus foibles portoient les herbes, qu'ils alloient dérober dans les jardins & dans les salles à manger, où ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient; & s'ils étoient découverts, ils avoient le fouet pour avoir manqué ou de vigilance ou d'adresse. Ils déroboient aussi toutes les viandes sur lesquelles ils pouvoient mettre la main, très-habiles à profiter de l'occasion quand on dormoit ou qu'on les gardoit avec négligence. S'ils étoient surpris, on ne se contentoit pas de leur donner le fouet, on les faisoit encore jeûner; on ne leur laissoit faire même tous les jours qu'un très-léger repas, afin que la nécessité de subvenir eux-mêmes à leur besoin, les rendît plus hardis & plus rufés. C'étoit la principale raison pour laquelle on leur donnoit d'ordinaire si peu de nourriture; mais avec celle-là il y en avoit encore une autre, qui étoit de faire croître leur corps en hauteur; (a) car les esprits animaux n'étant

(a) Car les esprits animaux n'étant plus occupés à digérer quantité de viandes qui, par leur pesanteur, les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large.) Plutarque a pris ceci de Xénon, qui dit que Lycurgue trouvoit qu'une nourriture légère rend le corps souple &

délié, est plus saine & le fait croître davantage que celle qui est trop abondante; car par sa trop grande quantité, elle ne lui permet de s'étendre qu'en largeur; & cela est conforme à la doctrine d'Hippocrate. Les Lacédémoniens avoient un si grand soin d'empêcher les jeunes gens de s'en-

plus occupés à digérer quantité de viandes, qui, par leur pesanteur, les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large, montent en haut à cause de leur légèreté, & font croître leur corps en longueur, ne trouvant rien qui les en empêche. Il semble même que cela rende plus beau; car les corps freles & déliés obéissent à la nature, qui tend à les rendre agiles; & ceux qui sont trop gros & trop bien nourris, lui résistent à cause de leur pesanteur, (a) comme on voit par expérience, que les enfans qui naissent de femmes qui ont été purgées pendant leur grossesse, en sont plus beaux & d'une taille plus fine,

graisser, que tous les dix jours ils les faisoient passer tout nus en revue devant les éphores, qui châtoient & condamnoient à l'amende ceux qui n'avoient pas le corps assez dégagé.

(a) Comme on voit par expérience, que les enfans qui naissent de femmes qui ont été purgées pendant leur grossesse, en sont plus beaux & d'une taille plus fine.) Qui ont été purgées, c'est-à-dire, qui ont pris des remèdes doux vers le troisième ou quatrième mois de leur grossesse, l'enfant étant encore alors trop petit pour consumer pour sa nourriture la trop grande quantité de sang qui se trouve alors dans le corps de la mere. C'est la doctrine d'Hippocrate, qui dit, Aphor. 1, livre IV : τὰς κούστας φαρμακείειν, ἢ ἐργᾶ,

τετραμήνη, καὶ ἄχει ἐπὶ τὰ μῆναι ἡσσαν δὲ πρὸς ταύτας. τὰ δὲ ἰάπια, καὶ προσέτερον εὐδαιμονοῦσι χρόν. Les femmes grosses, quand leurs humeurs sont abondantes & émues, doivent être purgées le quatrième mois, & jusqu'au septième, mais moins à ce dernier terme; & vous garderez bien de les purger à leurs premiers & à leurs derniers mois. Ceux qui ont cru que Plutarque parloit d'une autre purgation de celle des mois, lui ont fait dire une chose tout-à-fait contraire aux expériences de la médecine, & à cet aphorisme du même Hippocrate : Ἡ γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχέον αἷ καὶ κούστας πρὸς ἑβδόμη, ἢ ἄνωγαν τὸ ἐμῆρον ἐπιταίειν. Si la femme grosse continue d'avoir ses mois, il est impossible que son enfant soit sain. Liv. v. Aphor. 62.

la matiere , par sa souplesse & par sa légéreté , ayant obéi à la nature qui lui a donné la forme. Mais quant à la cause de cet effet , laissons-la décider à d'autres.

Pour revenir à ces enfans , ils déroboient avec tant de soin & avec tant de crainte d'être découverts , que l'on raconte qu'un d'eux ayant pris un petit renard , le cacha sous sa robe , & souffrit , sans jeter un seul cri , qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents , jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place ; & cela ne paroîtra pas incroyable à ceux qui savent ce que les enfans de la même ville font encore aujourd'hui. Nous en avons vu plusieurs expirer sous les verges (a) sur

(a) *Sur l'autel de Diane , surnommée Orthia.* J'ai parlé de ce surnom de Diane dans la remarque c sur la vie de Thesée , page 184. J'ajouterai ici une chose qui marque bien jusqu'où peut aller la superstition. On prétendoit que cette Diane étoit la Diane Taurique dont Oreste & Iphigénie ayant enlevé la statue , la porterent à Lacédémone. Au premier sacrifice qu'on lui offrit après qu'elle eût été trouvée , il s'éleva une querelle entre les peuples qui y étoient accourus ; on en vint aux mains , & il y eut beaucoup de gens tués. On consulta sur cela l'oracle , qui répondit que l'autel de la déesse devoit être arrosé de sang. On lui immoloit donc tous les

ans un homme choisi par le sort ; mais Lycurgue abolit cette coutume ; & pour obéir toujours à l'oracle , il ordonna que cet autel ne seroit arrosé que du sang des enfans qui s'y feroient fouetter. Une femme présidoit à ce sacrifice , & pendant toute la cérémonie , el'e tenoit entre ses mains la statue de la déesse , qui étoit fort petite & fort légère. Mais si ceux qui fouettoient ces enfans , en épargnoient quelques-uns à cause de leur naissance , la statue devenoit si pesante , que la prêtresse ne pouvoit plus la soutenir. Cette Diane *Orthia* étoit aussi appelée *Orthosia* , & sa fête étoit appelée *σκηματισμός* , la *flagellation*.

l'autel de Diane, surnommée *Orthia*, sans dire une seule parole.

Pendant que l'irene étoit à table, il ordonnoit à l'un de chanter, & propofoit à l'autre quelque question, qui demandoit une réponse pleine de réflexion & de prudence : par exemple, *qui est le plus homme de bien de la ville ? que dis-tu d'une telle action ?* Ce qui les accoutumoit dès leur enfance à juger des actions des hommes, & à s'enquérir des mœurs de leurs citoyens. Si l'enfant à qui l'on avoit demandé qui est le plus homme de bien de la ville, ou qui est le plus méchant, balançoit, on prenoit cette lenteur pour la marque d'une nature lâche & paresseuse, & qu'aucun aiguillon d'honneur ne pouvoit porter à la vertu. Il falloit que la réponse fût prompte, & accompagnée d'une raison ou d'une preuve conçue en peu de mots. Celui qui répondoit nonchalamment & sans y penser, étoit mordu au pouce par l'irene même ; & ce châtement-là se faisoit le plus souvent en présence des vieillards & des magistrats, pour leur faire voir si la punition étoit faite à propos & avec justice. On ne disoit rien au maître pendant que les enfans étoient présens ; mais après qu'ils étoient retirés, il étoit lui-même puni, s'il les avoit châtiés avec trop de sévérité ou avec trop d'indulgence. (a) Les amans parti-

(a) *Les amans participoient à la bonne & à la mauvaise réputation de ceux qu'ils aimoient.*) Car on leur attri-

buoit les vices & les vertus de ces jeunes gens ; on les louoit, si les enfans étoient vertueux ; & s'ils étoient vi-

cipoient à la bonne & à la mauvaise réputation de ceux qu'ils aimoient. On dit même qu'un de ces enfans qui se battoit contre un

cieux, on les condamnoit à l'amende. On y condamnoit encore ceux qui n'avoient pas choisi quelqu'un qu'ils pussent aimer; & sur cet amour des garçons, on voit que Lycurgue n'avoit pas pris tout ce qui se pratiquoit en Crete, trouvant, sans doute, cet exemple-là trop dangereux; & afin qu'on juge mieux de sa prudence sur cet article, voici ce que Strabon écrit de cette coutume des Crétois dans son X^e livre, après Héraclide de Pont: Celui qui étoit devenu amoureux d'un jeune garçon, disoit à ses amis trois ou quatre jours à l'avance, qu'il avoit résolu de l'enlever. Ces amis auroient cru faire une chose très-honteuse de cacher ce jeune garçon, ou de l'empêcher de sortir à son ordinaire; car ils croyoient que cela l'auroit déshonoré, comme s'ils eussent avoué par-là qu'il n'étoit pas digne de l'honneur que son amant vouloit lui faire. Le jour de l'enlèvement venu, si cet amant étoit de même condition que le jeune garçon, ou d'une condition plus relevée, ils lui résistoient seulement pour la forme, & le suivoient en résistant jusqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où il avoit accoutumé de manger; mais

s'il étoit d'une condition au-dessous de la sienne, ils le lui arracheroient. Le ravisseur, après avoir fait de beaux présens au jeune garçon, l'emmenoit à la campagne avec tous ses amis qui l'avoient accompagné, le gardoit là deux mois avec eux; & après avoir passé ces deux mois à la chasse & à faire l'bonne chère, ils s'en retournoient tous à la ville. L'amant faisoit des présens magnifiques au jeune garçon, & entr'autres choses, il lui donnoit un habit de guerre, un gobelet & un bœuf: le jeune garçon immoloit le bœuf à Jupiter, faisoit un festin à tous ceux qui l'avoient suivi, & déclaroit si son ravisseur lui avoit été agréable ou désagréable; car si le ravisseur en avoit mal usé avec lui, la loi permettoit de le quitter & de le faire punir. Ceux qui avoient été ainsi enlevés, étoient les plus estimés, avoient les premières places dans toutes les assemblées, portoient l'habit de guerre que leur amant leur avoit donné, & étoient appelés proprement *cleinoi*, c'est-à-dire, *illustres*. On ne choisissoit pas les plus beaux pour les aimer, mais les plus vaillans & les plus modestes.

autre , ayant laissé échapper un cri qui marquoit sa lâcheté & son peu de courage , les magistrats s'en prirent à celui qui en étoit amoureux , & le condamnerent à l'amende.

L'amour étoit si bien reçu & si approuvé chez eux , que même les plus honnêtes femmes aimoient les filles ; mais cet amour n'engendroit aucune jalousie , au contraire il faisoit naître une amitié plus étroite entre les rivaux , qui ne pensoient qu'à chercher en commun les moyens de rendre la personne aimée plus vertueuse & plus aimable.

Ils enseignoient aux enfans à parler de maniere que leur discours fût toujours assaisonné d'une pointe mêlée de grace , & comprît en peu de paroles beaucoup de sens ; car Lycurgue vouloit , comme on l'a déjà dit , que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur , & au contraire que les paroles fussent simples & légères , & pourtant d'un fort grand prix , & il accoutumoit les enfans par un long silence à avoir la répartie vive & aigue ; car comme la débauche rend les hommes infconds & stériles , l'intempérance de la langue rend de même le discours insipide & vain. Voilà pourquoi leurs réponses étoient si énergiques & si subtiles , comme celle que le roi Agis fit un jour à un Athénien qui se moquoit des courtes épées des Lacédémoniens , & qui disoit que les bateleurs les avaloient facilement sur les théâtres devant tout le monde : *Cependant*, lui dit-il, *avec ces épées si courtes , nous ne laissons pas de percer nos ennemis.*

Pour moi, je trouve que le langage laconique est véritablement fort court, mais qu'il va bien au but & frappe tous ceux qui l'écoutent. Et tel étoit Lycurgue dans sa maniere de parler, s'il en faut juger par quelques-unes de ses réponses que l'on a conservées, comme celle-ci sur le gouvernement. Quelqu'un lui remontrant un jour qu'il devoit établir dans Sparte le gouvernement populaire, afin que le plus petit y eût autant d'autorité que le plus grand; *mais toi-même*, lui repartit-il, *vas l'établir premierement chez toi, & nous donnes l'exemple.* Et cette autre sur les sacrifices: Comme on lui demandoit pourquoi il avoit ordonné qu'on offrît des viâtes si pauvres & de si petite valeur, *afin*, dit-il, *que nous ayions toujours de quoi honorer les dieux.* Et celle-ci encore sur les combats: *Je n'ai défendu à mes citoyens que les combats où l'on tend la main.* On rapporte aussi de lui d'autres réponses qu'on a tirées des lettres qu'il écrivoit aux Spartiates, comme celle-ci: *Vous me demandez comment vous éviterez les incursions de vos ennemis? En demeurant toujours pauvres, & en ne voulant pas avoir plus de bien l'un que l'autre.* Les Spartiates l'ayant consulté pour savoir s'ils devoient bâtir des murailles, il leur répondit: *Ne vous imaginez pas qu'une ville soit sans murailles, lorsqu'au lieu de briques, elle a autour d'elle de vaillans hommes qui la défendent.* Il est vrai qu'on n'a aucunes preuves certaines que ces lettres & autres semblables soient de lui, mais il est toujours constant que les Lacé-

démoniens étoient grands ennemis des longs discours, (a) comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots. Le roi Léonidas dit un jour à un grand parleur, qui disoit à contre-tens de fort bonnes choses: *Mon ami, tu tiens mal-à-propos de très-bons propos.* Quelqu'un demandoit au roi Charilaüs, neveu de Lycurgue, pourquoi son oncle avoit établi si peu de loix? *Parce, dit il, que peu de loix suffisent à ceux qui parlent peu.* (b) Et Archidamidas répondit à quelques-uns qui blâmoient le sophiste Hécatee, de ce qu'ayant été reçu à une de leurs tables, il n'avoit rien dit de tout le souper: *Celui qui sait parler, sait aussi quand il faut parler.* Et quant à ce que j'ai dit plus haut, que leurs réponses étoient souvent assaisonnées d'une pointe mêlée de grace, en voici la preuve. Un fâcheux rompoit un jour la tête à Démaratus de mille questions imper-

(a) Comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots.) On le voit aussi par ce bon mot de leur ennemi Epaminondas. Les Spartiates accusoient les Thébains de leur avoir fait de grands maux, & ils avoient été fort longs dans leurs plaintes. *On voit au moins, dit Epaminondas, qu'ils vous ont fait perdre votre belle coutume de parler peu.*

(b) Et Archidamidas répondit.) Je ne sais si Plutarque n'a point mis Archidamidas pour Archidamus, qui a été le nom de plusieurs rois de

Sparte; & peut-être est-ce le même Archidamus dont Elien fait ce conte. Il dit qu'un vieillard de l'isle de Cos, ayant été envoyé à Lacédémone, & ayant honte de sa vieillesse, peignit ses cheveux blancs, & se présenta ainsi déguisé dans le conseil. Après qu'il eut proposé les choses pour lesquelles il étoit venu, Archidamus se levant, dit: *Que peut-on attendre de bon de cet homme qui n'a pas seulement le mensonge dans le cœur, mais encore sur la tête.*

tainentes, & ne cessoit de lui demander qui étoit le plus honnête homme de Lacédémone? il lui répondit, (a) *Celui qui te ressemble le moins.*

Le roi Agis entendant beaucoup louer les Eliens, de ce qu'aux jeux olympiques ils jugeoient équitablement, *Quelle grande merveille, dit-il, que de (b) cinq ans en cinq ans les Eliens rendent un seul jour bonne justice!*

Un étranger, pour faire connoître l'affection qu'il portoit aux Spartiates, disoit un jour, *En notre ville tout le monde m'appelle Philolacon, c'est-à-dire amateur des Lacédémoniens*; le roi Théopompe l'entendant, lui dit: *Mon ami, il vaudroit bien mieux qu'on t'appellât Philopolite, c'est-à-dire amateur de tes citoyens.*

Un orateur Athénien appelloit les Lacédémoniens ignorans: *Tu dis vrai, répondit (c) Plistonax, fils de Pausanias, car de tous les Grecs, nous sommes les seuls qui n'ayons appris de vous aucun mal.*

Quelqu'un demandoit à Archidamidas, combien il pouvoit y avoir de Spartiates: *Il y*

(a) *Celui qui te ressemble le moins.*) La grace de ce passage ne peut paroître dans le françois, parce qu'elle consiste dans une particule qui fait un double sens; car en la détachant du mot qui la suit, cela veut dire, *celui qui te ressemble le plus*; & en la joignant, c'est tout le contraire.

(b) Car les jeux se célébroient chaque cinquième an-

née, & l'espace entre deux étoit appelée *olympiade*, qui étoit de quatre ans entiers.

(c) *Plistonax, fils de Pausanias.*) Ils regnerent tous deux à Lacédémone. Ce Plistonax, ou Plistoanax, eut un fils nommé Pausanias, qui assiégea Athenes avec Lyfandre. Plutarque attribue ailleurs ce mot à Antalcidas.

en a assez, dit-il, pour chasser les méchans.

Par les mots qu'ils disoient même en plaisant, on peut encore juger qu'ils s'accoutumoient à ne rien dire d'inutile, & à ne lâcher pas une seule parole où il n'y eût un sens qui méritât d'être recherché & approfondi, comme celui qui étant invité d'aller entendre un homme qui imitoit parfaitement le rossignol, répondit : *J'ai souvent entendu le rossignol même.*

Un autre, après avoir lu cette épitaphe : *Ce tombeau renferme ces vaillans hommes, qui après avoir éteint la tyrannie dans leur pays, ont été les victimes du dieu Mars, & sont morts devant les murailles de (a) Sélinonte. Ils méritoient bien de mourir, dit-il, pour avoir (b) éteint la tyrannie, au lieu de la laisser toute brûler.*

Un jeune homme répondit à un de ses camarades qui lui promettoit des coqs qui se faisoient tuer dans le combat : *Ne me donne point de ceux qui se font tuer, mais de ceux qui tuent les autres.*

(c) Un autre voyant des hommes qui se fai-

(a) Ville de Sicile.

(b) Cette pointe qui roule sur l'équivoque d'un mot, ne me paroît pas digne d'un Lacédémonien.

(c) Un autre voyant des hommes qui se faisoient porter en campagne dans des litieres.) Ce Lacédémonien ne blâmoit pas qu'on se fît porter, mais il blâmoit qu'on se fît porter dans une litiere, ou dans un

char fermé, qui ne laissoit ni la commodité ni la liberté de se lever devant les personnes à qui on devoit du respect. C'est pourquoi Xénophon, dans l'éloge qu'il a fait d'Agésilas, remarque qu'il se faisoit porter à Amicles dans une charette ou dans un coche tout découvert, qu'il appelle par cette raison *πολιτικὸν κάθισμα*, un char politique. Ly-

soient porter à la campagne dans des litieres, s'écria : *A Dieu ne plaise que je sois jamais assis en un lieu d'où je ne puisse me lever devant un vieillard.*

Voilà quelle étoit leur maniere de parler par apophthegmes & par sentences. De sorte que ce n'est pas sans raison que l'on a dit que (a) *lacioniser*, c'étoit moins s'attacher aux exercices du corps, qu'à l'étude de la sagesse. On ne les élevoit pas avec moins de soin à faire de beaux vers & de belles chansons, qu'à parler noblement & purement dans le discours ordinaire. En effet, leurs poésies avoient je ne fais quel aiguillon qui excitoit les courages, & un certain feu qui échauffant l'ame, portoit à faire de grandes actions. Le style en étoit simple & mâle, & le sujet grave & moral; car c'étoit ordinairement ou les louanges de ceux qui étoient morts pour la défense de Sparte, & dont on vantoit la félicité, ou le blâme de ceux qui avoient fui dans les combats, & dont on peignoit la vie déplorable & malheureuse. Quelquefois aussi c'étoit selon la différence des âges, ou une promesse d'être vertueux un jour, ou une protestation magnifique & glorieuse de l'être alors. Il ne sera pas hors de propos d'en rapporter un exemple pour faire entendre ce que je dis. A toutes les fêtes de Sparte il y avoit trois chœurs, par rapport aux trois âges de l'homme. Le premier étoit des

curgue défendit aux femmes
d'aller en char à la fête des
mysteres.

(a) Vivre à la Lacédémone.

vieillards qui commençoient en chantant :

(a) *Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.*

Le second, celui des jeunes hommes qui répondoient :

*Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.*

Et le troisième, celui des enfans qui poursuivoient :

*Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.*

Et l'on peut dire en général (b) que si l'on examine de près les poésies Lacédémoniennes qui sont parvenues jusqu'à nous, & que l'on considère les airs qu'ils faisoient chanter sur la flûte, quand ils alloient charger l'ennemi, on trouvera que c'est avec beaucoup de raison que les poètes (c) Terpandre & (d) Pindare

(a) J'ai conservé ces vers d'Amiot, parce qu'ils expliquent le texte avec autant de simplicité & de fidélité que la prose le pourroit faire.

(b) *Que si l'on examine de près les poésies Lacédémoniennes qui sont parvenues jusqu'à nous.* Il y en avoit, sans doute, beaucoup du tems de Plutarque. Aujourd'hui nous n'avons plus que quelques vers de Tyrtée; car quoique ce poète fût Athénien, on doit regarder ses poésies com-

me lacédémoniennes, puisqu'elles ont été faites pour animer les Spartiates au siège de Messene, dont ils étoient déjà fort rebutés.

(c) *Terpandre.* Grand poète & grand musicien, il ajouta trois cordes à la lyre, qui avant lui n'en avoit que quatre. Il vivoit cent ou sixvingt ans après Homere.

(d) *Pindare.* Poète illustre, qui a donné son nom au genre de poésie le plus relevé; il étoit de Thèbes.

ont associé la vaillance avec la musique. Car le premier a dit, en parlant de Lacédémone, où l'on voit fleurir la valeur des jeunes gens, la musique harmonieuse, & justice, mere de l'abondance. Et Pindare dit sur ce sujet, où fleurissent les conseils des vieillards, la valeur des jeunes gens, les danses, la musique, les fêtes & les plaisirs. Car l'un & l'autre représentent par-là les Lacédémoniens également adonnés aux armes & à la musique. En effet, comme a dit un de leurs poëtes : *Jouer de la lyre sied bien à un homme armé.* C'est pourquoi aussi dans toutes leurs guerres, le roi, avant que de commencer le combat, (a) faisoit toujours un sacrifice aux Muses ; sans doute pour faire souvenir les soldats de l'éducation qu'ils avoient reçue, & des jugemens qu'on feroit d'eux, & afin que ces déesses, toujours présentes à leur esprit, les portassent à mépriser les plus grands dangers, & à faire des actions dignes de mémoire. (b) Quelque-

(a) *Faisoit toujours un sacrifice aux Muses.* Le roi, qui devoit commander l'armée, avant que de sortir de son palais, faisoit chez lui un sacrifice à Jupiter conducteur, & aux autres dieux célestes ; & s'il étoit favorablement reçu, il faisoit prendre du feu de l'autel par un héraut qui le portoit à la tête des troupes. Quand on étoit arrivé sur la frontière, il faisoit un autre sacrifice à Jupiter & à Minerve. Voilà les seuls sacrifices dont parle Xé-

nophon, qui n'auroit pas oublié celui des muses, si on leur en avoit fait avant le combat. Plutarque dit encore la même chose en deux endroits de ses morales. Apparemment les muses étoient jointes avec Minerve.

(b) *Quelques fois même dans ces occasions.* Xénophon ne dit pas que cela se faisoit quelquefois, mais ordinairement, & cela est plus vraisemblable. Peut-être aussi Plutarque avoit-il écrit ἄρα, alors, & non pas ποτὶ, quelquefois.

fois même dans ces occasions on relâchoit de la sévérité de la discipline ordinaire en faveur des jeunes gens ; car on leur permettoit d'ajuster leurs cheveux, & d'orner & d'embellir leurs habits & leurs armes, & l'on étoit bien-aîsé de les voir gais & fringuans comme de jeunes chevaux, qui, au premier signal du combat, hennissent & sont pleins d'ardeur & de feu. Ainsi, quoique dès leur enfance ils eussent grand soin de leurs cheveux, ils en avoient encore plus de soin le jour d'une bataille ; car alors ils les parfumoient & les partageoient également, se souvenant de ce mot de Lycurgue, *que les longs cheveux rendent les beaux encore plus beaux, & les laids encore plus hideux & plus effroyables.* Leur exercice étoit beaucoup plus doux à l'armée qu'à la ville, & leur vivre ordinaire moins dur & moins sujet ; de sorte qu'il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & une occasion de relâchement & de paresse.

Quand ils étoient en bataille en présence de l'ennemi, (a) le roi sacrifioit une chevre, donnoit ordre à tous ses soldats de se couronner de chapeaux de fleurs, commandoit aux joueurs de flûte de jouer (b) l'air de Castor ; & entonnant lui-même le cantique, qui étoit

(a) Le roi sacrifioit une chevre, & donnoit ordre à tous ses soldats de se couronner de chapeaux de fleurs. Il sacrifioit une chevre, à l'imi-

tation d'Hercule, qui avoit fait un pareil sacrifice à Junon.

(b) C'étoit l'air d'un hymne qu'on chantoit en l'honneur de Castor & de Pollux.

le signal de la charge, il marchoit le premier à la tête des troupes ; de sorte que c'étoit un spectacle très-beau & en même-tems très-horrible de les voir marcher ainsi en cadence au son des flûtes, sans jamais rompre leurs rangs, ni donner aucune marque de crainte, & aller posément & gaiement affronter les plus grands périls. Car il est bien vraisemblable que des hommes qui marchent avec tant de mesure & d'ordre, ne sont ni saisis de frayeur, (a) ni transportés de colere ; mais au contraire, qu'ils ont un courage ferme accompagné de hardiesse & d'espérance, comme étant assurés de la protection des dieux. Le roi, dans ces occasions, menoit toujours avec lui quelqu'un de ceux qui avoient été victorieux à l'un des (b) quatre grands jeux de la Grece, & l'on dit à ce propos qu'il y eut un jour un athlete Lacédémonien, à qui l'on offrit une grande somme d'argent pour l'empêcher d'entrer en lice aux jeux olympiques, mais il la refusa ; & après qu'il eut terrassé son ennemi avec de grands efforts, quelqu'un lui demanda : *Eh bien, quel avantage te revient-il de ta victoire ?* Il répondit en riant : *J'aurai l'honneur de marcher devant le roi*

(a) *Ni transportés de colere.* Lycurgue croyoit que la colere étoit aussi nuisible aux gens de guerre, que la crainte. Aristote étoit dans le même sentiment. Cependant on regarde d'ordinaire la colere comme l'aiguillon du coura-

ge ; il n'y a rien de plus faux. La colere se trouve peu avec le véritable courage & la véritable force.

(b) Aux jeux olympiques, pythiques, isthmiques ou néméaques.

dans les combats. Après avoir rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il falloit pour s'assurer la victoire. Après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux ni digne de la Grece, de tailler en pieces des gens qui cedent & qui s'enfuient; & cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable, car leurs ennemis, sachant que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

(a) Hippias le sophiste assure que Lycurgue étoit un grand homme de guerre, & qu'il se trouva en personne à plusieurs expéditions; & (b) Philostephanus lui attribue l'ordonnance de la cavalerie par compagnies, qu'ils appelloient *Vlames*, dont chacune étoit de cinquante hommes qui se rangeoient en quarré. Mais Démétrius de Phalere écrit qu'il ne fit jamais la guerre, & qu'il établit

(a) *Hippias le sophiste, assure que Lycurgue étoit un grand homme de guerre.* Xénophon est du même sentiment; car il dit dans son traité de la république de Lacédémone, que Lycurgue perfectionna la discipline militaire, & qu'il inventa de meilleures choses que tous ceux qui l'avoient précédé; & je m'étonne que Plutarque n'ait rapporté ici ce que cet historien a écrit de la maniere dont Lycurgue pourvoyoit à la subsistance de

ses troupes, de son ordre de bataille, de ses marches, de ses attaques, de ses campemens, &c. Je ne fais si cet Hippias le sophiste, est le même qu'Hippias Eliensis, ou Hippias Erytraus.

(b) *Philostephanus.* Philostephanus de Cyrene, du tems de Ptolémée Philadelphie. Il avoit fait une histoire d'Epire, un traité des fleuves merveilleux, un autre des choses inventées, & un autre des isles.

son gouvernement en pleine paix. En effet, l'institution qu'on lui attribue de la surſéance d'armes pendant les jeux olympiques (a), marque bien un homme de bon naturel, & qui n'aime que la paix & que le repos. Auſſi quelques auteurs écrivent, & entr'autres Her- mippus, qu'il n'aida pas d'abord Iphitus à régler les cérémonies de ces jeux; mais que s'y étant trouvé un jour en paſſant, & ayant eu la curioſité de les voir, il entendit derrière lui la voix comme d'un homme qui s'étonnoit & qui le reprochoit de ce qu'il n'obligeoit pas ſes citoyens à ſe trouver à une ſi belle aſſemblée; & que s'étant tourné pour voir qui c'étoit, & n'ayant vu perſonne, il prit cette voix pour un avertiſſement des dieux, alla ſur l'heure même trouver Iphitus, & régla avec lui tout ce qui concernoit cette fête, qui depuis ce tems-là fut plus célèbre, mieux fondée & mieux établie.

L'éducation de la jeuneſſe s'étendoit juſqu'aux hommes faits; car il n'y avoit perſonne qui eût la liberté de vivre comme il vouloit; mais ils étoient tous dans la ville comme dans un camp, ſachant chacun ce qu'ils devoient avoir pour vivre & ce qu'ils devoient faire pour le public, & paſſoient ainſi leur vie, perſuadés qu'ils n'étoient pas à eux-mêmes, mais à leur pays.

Quand on ne leur avoit point donné d'or-

(a) Mais cette inſtitution ne peut être de lui; car les jeux olympiques ne furent établis que long-tems après ſa mort.

dre, & qu'ils n'avoient rien à faire, ils alloient voir les enfans, & leur enseigner quelque chose d'utile, ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient plus âgés. Car un des plus beaux & des plus heureux établissemens de Lycurgue, (a) ce fut le grand loisir dont il fit jouir ses citoyens, en leur défendant de s'occuper à aucun art mécanique, & en les empêchant de se tourmenter pour amasser avec beaucoup de peines & de travaux des richesses qu'il avoit rendues méprisables à cause de leur inutilité. Les Ilotes cultivoient leurs terres, & leur en rendoient un certain revenu. On raconte à ce sujet qu'un Lacédémonien s'étant rencontré à Athenes un jour de palais, & ayant oui dire qu'un citoyen venoit d'être condamné à l'amende pour oisiveté, & s'en retournoit chez lui tout triste & accompagné de ses amis, qui le plaignoient & prenoient part à son infortune, il pria ceux qui étoient autour de lui de lui montrer cet homme qu'on venoit de condamner pour avoir vécu noblement & en homme libre; (b) ce

(a) *Ce fut le grand loisir dont il fit jouir ses citoyens.*) Ce grand loisir dont parle Plutarque, ne veut pas dire qu'ils passassent les journées sans rien faire, mais que n'étant assujettis à rien de mercenaire ni de bas, ils ne s'occupoient qu'à des exercices honnêtes qui les rendoient & plus forts & plus vertueux.

b) *Ce qui fait voir combien*

ils estimoient bas & servile de faire quelque métier.) Socrate étoit bien opposé à ce sentiment; car il étoit persuadé qu'il n'y avoit rien dans les arts & dans les métiers qu'un homme libre ne pût & ne dût faire au besoin pour subvenir à ses nécessités, ou aux nécessités des autres; & il n'y a rien de plus vrai.

qui fait voir combien ils estimoient bas & fervile de faire quelque métier & de travailler de ses mains pour devenir riche.

Les procès furent bannis de Lacédémone avec l'argent. Comment auroient-ils pu subsister dans une ville où il n'y avoit ni pauvreté ni richesse, l'égalité chassant la disette, & l'abondance étant toujours également entretenue par la frugalité? Pendant tout le temps qu'ils n'avoient point de guerre, ce n'étoit que fêtes, jeux, danses, festins, chasses & assemblées pour s'exercer ou pour discourir. Car tous ceux qui étoient au-dessous de trente ans, n'alloient point du tout au marché, mais ils faisoient faire tout ce qui regardoit leur ménage par ceux qui étoient amoureux d'eux, ou par leurs parens; encore étoit-il honteux aux vieillards de s'occuper trop long-tems de ces sortes de soins, & de ne passer pas la plus grande partie du jour dans les lieux d'exercice, & dans les (a) salles où on s'assembloit pour la conversation, & où l'on se divertissoit honnêtement, non à parler des moyens de trafiquer & de s'enrichir, mais à louer les choses honnêtes, ou à blâmer les déshonnêtes d'une manière mêlée de jeu, & avec une certaine plaisanterie qui, sans que l'on y prît garde, instruisoit & corrigeoit en divertissant. Car Lycurgue lui-même n'étoit pas de cette austérité triste qui ne se relâche jamais; au contraire ce fut

(a) Appellées *Lesches*.

lui, comme le rapporte (a) Sofibius, qui consacra une petite image du ris dans toutes les salles, entremêlant ainsi fort à propos dans leurs repas & dans toutes leurs assemblées, la joie, comme le plus agréable assaisonnement de leur table & de leurs travaux.

Il accoutuma sur-tout ses citoyens à ne vouloir & à ne savoir même jamais être seuls, mais à vivre comme les abeilles toujours ensemble, toujours autour de leurs chefs, & toujours comme hors d'eux-mêmes, par un transport d'amour & par un véritable desir de gloire, afin de ne vivre que pour leur pays : sentimens d'affection qui se remarquent assez dans quelques-unes de leurs réponses. Pædaretus n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cens qui composoient le conseil, s'en retourna chez lui fort content & fort gai, disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.* Pisistratidas ayant été envoyé en ambassade avec plusieurs autres Lacédémoniens vers les lieutenans du roi de Perse, ces seigneurs Persans leur demanderent s'ils venoient de la part de leur république, ou s'ils venoient de leur chef : *Si nous obtenons nos demandes,* répondit Pisistratidas, *nous venons de la part de notre république, sinon nous venons de notre chef.* (b) Quelques Amphipolitains étant à

(a) *Sofibius.* C'étoit un grammairien de Lacédémone; il avoit fait une chro-

nologie, & vivoit du tems de Ptolémée Philadelphie.

(b) *Quelques Amphipoliti-*

Lacédémone, allèrent visiter Argiléonide, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur pays. Argiléonide leur demanda d'abord si son fils étoit mort en homme de cœur, & s'il s'étoit montré digne de Sparte; ces étrangers se mirent à exalter ses exploits & son grand courage, jusqu'à dire que dans Sparte il n'y en avoit pas encore un pareil : *Ah! ne dites pas cela, mes amis*, reprit-elle; *Brasidas étoit certainement un brave homme, mais Sparte en a encore un grand nombre de beaucoup plus braves que lui.*

Lycurgue composa en premier lieu le sénat de tous ceux qui avoient eu part à son entreprise, comme nous l'avons dit au commencement, & ensuite il ordonna que pour remplir la place de ceux qui mourroient, on choisiroit les plus gens de bien de la ville au-dessus de soixante ans. (a) C'étoit-là véritablement le combat le plus glorieux & le plus important que les hommes pussent avoir entr'eux, dans lequel on ne choisissoit point le

tains étant à Lacécémone, allerent visiter Argiléonide, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur pays.) Brasidas, général des Lacédémoniens, fut tué dans une bataille qu'il gagna contre les Athéniens près d'Amphipolis, ville de Macédoine sur le fleuve Strymon. Thucydide, liv. v.

(a) *C'étoit véritablement le combat le plus glorieux & le plus important.)* Plutarque a

tiré cette idée de Xénophon, qui dit : *C'est le plus grand & le plus glorieux combat qui soit entre les hommes. Les combats gymniques sont certainement fort beaux, mais ce sont des combats du corps; au lieu que ces combats où il s'agit d'être élu sénateur, sont des combats que l'on peut appeler les combats des ames; & ils sont autant au-dessus des autres, que l'ame est préférable au corps.*

plus vite parmi les vites, ni le plus fort parmi les forts, comme dans les autres combats; mais où le plus vertueux & le plus sage parmi les sages & les vertueux, remportoit le prix de la vertu, par tous les différens états de la vie, & avoit, pour ainsi dire, une autorité souveraine, disposant de la mort & de la vie, de l'ignominie & de la gloire, en un mot, de toute la fortune de ses citoyens. L'élection se faisoit de cette sorte: (a) le peuple s'assembloit dans la grande place; on enfermoit dans une maison voisine un certain nombre d'hommes choisis, qui ne pouvoient ni voir ni être vus, & qui entendoient seulement le bruit du peuple, qui en cette occasion, comme dans toutes les autres, donnoit ses suffrages par ses cris. On faisoit passer au milieu de l'assemblée (b) tous les prétendans l'un après l'autre, selon que leur rang avoit été réglé par le sort. Cette marche se faisoit de leur part dans un grand silence; mais le peuple témoignoit par ses cris l'approbation qu'il donnoit. Ceux qui étoient enfer-

(a) *Le peuple s'assembloit dans la grande place; on enfermoit dans une maison voisine un certain nombre d'hommes choisis.* Aristote trouvoit cette maniere d'élection ridicule & puérite; de plus fort dangereuse pour l'état, en ce qu'elle accoutumoit les citoyens à être ambitieux, & que d'ordinaire les plus grands maux d'un état, vien-

nent de l'ambition & de l'avarice de ceux qui le composent.

(b) *Tous les prétendans.* Voilà ce qu'Aristote trouvoit encore fort mauvais; car il ne vouloit pas que ceux qui méritoient les charges, les demandassent; mais il vouloit au contraire que le public les forçât à les accepter.

més marquoient à chaque fois sur des tablettes (a) le degré du bruit qu'ils avoient entendu, sans savoir pour qui il avoit été fait. Ils mettoient seulement pour le premier, pour le second, pour le troisième, & ainsi de suite pour tous les autres. Celui pour qui les acclamations avoient été les plus grandes & les plus fréquentes, étoit reçu sénateur. On le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & sur le champ il alloit dans tous les temples remercier les dieux, suivi d'une foule de peuple, les jeunes hommes & les jeunes femmes chantant à l'envi ses louanges, & le bénissant d'avoir si bien & si vertueusement vécu. A son retour chacun de ses parens lui présentoit une collation, en lui disant, *la ville s'honore de ce festin*; & après toutes ces cérémonies, il alloit souper dans la salle où il avoit accoutumé de manger. Tout s'y passoit à l'ordinaire, excepté qu'on lui servoit deux portions, dont il gardoit l'une. Après le souper, toutes ses parentes se trouvoient à la porte de la salle; il faisoit appeler celle qu'il estimoit davantage, & en lui donnant la portion qu'il avoit gardée, il lui disoit, *je vous donne le prix d'honneur que je viens de recevoir*. En même-tems toutes les autres femmes la reconduisoient chez elle avec les mêmes

(a) *Le degré du bruit qu'ils avoient entendu.*) Mais il arrivoit souvent qu'il étoit très-difficile de remarquer quel bruit avoit été le plus grand;

& alors il falloit prendre d'autres voies, comme cela arriva dans une occasion fort importante à Péphore Sténelaidas. Thucydide, liv. 1.

acclamations & les mêmes bénédictions qu'on avoit données à son parent.

Lycurgue régla aussi avec beaucoup de sagesse tout ce qui regarde les enterremens. Car premièrement, afin de bannir toute superstition, il permit d'enterrer les morts dans les villes & autour des temples, pour accoutumer les jeunes gens à cette sorte de spectacle, & pour les empêcher de craindre la mort & de l'avoir en horreur, (a) comme si elle pouvoit souiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui passoient près de leurs sépulcres.

En second lieu, il défendit d'enterrer quoi que ce fût avec eux, (b) & voulut qu'on les enveloppât simplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier. De plus, il ne permit d'écrire le nom du défunt sur son tombeau, que lorsque c'étoit ou un homme mort à la guerre pour le service de son pays, ou une femme consacrée à la religion. Il abré-

(a) *Comme si elle pouvoit souiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui passoient près de leurs sépulcres.* Il paroît par ce passage que les premiers Spartiates avoient des tombeaux & des morts la même idée qu'en avoient les Hébreux à qui Moÿse avoit donné cette loi expresse, qui déclaroit que tout homme qui auroit touché à un mort ou à son sépulcre, seroit souillé pendant sept jours.

(b) *Et voulut qu'on les en-*

veloppât simplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier. Cela ne se faisoit pas à toutes sortes de personnes indifféremment. Elien nous apprend que les gens de guerre qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrés tout couverts de branches d'olivier & d'autres arbres; & que ceux qui par leur valeur étoient parvenus à la plus haute estime, étoient enterrés dans un drap rouge. Liv. VI, chap. 6.

gea la durée du deuil, & le régla à onze jours; le douzième on le quittoit, après avoir fait un sacrifice à Cerès : car dans toute leur vie il ne laissa rien d'inutile ni d'oïseux; mais dans toutes leurs actions & dans tous leurs devoirs, il mêla la louange de la vertu, ou le blâme du vice, & remplit, pour ainsi dire, sa ville de préceptes & d'exemples vivans, parmi lesquels les hommes étant nourris, & les ayant incessamment devant les yeux, il étoit impossible qu'ils ne se formassent sur ces grands modèles, & ne devinssent vertueux.

Par la même raison, il ne permettoit pas à toutes sortes de personnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères, des coutumes défordonnées & licentieuses, & plusieurs différentes idées de gouvernement. Il chassa aussi de sa ville (a) tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curiosité seule y attiroit. Ce n'est pas qu'il craignît, comme le prétend Thucydide, qu'ils voulussent imiter sa police, & qu'ils apprissent à aimer la vertu; c'étoit plutôt de peur qu'ils n'enseignassent à ses citoyens à aimer le vice. (b) Car, à mesure que les

(a) *Tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile.* Car il recevoit agréablement ceux qui y alloient pour se soumettre à ses loix, & il leur assignoit une portion de terre qu'ils ne pouvoient aliéner.

(b) *Car à mesure que les étrangers entrent dans les vil-*

les, il y entre nécessairement des propos nouveaux. C'est aussi aux mœurs étrangères que Xénophon, témoin oculaire, impute le changement qui étoit arrivé à Sparte. *Autrefois, dit-il, on chassoit les étrangers, & on empêchoit les citoyens de voya-*

étrangers entrent dans les villes, il y entre nécessairement des propos nouveaux ; ces propos engendrent de nouveaux sentimens, & ces nouveaux sentimens font immanquablement éclore un malheureux essaim de passions & d'inclinations nouvelles, qui sont entièrement opposées au gouvernement, & ruinent toute son harmonie, comme dans la musique l'harmonie est ruinée par les dissonances & les faux tons ; & c'est pourquoi il croyoit qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux pestiférés.

(a) Jusqu'ici il n'y a pas le moindre vestige de l'injustice ni de l'avarice dont on a ac-

ger, de peur qu'ils ne corrompissent leurs mœurs par ce commerce ; & aujourd'hui les principaux & les plus considérables, passent leur vie à courir & à voyager.

(a) *Jusqu'ici il n'y a pas le moindre vestige de l'injustice ni de l'avarice dont on a accusé les loix de Lycurgue.* Platon, dans le premier livre des loix, Aristote, dans le II & VII^e liv. des politiques, & Polybe, dans le VI^e liv. de son histoire, ont reproché à Lycurgue que ses loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre justes. Plutarque veut justifier Lycurgue, & le défendre contre ces censeurs ; mais il ne répond que foible-

ment à leurs reproches ; car, suivant eux, le défaut des loix de Lycurgue n'étoit pas précisément dans celle-ci ni dans celle-là, il étoit dans toute l'idée de son gouvernement. Il est bon de rendre un peuple guerrier ; mais il faut en même tems lui enseigner à ne faire la guerre que pour avoir la paix, c'est-à-dire, qu'il faut le rendre juste ; & c'est ce que Lycurgue n'avoit nullement fait. Aussi son état se maintint pendant qu'il eut des voisins à soumettre ; mais après avoir tout soumis, il ne put vivre avec lui-même, ni goûter un repos auquel on ne l'avoit pas accoutumé, & qu'on ne lui avoit pas même fait connoître.

cusé les loix de Lycurgue, en disant qu'elles étoient très-bonnes pour rendre les hommes vaillans, mais très-mauvaises pour les rendre justes. (a) C'est sans doute ce qu'ils appelloient l'*embuscade*, s'il est vrai que cet établissement soit de Lycurgue, comme Aristote l'a écrit, qui a donné à Platon même cette mauvaise opinion de lui & de son gouvernement. Voici ce que c'étoit : les gouverneurs des jeunes gens choisissoient de tems en tems ceux qui leur paroissoient les plus prudens & les plus hardis ; ils leur donnoient des poignards & les vivres nécessaires, & les envoyoit battre la campagne chacun de leur côté. Ces coureurs ainsi dispersés, se cachoit le jour dans les lieux couverts & dans les cavernes pour se reposer, & la nuit ils se jetoient dans les grands chemins & égorgoient tous les Ilotes qu'ils rencontroient. Quelquefois même ils marchoit en plein jour, & tuoient les plus forts & les plus robustes de ces Ilotes, (b) comme Thucydide le rap-

(a) *C'est sans doute ce qu'ils appelloient l'embuscade.*) Ce n'étoit pas une loi qui eût ce nom ; car ils disoient : un tel ira à *χρυπταίαν*, c'est-à-dire, à l'*embuscade*. Platon l'a désignée dans le premier livre de ses loix.

(b) *Comme Thucydide le rapporte dans son histoire, où il dit que tous ceux, &c.*) Cette histoire est dans le I^v^e liv. de Thucydide, qui dit que les Lacédémoniens, crai-

gnant le grand nombre des Ilotes, firent semblant de vouloir les affranchir pour lever une armée ; & que pour cet effet ils publièrent que les plus vaillans n'avoient qu'à se présenter, & qu'on les affranchiroit ; car ils jugeoient fort bien que les plus vaillans leur devoient être les plus suspects, comme les plus capables de quelque grande entreprise. Il y en eut environ deux mille de

porte dans son histoire , où il dit que ceux que les Lacédémoniens avoient choisis à cause de leur grand courage , qu'ils avoient affranchis , couronnés & menés dans tous les temples remercier les dieux de leur liberté , disparurent bientôt après au nombre de plus de deux mille , sans que jamais on ait pu favoir ce qu'ils étoient devenus , ni comment ils étoient morts. Aristote même écrit que les éphores n'étoient pas plutô en charge , qu'ils déclaroient la guerre aux Ilotes , afin qu'on pût les tuer sans crime. Il est certain qu'ils leur faisoient toutes fortes de mauvais traitemens ; par exemple , (a) ils les faisoient boire à outrance , & les menoient en cet état dans les salles , pour faire voir à leurs enfans quelle honte c'étoit que de s'enivrer ; & ils les obligeoient à chanter des chansons obscenes , & à danser des danses malhonnêtes & ridicules , leur défendant de danser & de chanter rien d'honnête & qui convînt à des hommes libres. Aussi dit-on que dans l'expédition que les Thébains firent long-tems après (b) dans la

choisis. On les couronna , on les mena dans tous les temples , & peu de tems après ils disparurent , sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étoient devenus. Cette perfidie des Lacédémoniens est horrible ; mais la maxime de ne vouloir pas avoir des laboureurs trop courageux , étoit très-sage. *S'il étoit à mon choix , dit Aristote dans ses politiques , je voudrois que les la-*

boueurs fussent esclaves, qu'ils ne fussent pas tous du même pays , & qu'ils n'eussent pas trop de courage ; car ils travaillent beaucoup mieux , & sont moins à craindre.

(a) Mauvais traitemens que les Spartiates faisoient aux Ilotes.

(b) Après la bataille de Leuctres , 170 ans avant l'ère chrétienne.

Laconie, quand ils commandoient aux Ilotes, qu'ils prenoient prisonniers, de chanter des chançons de (a) Terpandre, (b) d'Alcman, ou de (c) Spondon, ils s'en excusoient, disant que cela leur étoit défendu par leurs maîtres. De sorte que ceux qui ont dit qu'à Lacédémone ceux qui sont libres y sont extrêmement libres, & ceux qui sont esclaves, extrêmement esclaves, n'ont pas mal connu la différence qu'il y a entre les Lacédémoniens & les autres peuples. Mais pour moi, je crois qu'ils ne commencerent à exercer toutes ces cruautés qu'après la mort de Lycurgue, (d) & précisément après le tremblement de terre qui affligea Sparte, & qui fut cause que les Ilotes conspirerent contre elle avec les Messéniens, commirent de très-grands maux dans la Laconie, & mirent la ville dans le plus grand danger où elle eût jamais été; car je ne faurois jamais imputer à Lycurgue un établissement aussi abominable

(a) Car Terpandre avoit été appelé à Lacédémone pour y appaiser quelque sédition.

(b) Alcman, ou Alcmaon, ancien poëte lyrique; il vivoit cent ans avant Cyrus.

(c) Spondon est inconnu.

(d) *Et précisément après le tremblement de terre qui affligea Sparte.*) Ce tremblement de terre arriva la première année de l'olympiade 78, sous le regne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, l'année de la naissance de Socrate, & 467 ans avant

l'ere chrétienne; il y périt plus de vingt mille Spartiates. Plutarque en parle dans la vie de Cimon, & Diodore de Sicile décrit & le tremblement de terre & la guerre dont il fut suivi, liv. XI. Cependant Elien, qui écrivoit sur la fin de la vie de Plutarque, dit que ce tremblement ne fut qu'un effet de la vengeance des dieux, qui voulurent punir les cruautés que les Spartiates exerçoient sur les Ilotes de Tanare. Elien, 6, 7.

que celui de l'*embuscade*, jugeant en cette occasion de la bonté de son naturel, par la douceur & par la justice qui éclatent dans toutes les autres actions de sa vie, (a) & qui lui ont attiré un témoignage si honorable de la part des dieux.

Quand ses premiers établissemens furent reçus & confirmés par l'usage, & sa forme de gouvernement assez vigoureuse & assez forte pour se maintenir d'elle-même & se conserver, (b) comme Platon dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie; ainsi Lycurgue, charmé de la grandeur & de la beauté de ses loix, sentit un redoublement de plaisir quand il les vit marcher seules, pour ainsi dire, & faire si parfaitement leurs fonctions. Cherchant donc, autant que cela dépendoit de la prudence hu-

(a) *Et qui lui ont attiré un témoignage si honorable de la part des dieux.*) Lorsque la Sibylle l'appella dieu plutôt qu'homme.

(b) *Comme Platon dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie.*) Ce passage de Platon est dans le *Timée*, où ce philosophe dit que Dieu, voyant l'univers qu'il avoit créé, se mouvoir, être vivant, & ressembler presqu'en

tout aux dieux immortels, il en fut ravi, & voulut le rendre plus conforme à son idée éternelle; mais comme il étoit impossible que l'éternité pût être communiquée à un être créé, il prit cet expédient de créer comme une mouvante image de l'éternité, c'est-à-dire, qu'il créa le tems, qui ne subsistoit point avant la création du monde, le tems ne pouvant subsister qu'avec le mouvement. Cette idée de Platon a quelque rapport avec ce qui est dit dans la *Genèse*.

maine, le moyen de les rendre immortelles & immuables, il fit assembler tout le peuple; il lui repréſenta que la police qu'il avoit établie lui paroifſoit ſuffiſante dans tous ſes chefs pour rendre la ville heureuſe & les citoyens vertueux; & lui déclara qu'il y avoit pourtant encore un point, qui étoit le plus eſſentiel & le plus important; mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer avant que d'avoir conſulté l'oracle d'Apollon; qu'ils devoient donc obſerver ſes loix inviolablement ſans y rien changer ni altérer, juſqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes, & qu'alors il exécuteroit ce que le dieu lui auroit ordonné. Ils promirent tous de lui obéir, & le prièrent de hâter ſon voyage. Avant que de partir, Lycurgue fit jurer les deux rois, les ſénateurs, & enſuite tous les citoyens, que juſqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un ſacrifice à Apollon; & après le ſacrifice, il lui demanda ſi ſes loix étoient bonnes & ſuffiſantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit, qu'il ne manquoit rien à ſes loix, & que pendant que Sparte les obſerveroit, elle ſeroit la plus glorieuſe cité du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue fit écrire cette prophétie, l'envoya à Sparte; &, après avoir fait un ſecond ſacrifice, il embralla ſon (a) fils

(a) Plutarque appelle ce fils Antiorus, & Pausanias, Eucosmus.

& tous ses amis ; & pour ne dégager jamais les Lacédémoniens du serment qu'ils lui avoient fait , il résolut de mourir volontairement à Delphes , d'autant plus qu'il se voyoit aussi heureux qu'il pouvoit jamais l'être , (a) & qu'il étoit parvenu à un âge où véritablement on peut être encore attaché à la vie , mais où l'on peut aussi la quitter sans regret. Il mourut donc en s'abstenant de manger , car il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'état , ne doit pas être inutile à la république , ni oisive , mais une suite de leur ministère , une de leurs plus importantes actions , & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. D'ailleurs il voyoit bien pour lui , qu'après avoir fait de très-belles choses , sa mort mettroit certainement le comble à son bonheur , & assureroit à ses citoyens tous les biens qu'il leur avoit faits pendant sa vie , (b) puisqu'elle les obligeroit à garder ses ordonnances , qu'ils

(a) *Et qu'il étoit parvenu à un âge où véritablement on peut encore être attaché à la vie.*) Il n'étoit donc pas si vieux que le fait Lucien , qui dit qu'il avoit quatre-vingt-cinq ans quand il mourut. A cet âge on peut bien quitter la vie sans regret ; mais on ne sauroit y être encore attaché avec bien-séance.

(b) *Puisqu'elle les oblige-*

roit à garder toujours ses ordonnances.) On pourroit dire qu'il n'y avoit que ceux qui avoient fait le serment , qui fussent obligés à le garder ; que leurs enfans étoient libres , & que par conséquent Lycurgue ne s'assuroit que d'une génération : mais Lycurgue prétendoit que les enfans y étoient obligés par le serment de leurs peres.

avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

(a) Il ne se trompa pas dans sa conjecture ; Sparte fut la ville de Grece la plus célèbre & la mieux policée l'espace de cinq cens ans qu'elle observa les loix de Lycurgue, personne n'y ayant fait le moindre changement jusqu'au roi Agis, fils d'Archidamus, c'est-à-dire, pendant le regne de quatorze rois. Car l'institution des éphores, bien loin de relâcher ces loix, ne servit qu'à les rendre plus fortes, (b) en ce qu'étant faite en ap-

(a) *Il ne se trompa pas dans sa conjecture.* Plutarque attribue au serment des Lacédémoniens la durée des loix de Lycurgue ; mais je crois qu'il se trompe ; ces loix ne durèrent si long-tems, que parce que les Lacédémoniens ne firent la guerre que dans le Péloponese. Car, aussi-tôt que l'ambition de regner sur toute la Grece, leur eut inspiré le dessein d'avoir des armées navales & des troupes étrangères, & qu'il fallut avoir de l'argent étranger pour les entretenir, alors leur serment ne fut, contre cette nécessité, qu'une voile d'araignée ; on ne se souvint pas seulement qu'il eût été fait. On fit donc une grande breche aux loix de Lycurgue. Sparte eut recours au roi de Perse qu'elle avoit vaincu, & ce fut la premiere cause de sa perte.

(b) *En ce qu'étant faite en*

apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'aristocratie. Si Plutarque a voulu dire qu'elle contribua à maintenir la royauté & le sénat, il a raison ; car cela fit que chacun des trois partis étant content de son partage ; les rois de la royauté, les nobles de la dignité sénatorienne, & le peuple de l'éphorie ; ils concoururent tous à conserver l'état sans y rien changer. Mais s'il a voulu dire que cela rendit plus fort le parti des rois & des sénateurs, il se trompe ; car, au contraire, l'institution des éphores, comme Aristote l'a fort bien remarqué, changea la république en la rendant démocratique, d'aristocratique qu'elle étoit auparavant. Les éphores firent à Sparte ce que les tribuns firent à Rome, comme je l'ai dit ailleurs.

parence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'aristocratie, c'est-à-dire, le parti des rois & des sénateurs. Mais sous le regne d'Agis, l'argent commença à se glisser dans Sparte, & avec l'argent, l'avarice & l'ambition, (a) par le moyen d'Alexandre, ou plutôt de Lyfandre, qui étant lui-même incapable de se laisser éblouir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, (b) en y rapportant de la guerre des sommes immenses d'or & d'argent, & en renversant par-là les loix de Lycurgue, qui, pendant qu'elles avoient été florissantes, avoient fait paroître Sparte, non une ville bien policée,

(a) *Par le moyen d'Alexandre, ou plutôt de Lyfandre.* Comment Plutarque peut-il dire *par le moyen d'Alexandre*? Je ne le comprends point. Il fait fort bien de se corriger, en disant, *ou plutôt de Lyfandre*; car ce qu'il rapporte ici, arriva 402 ans avant l'ere chrétienne, & par conséquent 49 ou 50 ans avant la naissance d'Alexandre le Grand. Il y a quelque apparence que Plutarque s'étoit d'abord trompé en rapportant au regne d'Agis, qui étoit du tems d'Alexandre, ce qui s'étoit passé sous le regne du II^e Agis, qui regna avec Pausanias, & à qui Agéfilas succéda.

(b) *En y rapportant de la guerre des sommes immenses d'or & d'argent.* Après la

prise d'Athenes, Lyfandre porta à Lacédémone quantité de riches dépouilles, & quatre cens soixante-dix talens d'argent, Xénophon, liv. II, c'est quatre cens soixante-dix mille écus. Tous les historiens marquent là le commencement de la décadence de Sparte; & c'est ce qu'Aristote a voulu dire lorsqu'il a écrit dans le VII^e liv. de ses politiques, que la faute de Lycurgue, d'avoir rapporté toutes ses loix à la guerre & à la victoire, étoit très-sensible, & que ce qui étoit arrivé depuis peu, l'avoit fait voir très-clairement. Il parle des désordres qui suivirent cette victoire de Lyfandre. Tout ce qu'Aristote dit là-dessus, est excellent, & mérite bien d'être lu par les politiques.

mais la maison bien réglée d'un homme religieux & saint ; ou plutôt qui avoient fait en sorte que , comme les poètes feignent qu'Hercule avec sa peau de lion & sa massue seulement , parcouroit le monde & le purgeoit de voleurs & de tyrans ; Sparte de même (a) avec une simple bande de parchemin & une méchante cappe , donnoit la loi à toute la Grece volontairement soumise à son empire , étouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités , terminoit à son gré les guerres , & calmoit les séditions le plus souvent sans remuer un seul bouclier , & en envoyant un seul ambassadeur , qui ne paroissoit pas plutôt , que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui , comme les abeilles autour de leur roi , tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes. C'est pourquoi je m'étonne qu'on ait osé dire que les Lacédémoniens savoient obéir ; mais qu'ils ne savoient pas commander , & qu'on ait loué ce mot du roi Théopompe , qui ayant entendu dire à quelqu'un que Lacédémone

(a) Avec une simple bande de parchemin.) C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient *scytale* , une bande de cuir , ou de parchemin qu'ils entortilloient autour d'un bâton , de manière qu'il n'y avoit aucun vuide ; ils écrivoient sur cette bande ; & après avoir écrit , ils la dérouloient & l'envoyoient au général à qui

elle étoit adressée. Ce général , qui avoit un autre bâton tout semblable à celui sur lequel cette bande avoit été roulée & écrite , l'appliquoit sur ce bâton ; & par ce moyen il trouvoit la suite & la liaison des caractères , qui sans cela étoient si dérangés , qu'ils ne pouvoient être lus. Voyez la vie de Lyfandre.

ne subsistoit que parce qu'elle avoit des rois qui savoient bien commander , répondit : *Mais plutôt parce qu'elle a des citoyens qui savent bien obéir.* Car les peuples ne savent bien obéir qu'à ceux qui savent bien commander , & l'obéissance des sujets dépend de l'habileté des princes ; celui qui mene bien , fait qu'on suit bien ; & comme la perfection de l'écuyer consiste à savoir rendre les chevaux doux & obéissans , la perfection des rois consiste à savoir rendre leurs sujets soumis & souples.

Les Lacédémoniens n'enseignoient pas seulement aux autres peuples à leur obéir volontiers dans les occasions pressantes , ils leur inspiroient un violent desir d'être commandés par eux ; car les étrangers ne demandoient aux Lacédémoniens ni argent , ni vaisseaux , ni troupes , mais un seul Spartiate pour commander leurs armées ; & quand ils l'avoient obtenu , ils lui rendoient une entière obéissance avec toutes sortes d'honneurs & de respects. C'est ainsi que les Siciliens (a) obéirent à Gylippe ; (b) les Chalcidiens , à Brasidas ; & tous (c) les Grecs d'Asie , à Lyfandre , & (d) Callicratidas & à Agéfilas , considérant

(a) *Obéirent à Gylippe.* Qui défendit Syracuse contre les Athéniens.

(b) *Les Chalcidiens.* Peuples de Macédoine au-dessus l'Amphipolis , que Brasidas défendit contre les Athéniens , & y fut tué.

(c) *Les Grecs d'Asie.* C'est

à-dire , les peuples d'Ionie , & les habitans des isles que les Athéniens voulurent assujettir. V. la vie de Lyfandre.

(d) *Callicratidas.* Amiral de la flotte des Lacédémoniens , & qui perdit cette grande bataille navale contre Conon , où il fut noyé.

ces hommes en particulier comme d'excellens correcteurs & réformateurs des peuples & des princes vers lesquels ils étoient envoyés ; mais regardant toujours la ville de Sparte comme la maîtresse des autres , dans l'art de bien vivre & de bien gouverner. C'est sur cela , ce me semble , qu'est fondée (a) la raillerie de Stratonicus , qui dit en riant : *Qu'il ordonnoit que les Athéniens célébreroient des mysteres & feroient des processions ; que les Eliens proposeroient des (b) jeux de prix ; (c) & quand les uns ou les autres auroient fait des fautes , que les Lacédémoniens seroient bien fouettés.* Mais ce n'est-là qu'un bon mot qui n'est dit que par plaisanterie. Antisthene , disciple de Socrate , voyant les Thébains s'enorgueillir de la victoire qu'ils avoient remportée à Leuctres , dit plus sérieusement : (d) *Il me semble voir des écoliers tout fiers*

(a) *La raillerie de Stratonicus.* Il railloit les Athéniens de la grande pente qu'ils avoient à la superstition , & qui long-tems après leur attira le même reproche que leur fit saint Paul , en leur disant , au milieu de l'aréopage : *Athéniens , je vous trouve en tout superstitieux jusqu'à l'excès ; κατὰ πάντα ὑμᾶς ὡς θεοσιδωμονεστέροις ἑστέ.*

(b) Car les peuples d'Elide étoient si occupés de leurs jeux , qu'ils ne pensoient à autre chose.

(c) *Et quand les uns & les autres auroient fait des fau-*

tes , que les Lacédémoniens en porteroient la peine , & seroient bien fouettés. Il semble que Stratonicus devoit dire que *les Lacédémoniens les fouetteroient* ; mais l'autre maniere est plus plaisante : en ce qu'il raille en même tems les Lacédémoniens de la coutume qu'ils avoient de battre , ou de condamner à l'amende , les maîtres & les amoureux des enfans qui avoient mal fait ; car il regarde les Lacédémoniens comme les maîtres des autres peuples.

(d) *Il me semble voir des*

d'avoir battu leurs maîtres. Ce n'étoit pourtant pas là le but de Lycurgue, qu'après sa mort sa ville commandât à plusieurs; mais persuadé que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec soi-même, il la régla & composa de maniere qu'elle pût être toujours (a) libre, toujours suffisante à elle-même, & toujours dans les maximes de la vertu.

(b) C'est-là l'idée de république que se font faite, après lui, Platon, (c) Diogene, Zénon (d), & tous les autres qui ont bien écrit sur cette matiere, avec cette différence qu'ils n'ont laissé que des paroles & des discours; au lieu que Lycurgue n'a laissé ni discours ni paroles, mais il a fait voir en effet une république inimitable, & a confondu ceux qui disent que le véritable sage, comme

écoliers tout fiers d'avoir battu leurs maîtres.) Ce mot est d'autant meilleur, qu'il parut par la suite que l'orgueil que le gain de cette bataille de Leuères donna aux Thébains, fut cause de leur perte.

(a) En effet, le gouvernement de Lycurgue suffisoit pour défendre les frontieres de Sparte, & assurer sa liberté; mais il ne suffisoit pas pour la rendre maîtresse des autres villes; & c'est ce que Lycurgue vouloit éviter.

(b) C'est-là l'idée de république que se font faite après lui, Platon, &c.) Platon avoit

cette idée; mais pour y réussir, il avoit pris un autre chemin, en faisant que sa république n'entreprendroit jamais de guerre que dans la vue d'avoir la paix; car la paix doit être l'unique fin de la guerre, comme le repos l'est du travail.

(c) *Diogene.*) On prétend que Diogene le Cynique avoit fait quelque traité sur cette matiere; mais Diogene Laërce remarque que Socrate & Satyrus avoient écrit que ce traité n'étoit pas de lui.

(d) Zenon, pere des Stoïciens.

les philosophes le définissent , ne subsiste point ; car il leur a montré une ville entière toute parfaitement sage , & par-là il a justement surpassé la gloire de tous ceux qui ont fondé des états & des républiques parmi les Grecs : c'est pourquoi Aristote écrit qu'il n'a pas reçu tous les honneurs qui lui étoient dûs , quoiqu'on lui ait rendu tous les plus grands qu'on puisse jamais rendre aux hommes ; car on lui a élevé un temple , & tous les ans on lui fait encore un sacrifice comme à un dieu. On dit aussi que lorsque ses cendres eurent été rapportées à Sparte , (a) la foudre consacra son tombeau , ce qu'on n'a jamais vu arriver depuis à aucun des plus grands personnages , (b) qu'à Euripide seul , qui fut enterré en Macédoine (c) près de la ville d'Aréthuse : (d) événement qui favorise , ou

(a) *La foudre consacra son tombeau.* Les Grecs & les Romains croyoient que Dieu s'approprioit tous les lieux qu'il avoit frappés de la foudre ; c'est pourquoi ils les regardoient comme des lieux saints.

(b) *Qu'à Euripide seul , qui fut enterré en Macédoine.* Les Athéniens avoient fait un cénotaphe à Euripide dans l'Attique. Son véritable tombeau étoit en Macédoine , où il étoit allé à la cour du roi Archélaüs. *Καὶ κατὰ τὴν ἑσθὴν μνημα Εὐριπίδου κένον. Τεταπται δὲ Εὐρίπιδης ἐν Μακεδονίᾳ παρὰ τὸν Βασιλεῖα ἐλλῶν Αρχέλαον.* Pausanias , dans ses Attiques.

(c) *Près de la ville d'Aréthuse.* Cette ville , que Plutarque met dans la Macédoine , d'autres la mettent dans la Thrace ; c'étoit une ville maritime sur la côte de la mer Egée dans le *Sinus Strimonicus*. Il y avoit une autre ville de ce nom dans la Syrie. Plutarque en parle dans la vie de Marc-Antoine.

(d) *Événement qui favorise , ou plutôt qui justifie les partisans de ce grand poëte.* Car il paroît , par le témoignage des anciens , qu'il y avoit beaucoup de gens qui mettoient Euripide au-dessus de Sophocle , & qui le regardoient comme le premier de

plutôt

plutôt qui justifie entièrement les partisans de ce grand poëte , qu'il soit le seul à qui on ait vu arriver , après sa mort , la même chose qui étoit arrivée auparavant au plus saint de tous les hommes , & à celui qui étoit le plus aimé des dieux.

Pour ce qui est du lieu où mourut Lycurgue , les uns disent que ce fut à Cirre ; (a) Apollothémis assure qu'il se fit porter en

tous les poëtes tragiques. Dans la poétique d'Aristote , j'ai expliqué les raisons de cette préférence , & j'ai fait voir qu'elles étoient fondées sur ce qu'Euripide est de tous les poëtes tragiques le plus tragique & le plus touchant , & que ses pièces sont pleines d'instructions très-excellentes ; mais ce qui me paroît admirable , c'est la bonne foi avec laquelle Plutarque prétend que cette préférence a été justifiée par cette foudre qui tomba sur son tombeau.

S'il falloit juger de ces deux poëtes par ces rapports fabuleux , le témoignage que Bacchus lui-même rendit à Sophocle , devoit être d'un plus grand poids pour un payen , que cette foudre tombée sur le tombeau d'Euripide. On dit qu'après la mort de Sophocle , les Lacédémoniens entrèrent en armes dans l'Attique , & que leur général vit en songe le dieu Bacchus qui lui ordonnoit de rendre tous les honneurs funebres à la nouvelle Syrene qui venoit

de mourir , & que ce songe regardoit Sophocle & sa poésie. Mais sans nous arrêter à des fables , nous pouvons juger de ces deux poëtes par leurs pièces. Sophocle paroît supérieur à Euripide en plusieurs choses , & pour ce qui regarde les mœurs & les caractères , & pour ce qui regarde la diction , la conduite & les chœurs. De nos deux plus grands poëtes François , l'un a traité plusieurs sujets d'Euripide , & a égalé son original , ou a laissé la victoire douteuse ; & l'autre , qui n'a traité qu'un seul sujet de Sophocle , est demeuré entièrement inférieur , & a gâté le plus beau sujet de tragédie qui ait jamais été étalé sur la scène. On peut entrer en lice contre Euripide ; mais un homme sage se gardera bien d'y entrer contre Sophocle.

(a) *Apollothémis assure.* Cet historien est entièrement inconnu ; on ne connoît ni ses ouvrages , ni son pays , ni le tems où il a vécu. Je

Elide ; & Timée prétend (a) avec Aristoxene , qu'il finit ses jours en Crete. Ce dernier ajoute même que les habitans de l'isle montrent son tombeau (b) dans le territoire de Pergamie , près du grand chemin. On dit qu'il laissa un fils unique appelé Antiorus , qui étant mort sans enfans , fut le dernier de sa race. Mais ses parens & ses amis firent une société qui dura très-long-tems ; & les jours qu'elle s'assembloit , ils les appelloient *Lycurgides*. (c) Aristocrate , fils d'Hipparque , écrit que Lycurgue étant mort en Crete , ses hôtes firent brûler son corps , & jetterent ses cendres dans la mer , comme il les en avoit expressément chargés ; de peur que si elles étoient un jour rapportées à Sparte , les Lacédémoniens prétendant qu'il y étoit retourné , & se croyant quittes du serment qu'ils lui avoient fait , ne changeassent la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

ne l'ai vu cité nulle part que dans cet endroit de Plutarque.

(a) Avec Aristoxene.) C'est Aristoxene de Tarente , disciple d'Aristote. Il avoit écrit l'histoire , les vies des philosophes , des traités de musique , & beaucoup d'autres choses. Il ne nous reste de lui que trois livres de musique , que Meursius a fait imprimer.

(b) Dans le territoire de Pergamie.) La Pergamie étoit

un canton de l'isle de Crete , où étoit le temple de Diane , appelé *Didymnaum* , & elle avoit ce nom de l'ancienne ville de Pergame qui étoit dans ce quartier-là.

(c) Aristocrate , fils d'Hipparque.) C'étoit un historien qui avoit écrit les *Laconiques* , ou l'histoire de Lacédémone en plusieurs livres , dont le quatrième est cité par Athénée.

Fin de la vie de Lycurgue.



NUMA POMPILIUS.

(a) **I**L y a aussi une grande contestation sur le tems auquel Numa a vécu. (b) Il est vrai que les généalogies de sa maison paroissent fort bien dressées ; (c) mais un certain Clodius, dans un ouvrage (d) qu'il a intitulé, *La Réfutation des tems*, soutient que les anciennes tables furent perdues quand Rome fut saccagée par les Gaulois, (e) & que celles qu'on a aujourd'hui ont été supposées par des

(a) *Il y a aussi une grande contestation sur le tems auquel Numa a vécu.*) Aussi, c'est-à-dire, comme il y en a sur le tems auquel a vécu Lycurgue.

(b) *Il est vrai que les généalogies de sa maison paroissent fort bien dressées.*) Il parle des généalogies que quelques familles Romaines, qui vouloient descendre de Numa, avoient fait dresser plusieurs siècles après sa mort.

(c) *Mais un certain Clodius.*) On ne connoît point cet écrivain, on ne fait pas même s'il étoit Grec ou Latin ; car il n'y a pas d'apparence que ce soit l'historien Clodius Licinius dont il est parlé dans Cicéron & dans Tite-Live. Plutarque n'au-

roit jamais dit d'un historien si considérable, un certain Clodius.

(d) *Qu'il a intitulé, la Réfutation des tems.*) C'est ainsi, à mon avis, que ce titre *ἔλεγχος χρόνων*, doit être traduit. Le mot *elenchos* signifiant *examen, correction* ; or le but de Clodius étoit de faire voir la fausseté des généalogies par la fausseté des noms & des dates.

(e) *Et que celles qu'on a aujourd'hui, ont été supposées par des flatteurs.*) Cela est assez vraisemblable ; & ce qui pourroit le prouver, ce sont les contradictions qu'on trouve sur la plupart des généalogies des plus grandes maisons de ce tems-là. Si les anciens registres avoient été

flatteurs , pour favoriser quelques familles qui , à toute force , ont voulu se faire descendre des premières races & des plus illustres maisons de Rome , dont elles ne descendoient en aucune façon. Et pour ce qu'on dit que Numa fut disciple de Pythagore , les uns prétendent qu'il ne fut point du tout instruit dans les lettres grecques , (a) & qu'il étoit si heureusement né , & si capable de se porter de lui-même à la vertu , qu'il n'eut point de maître , ou , s'il en eut , que l'honneur de son éducation appartient à quelque (b) barbare plus excellent que ce philosophe.

(c) Les autres assurent que Pythagore de

conservés , il n'auroit pu y avoir de contestation sur les naissances ; car on étoit fort soigneux d'écrire dans les fastes la naissance & la famille de chaque citoyen , comme cela paroît par ce qu'Horace dit à Lyce , dans la 15^e ode du liv. IV. « Ni

» ces beaux habits de gaze
» teinte dans le pourpre , ni
» l'éclat des pierreries dont
» vous avez soin de vous
» parer , ne vous rameneront
» point les années que le
» rapide tems a une fois en-
» fermées dans les fastes pu-
» blics ».

Nec coæ referent jam tibi purpuræ ,

Nec clari lapides tempora , quæ semel

Notis condita fastis

Inclusit volucris dies.

(a) Et qu'il étoit si heureusement né.) C'est l'opinion de Tite-Live : *Suoptè igitur ingenio temperatum animum virtutibus fuisse opinor magis.* « Je croirois donc plutôt que c'étoit par une heureuse naissance que son ame

» étoit formée à la vertu ».

(b) C'est-à-dire , à quelque étranger.

(c) Les autres assurent que Pythagore de Samos ne vint au monde qu'environ cinq générations après Numa.) Chaque génération étoit de trente

Samos ne vint au monde qu'environ cinq générations après Numa; mais (a) qu'il y eut un Pythagore de Sparte, qui ayant remporté le prix de la course aux jeux olympiques dans la seizième olympiade, à la troisième année de laquelle Numa fût élu roi, & voyageant en Italie, s'attacha à Numa, & lui aida à régler l'empire; d'où vient que parmi les coutumes Romaines, on trouve un assez grand nombre d'usages laconiques qui viennent de ce Pythagore. Ce mélange peut pourtant fort bien venir d'ailleurs, puisque Numa étoit certainement originaire des Sabins, (b) &

ans. Pythagore alla en Italie sous le regne de l'ancien Tarquin, dans la cinquante-unième olympiade. Numa fut élu roi la troisième année de la seizième. Ainsi, entre le regne de Numa & l'arrivée de Pythagore, il y a trente-quatre olympiades, qui font trente-six ans, c'est-à-dire, quatre générations & demie; & c'est ainsi que le compte Denys d'Halicarnasse, qui dit que Numa est quatre générations toutes entières avant Pythagore, & qui, pour réfuter ceux qui disent que ce prince étudioit à Crotoné sous ce philosophe, lorsqu'il fut appelé à la royauté, ajoute que Crotoné ne fut bâtie que quatre ans après son élection.

(a) *Qu'il y eut un autre Pythagore de Sparte, qui, ayant remporté le prix de la course aux jeux olympiques.* Denys d'Halicarnasse marque la

victoire de ce Pythagore dans la seizième olympiade; mais la conséquence qu'on en tire, il la traite d'inagination & de conte fait à plaisir, & il assure qu'on n'en trouve aucune trace dans aucune histoire, ni grecque, ni latine, qu'il ait vue, & qui soit digne de foi.

(b) *Et que les Sabins se disent colonie de Lacédémone.* Denys d'Halicarnasse témoigne que l'histoire des Sabins portoit que, du tems que Lycurgue étoit tuteur de son neveu Eunomus, quelques Lacédémoniens, ne pouvant supporter la sévérité de ses loix, s'enfuirent en Italie, aborderent d'abord à Poméria, & que quelques-uns d'entr'eux en étant partis, se joignirent avec les Sabins, qui, à cause de ce commerce, prirent en beaucoup de choses les mœurs des Lacédémoniens.

que les Sabins se disent colonie de Lacédémone. Quoi qu'il en soit, il est très-difficile de marquer exactement les tems, (a) surtout en suivant les rôles des *Olympioniques*, c'est-à-dire, de ceux qui ont remporté le prix aux jeux olympiques; (b) car on prétend que ces rôles n'ont été donnés que fort tard par Hippias d'Elide, qui ne donne aucune preuve certaine de leur vérité. Mais sans nous arrêter à toutes ces difficultés, nous écrivons la vie de Numa, en ramassant tout ce qui a paru le plus digne de mémoire, & en commençant par un petit exorde, qui nous mene naturellement à notre sujet.

(c) Il y avoit trente-sept ans que Rome

niens, sur-tout dans ce qui regarde la guerre, la frugalité, & une vie laborieuse & dure. Aussi Tite-Live appelle l'éducation des Sabins, *une discipline sévère & triste*; & Horace dit, *les rigides Sabins*. Cette colonie alla donc en Italie six vingt ans avant la naissance de Numa, mais la ressemblance des mœurs ne suppose pas toujours la même origine; combien voit-on de choses semblables dans des peuples qui ne se sont jamais connus?

(a) *Sur-tout en suivant les rôles des olympioniques.*) Car les anciennes histoires datoient par ces victoires: *Une telle année, quand un tel remporta le prix aux jeux olympiques*; & sur ces dates on fit

ensuite des tables de chronologie: mais comme les tems des premières olympiades étoient fort obscurs, & qu'on n'en avoit presque aucune mémoire, il ne faut pas s'étonner que ces premiers rôles des olympioniques ne fussent remplis de fictions.

(b) *Car on prétend que ces rôles n'ont été donnés que fort tard par Hippias d'Elide.*) On ne sait, ni qui étoit cet Hippias, ni en quel tems il a vécu. Il étoit toujours avant Aristote, qui fit après lui des rôles des olympioniques, & des réfutations des pythioniques, peut-être contre ce qu'Hippias avoit avancé.

(c) Plutarque fit cet exorde, parce qu'il n'avoit pas fait alors la vie de Romulus.

étoit bâtie , & que Romulus regnoit , lorsque ce prince , voulant faire un sacrifice public & solennel dans le lieu appelé *le Marais de la Chevre* , sortit de la ville le septième de Juillet , jour qu'on appelle aujourd'hui *les Nones Caprotines*. Il étoit suivi de tout le sénat & de la plus grande partie du peuple. Quand le sacrifice fut commencé , l'air se changea tout d'un coup , & une nuée épaisse & noire venant à tomber & à éclater , vomit une tempête épouvantable , accompagnée d'éclairs , de tonnerre & de tourbillons impétueux , qui effrayèrent tellement l'assemblée , qu'elle prit la fuite & se dispersa. Cependant Romulus disparut ; & , après l'orage , on n'en eut aucunes nouvelles , on ne trouva pas même son corps. On eut seulement de violens soupçons contre les sénateurs : & il courut un bruit sourd parmi le peuple , que les patriciens , las d'être gouvernés , & voulant usurper la souveraine puissance , s'étoient défaits du roi , vû même que depuis quelque tems , il commençoit à les traiter plus durement & avec plus d'empire. Mais ils trouverent bientôt moyen de dissiper ces soupçons , en lui rendant des honneurs divins , comme si au lieu de mourir , il n'avoit fait que passer à une vie immortelle & divine. Cela fut d'autant mieux reçu , qu'un des plus apparens & des plus considérables personnages de la ville , nommé Proculus , assura avec serment qu'il avoit vu Romulus monter au ciel avec toutes ses armes , &

qu'il l'avoit entendu qui ordonnoit qu'on l'appellât désormais *Quirinus*.

Mais en même tems il s'éleva un autre grand sujet de trouble & de fédition pour le choix de celui qui regneroit en sa place ; car les nouveaux citoyens n'étant pas encore bien unis & incorporés avec les anciens, non-seulement le peuple étoit agité, mais cette agitation passoit jusqu'au corps des sénateurs, qui étoit composé de deux partis, & par conséquent rempli de gens suspects les uns aux autres. Ils convenoient pourtant tous qu'il falloit un roi ; mais ils étoient en différend, & sur celui qu'ils devoient élire, & sur la nation dont ils l'éliroient. Car ceux qui avoient bâti Rome avec Romulus ne pouvoient souffrir que les Sabins, qui avoient été appelés dans leur ville, prétendissent regner sur ceux qui les avoient reçus.

D'un autre côté les Sabins ne manquoient pas de raisons plausibles. Ils disoient qu'après la mort de leur roi Tatius, ils avoient laissé regner paisiblement Romulus tout seul, sans lui donner aucun trouble ; qu'il étoit donc juste qu'à leur tour, ils donnassent un roi de leur nation ; que lorsqu'ils avoient été reçus dans Rome, ils n'étoient nullement inférieurs aux Romains : au contraire, que par leur grand nombre, ils avoient extrêmement augmenté leurs forces & leur puissance, & que sans eux les Romains ne composeroient pas encore un corps de ville qui méritât le nom de cité. Voilà quel étoit

le sujet de leur division; & , afin que ce désordre ne produisît pas une confusion générale dans la ville , si elle étoit plus long-tems sans police & sans chef, les sénateurs, qui étoient au nombre de (a) cent cinquante, résolurent que chacun d'eux , l'un après l'autre , prendroit à son tour les habits royaux, feroit les sacrifices ordinaires, expédieroit toutes les affaires, & rendroit la justice, comme souverain, (b) six heures du jour & six heures de la nuit.

Le partage de ces deux tems parut assez bien imaginé, tant pour les sénateurs, à cause de l'égalité que cela mettoit entr'eux, que pour le peuple qui, charmé de ce changement de puissance, regarderoit leur autorité avec moins d'envie, voyant que, dans le même jour & dans la même nuit, le même homme deviendroit & sujet & roi. Cette forme de gouvernement est appelée, par les Romains, *interregne*. Mais quoiqu'ils gouvernassent tous avec beaucoup de justice & de modération, ils ne laisserent pas d'exciter des soupçons & des murmures, comme s'ils changeoient le gouvernement en oligar-

(a) Ou plutôt au nombre de deux cens, comme il l'a dit dans la vie de Romulus.

(b) Six heures du jour, & six heures de la nuit.) Je ne sais d'où Plutarque a tiré ce partage si bizarre du tems que chacun étoit roi: cela ne paroît pas pouvoir être pratiqué. Denys d'Halicarnasse & Tite-

Live content la chose d'une manière plus vraisemblable. Tous les sénateurs se partagèrent par dixaines, qui tirèrent au sort, & dont chacun gouvernoit pendant cinq jours. Quand les cinquante jours de la première dixaine étoient expirés, l'empire passoit à la seconde dixaine.

chie , & qu'ils ne penſaſſent qu'à retenir la puissance ſouveraine , ſans vouloir élire de roi.

Enfin les deux factions tomberent d'accord , que l'une éliroit le roi , & que le roi feroit pris dans l'autre. Ce fut le meilleur expédient qu'ils purent trouver pour appaiſer les défordres , & pour faire que le nouveau roi favorisât également les deux partis , aimant l'un , parce qu'il l'auroit choiſi , & l'autre , parce qu'il feroit de ſa nation. Les Sabins céderent aux Romains la nomination , & les Romains aimerent mieux l'accepter & nommer un Sabin , que de recevoir pour roi un Romain de la nomination des Sabins. Après avoir donc délibéré entr'eux , ils élurent Numa Pompilius , (a) qui n'étoit pas véritablement des Sabins qui étoient allés s'établir à Rome , mais dont la vertu étoit ſi célèbre , que dès qu'on l'eut entendu nommer , les Sabins le reçurent avec plus d'applauſſement , que ceux qui l'avoient élu. (b) On déclara incontinent ce choix au peuple , & l'on choiſit dans les deux partis les prin-

(a) *Qui n'étoit pas véritablement de ces Sabins qui étoient allés s'établir à Rome.*) Cette petite circonſtance n'eſt pas inutile pour marquer le caractère de Numa , qui ne voulut pas ſe transporter à Rome avec les autres Sabins. Un homme de bien ne change pas légèrement de place.

(b) *On déclara incontinent ce choix au peuple.*) Car c'étoit le ſénat ſeul qui avoit fait ce choix , le peuple lui ayant cédé cet honneur , non ſeulement par reſpect & par déférence , mais encore par reconnoiſſance , pour le remercier de ce qu'il avoit voulu laiffer ce choix à ſa diſpoſition.

cipaux , qu'on lui députa , pour le prier de venir & d'accepter l'empire.

Numa étoit né à (a) Cures , principale ville des Sabins , d'où les Romains , unis avec cette nation , s'appellerent *Quirites*. Il étoit fils d'un personnage illustre , nommé Pomponius , & le plus jeune de quatre freres. Mais ce qui sembla conduit par la providence ; il étoit né le même jour que Rome avoit été fondée , c'est-à-dire , le 21 d'Avril. Naturellement porté à la vertu , il s'étoit encore poli & perfectionné par l'éducation , par la patience & par la philosophie , & avoit purgé son ame non-seulement de toutes les passions honteuses , mais de celles qui passoient même pour des vertus parmi les barbares , comme de l'avarice & de la violence , estimant que la véritable force consistoit à réfréner ses desirs , & à les tenir toujours sous l'empire de la raison. Avec ces sentimens , il bannissoit de sa maison toute sorte de luxe & de magnificence , se livroit autant aux étrangers qu'aux citoyens , pour être leur conseil , leur arbitre & leur juge , & employoit tout le loisir qui lui restoit , non pas à se plonger dans les voluptés ou à amasser des richesses , mais à servir les dieux & à connoître par raison leur nature & leur puissance ; ce qui lui avoit acquis tant de réputation & de gloire , que Tatius , qui regnoit à Rome avec Romulus , l'avoit choisi pour son gendre ,

(a) Cures , ville au nord de Rome sur le fleuve Himella.

& lui avoit donné sa fille unique Tatia.

Ce mariage ne le rendit pas plus vain, & ne le porta pas même à aller trouver son beau-pere. Il demeura toujours dans le pays des Sabins, pour avoir soin de la vieilleffe de son pere avec Tatia, qui de son côté préféra une vie tranquille & obscure avec son mari, à tous les honneurs dont le roi son pere l'auroit fait jouir à Rome. Elle mourut treize ans après son mariage; & Numa, quittant le séjour de la ville, se retira à la campagne, où il se promenoit toujours seul, passant sa vie dans les bois des dieux, dans les prairies sacrées, & dans les lieux les plus solitaires & les plus deserts. Et ce fut ce qui contribua le plus à faire courir le bruit que ce n'étoit ni par mélancolie, ni par désespoir, que Numa fuyoit ainsi le commerce des hommes: mais qu'il avoit trouvé une compagne plus vénérable & plus sainte, & que (a) la déesse Egérie, enflammée de son amour, l'avoit pris pour mari, & le combloit de toute sorte de félicité, en éclairant son esprit, & en le remplissant de la connoissance des choses divines.

Ce conte ressemble parfaitement aux anciennes fables, que certains peuples crédules,

(a) *La déesse Egérie.* Une nymphe, ou plutôt une des muses; car Numa consacra aux muses le bois où il se retiroit pour jouir de la conversation de cette déesse. Ovide raconte qu'après la mort

de Numa, Diane fit cesser la désolation où elle étoit plongée, en la changeant en une fontaine qui porte le nom d'Egérie, dans la forêt d'Aricie. Voyez Ovide, *Métam.* liv. xv.

qui les ont apprises de leurs peres , débitent encore à leurs enfans , comme celles que les Phrygiens font d'un (a) Atys ; (b) les Bythiniens , d'un Rhodotus ; (c) & ceux d'Arcadie , d'un Endymion , & de beaucoup d'autres qui ont passé pour des hommes parfaitement heureux , & pour des favoris de déesses. Véritablement il y a de la raison à croire que la divinité n'aime ni les oiseaux ni les chevaux , & qu'elle aime les hommes , qu'elle prend plaisir au commerce des gens de bien , & qu'elle ne dédaigne pas de se communiquer à ceux qui sont religieux & saints ; mais que le corps humain puisse avoir pour elle des attraits , qu'elle prenne plaisir à jouir d'une beauté mortelle , c'est ce qu'on ne sauroit croire sans impiété.

Je fais bien que les Egyptiens font sur cela une distinction qui paroît assez vraisemblable ; ils disent qu'il n'est pas impossible que l'esprit de Dieu ne s'approche d'une femme , & que par sa vertu il ne fasse germer en elle des principes de génération , & que la même chose ne peut arriver à l'homme , qui de sa

(a) Atys, qui fut aimé de Cybele.

(b) Les Bythiniens , d'un Rhodotus.) Cette fable m'est entièrement inconnue , & je ne crois pas qu'il y en ait aucun vestige dans ce qui nous reste de l'antiquité. On ne sait pas même si cet homme étoit appelé Rhodotus ou Hérodorus.

(c) Et ceux d'Arcadie d'un

Endymion.) Diane ne fut pas la seule qui aima Endymion. J'ai lu quelque part un fragment d'un poëte grec , qui dit que le dieu du sommeil en étoit aussi amoureux ; & que , pour avoir toujours le plaisir de voir ses beaux yeux , il le faisoit toujours dormir les yeux ouverts. Voilà une singuliere maniere de louer de beaux yeux.

nature ne peut jamais avoir aucun commerce corporel avec la Divinité. Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette réflexion, que tout ce qui se mêle avec quelque chose, de quelque nature qu'il soit, lui communique également son être. La seule chose donc qu'il soit raisonnable & bienséant de croire, c'est que les dieux ont de l'affection pour les hommes, & que cette affection produit ce qu'on appelle amour, qui n'est qu'un soin plus grand de former leurs mœurs, & de les rendre vertueux. C'est par-là qu'on justifie ceux qui disent (a) qu'Apollon a été amoureux de Phorbas, (b) d'Hyacinthe (c) &

(a) *Qu'Apollon a été amoureux de Phorbas.*) Ce Phorbas étoit fils de Triopas, roi d'Argos. Il délivra les Rhodiens d'une quantité prodigieuse de serpens qui défolioient leur isle, sur-tout d'un furieux dragon qui avoit dévoré beaucoup de gens. Comme il étoit fort aimé d'Apollon, après sa mort il fut placé dans le ciel avec le dragon qu'il avoit tué, & c'est la constellation appelée par les Grecs *ophiucus*, & par les Latins *serpentarius*. Et à Rhodes, toutes les fois que les vaisseaux partoient du port, les Rhodiens faisoient un sacrifice à l'heureuse arrivée de Phorbas, pour demander à Apollon que ceux qui partoient, eussent une aussi heureuse aventure que celle qu'avoit eue Phorbas, & que par quelque grande action ils puf-

sent mériter la même gloire.

(b) *D'Hyacinthe.*) Hyacinthe, fils d'Amyclas, qui fonda la ville d'Amycles près de Sparte. Il fut aimé d'Apollon & de Zéphyre, & mourut par un effet de la jalousie de ce dernier, qui fit tomber sur lui un palet qu'Apollon avoit lancé. Il fut changé en une fleur qui porte son nom; & toutes les années on célébroit à Amycles une fête appelée *la fête d'Hyacinthe*, la veille de la fête d'Apollon; & l'on portoit des libations sur son tombeau, qui étoit très-magnifique, & qui est décrit par Pausanias dans le III^e livre des Laconiques. Voyez les *Métam. d'Ovide*, livre x, fab. 5.

(c) *Et d'Admete.*) Fils de Phérès, roi de Theffalie. On dit qu'Apollon gardoit ses troupeaux.

d'Admete, (a) & qu'il eut tant de passion pour Hippolyte, que toutes les fois que ce jeune homme passoit de (b) Sicyone à Cyrre, l'esprit du dieu, qui le sentoit venir & qui se réjouissoit de sa venue, faisoit la prophétesse de Delphes, & lui inspiroit ce vers héroïque :

Hippolyte revient, il repasse la mer.

(c) On dit de même que Pan aimoit Pindare à cause de ses poésies; (d) que les dieux

(a) *Et qu'il eut tant de passion pour Hippolyte.*) Ce n'est pas pour Hippolyte, fils de Thésée, roi d'Athènes, mais pour Hippolyte, fils de Ropalus, roi de Sicyone; c'est pourquoi Plutarque dit pour *Hippolyte Sicyonien.*

(b) Deux villes sur le golfe de Corinthe; Sicyone dans le Péloponèse, & Cyrre dans le pays de Locres, au-dessus de Delphes.

(c) *On dit de même que Pan aimoit Pindare.*) A cause de la beauté de ses hymnes, & de la particulière dévotion que ce poète avoit pour lui; car on remarque qu'il avoit choisi sa demeure près du temple de Rhéa & de Pan, & qu'il composoit les cantiques que les filles de Thebes chantoient à son honneur la nuit de sa fête, & dans lesquels il appelloit Pan *le doux soûl des Graces.*

(d) *Que les dieux firent beaucoup d'honneur à Hésiode & à*

Archiloque après leur mort.)

Pour ce qui est d'Hésiode, voici l'histoire que Plutarque avoit sans doute devant les yeux. Après la mort de ce poète qui fut enterré en Etolie, dans le territoire de Naupacte, à l'embouchure du golfe de Corinthe, les Orchoménien, peuples de Béotie, affligés d'une peste cruelle, envoyèrent à Delphes demander un remède contre un mal si pressant. La prêtresse leur répondit que le mal ne cesseroit qu'après qu'ils auroient porté dans leur pays les os du poète Hésiode, & qu'une corneille leur montreroit le lieu où ils étoient enterrés. La peste cessa dès qu'ils eurent obéi à l'oracle. Pour ce qui est d'Archiloque, voici l'honneur qu'il reçut après sa mort. Ayant été tué dans une bataille par un soldat de Naxe, la première fois que ce soldat se présenta dans le temple de Delphes, il en

furent beaucoup d'honneur à Hésiode & à Archiloque après leur mort ; (a) & qu'Esculape alla loger chez Sophocle pendant la vie de ce poëte ; tradition qui est appuyée sur des fondemens qui durent encore , & qui en marquent la vérité. (b) L'on ajoute qu'après

fut chassé par la prêtresse , parce qu'il avoit tué un homme consacré aux muses. Il voulut se justifier auprès d'elle , & appaiser le dieu par ses prières ; mais il reçut un oracle qui lui ordonna d'aller , avant toutes choses , dans la maison d'un certain Tertix , près du promontoire de Ténare , & là de conjurer & d'appaiser par ses libations & par ses sacrifices , l'ame d'Archiloque.

(a) *Et qu'Esculape alla loger chez Sophocle pendant la vie de ce poëte , tradition qui est appuyée sur des fondemens qui durent encore , & qui en marquent la vérité.* Je ne fais quels sont ces fondemens qui duroient encore du tems de Plutarque , & qui marquoient la vérité de cette tradition , qu'Esculape avoit logé chez Sophocle. C'étoit peut-être quelque inscription.

IBID. *Qu'Esculape logea chez Sophocle de son vivant , &c.* Plutarque , au livre intitulé , *qu'on ne peut vivre agréablement selon la doctrine d'Epicure* , dit de rechef que Esculape logea chez Sophocle , & qu'on en montrait encore des marques signalées , ce qu'il ajoute aussi en ce pas-

sage ; mais il ne spécifie point ces indices du logement de ce dieu en la maison de Sophocle ; & je ne fais point d'autre auteur qui puisse nous en éclaircir , si ce n'est celui qui a composé le grand étymologicon , qui , expliquant le mot *Δεξιων* , dit que les Athéniens , voulant honorer Sophocle , lui bâtirent une chapelle après sa mort , comme à un héros , lui donnant le nom de Dexion , *ὑπὸ τῆς Ἀσκληπίου δεξιῶσεως* , à cause de la réception d'Esculape , attendu qu'autrefois il avoit reçu Esculape en sa maison , & lui avoit érigé un autel.

MEZ. (b) *L'on ajoute qu'après sa mort un autre dieu eut soin de lui faire donner un tombeau fort honorable.* Cet autre dieu , c'est Bacchus. Voici l'histoire. Lyfandre assiégeant Athenes , occupoit la forteresse de Décelée , où étoit le tombeau des ancêtres de Sophocle ; ce poëte vint à mourir dans ce tems-là ; on ne pouvoit donc l'enterrer dans le tombeau de sa famille. Bacchus s'apparut en songe à Lyfandre , & lui ordonna de permettre d'enterrer dans Décelée la nouvelle Syrene qui

sa mort , un autre dieu eut soin de lui faire donner un tombeau fort honorable. Seroit-il donc juste de croire que les dieux aient tant honoré des poëtes , & qu'ils n'aient pas daigné faire le même honneur (a) à Zaleucus, à Minos, (b) à Zoroastre, à Numa, à Lycurgue , qui tous ont fondé des républiques , & gouverné de grands états? Et n'est-il pas , au contraire, plus vraisemblable que ces dieux ont conversé familièrement avec ces grands personnages , pour leur inspirer les belles choses qu'ils ont exécutées , & qu'ils n'ont eu de commerce avec les poëtes & les joueurs de lyre , s'il est vrai qu'ils en aient eu , que pour le plaisir seulement? Cependant si l'on est d'un avis différent du mien , *le chemin est large & ouvert*, (c) pour me servir des pa-

venoit de mourir à Athenes. Lyfandre ne fit pas d'abord grand compte de cette apparition ; mais Bacchus revint une seconde fois ; & Lyfandre ayant su par un transfuge que c'étoit Sophocle qui étoit mort , permit aux Athéniens de l'enterrer , & honora son convoi de sa présence.

(a) *A Zaleucus.* Qui donna des Loix aux Locriens d'Italie dans la grande Grece , & qui vivoit vers le tems de Pythagore.

(b) *A Zoroastre.* Au mage Zoroastre , roi de la Bactriane , qui , selon quelques-uns , vivoit du tems de Minos , près de deux mille ans avant l'ere chrétienne ; & selon

d'autres , neuf cens ans après ce même Minos , c'est-à-dire , cent ans après la guerre de Troie.

(c) *Pour me servir des paroles de Bacchylide.* C'étoit un poëte lyrique de Céos , neveu du poëte Simonide. Si nous en croyons le scholiaste de Pindare , ses ouvrages furent préférés à ceux de Pindare même dans les jeux pythiques par Hiéron ; & il y a bien de l'apparence que ce fut ce qui aigrit Pindare contre Bacchylide , & qui le porta à lâcher contre lui des traits fort piquans. Un poëte ne pardonne guère à un rival qu'on lui préfere ou qu'on lui égale.

roles de Bacchylide. (a) Car il ne laisse pas d'y avoir quelque vraisemblance dans ce que d'autres ont dit , que Lycurgue , Numa , & ces autres grands hommes , pour adoucir & pour apprivoiser des peuples féroces & difficiles à manier , & pour faire mieux recevoir les grandes nouveautés qu'ils vouloient introduire , firent semblant d'être appuyés sur l'autorité des dieux , seule capable de sauver ceux en faveur desquels ils faisoient cette feinte.

Numa étoit dans sa quarantième année lorsque les ambassadeurs des Romains arriverent auprès de lui , pour le prier d'accepter l'empire. Ceux qui porterent la parole , furent Vélésus & Proculus , qui tous deux avoient été en état de se voir élevés sur le trône , les Romains favorisant extrêmement Proculus , & les Sabins étant entièrement portés pour Vélésus. Ils ne lui firent pas de longue harangue , persuadés qu'il seroit ravi d'un si grand bonheur : mais c'étoit au contraire une chose très-malaisée & qui demandoit de longs discours & des insinuations très-fortes , que d'ébranler un homme qui avoit toujours été nourri dans le sein de la paix & du repos , & de le porter à prendre le gouvernement d'une ville , qui devoit à la guerre son

(a) Car il ne laisse pas , &c.) C'est le sentiment de Denys d'Halicarnasse. Ceux qui bannissent de l'histoire toutes sortes de fables , disent que Numa seignit ce commerce avec Ege-

rie , afin que les peuples reçussent avec plus de respect & de dévotion ses loix , comme venant des dieux mêmes ; & c'est ainsi qu'avoient fait avant lui Minos & Lycurgue , &c.

origine & tout son accroissement. Il répondit à ces ambassadeurs en présence de son pere & d'un de ses parens nommé Martius , & leur dit : *Que tout changement dans la vie de l'homme étoit dangereux ; que celui à qui le nécessaire ne manquoit point , & qui ne pouvoit se plaindre de sa fortune présente , faisoit une insigne folie de renoncer à un état si heureux & à une vie qu'il avoit accoutumée , & qui , quand elle n'auroit pas d'autre avantage , avoit toujours celui d'être plus sûre que tout ce qui étoit incertain & douteux ; que l'empire Romain n'étoit pas même de ces choses douteuses & incertaines , quand on considéroit ce qui venoit d'arriver à Romulus , qui , pendant sa vie , avoit eu le malheur d'être accusé d'avoir fait assassiner Tatius pour regner seul , & qui , après sa mort , avoit couvert d'une éternelle infamie tous ceux de son ordre (a) , qui étoient regardés comme ses meurtriers ; que les Romains ne cessent de dire de Romulus qu'il étoit fils des dieux , qu'il avoit été nourri divinement , & qu'à sa naissance , il avoit été sauvé d'une manière miraculeuse. Pour moi , ajouta-t-il , je suis né d'une race mortelle , j'ai été nourri & élevé par des hommes , que vous connoissez ; & tout ce qu'on estime en moi , ce sont les qualités d'un homme , qui n'est nullement propre à regner ; c'est l'amour du repos ; c'est une vie retirée & entièrement appliquée à l'étude ; c'est une violente passion*

(a) Tous les sénateurs.

pour la paix , pour tout ce qui ne sent point la guerre , & pour les assemblées que font des hommes , qui ne cherchent qu'à se réjouir ensemble , & à servir & honorer les dieux pendant les fêtes , & qui passent le reste du tems chez eux à cultiver la terre & à nourrir des troupeaux ; au lieu que Romulus vous a laissé sur les bras des guerres , peut-être trop légèrement entreprises ; & pour les soutenir , vous avez besoin d'un roi vigoureux & actif : d'ailleurs votre ville est si accoutumée aux armes & si enflée de ses grands succès , qu'on voit bien qu'elle ne cherche qu'à s'agrandir & qu'à commander aux autres ; ainsi , quand il n'y auroit pas d'autres considérations , on seroit toujours ridicule de vouloir enseigner à servir les dieux , à aimer la justice & à haïr les violences & la guerre , à un peuple qui demande bien plus à suivre un capitaine , qu'à obéir à un roi.

Numa s'étant servi de ces raisons , les Romains redoublèrent leurs efforts , & le presserent avec plus d'instance , le priant & le conjurant de ne pas les rejeter dans une nouvelle sédition , qui aboutiroit à une guerre civile , puisqu'il n'y avoit que lui seul qui fût au gré des deux partis. Quand ces ambassadeurs se furent retirés , son pere & Martius , son parent , n'oublierent rien en particulier pour le porter à accepter cette offre , & à recevoir un présent si grand & si divin : *Si vous ne desirez pas de plus grands biens , lui disoient-ils , parce que vous jouissez d'une*

gloire plus grande & plus réelle , qui est celle de la vertu , considérez que bien regner , c'est rendre à Dieu le plus agréable de tous les services ; c'est Dieu qui vous appelle , ne voulant pas laisser inutile & oisif le grand fond de justice qui est en vous ; ne vous dérobez donc point à l'empire , & ne le fuyez point , puisque c'est à un homme sage le plus vaste champ du monde pour faire de belles & de grandes actions ; c'est-là qu'on peut servir magnifiquement les dieux , & adoucir insensiblement l'esprit des hommes & les plier sous le joug de la religion : car les sujets se conforment toujours aux mœurs de leurs princes. Les Romains ont aimé Tatius , quoiqu'il fût étranger , & ils ont consacré , par des honneurs divins , la mémoire de Romulus qu'ils adorent. Que fait-on si ce peuple victorieux n'est pas las de guerres , & si , plein de triomphes & de dépouilles , il ne desire pas un chef plein de douceur & de justice , qui le gouverne en paix sous de bonnes loix & une bonne police ? Mais quand il continueroit d'aimer la guerre avec la même fureur , ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs cette fougue , en prenant en main ses rennes , & unir , par des nœuds d'amitié & de bienveillance , votre patrie & toute la nation des Sabins , avec une ville si puissante & si florissante ?

À ces réflexions se joignirent , dit-on , des présages fort heureux , qui furent encore fortifiés par l'empressement & par le zèle des citoyens , qui , ayant appris le sujet de cette

ambassade, alloient en foule le conjurer de partir & de recevoir l'empire, pour les allier & pour les incorporer avec les Romains. S'étant donc laissé fléchir, il sacrifia aux dieux & se mit en marche. Le sénat & le peuple, pressés d'un merveilleux desir de le voir, fortirent de Rome & allerent au-devant de lui. Les femmes le reçurent avec des acclamations & avec des bénédictions infinies; on faisoit des sacrifices dans tous les temples, & il n'y avoit personne qui ne témoignât autant de joie que si la ville avoit gagné un nouveau royaume, & non pas obtenu un nouveau roi. Quand on fut au milieu de la grande place, Spurius Vettius, qui ce jour-là gouvernoit pendant ses six heures d'interregne, voulut, pour la forme, que le peuple procédât à son élection. Il eut tous les suffrages, & sur l'heure même, on lui apporta les ornemens royaux; mais il ne voulut pas les recevoir, disant qu'il falloit auparavant que cette élection fût confirmée par les dieux; & en même tems, prenant avec lui les devins & les prêtres, il monta au capitolé, qu'on appelloit alors le mont Tarpéien.

(a) Là le premier des augures lui tourna

(a) *Là le premier des augures lui tourna le visage vers le midi, après l'avoir couvert d'un voile.*) Tite-Live écrit tout le contraire; car il dit que c'étoit l'augure qui avoit la tête couverte, & non pas Numa: *Augur ad lævam ejus, capite velato, sedem cepit,*

dextra manu baculum sine nodo ad uncum tenens, quem lituum appellaverunt. Mais on prétend que ce passage est mal ponctué, & qu'il faut lire, *augur ad lævam, ejus capite velato.* C'étoit Numa, dit-on, qui avoit la tête voilée, & non pas l'augure. Com-

le visage vers le midi , après l'avoir couvert d'un voile , & se tenant derrière lui à sa gauche , & étendant sa main droite sur sa tête , il fit ses prières , & jeta la vue de tous côtés , pour observer ce que les dieux déclareroient par les oiseaux , ou par les autres signes qu'il leur plairoit d'envoyer. Cependant un grand silence regnoit dans la place où le peuple étoit assemblé , tous les esprits étant suspendus dans l'attente du succès qu'auroit cette cérémonie , jusqu'à ce qu'enfin il parut des oiseaux favorables qui confirmèrent ce choix ; & alors Numa prenant la (a) robe royale , descendit du mont Tarpeïen dans la place , où il fut reçu au bruit des acclamations de tout le peuple , qui l'appelloit le plus saint de tous les hommes & le plus aimé des dieux.

Après avoir pris possession du royaume , la première chose qu'il fit , (b) ce fut de casser

ment l'augure auroit-il pu marquer les régions , & observer les signes ? A cela on répond que c'étoit-là le miracle , qu'un augure , qui avoit la tête voilée , ne laissât pas de remarquer les oiseaux & les autres signes ; car les augures avoient toujours la tête voilée quand ils faisoient leurs fonctions.

IBID. *Ayant la tête voilée.*) Dans le texte grec de Plutarque , ces mots se rapportent à Numa , ce qui est une faute ; car ils se doivent rapporter à l'augure , selon Tite-

Live. Toutefois, François Robortel assure qu'en un vieux manuscrit de Plutarque , il y a ἴδον μὲν εἰς μεσημέριαι τρεψάας, ἐγκεκαλυμμένους αὐτῶν, καὶ παραστὰς ἐξόπισθεν ; l'augure , ayant la tête voilée , lui tourna le visage vers le midi. Que si cela est vrai , Plutarque est d'accord avec Tite-Live. M E Z.

(a) La robe appelée *trabea* , toute de pourpre , avec de grandes bandes blanches.

(b) *Ce fut de casser la compagnie des gardes que Romulus avoit toujours autour de sa personne.*) Denys d'Halicar-

la compagnie des gardes que Romulus avoit toujours autour de sa personne, & qu'il avoit appellés *celerés*, c'est-à-dire, *légers* : car il ne vouloit ni se défier de ceux qui se fioient en lui, ni être roi de ceux qui n'avoient en lui aucune confiance. Aux deux prêtres de Jupiter & de Mars, il en ajouta un troisième pour Romulus, & l'appella *Flamen Quirinalis*. Ce nom de *Flamen* étoit commun aux autres prêtres avant Numa, (a) & on les appelloit ainsi, à cause de certains bonnets qu'ils portoient, & que les Grecs appellent *Pilos Flamines*, pour *Pilamines*, (b) la langue latine ayant alors, dit-on, beaucoup plus de mots grecs qu'elle n'en a maintenant : car les Romains appelloient les manteaux

nasse dit au contraire que Numa ne changea rien à tout ce que Romulus avoit institué ; mais qu'il donna aux tribuns de ces compagnies des gardes, le troisième rang dans l'administration des choses sacrées.

(a) *Et on les appelloit ainsi (flan ou quirinalis) à cause de certains chapeaux qu'ils portoient.* Ces chapeaux étoient comme des capuchons pointus par le haut, & dont les deux côtés s'attachoient sous le menton par des agraffes appellées *offendices*. Ils étoient appellés *filamina* pour *pilamina*, ou, selon d'autres, pour *filamina à filo lanæ*, d'un voile de laine que ces prêtres portoient sur la tête

quand il faisoit chaud, & qu'ils rejetoient leur capuchon par derrière ; car il leur étoit défendu de paroître la tête nue. Mais il est plus vraisemblable que ces prêtres aient été appellés *flamines*, du nom de ce voile qu'on appelloit proprement *flameum*, parce qu'il étoit de couleur de feu.

(b) *La langue latine ayant alors, dit-on, beaucoup plus de mots grecs.* L'ancienne langue latine étoit presque toute tirée de la langue grecque Eolique ; mais en se formant & se polissant peu-à-peu, elle se défit de la plupart de ces termes Eoliques qu'elle avoit originairement.

des rois, *lænas* ; & Juba assure que c'est ce que les Grecs appellent *chlænas*. (a) Le jeune garçon qui sert dans le temple de Jupiter, & dont le pere & la mere sont vivans, étoit anciennement appelé *camillus*, du même nom que les Grecs donnent encore à Mercure, à cause du service qu'il rend aux dieux.

Après avoir fait d'abord ces établissemens pour gagner la faveur & la bienveillance du peuple, il chercha les moyens d'amollir sa ville, comme on amollit le fer, & de la rendre douce & juste, de dure & guerriere qu'elle étoit ; car la ville que Platon appelle *bouillante & furieuse*, c'étoit proprement Rome, qui ayant été fondée par des hommes déterminés & hardis, que le désespoir & l'audace avoient assemblés de toutes parts, s'étoit encore nourrie & fortifiée par des guerres continuelles, & affermie au milieu des dangers, comme un pieu qu'on fiche dans la terre, & qui s'affermit par les coups au lieu de s'ébranler. C'est pourquoi Numa,

(a) *Le jeune garçon qui sert dans le temple de Jupiter, étoit anciennement appelé camillus.* Camillus, du Béo-tien, Κἀμιλλος, qui signifie proprement un *serviteur*. On peut voir les remarques sur Festus. Dans chaque temple il y avoit un jeune garçon de condition pour servir sous le grand-prêtre, & pour faire toutes les fonctions qui regardoient le service du temple, comme le jeune Samuel

servoit dans le tabernacle des Juifs, sous le grand-prêtre Héli, *Samuel autem administrabat ante faciem Domini, puer accinctus ephod lineo* ; 1 Rois 2, 18. Il falloit que son pere & sa mere fussent vivans ; c'est ce que signifient les mots ἀμφιπλάτεις πατρίσ ; car ce n'est pas simplement un jeune garçon, mais un garçon qui a son pere & sa mere vivans : les Romains l'appelloient *patrimus & matrimus*.

jugeant bien que ce n'étoit pas une légère entreprise que de vouloir adoucir & porter à la paix un peuple si fier & si féroce, emprunta le secours de la religion. Par des fêtes, des sacrifices, des danses & des processions qu'il régloit lui-même, qu'il conduisoit, & dont il avoit su tempérer la gravité par une amorce & par un attrait de plaisir, il adoucit & apprivoisa ces courages hautains qui ne respiroient que la guerre ; & en leur jettant de fois à autre des frayeurs dans l'esprit, comme de la part des dieux, & en leur faisant accroire qu'il avoit eu des visions étranges, ou entendu des voix effroyables & menaçantes, il acheva de les captiver & de les humilier sous la religion.

C'est cette grande sagesse qui persuada qu'il avoit été disciple de Pythagore, car le culte des dieux & les cérémonies de la religion faisoient la principale partie du gouvernement de l'un, & de la philosophie de l'autre. On dit même que Numa ne chercha l'ostentation & le faste que dans la même pensée, qui avoit déjà porté (a) Pythagore à cette affectation. Car ce philosophe, pour éblouir & pour charmer les hommes, (b) avoit ap-

(a) *Qui avoit déjà porté Pythagore à cette affectation.*) Il parle selon le sentiment de ceux qui faisoient Pythagore plus ancien, & contemporain de Numa.

(b) *Avoit apprivoisé un aigle.*) On dit aussi qu'il ap-

privoisa un furieux ours, & qu'en le lâchant il lui défendit de faire le moindre mal à aucun animal ; à quoi l'ours obéit, vivant dans les bois comme un disciple de ce philosophe.

privoisé un aigle , qu'il faisoit descendre & venir à lui par certaines paroles toutes les fois qu'il vouloit ; aux jeux olympiques , (a) il avoit montré sa cuisse en pleine assemblée , la faisant paroître d'or ; & , par de semblables artifices , il avoit fait plusieurs autres choses qui passoient pour des prodiges , & qui porterent (b) Timon le Phliasien à écrire contre lui en ces termes : *Pythagore l'Enchanteur , qui n'aime que la vaine gloire & qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ses filets.* Tout de même Numa supposa l'amour de quelque déesse , ou de quelque nymphe des montagnes , avec laquelle il disoit qu'il avoit un commerce secret , & feignit des rendez-vous fréquens avec les muses. Il publioit même que c'étoit d'elles qu'il tenoit la plupart de ses révélations , & il obligea les Romains à en honorer particulièrement une , (c) qu'il appella *Tacita* ,

(a) Il avoit montré sa cuisse en pleine assemblée , la faisant paroître d'or.) Il faisoit cela afin qu'on crût qu'il étoit Apollon.

(b) *Timon le Phliasien.*) Il ajoute le *Phliasien* pour le distinguer de Timon l'Athénien , si célèbre par son surnom de *Misanthrope*. Celui dont Plutarque parle ici , étoit de Phlius , ville du Péloponese , & florissoit sous Ptolomée Philadelphie. Il avoit fait des tragédies , des comédies , des satyres , & il s'étoit rendu fameux sur-tout

par ses *Silles*. Timon le Misanthrope vivoit cent ou six-vingt ans auparavant , du tems d'Alcibiade & des guerres du Péloponese.

(c) *Qu'il appella Tacita* , pour marquer ou sa grande jeunesse ou son silence.) Ce passage est remarquable ; *Tacita* peut signifier une jeune personne , parce que le silence doit être le partage de la jeunesse. Le beau sens que cela présente , m'a empêché de changer le texte ; cependant il y a bien de l'apparence qu'il faut rétablir ici la leçon que

pour marquer ou sa grande jeunesse, ou son silence; ce qu'il semble avoir inventé pour recommander le silence qui étoit un des premiers dogmes de Pythagore.

D'ailleurs ses ordonnances sur les statues sentent fort l'opinion de ce philosophe, qui enseignoit que le premier Etre n'étoit ni passible, ni exposé aux sens, mais invisible, incorruptible & intelligible seulement. Car, à son exemple, (a) il défendit aux Romains de s'imaginer que Dieu eût la forme d'homme ou de bête, & il n'y avoit parmi eux ni statue ni image de Dieu. (b) Pendant les cent soixante premières années, ils bâtirent des temples & autres lieux saints; mais

Henri Etienne a imaginé, & que présente même un manuscrit; au lieu de *νῆαρ* jeune, on lit *ἠσῆαρ* muette; & dans ce sens il faut traduire, qu'il appelle tacite, c'est-à-dire, silencieuse ou muette; car *ἠσῆς* ne signifie pas seulement sourd, mais aussi muet, *ἠσῆς ἀφωρητός*. Le silence est une chose si divine, qu'il doit y avoir une muse qui en fasse les honneurs. Dans la ville d'Erythres, il y avoit un temple de Minerve, dont la prêtresse étoit appelée *Hésychia*, c'est-à-dire, qui se tient en repos, & qui demeure tranquille.

(a) Numa défendit aux Romains, &c.) Ainsi Tertullien, dans son apologétique, assure qu'encore que Numa fût auteur de plusieurs curiosités

superstitieuses, néanmoins de son tems il n'y eut ni temples ni statues à Rome; mais pour ce qui est des temples, il ne s'accorde pas avec Plutarque. MEZ.

(b) Pendant les cent soixante premières années, ils bâtirent des temples & autres lieux saints; mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu.) Les temples & les images des dieux, prouvent la connoissance de différens arts; il n'est donc pas étonnant qu'ils n'aient été en usage que très-long-tems après la formation des sociétés. Au reste, Plutarque, après avoir parlé de temples, ajoute, & autres lieux saints, parce que les Romains mettoient beaucoup de différence entre *templa*, *ædes* & *facella*.

ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu ni moulée ni peinte, estimant que c'étoit un sacrilège de représenter, par des choses périssables & terrestres, ce qui est éternel & divin, & qu'on ne pouvoit s'élever à la Divinité que par la pensée. De plus, ces sacrifices ressembloient fort à ceux des Pythagoriciens; car ils étoient sans effusion de sang, (a) & la plupart se faisoient avec de la farine & des libations, ou autres choses très-simples & très-communes.

A ces preuves on en ajoute encore de plus éloignées, pour faire voir que Pythagore a eu un grand commerce avec Numa. La première est que les Romains accorderent le droit de bourgeoisie à ce philosophe, comme l'écrivit le poëte comique Epicharmus, dans un petit traité qu'il a adressé à Antenor. (b) Or cet Epicharmus est fort ancien, & un des disciples même de Pythagore. Et la seconde,

(a) *Et la plupart se faisoient avec de la farine.* Plutarque ne veut pas dire que Numa & Pythagore offroient de la farine en sacrifice, cela seroit ridicule; mais il veut dire que, n'offrant point de sacrifices sanglans, ils faisoient avec de la pâte des figures des victimes, & les offroient comme des victimes vivantes. J'ai expliqué au long cette coutume dans la vie de Pythagore. On peut l'entendre aussi de simples gâteaux que l'on offroit au lieu de victimes.

(b) *Or cet Epicharmus est fort ancien.* Il vivoit du tems de Xerxès, vers la soixante & dix-septième olympiade; ce qui ne s'accorde nullement avec le calcul de ceux qui le font disciple de Pythagore, & Pythagore contemporain de Numa. Cependant on ne peut pas douter du tems auquel a vécu Epicharmus, puisqu'on sait qu'il fut banni de Sicile pour avoir dit quelque chose de trop libre en présence de la femme du roi Hiéron.

c'est que Numa ayant eu quatre enfans, (a) il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore, (b) & c'est de lui que descend la famille des Emiliens, qui est une des plus nobles familles patriciennes, le roi ayant donné à ce même enfant le surnom d'Emilius, pour marquer la douceur & la grace de son parler. Et moi-même, pendant que j'étois à Rome, j'ai souvent oüi conter à plusieurs personnes que les Romains ayant autrefois reçu un oracle qui leur ordonnoit de dresser des statues au plus sage & au plus vaillant des Grecs, (c) firent élever dans la place deux statues d'airain, l'une à (d) Pythagore, & l'autre à Alcibiade. (e) Mais

(a) *Il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore.*) Mais long-tems avant Pythagore, ce nom *Mamers* & *Mamercus* étoit en usage chez les Toscans, ou, selon d'autres, chez les Sabins; car ils appelloient le dieu Mars *Mamers*, d'où est venu *Mavors*, & *Mamers* vient du grec *μαυρις*.

(b) *Et c'est de lui que descend la famille des Emiliens.*) C'étoit une des plus considérables de Rome; elle se partageoit en plusieurs branches, comme des *Lépidus*, des *Paulus*, des *Papus*, qui étoient tous *Emiliens*.

(c) *Ils firent mettre sur la place deux statues d'airain.*) Pline, liv. XXXIV, chap. 6, rapporte que ces statues furent mises aux coins de la place où

se faisoient les élections des magistrats, qui s'appelloit *comitium*, & que cela fut fait du tems de la guerre contre les *Samnites*, par ordonnance d'*Apollon Pythien*, & ajoute que ces statues demeurèrent là jusqu'au tems de *Sylla le dictateur*. M E Z.

(d) *A Pythagore, comme au plus sage, & à Alcibiade, comme au plus vaillant.*

(e) *Mais quant à ce point, il est plein de tant de doutes & d'incertitudes.*) Il parle de ce point d'antiquité, que *Numa* & *Pythagore* aient vécu en même tems; mais si *Plutarque* avoit été un peu mieux instruit de l'histoire romaine, il auroit vu que ces doutes ne sont pas si grands, qu'on ne puisse établir certainement que *Numa* a vécu long-tems

quant à ce point, il est plein de tant de doutes & d'incertitudes, que ce seroit une affectation & une opiniâtreté de jeune homme, de s'attacher davantage à le réfuter ou à le prouver.

(a) On attribue aussi à Numa l'institution des princes des prêtres, qu'ils appellent *pontifes*, (b) & l'on assure qu'il en fut le premier. (c) Pour ce qui est du nom, les uns veulent qu'ils furent appelés pontifes, parce qu'ils

avant Pythagore, puisqu'il est très-constant que Pythagore n'a vécu que du tems de Servius Tullius.

(a) On attribue aussi à Numa l'institution des princes des prêtres, qu'ils appellent *pontifes*.) Numa en créa quatre, dont le premier étoit appelé le souverain pontife, & ils étoient tous de famille patricienne. L'an de Rome 453, on en ajouta quatre plébéiens aux quatre patriciens; & enfin sous Sylla on en créa quinze.

(b) Et l'on assure qu'il en fut le premier.) Je crois que Plutarque, ou ceux qu'il a suivis, ont été trompés par la conformité du nom; car le premier pontife qui fut élu, s'appelloit Numa; mais ce n'étoit pas le roi Numa, c'étoit Numa Marcius, fils d'un sénateur nommé *Marcius*.

(c) Pour ce qui est du nom, les uns veulent qu'ils furent appelés *pontifes*.) Il est plus raisonnable de croire que *pontifex* est pour *potifex*, qui po-

test facere, « qui peut sacrifier », c'est-à-dire, qui a l'intendance des sacrifices, & par conséquent de toute la religion; mais d'où vient cette *n* dans *pontifex*? Elle peut avoir été ajoutée, comme dans *quotiens* pour *quoties*, *totiens* pour *toties*.

IBID. Mais quant à leur nom.) Varron, liv. IV de la langue latine, dit à ce propos: *Pontifices (ut Q. Scævola pontifex maximus dicebat) à posse & facere. Pontifices ego à ponte arbitror; nam ab iis Sublucius est factus primum, & restitutus sæpè.*

« Les pontifes sont ainsi appelés de pouvoir & de faire, comme disoit Quintus Scævola, le souverain pontife. Pour moi, j'estime qu'ils ont pris leur nom du pont, à cause que le pont sublucien fut premièrement fait par eux, & depuis refait plusieurs fois. » Denys d'Halicarnasse, liv. II, approuve cette étymologie, tirée du pont de bois. M E Z.

étoient destinés à servir les dieux tout-puissans & maîtres de toutes choses ; car ce que nous appellons *puissant*, les Romains l'appellent *potens*. Les autres prétendent que ce nom marque seulement cette exception, *s'il est possible* ; comme le législateur ordonnoit aux prêtres de faire les sacrifices qui étoient en leur pouvoir, en leur déclarant que quand il y auroit quelque obstacle légitime qui les en empêcheroit, ils n'en seroient pas repris ; (a) mais la plupart approuvent une autre étymologie qui me paroît ridicule. Ils disent que les pontifes ont été ainsi nommés à cause des sacrifices qu'ils faisoient sur le pont, sacrifices qui étoient les plus anciens & les plus sacrés ; car les Latins appellent un pont, *pontem* ; (b) & l'on ajoute que le soin de refaire & d'entretenir les ponts, appartient à ces prêtres autant qu'aucune des plus saintes & des plus immuables cérémonies, & qu'aucun des sacrifices les plus solennels ; c'est même un point de religion de croire qu'on ne peut rompre, sans un sacrilège horrible, leur pont de bois (c) qui fut bâti sans

(a) *Mais la plupart approuvent une autre étymologie qui me paroît ridicule.*) C'est pourtant celle que Varron, & après lui Denys d'Halicarnasse, trouvent la plus vraisemblable & la plus sûre.

(b) *Et l'on ajoute que le soin de refaire & d'entretenir les ponts, appartient à ces prêtres.*) Cela est indubitable,

puisque l'on ne pouvoit ni faire ni rebâtir un pont, sans avoir fait auparavant des prières & des sacrifices ; car les fleuves étoient sacrés.

(c) *Qui fut bâti sans aucune ferrure.*) Denys d'Halicarnasse écrit : *Ancus Martius fit le pont Sublicius, où il n'est permis d'employer ni cuivre ni fer, & où il ne doit*

aucune ferrure, (a) suivant un ancien oracle qu'il l'avoit ainsi ordonné, (b) le pont de pierre qui est aujourd'hui, n'ayant été bâti que long-tems après par le questeur Emilius. On dit pourtant que le pont de bois ne fut fait qu'après la mort de Numa, sous le regne d'Ancus Marcius son (c) petit-fils.

(d) Le souverain pontife est proprement le maître ou l'interprete de la loi, ou plutôt c'est lui qui a toute l'intendance de la religion, & qui veille non-seulement aux sacrifices que l'on fait en public, mais encore à ceux que l'on fait en particulier, pour prendre

y avoir d'autre assemblage que celui du bois même. Il dure encore aujourd'hui ; il est particulièrement tenu pour sacré ; & si quelque chose manque, cela regarde les pontifes qui le font raccommoder, après avoir fait des sacrifices particuliers.

(a) *Suivant un ancien oracle qui l'avoit ainsi ordonné.* Pline écrit pourtant que cela ne fut observé qu'après la guerre contre Porfenna, non pas par l'ordre d'aucun oracle, mais parce que, lorsqu'Horatius Cocles avoit défendu ce pont *Sublicius* contre les Toscans, les Romains avoient eu trop de peine à l'abattre ; car alors il étoit avec des bandes & des crampons de fer. Ils voulurent donc empêcher que cela n'arrivât une seconde fois dans une semblable occasion, & ils le refirent sans aucune

ferrure. Pline, liv. XXXVI, chap. 15.

(b) *Le pont de pierre qui est aujourd'hui, n'ayant été bâti que long-tems après par le questeur Emilius.* Par Emilius Lépidus, sous Auguste ; le droit de refaire ce pont ayant passé des pontifes aux questeurs.

(c) Il étoit fils de sa fille Pomponia.

(d) *Le souverain pontife est proprement le maître.* Il faut ajouter, à ce que Plutarque en dit, qu'ils jugeoient souverainement toutes les causes où la religion avoit quelque part ; qu'ils avoient une juridiction entiere sur les magistrats qui partageoient le soin des choses sacrées ; & qu'ils ne pouvoient être jugés par le peuple, ni par le sénat, le roi étant seul leur juge.

garde qu'on n'y viole aucune des cérémonies anciennes , & pour enseigner tout ce que chacun doit faire pour honorer ou pour appaiser les dieux.

Il a aussi soin des vierges sacrées qu'ils appellent vestales. (a) Car on attribue à Numa le premier établissement de ces vierges , & on veut qu'il ait réglé toutes leurs cérémonies & le culte qu'elles rendent au feu immortel dont il les a fait les gardiennes , soit qu'il ait pensé que le feu , qui est une substance toujours pure & incorruptible , ne devoit être confié qu'à des vierges qui n'ont ni souillure ni tache , (b) ou qu'il ait voulu seulement faire entendre que cet élément , étant infécond & stérile de sa nature , a beaucoup de rapport avec la virginité ; d'où vient même que dans tous les lieux de la Grece , où l'on garde de ce feu sacré , comme à Delphes & à Athenes , on y établit pour prêtresses , non des vierges , mais des veuves , qui ne sont plus en âge de se marier. Quand ce feu vient à s'éteindre par malheur , comme on dit que

(a) Car on attribue à Numa le premier établissement de ces vierges.) Car Romulus s'étoit contenté de consacrer un foyer dans chaque tritü ou curie ; il ne bâtit point de temple à la déesse Vesta , & ne lui consacra point de religieuses , à cause de l'affront qui étoit arrivé à sa mere.

(b) Ou qu'il ait voulu faire entendre que cet élément étant

infécond & stérile de sa nature.) Il dit pourtant , dans la vie de Camillus , que Numa voulut que les vestales honorassent le feu comme le principe & le commencement de toutes choses , & comme l'ame du monde , rien ne pouvant vivre sans le feu , qui est la source de la vie : & cela n'est pas contraire ; car le feu est la source de la vie , quand

la lampe sacrée (a) s'éteignit à Athenes sous la tyrannie (b) d'Aristion, & à Delphes lorsque le temple d'Apollon fut brûlé (c) par les Medes, (d) & comme il s'éteignit aussi à Rome pendant la guerre de Mithridate &

il est temperé par les autres élémens ; & il est la source de la mort quand il est seul, & que rien ne le modere.

(a) Qui brûloit dans le temple de Minerve.

(b) *Sous la tyrannie d'Aristion.*) Qui soutint long-tems le siège à Athenes contre Sylla pour Mithridate, fit à la ville des maux infinis, & fut causé enfin qu'elle fut saccagée. Voyez la vie de Sylla.

(c) Lorsque Xerxès porta la guerre en Grece.

(d) *Et aussi à Rome, du tems de la guerre de Mithridate & de la guerre civile.*) Cette histoire ne se trouve dans aucun ancien auteur ; au contraire, nous apprenons de Tite-Live, liv. LXXXVI, que, sur la fin de la guerre civile entre Sylla & les partisans de Marius, le pontife Mutius Scævola fut tué à l'entrée du temple de Vesta ; & Lucain, liv. II, dit qu'il fut massacré auprès de l'autel qu'il embrassoit, & que peu s'en fallut que de son sang il n'éteignit le feu perpétuel. Les bons historiens conviennent tous que le temple de Vesta ne fut brûlé que deux fois ; la première, sur la fin de la première guerre puni-

que, environ l'année 512 de la fondation de Rome, lorsque le pontife L. Cæcilius Metellus, passant à travers les flammes, alla prendre le palladium & les autres choses sacrées, qu'il retira de cet embrasement avec tant de danger de sa personne, qu'il en perdit la vue ; la seconde fois, ce temple fut brûlé sur la fin de l'empire de Commodus, environ la 944^e année de la fondation de Rome ; mais qu'il fut brûlé du tems de la guerre de Mithridate, & de la guerre civile entre Sylla & Marius, Plutarque seul l'a écrit ; c'est pourquoy il y a sujet de douter que Plutarque ne se soit trompé en prenant un incendie pour un autre ; car il est vrai qu'en la guerre civile qui fut entre Sylla & Marius, le feu prit au capitolé, & non au temple de Vesta, environ l'année 671 de la fondation de Rome, comme Plutarque lui-même le raconte en la vie de Sylla : si bien qu'il semble que c'est ce qui a donné sujet d'équivoque à Plutarque, qui peut-être a écrit ceci de mémoire, & sans consulter les livres. MEZ.

dans la guerre civile , où il fut consumé avec l'autel ; il n'est pas permis de le rallumer d'un autre feu vulgaire & commun ; il en faut faire un tout nouveau (a) en tirant du soleil une flamme pure & nette , par le moyen de certains vases d'airain concaves & taillés selon la section conique en triangle rectangle , de maniere que toutes les lignes de la circonférence aboutissent à un point du centre. On les expose au soleil ; tous les rayons se rassemblent & se réunissent dans ce seul point , & prenant corps & force de feu , par la réverbération , ils subtilisent & enflamment si fort l'air , qu'il embrase très-parfaitement la matiere seche & aride qu'on lui présente. Quelques-uns pensent que ces vierges ne gardent que ce feu , qui ne s'éteint jamais ; (d) mais la plupart soutiennent qu'il y a

(a) *En tirant du soleil une flamme pure & nette.*) Festus rapporte une autre maniere de rallumer ce feu. *Quand le feu est éteint* , dit-il , *les vestales ont accoutumé de percer une table avec un villebrequin , jusqu'à ce que le mouvement y engendre du feu ; & une vestale le recevant dans un crible d'airain , le porte dans le temple.* On peut voir mes remarques sur cet auteur au mot *ignis vestæ*. Elles se servoient d'un crible d'airain , parce qu'étant percé de plusieurs trous , il seroit à entretenir ce feu , & l'empêchoit de s'éteindre. Au reste , Festus & Plutarque peuvent tous les

deux dire vrai en rapportant les deux manieres à des tems différens ; car l'invention des miroirs ardents est due à Archimede , qui florissoit environ 500 ans après Numa. Auparavant , les vestales se servoient vraisemblablement de la maniere rapportée par Festus ; mais depuis Archimede , elles se servirent de ses miroirs , comme d'un moyen plus noble de rallumer le feu sacré.

(b) *Mais la plupart soutiennent qu'il y a d'autres choses saintes.*) Comme le palladium , les statues & les choses saintes des dieux de Samothrace. Denys d'Halicarnasse

d'autres choses saintes , qu'il n'est accordé qu'à elles seules de voir , & sur lesquelles nous avons dit , dans la vie de Camillus , tout ce qu'il est permis d'en favoir & d'en dire.

On dit que Numa ne consacra d'abord que Gégania & Vérانيا , ensuite Canuléia & Tarpéia. Servius Tullius en ajouta deux autres , & ce nombre est demeuré toujours fixe jusqu'aujourd'hui. Elles font vœu de garder la chasteté pendant trente ans. Les dix premières années sont employées au noviciat , & à apprendre tout ce qu'elles doivent faire ; les dix suivantes , elles mettent en pratique tout ce qu'elles ont appris ; & les dix dernières , elles enseignent les novices. Après ce tems-là il leur est libre de se marier & d'embrasser une autre vie , en quittant leur religion ; mais on dit qu'il y en a eu fort peu qui aient usé de cette liberté , & que celles qui l'ont fait , ne s'en sont pas bien trouvées ; car elles ont passé le reste de leur vie dans la tristesse & dans le repentir , & par-là elles ont jetté la frayeur dans l'esprit des autres ; de maniere qu'elles ont mieux aimé ne se pas marier & demeurer toujours vierges , que d'encourir le même sort.

Le roi en les fondant , leur accorda des

dit que beaucoup de choses le persuadoient que les vestales ne gardoient pas le feu tout seul ; mais qu'il n'étoit pas permis à un homme touché de

la crainte des dieux , d'étendre sa curiosité sur de si grands mystères ; tant la superstition se glisse dans les meilleurs esprits.

privilèges très-honorables, comme de pouvoir faire leur testament du vivant de leur pere, (a) & disposer de tout ce qui les regarde sans l'entremise d'un curateur, tout de même que les femmes qui ont trois enfans. (b) Quand elles sortent en public, les licteurs portent devant elles des faisceaux; & si en passant dans les rues une vestale rencontre par hasard quelque criminel qu'on mene au supplice, (c) elle lui sauve la vie,

(b) *Et disposer de tout ce qui les regarde, sans l'entremise d'un curateur, tout de même que les femmes qui ont trois enfans.*) Les dernières paroles, tout de même que les femmes, &c. ne doivent pas être entendues comme si Plutarque disoit que Numa avoit accordé aux vestales les mêmes privilèges qu'il avoit accordés aux femmes qui avoient eu trois enfans; car jamais Numa n'avoit pensé à accorder aux femmes ce *jus trium liberorum*, comme on l'a remarqué avant moi. Ce fut un établissement d'Auguste, qui vouloit favoriser le mariage. Mais elles doivent être entendues comme s'il disoit, tout de même que font aujourd'hui les femmes qui ont trois enfans.

(b) *Quand elles sortent en public, des licteurs portent devant elles des faisceaux.*) Plutarque se trompe ici; ce privilège de se faire précéder par des licteurs, ne fut pas accordé aux vestales par Nu-

ma, mais plusieurs siècles après par les triumvirs Auguste, Lépidus & Antoine. Ce fut l'an de Rome 712. Pour sauver Plutarque, il faut dire qu'il ne parle que de ce qui se pratiquoit de son tems.

(c) *Elle lui sauve la vie, pourvu qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite.*) Plutarque paroît encore ici mal instruit des coutumes & des cérémonies des Romains, qui auroient cru commettre un sacrilège de faire jurer des vestales. La dignité de leur sacerdoce les rendoit si vénérables, qu'on les croyoit sans qu'elles eussent recours au serment. C'étoit même un article de l'édit perpétuel, c'est-à-dire, de l'édit des préteurs. *Sacerdotem vestalem, & flaminem dialem in omni mea jurisdictione jurare non cogam.* « Je ne » ferai point jurer une vestale » ni un prêtre de Jupiter dans » toute ma jurisdiction ». Plutarque devoit donc se con-

pourvu qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite, & qu'elle n'est pas venue là à dessein. Tout homme qui se met sous leur chaise, quand on les porte, est puni de mort. (a) Quand elles ont fait quelque faute, on les châtie avec des verges, le pontife les fouette lui-même toutes nues dans un lieu obscur, & ceintes seulement d'un voile; mais celle qui a violé sa virginité, est enterrée toute vive près de la porte Colline, où il y a, dans l'enceinte des murs, un petit tertre élevé qui s'étend en long, & que les Romains appellent en leur langue d'un mot qui signifie une (b) levée. (c) On creuse sous ce tertre un petit caveau, où on laisse une ouverture pour y descendre, & où on met un petit lit, une lampe allumée, & une petite provision de tout ce qui est nécessaire

tenter de dire, *pourvu qu'elle assure.*

(a) *Quand elles ont fait quelque faute, on les châtie avec des verges. Mais celle qui a violé sa virginité, &c.* Dans Albe, long-tems avant la fondation de Rome, les vestales impudiques étoient fouettées jusqu'à la mort, comme assure Denys d'Halicarnasse, liv. 1, parlant de la mere de Romulus. Depuis, Numa ordonna qu'elles seroient lapidées, s'il faut croire Cédrenus. Enfin le roi Tarquinius Priscus les condamna à être enterrées vives, comme disent Denys d'Halicarnasse, liv. VI, &

Zonaras. On pourra voir plusieurs curiosités touchant ce supplice des vestales, dans le livre des vestales de Lipse, chap. 13. MEZ.

(b) Agger.

(c) *On creuse sous ce tertre un petit caveau.* Plutarque a cru qu'on creusoit ce caveau toutes les fois qu'on en avoit besoin: & il a été trompé par un passage de Denys d'Halicarnasse, qui dit εἰς σπήλιον ὑπὸ τῷ κατασκευασμένῳ. Mais ce passage ne dit pas que ce caveau étoit fait à toutes les fois; il dit seulement qu'il étoit destiné à cela, qu'il étoit fait pour cet usage.

pour se nourrir , comme une cruche d'eau , une phiole d'huile & un pot de lait , seulement pour ne pas offenser la religion , en faisant mourir de faim une personne consacrée avec les cérémonies les plus augustes & les plus saintes. On met la coupable dans une litiere bien fermée & bien jointe avec des courroies , afin que l'on ne puisse pas même entendre les cris , & on la porte en cet endroit au travers de la grande place. D'aussi loin qu'on voit cette litiere , on se retire pour la laisser passer , & on la suit dans un profond silence , avec toutes les marques de la plus grande tristesse. Il n'y a point de spectacle plus horrible , ni de jour plus affreux ni plus funeste pour Rome.

Quand la litiere est arrivée au lieu du supplice , les licteurs délient les courroies , & le souverain pontife , après avoir fait des prieres secretes , & levé les mains au ciel , avant cette effroyable exécution , en tire la criminelle toute voilée , & la met sur l'échelle par laquelle on descend dans le caveau , après quoi , il s'en retourne avec tous les autres prêtres ; & cette malheureuse n'est pas plutôt descendue , qu'on retire l'échelle . & l'on referme l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jette jusqu'à ce qu'elle soit comblée , (a) & que le terrain soit uni. Voilà

(a) *Et que le terrain soit uni.* Car il ne falloit pas qu'il y restât aucune marque de tombeau , celles qui avoient fait un si grand crime étant indignes de paroître parmi les vivans & parmi les morts.

comment on punit les vestales qui se sont laissé corrompre.

(a) On dit que Numa fit le temple de Vesta tout rond , pour y garder le feu sacré , voulant représenter par-là , non pas la figure de la terre , comme si c'étoit Vesta , mais celle de l'univers , (b) au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu qu'ils appellent *Vesta & Unité* ; car pour la Terre , ils disent qu'elle n'est ni immobile , ni au centre du tourbillon , mais qu'elle tourne tout-autour du feu , & qu'elle n'est pas du nombre des principaux élémens qui composent le monde. On (c) dit même que Platon embrassa cette

(a) On dit que Numa fit le temple de Vesta tout rond.) On peut voir en la vie de Romulus , que Plutarque met en doute si l'institution des vestales à Rome fut de l'invention de Numa , ou bien de Romulus ; & Denys d'Halicarnasse , liv. II , traite cette question bien au long ; mais il conclut pour Numa , & prouve que ce fut lui qui bâtit le temple de Vesta. Quant à ce que Plutarque dit , que ce temple fut fait rond , non pour représenter la forme de la terre , mais la place du feu qui est au milieu du monde. Festus n'est pas de cette opinion ; car il dit tout au contraire. *Rotundam ædem Vestæ Numa Pompilius , rex Romanorum , consecrassè videtur , quòd eamdem esse terram , quæ vita hominum sustentaretur , crediderit , eamque pilæ forma*

esse , ut sui simili templo deo coleretur. « Il semble que Numa Pompilius , roi des Romains , consacra un temple rond à la déesse Vesta , parce qu'il croyoit que c'étoit la terre par qui la vie des hommes est sustentée , & qui est de forme ronde , afin que cette déesse fût adorée en un temple semblable à elle ». MEZ.

(b) Au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu , qu'ils appellent VESTA & UNITÉ.) Il est vrai que les Pythagoriciens appelloient le feu *Unité* , mais je ne fais d'où Plutarque a pris qu'ils le plaçoient au milieu de l'univers ; car Diogene Laërce rapporte que Pythagore croyoit que la terre étoit le centre du monde.

(c) On dit. C'est Théophraste.

opinion dans sa vieillesse, & qu'il enseigna que la Terre occupoit une autre place, & qu'elle laissoit le milieu, comme le plus honorable, à un plus noble élément.

Un autre devoir des pontifes, c'est de marquer les usages & les cérémonies qu'on doit observer aux funérailles, Numa leur ayant enseigné à ne pas croire qu'il y ait dans cette fonction aucune souillure qui doive les en éloigner, & à honorer au contraire d'un culte légitime & usité les dieux infernaux, qui reçoivent les (a) principales parties dont notre corps est composé, & particulièrement (b) la déesse Libitine, qui a l'inspection sur tout ce qui regarde les morts, (c) soit qu'elle soit la même que Proserpine, ou qu'elle ne soit autre que Vénus, comme le pensent les plus savans des Romains, qui attribuent, avec assez de vraisemblance, à une même

(a) Car ils reçoivent ce qui vient de la terre & de l'eau.

(b) *La déesse Libitine.*) On achetoit dans son temple tout ce qui étoit nécessaire pour les funérailles.

IBID. La déesse Libitine.) Lucretius, sur la Thébaïde de Stace, assure que l'opinion de Pythagore étoit, qu'il y avoit deux hémisphères, dont chacun avoit ses dieux propres & particuliers. Il disoit que Jupiter étoit roi, & Junon reine du supérieur; mais qu'en l'inférieur, Pluton étoit Jupiter infernal, & Proserpine, Junon infer-

nale; qu'il y avoit aussi deux Vénus, l'une supérieure, & l'autre inférieure, appelée Libitine, & faisoit ainsi tous les dieux doubles. MEZ.

(c) *Soit qu'elle soit la même que Proserpine, ou qu'elle ne soit autre que Vénus.*) Mais Vénus & Proserpine ne sont que la même divinité. On appelloit son temple, le temple de *Vénus Libitine*. Il y avoit de même à Delphes une *Vénus Epitumbia*, *Vénus sépulcrale*, qui présidoit aux funérailles, devant laquelle on évoquoit les ames des morts.

divinité la mort & la naissance des hommes.

Numa régla aussi la durée du deuil selon l'âge de ceux qu'on pleuroit. Par exemple, il défendit de pleurer un enfant qui seroit mort au - dessous de trois ans ; & pour les autres, il ordonna de les pleurer autant de mois qu'ils avoient vécu d'années, pourvu qu'ils n'eussent vécu que dix ans ; car il vouloit que ce terme passé, on ne pleurât personne, & que le plus long deuil ne fût que de dix mois, qui est justement le tems que les veuves portent le deuil de leurs maris ; (a) & celle qui se remarie avant ce terme est obligée, par une de ses ordonnances, de sacrifier une vache pleine.

Numa établit encore plusieurs autres collèges de prêtres ; mais je ne parlerai que de deux ; de celui des Saliens, & de celui des Féciaux, qui marquent le plus la piété de ce prince.

(b) Les féciaux semblent être à peu près

(a) *Et celle qui se remarie avant ce terme, est obligée, par une de ses ordonnances, de sacrifier une vache pleine.*) Par ce sacrifice si honteux & si opposé à la nature, Numa vouloit retenir les femmes, & les empêcher de se marier avant la fin du deuil. Ce deuil étoit un habit noir, sans or, sans pourpre, & sans aucune parure. Il y avoit des occasions où il étoit permis de le quitter pour le reprendre ensuite ; comme lorsqu'un pere,

un frere, un fils revenoit d'esclavage, lorsque quelque grande charge entroit dans la maison, lorsqu'on étoit en dévotion pour sacrifier à Cérés, & lorsqu'on remercioit les dieux de quelque grande prospérité, ou publique, ou particuliere.

(b) *Les féciaux semblent être à-peu-près comme ceux que les Grecs appellent Eirénophylaxes, c'est-à-dire, conservateurs de la paix.*) On dit que Numa avoit pris cette

comme ceux que les Grecs appellent *Eire-nophylaxes*, c'est-à-dire, *Conservateurs de la paix*; & ils ont pris ce nom de la fonction de leur charge, parce qu'ils appaisent, par leur entremise, tous les différends, & ne permettent d'en venir aux armes qu'après que toute espérance de paix est perdue; car les Grecs appellent *Eirene*, (a) la paix que la raison, & non la force, fait naître entre deux partis. Tout (b) de même ces féciaux alloient plusieurs fois en personne vers ceux

l'institution des anciens peuples du Latium, ou de ceux d'Ardée; & l'on ne peut pas douter qu'elle n'eût été portée en Italie par les Pélasges, dont les armes étoient toujours précédées par des hommes sacrés, qui ne portoient pour toutes armes qu'un caducée orné de bandelettes. Denys d'Halicarnasse attribue à cet établissement toutes les prospérités de Rome; car, dit-il, comme les Romains n'entreprenoient aucune guerre qui ne fût très-juste, ils ont toujours éprouvé le secours des dieux. Ces féciaux étoient aussi appelés *oratores*, orateurs; & c'est ce qui persuade qu'on les avoit nommés féciaux, non pas du mot *facere*, faire, mais du mot *fari*, haranguer, parler, féciaux pour *fatiaux*.

(a) *La paix que la raison, & non la force, fait naître.* Car celle qui n'est que l'effet de la force, est une servitude plutôt qu'une paix, & ne

dure qu'autant que le parti abattu est foible.

(b) *De même ces féciaux alloient plusieurs fois en personne.* Il n'y en alloit jamais qu'un, & il n'alloit que deux fois; la première, pour demander raison du tort qui avoit été fait, & il donnoit trente-trois jours de terme pour délibérer. Si on ne lui rendoit pas justice, il s'en retournoit, prenoit ses collègues, & à la tête de son corps, il alloit faire son rapport au sénat, à qui il donnoit un plein pouvoir de faire la guerre. Quand la guerre étoit résolue, il retournoit pour la seconde fois dans le pays ennemi; & dès qu'il y étoit entré, là, en présence de trois témoins, il expliquoit le sujet de la guerre, & lançoit un javelot enflamant, & brûlé par le bout; ainsi la guerre étoit suffisamment déclarée.

qui avoient fait tort aux Romains , & tâchoient de les porter à leur rendre justice. S'ils n'en pouvoient venir à bout , ils leur déclaroient la guerre ; mais auparavant , ils prenoient les dieux à témoin , & les prioient que si leurs demandes n'étoient pas justes , ils fissent tomber sur eux & sur leur patrie les affreuses imprécations qu'ils prononçoient alors. Que si les féciaux s'opposoient à la déclaration de guerre , & refusoient d'y donner les mains , il n'étoit permis ni aux particuliers ni au roi , de prendre les armes ; mais il falloit que le roi même , comme prince équitable , reçût d'eux cette permission : après quoi , il pouvoit délibérer & choisir les moyens les plus convenables pour conduire heureusement cette guerre. L'on raconte à ce sujet que lorsque Rome fut brûlée par les Gaulois , ce malheur n'arriva que parce qu'ils avoient violé cette sainte cérémonie. Ces barbares assiégeoient (a) Clusium ; les Romains envoyèrent dans leur camp Fabius Ambustus , en qualité d'ambassadeur , pour négocier un accommodement aux assiégés ; mais Fabius ayant reçu une réponse peu favorable , crut que son ambassade étoit finie ; & se comportant plus en jeune homme qu'en ambassadeur , il prit les armes pour les Clusiens , & appella en combat singulier le plus vaillant des barbares. Le combat lui réussit , il tua son ennemi & lui ôta

(a) Ville de Toscane.

ses armes. Mais les Gaulois envoyèrent sur le champ un héraut à Rome pour accuser Fabius, & pour se plaindre de ce que, malgré leurs traités & la foi donnée, il avoit combattu contr'eux, sans leur avoir auparavant déclaré la guerre. Les féciaux furent d'avis en plein sénat qu'on le livrât entre leurs mains; mais il se jetta entre les bras du peuple, qui lui fut favorable & qui le sauva. Les Gaulois, pour se venger, allerent, peu de tems après, à Rome, où ils brûlerent & saccagerent tout, excepté le capitole, comme nous l'avons écrit plus exactement dans la vie de Camillus.

(a) Pour ce qui est des prêtres Saliens, on dit qu'il les institua dans cette occasion. La huitième année de son regne, une maladie contagieuse ayant ravagé l'Italie & dépeuplé Rome, lorsque tout le monde étoit dans une consternation horrible, on dit qu'un bouclier d'airain tomba du ciel entre ses mains, & que dans le moment même, il dit sur cela des choses merveilleuses, assurant qu'il les avoit apprises de sa nymphe Egérie & des

(a) Pour ce qui est des prêtres Saliens.) Numa n'en institua d'abord que douze, qu'il choisit dans les meilleures familles; on en ajouta ensuite d'autres. Cet ordre fut établi à l'imitation des curetes, ou prêtres de Jupiter. La procession des Saliens se faisoit le mois de Mars, & duroit quatorze jours, c'est-à-dire,

autant qu'il y avoit de quartiers à Rome; car ils ne visitoient qu'un quartier par jour; & dans chaque quartier ils avoient un hôtel où le public les traitoit avec une magnificence si grande, que leurs repas passerent en proverbe, & que, pour dire une grande chere, on disoit, *la chere & les repas des Saliens.*

muses ; que ce bouclier étoit jenvoyé pour le salut & pour la conservation de Rome ; qu'on devoit le garder avec un très-grand soin , & qu'il étoit nécessaire d'en faire faire très-promptement onze de tout semblables pour la grandeur & pour la forme , afin que ceux qui voudroient le dérober y fussent trompés , & ne pussent connoître le véritable. Il ajouta qu'il falloit dédier aux muses le lieu où il s'entretenoit avec elles , & tous les prés d'alentour , & que la fontaine qui arrosoit toute cette campagne devoit être consacrée aux vierges vestales , afin qu'elles y allassent puiser de l'eau (a) tous les jours , pour arroser & purifier leur temple.

L'événement appuya merveilleusement son discours ; car la maladie cessa sur l'heure ; & Numa montrant son bouclier aux plus habiles maîtres , les exhortoit à l'imiter à l'envi. (b) Ils y renoncèrent tous , excepté Mamurius Véturius , qui étoit un des plus excellens ouvriers , & qui eut seul le courage de l'entreprendre ; il attrapa si bien son tour &

(a) Car tous les jours il falloit laver le temple.

(b) *Ils y renoncèrent tous , excepté Mamurius Véturius.*) Ce Mamurius Véturius étoit vraisemblablement le complice de la fraude pieuse de Numa ; ce prince savoit très-bien que les Romains étoient encore trop ignorans dans tous les arts , pour qu'il se trouvât parmi eux un autre

ouvrier capable d'imiter le bouclier céleste , que celui dont il s'étoit servi pour le fabriquer. Cette ignorance même aidoit à faire respecter ce présent des dieux ; & M. Véturius tiroit trop de gloire de la réputation d'homme chéri des dieux , puisqu'il en avoit reçu la science d'imiter leur ouvrage , pour trahir le secret de Numa.

toute sa figure , & fit les onze boucliers si semblables , que Numa même ne pouvoit plus les distinguer. On les donna en garde à ces prêtres Saliens , qui ne furent pas ainsi appellés , comme quelques-uns le prétendent , d'un Salius de (a) Samothrace ou de (b) Mantinée , qui leur eût appris à danser armés ; mais plutôt ils furent ainsi nommés de la danse même , qui est haute & sautillante , & qu'ils dansent les jours qu'ils font leur procession , lorsqu'ils descendent ces boucliers sacrés au mois de Mars ; car alors , vêtus d'une tunique de pourpre , ceints par-dessus d'un large baudrier d'airain , le casque en tête , & la main droite armée de courtes épées dont ils frappent sur leurs boucliers , ils vont dans tous les quartiers de la ville , & dansent d'une manière très-agréable , faisant plusieurs tours & retours d'un mouvement très-vîte , avec beaucoup de force & d'agilité.

Ces boucliers sont appellés *ancilia* , à cause de leur forme ; car ils ne sont taillés ni en rond , comme les boucliers ordinaires , ni en demi-rond , comme ceux qu'on appelle *peltas* , mais en ligne tortueuse , dont les deux extrémités se joignant par le haut avec celle de la ligne opposée , font une figure courbe , échancrée par les côtés & ronde par les bouts , que les Grecs appellent *ancylon* ;

(a) Samothrace , ville d'Arcadie sous le mont Parthénus. mer Egée au bas de la Thrace , vis-à-vis de l'embouchure

(b) Mantinée , isle de la de l'Hebre.

ou bien ils ont eu ce nom du mot *ancon*, qui signifie *le coude* : car Juba met ces (a) étymologies dans son histoire, voulant à quelque prix que ce soit, faire descendre ce nom-là du grec : mais s'il est vrai qu'il faille lui donner une origine grecque, on pourroit dire qu'ils ont été ainsi nommés, ou parce que le premier étoit descendu d'en-haut, en grec *anecathen* ; ou parce qu'il procura la guérison des malades, ce qui s'appelle *acesis* ; ou qu'il fit cesser la sécheresse, *auchmos* ; ou enfin parce qu'il éloigna les maux dont on étoit menacé, ce qu'on appelle *anaschesis*, d'où les jumeaux Castor & Pollux ont eu le nom (b) d'*Anaces*. La récompense que Mamurius Véturius reçut de son travail, ce fut l'honneur d'être nommé dans le cantique des Saliens. D'autres prétendent que Mamurius Véturius, dans cet hymne, n'est pas le nom de l'ouvrier ; mais que ce sont deux mots qui signifient (c) *ancienne mémoire*.

Après que Numa eut institué & ordonné ces collèges de prêtres, il fit bâtir, près du temple de Vesta, un palais, qu'il appella *regia*, c'est-à-dire, *le palais du roi*, où il passoit la plus grande partie du tems à s'entretenir avec eux des choses de la religion. Il avoit sur le mont (d) Quirinal une autre

(a) Ces étymologies sont puériles.

(b) Plutarque se trompe ; il a mieux rencontré dans la vie de Thésée, à la fin.

(c) *Veterem memoriam*. C'est le sentiment de Varron.

(d) Aujourd'hui *Monte-Cavallo*.

maison, dont on montre encore la place. A toutes les cérémonies publiques & à toutes les processions des prêtres, il y avoit des hérauts qui marchaient devant, & qui alloient criant par toute la ville qu'on fît silence & qu'on quittât le travail : (a) car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adorât les dieux, & qu'on leur fît ses prières seulement en passant, mais qu'on sortît exprès de sa maison pour leur aller rendre ce culte après s'y être bien préparé ; tout de même Numa voulut que ses citoyens n'assistassent pas au service divin & aux prières publiques négligemment & par manière d'acquiescement, mais qu'ils abandonnassent toutes leurs occupations pour vaquer à celle-là avec une application entière, comme à l'acte le plus important de la religion, & que, pour cet effet, on n'entendît ni crier, ni frapper, ni enfin aucun des bruits inséparables de la plupart des métiers nécessaires, & qu'on laissât les rues nettes & libres pendant la marche de la procession.

Rome conserve encore aujourd'hui quelque vestige de cette coutume ; car lorsque le consul observe le vol des oiseaux, on fait des sacrifices, & l'on crie *hoc age*, c'est-à-dire, *fais ceci*, pour avertir les assistans de se te-

(a) Car, comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adorât les dieux, & qu'on leur fît ses prières en passant.) Voici le précepte de Pythagore : πρὸς

καὶν μὴ ἐκ παρέργου τοὺς θεοὺς, ἀλλ' ὄικαθεν ἐπὶ τῆστο ἁριμνιεύς. Adorer les dieux, non en passant, mais en sortant exprès de sa maison.

nir dans le respect, & d'être attentifs à ce qui se passe. Aussi la plupart de ses ordonnances ressemblent extrêmement aux préceptes des Pythagoriciens : car comme ceux-ci ordonnoient (a) de ne pas s'asseoir sur le boisseau, (b) de n'attiser pas le feu avec le poignard, (c) de ne pas regarder derrière soi quand on part pour un voyage, (d) de sacrifier en nombre impair aux dieux célestes, & en nombre pair aux dieux infernaux, & autres tels symboles dont ils déroboient l'intelligence au peuple ; les ordonnances de Numa avoient de même un sens caché, comme quand il ordonnoit de ne pas offrir aux dieux du vin de vigne qui n'auroit pas été taillée, (e) de ne faire aucun sacrifice sans farine ;

(a) *De ne pas s'asseoir sur le boisseau.*) C'est-à-dire, de ne pas s'abandonner à la paresse, & de travailler tous les jours ; car celui qui ne travaille pas, ne mérite pas de vivre.

(b) *De n'attiser pas le feu avec le poignard.*) C'est-à-dire, de n'irriter pas davantage celui qui est déjà en colère.

(c) *De ne pas regarder derrière soi quand on part pour un voyage.*) Ce symbole est rapporté diversément ; & Plutarque l'écrit ailleurs de cette manière, *de ne pas s'en retourner des confins.* Mais c'est toujours le même sens ; car c'est pour dire qu'on doit mourir courageusement & avec

bonne espérance, sans avoir aucun regret à la vie.

(d) *De sacrifier en nombre impair aux dieux célestes, & en nombre pair aux dieux infernaux.*) Parce que le nombre impair est plus parfait & le symbole de la concorde, ne pouvant être partagé ; au lieu que le nombre pair peut être partagé à cause de l'égalité de ses parties ; c'est pourquoi il est le symbole de la division. Delà vient que le premier mois étoit consacré aux dieux célestes, & le second, aux dieux terrestres.

(e) *De ne faire aucun sacrifice sans farine.*) Ce précepte a deux sens ; le premier, celui dont Plutarque parle ici, qui est de recommander l'a-

de se tourner en adorant les dieux , & de s'asseoir après les avoir adorés. (a) Par les deux premières , il semble qu'il ait voulu recommander l'agriculture , comme une grande partie de la piété.

Pour ce qui est de ce tournoyement , on veut qu'il ait eu dessein d'imiter par-là le mouvement du monde. (b) Mais je croirois plutôt que ce précepte est fondé sur ce que les temples regardant l'orient , ceux qui y entroient tournoient le dos au soleil , & par conséquent étoient obligés , pour se tourner de son côté , de faire un demi-tour à droite ; & pour se remettre ensuite en présence de Dieu , ils achevoient leur tour en finissant leur priere. (c) A moins que ce

griculture ; car il faut cultiver la terre pour avoir du bled ; & le second , est de les porter à n'offrir aux dieux que des gâteaux , ou des figures de victimes , des effigies faites avec de la pâte , comme je l'ai expliqué ci-dessus , *note a* , page 423.

(a) *Par les deux premières , il semble qu'il ait voulu recommander l'agriculture.*) En effet , les deux premières ordonnances , l'une , *de ne pas offrir aux dieux du vin de vigne qui n'auroit point été taillée* , & l'autre , *de ne faire aucun sacrifice sans farine* , paroissent faites naturellement pour porter les hommes à cultiver la terre.

(b) *Mais je croirois plutôt*

que ce précepte est fondé sur ce que les temples.) Cela seroit bon si l'on n'eût fait cela que dans les temples ; mais on le faisoit à la campagne & dans sa maison : on le faisoit pour les hommes que l'on vouloit adorer comme des dieux. Ainsi , il y a plus d'apparence que par ce tournoyement on vouloit témoigner que l'on reconnoissoit que celui à qui on rendoit cet hommage , étoit comme Dieu , & qu'on adoroit en lui cette immensité infinie qui remplit toutes choses.

(c) *A moins que ce changement de situation ne signifie quelque chose d'approchant des roues Egyptiennes.*) Clément Alexandrin rapporte un pas-

changement de situation ne signifie quelque chose d'approchant des roues Egyptiennes, & que ce ne soit pour faire entendre qu'il n'y a rien de stable ni de permanent dans ce monde, & que de quelque maniere que Dieu tourne & remue notre vie, il faut lui en rendre graces & en être content. Quant au précepte de s'asseoir après avoir adoré, on dit que c'étoit pour l'heureux présage que les dieux avoient exaucé leurs prieres, & que les biens qu'ils en attendoient seroient solides & nullement passagers. On dit aussi que le repos sépare les actions, & qu'ainsi, après avoir achevé l'affaire qu'on avoit en main, on s'asseyoit devant les dieux pour en commencer par eux une nouvelle. Cela peut aussi se rapporter à ce que nous avons déjà dit de ce législateur, qu'il vouloit nous accoutumer à ne nous adresser jamais aux dieux quand nous sommes accablés d'affaires, & que nous ne pouvons les prier qu'à la hâte & en passant, mais lorsque nous en avons le loisir, & que nous pouvons y employer tout le tems nécessaire, sans aucune précipitation.

En élevant & accoutumant ainsi ses sujets à la religion, il rendit sa ville si douce & si

sage d'un grammairien, appelé Denys le Thracien, qui écrit que les prêtres Egyptiens présentoient à ceux qui venoient faire leurs prieres dans les temples, une roue qu'ils tournoient, & des fleurs. Par

la roue, ils vouloient les faire souvenir de l'instabilité des choses humaines; & par les fleurs, ils leur remettoient devant les yeux la briéveté de la vie, qui passe comme la fleur.

docile ; & lui imprima un si grand respect pour sa grande puissance , qu'elle ajoutoit foi à des contes absurdes , qui n'ont rien que de fabuleux , & qu'elle étoit très-persuadée qu'il n'y avoit rien de si incroyable ni de si impossible qui ne lui fût aisé s'il l'entreprendoit. (a) L'on dit à ce sujet qu'un jour , ayant prié à souper un grand nombre de ses citoyens , il leur fit servir des viandes fort simples , dans une salle dont le buffet & les meubles étoient fort pauvres & fort communs. Quand on fut à table , il s'écria tout d'un coup que sa déesse venoit le voir ; & dans le moment , il leur fit voir des meubles précieux , un buffet superbe , & une table couverte de toutes sortes de mets les plus rares & les plus exquis.

Mais ce qui passe toute absurdité , c'est ce qu'on dit d'une prétendue conversation qu'il eut avec Jupiter. On (b) conte que , sur le

(a) *L'on dit à ce sujet qu'un jour , ayant prié à souper un grand nombre de citoyens.*

Les machines qui opérèrent ce miracle , n'étoient pas trop grossières , si ce changement se fit en présence de tous ces Romains , & pendant qu'ils étoient à table. Mais Denys d'Halicarnasse , écrivain très-sage , l'écrit d'une manière qui paroît plus vraisemblable ; car il dit que Numa fit venir le matin tous ces Romains ; qu'il les fit promener dans son palais , où ils ne virent que des meubles très-

simples , & où il ne parut rien qui marquât qu'on préparoit un grand festin , & qu'on devoit recevoir le même jour une nombreuse assemblée ; qu'il les congédia fort tard , qu'en les congédiant , il les pria de revenir le soir même souper chez lui ; & qu'à leur retour ils trouverent des meubles magnifiques , des lits superbes , un buffet très-riche , & une table couverte de mets les plus rares & les plus exquis.

(b) Cette fable est tirée mot-à-mot du III^e livre des *faites* d'Ovide.

mont Aventin , qui alors n'étoit ni habité ni joint à la ville , mais qui avoit des fontaines , des prairies & des bocages touffus , on voyoit souvent deux divinités qui alloient s'y divertir. (a) C'étoit Picus & Faunus , qui en tout , ressemblent assez à des satyres ou à des titans , (b) excepté qu'ils courent toute l'Italie , faisant des merveilles par la force de leurs remedes & par la vertu de certains secrets magiques , (c) à peu près comme les demi-dieux , que les Grecs appellent *Idées-Dactyles*. On dit que Numa les surprit , & s'en rendit le maître en mêlant du vin (d) & du miel dans la fontaine où ils buvoient or-

(a) C'étoit Picus & Faunus , qui en tout ressemblent assez à des satyres ou à des titans. Car Picus & Faunus étoient cornus , & avoient des pieds de chevre ; mais je ne pense pas qu'on ait jamais dit la même chose des titans ; il y a de l'apparence que ce mot est corrompu , & qu'il faut rétablir la leçon que présente un manuscrit , *πικύριον* , ou à des pans.

(b) Excepté qu'ils courent toute l'Italie , faisant des merveilles par la force de leurs remedes. C'est-à-dire , avec cette différence , que Picus & Faunus étoient bienfaisans , & que les satyres & les pans étoient nuisibles. Un berger dit , dans la premiere Idylle de Théocrite : *Nous craignons Pan , car il est toujours fâcheux & colere.*

(c) A-peu-près comme les demi-dieux , que les Grecs appellent *Idées-Dactyles*. Ces *Idées-Dactyles* étoient les mêmes que les curetes , à qui Rhéa donna la garde de Jupiter , encore enfant. Ils étoient cinq , ou selon d'autres , dix , & tous du mont Ida en Crete. Comme ils furent très-bienfaisans , on leur rendit des honneurs comme à des demi-dieux ; leur nom passoit pour un préservatif infailible , & l'on ne manquoit pas de le prononcer pour se délivrer d'une grande frayeur , ou de quelque grand danger. Il y avoit même des pierres appellées *Idées Dactyles* , qu'on croyoit d'une grande vertu , & dont on faisoit faire des bagues qu'on portoit au pouce.

(d) Ovide ne dit que du

dinairement. (a) Quand ils se sentirent pris, ils se changerent en beaucoup de formes, se métamorphosant en plusieurs différentes sortes de fantômes & de monstres épouvantables; mais enfin voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'échapper, ils lui révélèrent plusieurs choses qui devoient arriver, & lui enseignèrent (b) l'expiation des foudres, comme on la fait encore aujourd'hui, avec des oignons, des cheveux & des sardines. D'autres disent qu'il ne l'apprit pas d'eux, mais que par leurs secrets magiques, ils firent seulement descendre Jupiter du ciel; Jupiter, irrité de la violence qu'on lui faisoit, dit: *Qu'il falloit faire cette expiation avec des têtes*; Numa, l'interrompant, ajouta *d'oignons*; (c) Jupi-

vin, mais ajoute le sacrifice d'un agneau; ce qui étoit contraire aux mœurs de Numa.

(a) *Quand ils se sentirent pris, ils se changerent en beaucoup de formes.* Il est aisé de voir que cette fable est tirée du conte que Ménélas fait à Télémaque dans le 14^e liv. de l'*Odyssée*, de Prothée, dieu marin, qui, lorsqu'il se sentit pris, se changea en toutes sortes de formes, & devint lion, dragon, panthere, sanglier, eau & arbre; & qui ne parla que quand il fut à bout de ses ruses, & qu'il vit qu'il n'avoit aucun moyen d'échapper.

(b) C'est-à-dire, le moyen d'expiation & d'effacer les crimes qui attiroient la colere

du ciel, marquée par les foudres.

(c) *Jupiter continua à dire, d'humains.* Tout ce passage est ainsi dans le grec, τὸν δὲ θεὸν ἐρηξόμενον τῷ Νυμῶ, προσάσσει, ὡς χρὴ γενέσθαι τὸν καθαρμὸν κεφαλῆς ὑπολαβόντις δὲ τῷ Νυμῶ, κρομμῶν εἰπεῖν ἀνθρώπων. τὸν δὲ αἰθερὶ ἐκτρέπειν τὰ τῷ προσάσματος δεινὸν, ἐπέρεσθαι, θριξίν. ἀποκριταμένω δὲ τῷ θεῷ, ἐμφύχεις, ἐπυγαγεῖν τὸν Νυμῶν, μαινίσι. Et il est fort difficile de bien traduire ces paroles en notre langue, parce que nous ne souffrons point les transpositions qui sont familières aux Grecs & aux Latins; car ce que Plutarque dit fort bien en grec ἐρέπαιον θριξίν, si on le traduit mot-à-

ter continua, *d'hommes* ; Numa, pour élu-
der un ordre si cruel, ajouta : *Oui, avec*
leurs cheveux ; Jupiter poursuivit, *avec de*
vivantes, il voulut dire *personnes* ; mais
Numa se hâta d'ajouter *sardines*. La déesse
Egérie lui inspira cette subtilité ; & Jupiter
apaisé, s'en retourna doux & propice ;
(a) d'où vient que l'on appelle encore ce
lieu-là *Ilicium*, c'est-à-dire, *le lieu de Ju-*
piter propice, & l'on fit l'expiation comme
il l'avoit dit. Ces sortes de contes ridicules
& fabuleux marquent admirablement le grand
penchant que ce peuple avoit pour la reli-
gion, & qui étoit le fruit d'une longue ha-
bitude. Pour ce qui est de Numa, il avoit
si fort mis toute son espérance en Dieu, qu'un
jour, comme on lui vint annoncer que les

mot, *d'hommes de cheveux*,
ne vaut rien du tout ; car il
faut dire, *de cheveux d'hom-*
mes ; & néanmoins on ne
peut ainsi traduire en ce lieu,
parce qu'il faut que la re-
plique de Numa suive la pro-
position de Jupiter, non pas
au contraire qu'elle la pré-
cede ; c'est pourquoy au lieu
de ἰλιζίων, je pense qu'il
faut traduire *humains*, qui se
rapporte assez bien, tant à ce
que Jupiter dit, qu'à ce que
Numa réplique. Ainsi, tout le
commandement de Jupiter,
prononcé de suite sans inter-

ruption, sera, *il faut faire*
l'expiation avec des têtes d'hu-
maines vivantes ; & les repli-
ques de Numa sur chaque
mot, feront un sens passable-
ment bon, savoir, *des têtes*
d'oignons, d'humains cheveux,
de vivantes sardines. MEZ.

(a) D'où vient que l'on ap-
pelle encore ce lieu-là, ILI-
CIUM.) Plutarque croit qu'*ili-*
cium vient d'*ileos*, qui signi-
fie *propice* ; mais il se trompe.
Ilicium est pour *elicium*,
du verbe *elicere*, attirer. Ovi-
de, liv. III des *fastes*, v.
308.

Eliciumt cælo te, Jupiter, unde minores

Nunc quoque te celebrant, eliciumque vocant.

ennemis approchoient, il n'en fut point ému, & dit en riant : (a) *Et moi, je sacrifie.*

(b) On dit qu'il fut le premier qui bâtit un temple à la Foi (c) & au Terme, & qui apprit aux Romains que le plus grand serment qu'ils pussent faire, c'étoit de jurer leur foi, comme ils l'observent encore aujourd'hui. Le Terme, c'est-à-dire, *le dieu des bornes.* On lui fait des sacrifices publics & particuliers dans les confins des champs.

(a) Ce mot ne peut être de Numa, puisque, selon Plutarque même, il n'y eut sous son regne, ni guerre, ni sédition.

(b) *On dit qu'il fut le premier qui bâtit un temple à la Foi.* Afin que ce qu'on promettoit sans écritures & sans témoins, fût aussi assuré & aussi stable que ce qui avoit été promis & juré avec toutes les formalités observées dans les contrats. Aussi Polybe rend sur cela aux Romains un témoignage bien glorieux; car il dit qu'ils gardèrent inviolablement leur foi, sans qu'on eût ni cautions, ni témoins, ni promesses; au lieu que dix cautions, vingt promesses, & autant de témoins, ne mettoient point en sûreté contre les Grecs, que rien ne pouvoit obliger à garder leur foi.

IBID. *Qui le premier érigea un temple à la Foi.* Ceci est confirmé par Desys d'Halicarnasse, liv. II, & par Ti-

te-Live, liv. I, qui ajoute, qu'on sacrifioit à la Foi avec la main droite enveloppée d'un drap, pour témoigner qu'il faut garder soigneusement la foi, & que son siège est en la main droite. Ce drap dont la main du prêtre étoit enveloppée, devoit être blanc en signe de candeur. M.

(c) *Et au Terme.* Ce terme étoit une pierre, une borne consacrée à Jupiter Terminal, ou dieu des bornes. Pour accoutumer ses citoyens à se contenter de leurs terres, & à ne pas usurper celles de leurs voisins, Numa vouloit que non-seulement chaque particulier, mais que le public même marquât ses terres par des bornes; & il ordonna que celui qui les ôteroit, seroit dévoué au dieu des bornes, & qu'on pourroit le tuer impunément. Tous les ans on faisoit sur cette borne un sacrifice, le 21 Février. Voyez Ovide, dans le IV^e liv. des *fastes*.

Ces sacrifices se font aujourdhui avec (a) des victimes vivantes ; au lieu qu'on les faisoit anciennement sans effusion de sang , la raison ayant fait voir à Numa qu'il falloit garder pur & net de sang & de meurtre le dieu des bornes , qui étoit le témoin de la justice , & le fidele gardien de la paix.

Ce fut aussi lui qui borna le premier le territoire de Rome , Romulus n'ayant jamais voulu le faire , de peur qu'en marquant ce qui lui appartenoit avec justice , il ne fît connoître ce qu'il usurpoit injustement. Car les bornes , si on les garde , sont le lien & la digue de la puissance ; & si on ne les garde pas , ce sont les témoins irréprochables de l'injustice. Il est vrai que ce territoire de Rome n'étoit pas d'une grande étendue au commencement , & que Romulus l'augmenta beaucoup par ses conquêtes. Numa partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les citoyens , afin qu'étant hors de la misere , ils ne fussent plus dans la malheureuse nécessité de faire de mauvaises actions ; & qu'adonnés à la vie champêtre , ils s'adoucissent & se cultivassent eux-mêmes en cultivant leurs champs ; car il n'y a point d'occupation qui fasse naître un si prompt & un si violent amour pour la paix , comme celle de la campagne , où l'on conserve tout le courage nécessaire pour défendre son bien , mais où l'on perd cette audace & cette témérité ,

(a) Avec un agneau , ou un cochon de lait.

qui portent à ravir le bien d'autrui pour assouvir son avarice. Voilà pourquoi Numa, qui vouloit faire aimer à ses citoyens l'agriculture, comme le plus grand appât de la paix, & qui la regardoit comme un art plus propre à former les mœurs, qu'à amasser des richesses, partagea tout ce territoire en petites parties, qu'il appella *pagos*, c'est-à-dire, *bourgs*, & établit, sur chacun, des commissaires, qui étoient appelés (a) *maîtres des bourgs*, dont il faisoit lui-même très-souvent les fonctions, allant visiter en personne toutes les terres, & jugeant des mœurs de ses citoyens par leur travail; ceux qu'il trouvoit diligens, il les avançoit en honneurs & en autorité, & reprenoit sévèrement les paresseux & les lâches, qu'il corrigeoit par ce moyen.

Parmi tous ses établissemens, celui qu'on estime le plus, c'est la distribution du peuple par arts & métiers; car la ville étoit composée de deux nations, ou, pour mieux dire, divisée en deux factions, qui ne vouloient en aucune maniere s'unir, ni souffrir qu'on effaçât cette différence, qui les rendoit comme étrangers les uns aux autres, & qui faisoit naître tous les jours entr'eux des querelles & des débats. Il pensa donc que comme les corps solides qui ne peuvent se mêler ensemble pendant qu'ils sont entiers, s'incorporent très-facilement quand on les

(a) *Magistri pagorum.*

a brisés & réduits en poudre, la petitesse des parties facilitant ce mélange, il falloit de même diviser le peuple en plusieurs petites parties, & le jeter par-là dans des intérêts particuliers, qui effaceroient & emporteroient entièrement cet intérêt principal, qui ne seroit plus rien quand on l'auroit affoibli & divisé en tant de parties différentes. Il partagea donc le peuple par métiers, comme de joueurs d'instrumens, d'orfèvres, de charpentiers, de teinturiers, de cordonniers, de tanneurs, de forgerons, de potiers, & ainsi des autres, mettant tous les artisans de chacun en un seul & même corps, ordonnant des confrairies, des fêtes & des assemblées, & leur marquant le service qu'ils devoient rendre aux dieux selon la dignité de chaque métier; & par-là il fut le premier qui bannit de sa ville cet esprit de parti qui faisoit dire & penser à l'un, je suis Sabin; à l'autre, je suis Romain; à celui-là, je suis sujet de Tattius; & à celui-ci, je suis sujet de Romulus: de sorte que cette division fut proprement un mélange & une union de tous avec tous.

(a) On loue encore, entre toutes ses or-

(a) On loue encore, entre toutes ses ordonnances, la réformation qu'il apporta à la loi qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans.) Romulus avoit donné aux peres plus de pouvoir sur leurs enfans, que les maîtres n'en avoient sur leurs esclaves; car un maître ne pou-

voit vendre son esclave qu'une fois, & un pere pouvoit vendre son fils jusqu'à trois fois, à quelque âge & en quelque état qu'il pût être. Voici sa loi: *Si pater filium ter vendidit, filius à patre liber esto.* « Si le pere a vendu son » fils trois fois, ce fils n'est » plus en la puissance de son

donnances , la réformation qu'il apporta à la loi , qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans ; car il en excepta ceux qui se feroient mariés par l'avis & par le consentement de leur pere , trouvant très-injuste & très - dur qu'une femme , qui auroit épousé un homme libre , se trouvât ensuite tout d'un coup mariée à un esclave par le seul caprice de son beau-pere.

Il réforma aussi le calendrier , non pas véritablement avec toute l'exacritude possible , mais au moins avec plus de connoissance qu'on n'en devoit attendre de ce tems-là ; car sous le regne de Romulus , on n'avoit pour les mois ni mesure ni regle. On faisoit les uns de vingt jours , les autres de trente-cinq , & les autres plus longs encore. On n'avoit nulle idée de la différence qu'il y a entre le cours du soleil & celui de la lune ; (a) & l'on n'observoit que cette seule regle de faire l'année de trois cens soixante jours. Numa ayant donc connu que l'inégalité n'étoit que de onze jours , la lune faisant ses douze révolutions en trois cens cinquante-quatre jours , & le soleil achevant la sienne en trois cens

» pere ». En Grece, les peres n'avoient plus de pouvoir sur leurs enfans , dès que les enfans étoient en âge d'hommes. Aussi Denys d'Halicarnasse remarque qu'il y avoit beaucoup plus de méchans enfans parmi les Grecs , que parmi les Romains ; tant il est vrai que la nature a par-tout

besoin d'être redressée & fortifiée par la loi.

(a) Et l'on n'observoit que cette seule regle de faire l'année de trois cens soixante jours.) Plutarque avoit , sans doute , écrit de trois cens cinquante-quatre jours , comme la suite le demande manifestement , leur année étant lunaire.

soixante-cinq, (a) il doubla ces onze jours, dont il fit un mois séparé, (b) qu'il mit de de deux en deux ans après le mois de Février, & ce mois de vingt-deux jours est appelé, par les Romains, (c) *Mercedius*. (d) Mais le remede qu'il apporta à cette iné-

(a) *Il doubla ces onze jours, dont il fit un mois séparé.* On a attribué à Numa ce qui étoit plutôt dû à l'ancien Tarquin, qui, étant originaire de Corinthe, étoit, sans doute, plus savant en astronomie, qu'on ne pouvoit l'être en Italie du tems de Numa. Il est au moins certain que cet ancien Tarquin corrigea le calendrier, & que l'intercalation du mois de 22 jours, fut gravée sur des colonnes d'airain, sous le consulat de L. Pinarius, & de Q. P. Furius, 37 ans après que les rois eurent été chassés de Rome.

(b) *Qu'il mit de deux en deux ans après le mois de Février.* Ce mois intercalaire commençoit le lendemain de la fête appelée *Terminalia*, qui étoit le 23 de Février, & avoit toujours 28 jours. Ainsi cette année-là avoit treize mois, dont le dernier étoit appelé *Intercalaris*, & *Mercedius* ou *Mercedonius*. Je crois même que le mois de Février de la même année, étoit aussi appelé *Intercalaris*, à cause des cinq jours qu'on lui ôtoit pour les donner au mois suivant.

(c) Ou *Mercedonius*, du

mot *merces*, parce qu'on payoit alors les loyers & les gages.

(d) *Mais le remede qu'il apporta à cette inégalité, eut besoin, dans les siècles suivans, d'une correction plus sûre & plus exacte.* Depuis Numa jusqu'à Jules César, on retoucha six ou sept fois au calendrier; mais Plutarque parle ici de la réformation que Jules César y fit; car, malgré toutes les corrections précédentes, il y avoit un tel désordre dans les années, que les fêtes de la moisson n'arrivoient plus l'été, ni celles des vendanges l'automne, & que les mois d'hiver se trouvoient en été. César ordonna donc que l'année seroit solaire, c'est-à-dire, de trois cens soixante-cinq jours, six heures, & que de quatre en quatre ans il y auroit un jour intercalaire des six heures que chaque année avoit de plus. César n'inventa pas cette forme d'année qui étoit déjà connue des Grecs, & de presque toutes les autres nations; mais il en ordonna l'usage. La pratique en fut due à ses édits, & la science aux anciens astronomes.

galité, eut besoin, dans les siècles suivans, d'une correction plus sûre & plus exacte.

De plus il changea l'ordre des mois; car du mois de Mars, qui étoit le premier, il en fit le troisième, mit à sa place le mois de Janvier, qui étoit auparavant le onzième; & le mois de Février, qui étoit le douzième & le dernier, devint le second. (a) Il y a pourtant plusieurs auteurs qui assurent que ces deux mois, Janvier & Février, furent ajoutés par Numa, & qu'avant lui l'année n'étoit que de dix mois, (b) comme parmi

(a) *Il y a plusieurs auteurs qui assurent que ces deux mois, Janvier & Février, furent ajoutés par Numa, & qu'avant lui, l'année n'étoit que de dix mois.* Non-seulement c'est l'opinion de plusieurs auteurs, mais celle des auteurs les plus croyables. C'est celle de Varron, qui assure que Romulus ne fit l'année que de dix mois; c'est celle de Tite-Live, qui marque formellement que Numa fut le premier qui fit l'année de douze mois; c'est celle d'Ovide, très-instruit sur cette matière, qui en donne des raisons; le tems de la grossesse des femmes, & la durée du deuil qui n'étoit que de dix mois; & qui assure que Numa ajouta deux mois aux dix de Romulus; c'est celle de plusieurs autres, & sur-tout de Censorin, qui écrit formellement que quelques auteurs ont assuré que l'année de Romulus étoit de douze

mois; mais qu'il vaut mieux s'en rapporter à Junius Gracchanus, à Fulvius, à Varron, à Suétone, qui disent qu'elle n'étoit que de dix mois, dont quatre étoient de 31 jours, & six de 30; ce qui faisoit en tout 304 jours. Numa en ajouta 51, & fit l'année de douze mois. Cependant toutes ces autorités n'ont pas empêché que le sentiment contraire n'ait prévalu par l'autorité de Fénéstella & de Licinius Macer.

(b) *Comme quelques barbares n'y en mettent que trois.* Macrobe, liv. I, chap. 7, ne s'accorde pas entièrement avec Plutarque; car il dit que les Arcadiens faisoient l'année de trois mois, les Acarnaniens de six, le reste des Grecs, de 354 jours. Quant aux Egyptiens, il assure qu'ils computerent toujours leur année fort justement, la mesurant au cours

les barbares, il y en a qui n'ont que trois mois dans leur année, (*a*) & parmi les Grecs, les (*b*) Arcadiens faisoient la leur de quatre, & ceux (*c*) d'Arcanie, de six. (*d*) Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois; ils les firent ensuite de quatre. De-là vient que, (*e*) quoiqu'ils habitent un

du soleil; & au chap. 16, il rapporte que les Egyptiens mettoient douze mois en l'année, chacun de 30 jours; & qu'entre les mois d'Août & de Septembre ils ajoutoient cinq jours; & encore de quatre en quatre ans ils ajoutoient un jour davantage, parce que le soleil fait son cours en 365 jours & six heures. Mais il se trompe touchant ce dernier point; car les Egyptiens n'ajoutoient point un jour de quatre en quatre ans, qui étoit la cause que leurs mois & toutes leurs fêtes alloient reculant peu-à-peu, & passoit d'une saison en une autre, comme prouve fort bien le docte Petau, liv. III. MEZ.

(*a*) Et parmi les Grecs, les Arcadiens faisoient la leur de quatre, & ceux d'Arcanie, de six.) Plutarque parle de ce que les peuples faisoient au commencement, & non pas de ce qu'ils faisoient de son tems; car quelle apparence que, pendant que toute la Grece, & tous ses voisins, comptoient des années de douze mois, ceux d'Arcadie & d'Arcanie eussent conti-

nué d'en compter de six & de quatre?

(*b*) Arcadiens, peuple du Péloponese, entre l'Achaïe & la Laconie.

(*c*) Arcananiens, peuple de Grece, au-dessous de l'Épire, entre la mer d'Ionie & le fleuve Achéloüs.

(*d*) Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois; ils les firent ensuite de quatre.) C'est une imagination de ceux qui ont voulu accorder avec la vérité la vaine supputation des Egyptiens, qui comptoient des successions de rois pendant plus de trente-six mille ans. Hérodote écrit même que les Egyptiens furent les premiers peuples qui commencerent à compter les années, & qu'ils les firent de douze mois.

(*e*) Quoiqu'ils habitent un pays fort nouveau.) Je ne fais pas d'où Plutarque a tiré que l'Égypte étoit un pays fort nouveau; il paroît au contraire qu'il est très-ancien, comme il est probable par l'ancienneté des arts & des sciences chez ce peuple, prouvée par l'antiquité des monumens qui restent de lui.

pays fort nouveau , ils paroissent pourtant les plus anciens peuples de la terre, (a) & comptent dans leurs annales un nombre infini d'années , parce qu'ils ne mettent qu'un mois pour un an (b) Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'est le nom du dernier, qui est encore appelé Décembre, c'est - à - dire, le dixième mois. Le mois de Mars étoit donc le premier, comme on l'infere sûrement de ce que le cinquième s'appelloit *Quintilis*; le sixième *Sex-tilis*, & ainsi des autres, selon leur ordre & leur rang; car autrement si le mois de Mars

(a) Et comptent dans leurs annales un nombre infini d'années.) Ce nombre infini d'années ne vient pas de ce que leur année étoit d'un mois, mais des regnes fabuleux de leurs dieux & demi-dieux, qu'ils ajoutoient aux regnes de leurs rois véritables.

(b) Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'est le nom du dernier qui est encore appelé Décembre, c'est-à-dire, le dixième mois.) Ce raisonnement de Plutarque pourroit être aussi faux pour ce tems-là, qu'il le seroit pour celui-ci; car de ce que l'année finit par un mois qui est appelé le dixième mois, il ne s'enfuit pas qu'elle n'ait pas douze mois. Le mois de Décembre pouvoit avoir

été ainsi appelé, non pas parce que l'année n'étoit que de dix mois, mais parce que l'année commençant par le mois de Mars, Décembre se trouvoit le dixième, & il étoit suivi de Janvier & de Février, qui étoient le onzième & le dernier. Aussi Fénelletta & Licinius Macer ont réfuté l'opinion de Plutarque, comme entièrement contraire à toute l'antiquité, & ont soutenu que l'ancienne année avant la fondation de Rome, étoit de 354 ou 355 jours, & par conséquent de douze mois, puisque leurs mois étoient lunaires, comme on le prouve manifestement par l'ancienne maniere de compter par kalendes, nones & ides, qui est plus ancienne que Romulus; car c'étoit celle des Latins.

eût toujours été précédé par les mois de Janvier & de Février, il seroit arrivé qu'ils auroient appelé *Quintilis*, c'est-à-dire, *cinquième*, celui qui auroit été le septième.

Il y a donc bien de l'apparence que le mois que Romulus consacra au dieu Mars, fut le premier; & que le second fut Avril, (a) qui eut ce nom étranger de la déesse Aphrodite, c'est-à-dire de Venus; (b) car les dames Romaines faisoient un sacrifice à cette déesse le premier de ce mois-là, & se baignoient avec une couronne de myrte sur la tête. D'autres prétendent que ce mot *Aprilis* étant (c) écrit par une lettre simple, ne vient pas d'*Aphrodite*, mais du verbe *aperire*, *ouvrir*; parce que le printems étant alors dans sa force, le mois d'Avril ouvre le sein de la terre, & en fait fortir les plantes & les fleurs. Des deux qui viennent ensuite, (d) l'un fut appelé *Maius*,

(a) Qui eut ce nom étranger de la déesse Aphrodite, c'est-à-dire, de Venus.) Romulus, ayant donné le nom de son pere Mars au premier mois de l'année, voulut donner au second celui de la mere d'Enée, qui étoit Venus, afin que les deux premiers mois portassent les noms des deux divinités à qui l'empire Romain devoit son origine. Mais Cincius traite cela de conte puérile, & embrasse la seconde étymologie que Plutarque va rapporter. Ovide les met toutes deux, & penche pour la première.

(b) Car les dames Romaines

faisoient un sacrifice à cette déesse le premier de ce mois.)

Le premier d'Avril, toutes les femmes mariées faisoient à Venus, baignoient sa statue, & se baignoient elles-mêmes, & offroient de l'encens à la *Fortune Virile*, afin qu'elle cachât à leurs maris les défauts qu'elles pouvoient avoir.

(c) C'est-à-dire, par un *p* sans *h*, *Aprilis*, & non pas *Aphrilis*.

(d) L'un fut appelé *Mai*, de la déesse Maia, mere de *Mercur*.) Ovide donna trois étymologies de ce nom; car il tire son origine, ou du mot

452 NUMA POMPILIUS.

Mai, de la déesse *Maia*, mere de *Mercur*e, auquel il est consacré. (a) Et l'autre fut appelé *Junius*, *Juin*, à cause de la qualité de cette saison, qui est la jeunesse de l'année. Il y a pourtant des auteurs qui écrivent que ces deux mois ont été ainsi nommés, à cause des différens âges; *Mai*, du mot *Majores*, qui signifie *vieux*; & *Juin*, de *Juniores*, qui signifie *jeunes*.

Après ces quatre premiers mois, ceux qui viennent ensuite eurent le nom de l'ordre dans lequel on les comptoit, *Quintilis*, *Sextilis*, *September*, *October*, *November*, *December*. Long-tems après, le nom de *Quintilis* fut changé en celui de *Julius*, *Juillet*, en l'honneur de *Jules César* qui défit *Pompée*; & celui de *Sextilis*, *Août*, en celui d'*Augustus*, en faveur d'*Auguste*, second empereur de *Rome*. *Domitien*, imitant cet exemple, voulut donner ses deux noms aux deux mois suivans, & appeller *Septembre* & *Octobre*, (b) l'un *Germanicus*, &

de *Majesté*, fille de l'Honneur & de la Révérence, ou du mot *majores*, anciens, ou du nom de *Maia*, mere de *Mercur*e.

(a) Et l'autre fut appelé *Junius*, *Juin*, à cause de la qualité de cette saison.) Quelques savans ont cru que *Plutarque* avoit écrit, ἀπὸ τῆς Ἥρας, du nom de *Junon*, & non pas ἀπὸ τῆς Ἰούρας, de la jeunesse de l'année. Aussi *Ovide* dit que le mois de *Juin* fut ainsi nommé, ou de *Junon*, *Junius*, pour *Junonius*,

ou de la Jeunesse, femme d'*Hercule*, ou de la jonction des *Sabins* avec les *Romains*; ou enfin des jeunes gens, comme celui qui le précède, porte le nom des vieillards.

(b) L'un *Germanicus*, & l'autre *Domitianus*.) Car *Domitien* avoit pris le nom de *Germanicus* après ses triomphes; il voulut donner ses deux noms à ces deux mois, parce qu'il étoit né dans l'un, & qu'il avoit été fait empereur dans l'autre.

l'autre *Domitianus* ; mais cela ne dura que peu de tems ; car dès qu'il eut été assassiné , ces deux mois reprirent leur ancien nom. Les deux derniers, Novembre & Décembre, sont les seuls qui aient conservé celui qu'ils avoient eu au commencement. Et pour ce qui est des deux, qui furent ajoutés ou transposés par Numa, l'un fut appelé *Février*, à cause des purifications, qui sont appelées *Februa*, de *Februare*, *expier*, *purger*; (a) car dans le mois de Février on fait des sacrifices & des purifications pour faire prospérer les fruits de la terre, & l'on célèbre la fête des *Lupercales*, qui ressemble en beaucoup de choses à une purification. Et l'autre fut nommé *Januarius*, Janvier, à cause de *Janus*. Et je crois, pour moi, que Numa ôta la première place au mois de Mars, qui étoit consacré au dieu de la guerre, & qu'il la donna à Janvier, pour faire entendre que les vertus civiles sont préférables en tout aux vertus guerrières. (b) Car ce Janus, soit que ce fût

(a) Car dans le mois de Février on fait des sacrifices & des purifications pour faire prospérer les fruits de la terre.) C'est le sens littéral du texte

tel qu'il est dans toutes les éditions ; & il peut être appuyé sur ce vers d'Ovide, du 11^e liv. des *fastes*.

*Secūda quia pelle Luperci
Omne solum lustrant.*

Cependant je préfère la leçon que présente un manuscrit, où au lieu de τοῖς φουρῖ ἐναγίζουσι τότε, on lit, τοῖς φθινοῖς ἐναγίζου τότε. On fait alors des sacrifices aux morts, **MORTUIS** parentant. Varr.

Ab Deis inferis Februarius appellatus, quod tunc his parentetur. C'étoit dans le mois de Février que l'on célébroit la fête des morts.

(b) Car ce Janus, soit qu'il fût un dieu ou un roi.) Il n'y

un dieu ou un roi, étoit grand politique & né pour la fociété, & il changea la maniere de vivre rude & sauvage des premiers hommes, en une vie douce & polie. C'est pourquoi on le peint avec deux visâges opposés, pour marquer ce changement; & il y a à Rome un temple à deux portes, qu'on appelle *les portes de la guerre*, qu'on a coutume d'ouvrir en tems de guerre, & de fermer en tems de paix. Il est vrai qu'il est très-rare de le voir fermé, les Romains étant presque toujours obligés d'avoir les armes à la main, à cause de la grande étendue de leur empire, qui fait qu'ils ont toujours sur les bras quelques-unes des nations barbares dont ils sont environnés. (a) Il fut pourtant fermé sous le regne

a jamais eu de Janus. *Janus* est un nom symbolique de Jupiter, qui, connoissant également le passé & le futur, étoit peint avec deux visâges; & l'on dit qu'il changea les mœurs sauvages des premiers hommes, parce que la connoissance de Dieu fit la première cet effet sur leur esprit. On dit aussi que *Janus* est le même qu'*Apollon* & que *Mars*. D'autres disent que c'est l'année; mais cela revient toujours au même principe.

(a) Il fut pourtant fermé sous le regne d'*Auguste* après la défaite d'*Antoine* & auparavant.) Le temple de *Janus* fut fermé trois fois par *Auguste*. La première fois, après

la défaite d'*Antoine*, l'an de Rome 714; la seconde, quatre ans après, c'est-à-dire l'an de Rome 718; & la troisième, peu de tems avant l'an premier de l'ère chrétienne, l'an de Rome 750, quoique d'autres rapportent cette dernière fois à l'an 733, après la paix faite avec les *Parthes*. D'où vient donc que *Plutarque* ne parle que de la première? Apparemment il a été trompé par un passage de *Tite-Live*, qui écrit comme lui, liv. 1. *Bis deinde post Numæ regnum clausus fuit, semel Tito Manlio consule post Punicum primum confectum bellum: iterum, quod nostræ ætati diu dederunt ut videremus, post bellum Actiacum, ab imperatore*

d'Auguste, après la défaite d'Antoine, (a) & auparavant sous le consulat de Marcus Atilius & de Titus Manlius ; mais cela ne dura pas long-tems, car on le r'ouvrit incontinent pour une nouvelle guerre, au lieu que sous Numa il ne fut pas ouvert un seul jour ; il demeura toujours fermé pendant l'espace de quarante-trois ans, tant la guerre étoit assoupie ou éteinte de tous côtés sous son regne. Car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fût adouci & calmé par la douceur & par la justice de ce bon roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphir, ou quelque vent sain & agréable eût soufflé du côté de Rome, on apperçut un merveilleux changement de mœurs, & l'on vit

Cesare Augusto. « Ce temple fut fermé deux fois après le regne de Numa ; la première, par le consul Titus Manlius, après la première guerre Punique ; & la seconde, que les dieux nous ont fait la grace de voir, après la bataille d'Actium, & la défaite d'Antoine par l'empereur Auguste, qui a donné la paix à l'univers ». Mais Plutarque devoit faire cette réflexion, que Tite-Live avoit écrit ce premier livre immédiatement après qu'Auguste eut fermé ce temple pour la première fois, & par conséquent avant qu'il le fermât pour la seconde. Ce n'est pas là tout ; Plutarque se trompe encore ; car ce temple fut fermé pour la sixième fois par

Vespasien, après qu'il eut triomphé des Juifs ; & Néron seul le ferma cinq fois, parce qu'il le ferma sans aucun sujet légitime, & pendant la guerre comme pendant la paix.

(a) *Et auparavant sous le consulat de Marcus Atilius.* C'est une faute ; Plutarque avoit écrit, de *Caius Atilius* ; car il l'appelle ainsi ailleurs, & il est ainsi nommé dans les *fastes*. C'est *Caius Atilius Bulbus* qui fut consul II avec T. Manlius Torquatus, la seconde année de l'olympiade 136, l'an de Rome 518, 233 ans avant l'ere chrétienne. Manlius triompha cette même année, & le temple de Janus fut fermé.

succéder à la fureur de la guerre, un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans, & de servir en repos les dieux. Dans toute l'Italie ce n'étoit que fêtes, que jeux, sacrifices, festins & jouissances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui regnoit dans le sien. De maniere que pour bien exprimer le bonheur de ce regne, (a) on trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des poëtes, qui disent : *Les toiles d'araignées couvrent les cuirasses & les boucliers ; la rouille consume les lances & les épées ; on n'entend nulle part le son des*

(a) On trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des poëtes qui disent, *les toiles d'araignées couvrent les lances & les boucliers.* Ce sont des vers de Bacchylide ; Plutarque n'en a pris qu'une partie. Stobée rapporte le passage entier dans son chapitre de la paix. Je me contenterai d'en donner ici la traduction.

La paix apporte de grands biens aux hommes ; elle les comble de richesses ; elle leur fait entendre les chansons fleuries des poëtes ; c'est par elle que l'on fait brûler sur des autels magnifiques les cuisses des victimes les plus somp-

tuenses ; par elle les jeunes gens remplissent les lieux d'exercice, & ne pensent qu'à danser & qu'à se réjouir ; les toiles d'araignées couvrent les cuirasses & les boucliers, la rouille consume les lances & les épées ; on n'entend nulle part le son des trompettes qui appellent au combat ; rien ne ravit aux paupieres le doux sommeil qui les ferme, & qui entretient la joie dans le cœur ; les rues & les places sont pleines de gens qui célèbrent des fêtes & des festins, & les temples retentissent des hymnes & des cantiques que les enfans chantent aux dieux.

trompettes

trompettes qui appellent au combat, & rien enfin ne ravit aux paupieres le doux sommeil qui les ferme.

En effet, pendant le regne de Numa, on ne vit ni guerre, ni sédition, ni esprit de nouveauté; il n'y eut contre lui ni haine ni envie, & l'amour de la royauté ne porta personne à lui dresser des embûches, & à conspirer contre lui; mais soit que ce fût ou la crainte des dieux, qui paroissoient manifestement l'avoir pris sous leur protection, ou le respect qu'on avoit pour sa vertu, ou enfin la fortune, qui sous son regne eût conservé jusqu'à la fin la vie des hommes pure & nette de toutes sortes de crimes & d'attentats, (a) il a servi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que Platon osa prononcer long-tems depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit: *Les villes & les hommes ne seront délivrés de leurs maux, que lorsque par une fortune divine, la souveraine puissance & la philosophie se rencontrant dans un même sujet, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche; il n'a presque jamais besoin

(a) Il a servi de preuve à cette grande vérité que Platon osa prononcer long-tems depuis, &c.) Ce passage est tiré du v^e liv. de la république; & Plutarque dit *osa*, parce que tous les états étant mal gouvernés, il y avoit du dan-

ger à découvrir aux magistrats & aux princes la cause de ce mauvais gouvernement, qui n'étoit que l'ignorance, mere de toute injustice. Et Platon fait bien voir dans le même livre que ce danger lui étoit connu.

d'en venir à la force & aux menaces pour réduire ses sujets, qui voyant éclater la vertu dans un modele aussi illustre & aussi exposé aux yeux qu'est la vie de leur prince, deviennent sages d'eux-mêmes, & se conforment à mener ensemble avec amitié & concorde, avec justice & tempérance, une vie irrépréhensible & heureuse, (a) qui est la plus excellente & la dernière fin de tous les secours que les hommes puissent recevoir; & celui-là est plus digne d'être roi, qui peut inspirer à ses sujets une si noble inclination, & les conduire à une vie si parfaite, ce que personne n'a su si bien faire que Numa.

Pour ce qui est de ses femmes & de ses enfans, il y a sur cela beaucoup de contradictions dans les historiens. Les uns écrivent qu'il n'épousa jamais d'autre femme que Tatia, & qu'il n'eut d'elle qu'une fille unique, nommée Pompilia; & les autres y ajoutent quatre garçons, (b) Pomponius, Pinus, Calpus & Mamercus,

(a) *Qui est la plus excellente & la dernière fin de tous les secours que les hommes puissent recevoir.* On ne peut pas dire que ces paroles ne présentent un fort beau sens; tous les secours que les hommes peuvent recevoir, doivent aboutir à les faire vivre ensemble avec amitié, concorde, justice & tempérance, & à faire mener une vie irrépréhensible & heureuse. Mais malgré ce beau sens, je crois la correction de M. Salvini très-heureuse & très-vraie. Il me mar-

que qu'au lieu de *Conditias*, il lit *Βασίλειας*, ce qui fait un plus beau sens encore *ἐν ᾧ τὸ κέλαιον ἀπάσης βασιλείας τέλος ἐστίν.* *Ce qui est la plus excellente & la dernière fin de toute royauté.* En effet, ce doit être là le but de tous les rois. M. de la Grive, jeune médecin très-savant en grec, avoit corrigé dans la même vue *πολιτείας*, *ce qui est la plus excellente & la dernière fin de toute la politique.*

(b) *Pomponius, ou Pompo, Pinus, Calpus & Mamercus.*

qui tous ont fondé les plus nobles maisons de Rome ; car de Pomponius descend la maison des Pomponiens ; (a) de Pinus, celle des Pinariens ; de Calpus, celle des Calpurniens ; & de Mamercus, celle des Mamerciens, (b) qui, à cause de cela, ont toutes porté le surnom de *reges*, c'est-à-dire *rois*. Il y a encore un troisième parti de ceux qui accusent ces derniers d'avoir voulu favoriser ces maisons, en les faisant remonter jusqu'à Numa par de fausses généalogies, & qui soutiennent que Pompilia n'étoit pas née de Tatia, mais d'une autre femme que Numa avoit épousée après qu'il eut été élu roi, & qu'ils appellent Lucrece. Mais ils conviennent tous que Pompilia fut mariée avec Martius, fils de ce même

Denys d'Halicarnasse, liv. II, rapporte ces deux opinions touchant les enfans de Numa, & dit que quelques-uns tiennent qu'il laissa vivans quatre fils & une fille, mais que Cnéus Gellius assure qu'il ne laissa qu'une fille, de laquelle naquit Ancus Martius. Il semble que Festus favorise la première opinion, quand il dit, *Calpurnii à Calpo Numæ regis filio sunt oriundi.* « Les » Calpurniens tiroient leur » origine de Calpus, fils de » Numa ». MEZ.

(a) *De Pinus, celle des Pinariens.* Tite-Live & Denys d'Halicarnasse donnent à cette maison une origine encore plus noble & plus ancienne ; car ils la font descendre des Pinariens qui étoient

les prêtres d'Hercule ; & Virgile a suivi cette tradition.

(b) *Qui, à cause de cela, ont toutes porté le surnom de reges, rois.* C'étoit le surnom de la famille des Emiliens & de celle des Marciens ; mais je ne crois pas que, ni celle des Pomponiens, ni celle des Pinariens, ni celle des Mamerciens, l'aient jamais porté. Il y a quelque apparence que Plutarque n'a pas bien démêlé ces familles. Il a peut-être pris les Marciens pour Mamerciens, & a attribué mal-à-propos aux deux branches des Pomponiens & des Pinariens, un surnom qui appartenoit à une autre branche, c'est-à-dire, à celle des Emiliens.

Martius qui persuada à Numa d'accepter le royaume, le suivit à Rome, fut fait sénateur ; & après la mort de ce prince, s'étant déclaré le concurrent de Tullus Hostilius à l'empire, & ayant été vaincu, ne put résister à sa douleur, & se fit mourir en s'abstenant de manger. Son fils Martius épousa Pompilia, demeura à Rome, & eut un fils nommé Ancus Martius, qui regna après Tullus Hostilius. Cet enfant n'avoit, dit-on, que cinq ans quand Numa mourut.

La mort de Numa ne fut ni prompte ni violente ; la vieillesse & une maladie de langueur, après l'avoir affoibli peu-à-peu, l'emportèrent âgé de plus de quatre-vingt-trois ans, selon le rapport de Pison. L'honneur qu'on lui fit à ses funérailles, mit le comble au bonheur de sa vie ; car tous les peuples voisins, amis & alliés de Rome, ne manquèrent pas de s'y trouver avec des présens & des couronnes. Les patriciens portèrent eux-mêmes sur leurs épaules le lit où reposoit son corps ; ils étoient suivis des prêtres de tous les temples, & d'une multitude infinie de peuple, jusqu'aux femmes & aux enfans, qui tous assistoient à ce convoi, non pas comme aux obsèques d'un roi accablé de vieillesse, mais avec des larmes, des soupirs & des gémissemens, comme s'ils eussent enterré le plus cher de leurs amis qui seroit mort à la fleur de son âge, & dont ils n'auroient pu se consoler. (a) On ne brûla pas

(a) On ne brûla pas son corps, parce qu'il l'avoit défen-

son corps , parce qu'il l'avoit défendu , mais on fit deux cercueils de pierre , qu'on enterra au pied du Janicule ; il étoit dans l'un, (a) & on mit dans l'autre les livres sacrés qu'il avoit écrits lui-même , comme les légiflateurs des Grecs avoient écrit leurs tables. Pendant sa vie il avoit eu soin d'instruire les prêtres de tout ce qui étoit contenu dans ces livres ; & après leur en avoir expliqué la substance & le sens, il avoit ordonné qu'on les enterrât avec lui , comme n'étant ni beau ni honnête que

du.) Les premiers hommes entéroient les morts, & rendoient les corps à la terre, comme par une espèce de religion. Les Egyptiens furent, comme je pense, les premiers qui renoncèrent à cette simplicité, ou par superstition, ou par orgueil; & les Grecs suivirent cet exemple, quoique de différente manière; car ils brûlerent leurs morts, & cela dura pendant les tems héroïques, après lesquels ils reprirent l'ancien usage, comme on le voit par l'histoire ancienne, & particulièrement par la vie de Solon. Les peuples d'Italie, qui avoient reçu d'eux cette coutume de brûler les morts, l'ont gardée plus long-tems. Il n'y a eu que la religion chrétienne qui l'ait abolie. Il est vrai que, dans le tems même que cette coutume étoit généralement suivie à Rome, il y avoit des familles entières qui ne l'obser-voient point comme les

Cornéliens, qui faisoient enterrer tous ceux qui mouroient dans leur famille. Sylla en fut le premier qui ordonna qu'on le brûlât après sa mort; de peur qu'on ne fît à son corps ce qu'il avoit fait à celui de Marius. Mais quelle raison pouvoit avoir Numa de ne pas suivre cette coutume, & d'ordonner qu'on l'enterrât? Il le fit apparemment par le même esprit de simplicité qui regnoit dans toutes ses actions; & peut-être la famille des Cornéliens suivit son exemple par une vénération particulière qu'elle pouvoit conserver pour un si bon roi.

(a) *Et l'on mit dans l'autre les livres sacrés qu'il avoit écrits lui-même.*) Denys d'Halicarnasse fait pourtant entendre que ces livres de Numa demeurèrent entre les mains des pontifes; car après la mort de Tullus Hostilius, Ancus Martius les fit copier

des secrets & des mysteres si saints (a) fussent divulgués par des lettres mortes.

L'on dit que c'étoit par cette même raison que les Pythagoriciens n'écrivoient jamais leurs préceptes, se contentant de les enseigner de bouche à ceux qu'ils en jugeoient dignes ; & ils publient eux-mêmes qu'un jour qu'ils avoient expliqué à un homme indigne quelques-unes des plus subtiles & des plus difficiles questions de la géométrie, les dieux déclarerent manifestement que par quelque grande calamité publique ils vengeroient ce sacrilège & cette impiété. On ne peut donc pas s'empêcher de pardonner à ceux qui, fondés sur d'aussi grandes ressemblances, ont voulu que Numa & Pythagore aient vécu dans le tems, & qu'ils aient eu commerce ensemble. (b) Valérius Antias écrit qu'il y avoit dans ces coffres douze livres en latin sur la religion, & douze en grec sur la philosophie. Environ

& afficher dans la grande place, afin que tout le monde les lût.

(a) *Fussent divulgués par des lettres mortes.* C'étoit le sentiment des anciens prêtres d'Egypte (Pythagore & Platon le prirent ensuite d'eux) que les livres étoient inutiles pour enseigner les sciences aux hommes, & sur-tout les mysteres de la religion, & qu'on devoit les enseigner de vive voix. Mais je doute que Numa eût des vues si fines.

(b) *Valerius Antias écrit qu'il y avoit douze livres en*

latin sur la religion, & douze autres en grec sur la philosophie. Tite-Live n'en met que quatorze, sept en latin, *de jure pontificio*, du droit des pontifes, & sept en grec, *de la sagesse*, qui pouvoit être en ce tems-là. Mais ce qui marque certainement que ces livres n'étoient pas les livres de Numa, c'est que c'étoient des rouleaux. Or, du tems de Numa, les rouleaux n'étoient pas encore en usage ; on écrivoit sur des planches de chêne, ou de quelqu'autre bois.

quatre cens ans après, sous le consulat de Publius Cornélius & de Marcus Bæbius, les pluies & les torrens ayant entraîné toute la terre qui couvroit le tombeau, & découvert ces cercueils, après qu'on les eut ouverts, on trouva l'un vuide sans aucun reste de corps, & dans l'autre on trouva ces livres. Q. Petilius qui étoit alors préteur, les examina & en fit son rapport au sénat, où (a) il jura qu'il n'étoit ni pieux ni juste, qu'ils fussent rendus publics; & sur son avis on les brûla publiquement dans le comice.

C'est la destinée de tous les grands personnages & des hommes justes, d'être plus loués & estimés après leur mort, qu'ils n'étoient auparavant; car l'envie ne leur survit pas long-tems, quelquefois même elle meurt avant eux; mais on peut dire que les malheurs des rois qui regnerent après Numa, ont rendu sa gloire plus éclatante; car (b) de cinq qu'ils ont été, le dernier fut chassé du trône, & mourut en exil dans une honteuse vieillesse, & des quatre autres, aucun ne mourut de sa

(a) *Il jura qu'il n'étoit ni pieux ni juste qu'ils fussent rendus publics.* Parce qu'ils tendoient à détruire les religions. Mais comment les livres d'un prince si pieux pouvoient-ils produire un effet si terrible? Sans doute ils étoient contraires aux superstitions qui regnoient en ce tems-là; & il y a de l'apparence que, par une fraude

pieuse, assez ordinaire, quelqu'un avoit supposé ces livres pour corriger les Romains, en les ramenant à la première simplicité de leurs ancêtres.

(b) Tarquin le Superbe, qui mourut en exil à Cumes auprès d'un tyran, Ancus, Martius, Tarquinius Priscus, & Servius Tullius. On ne lit pourtant pas qu'Ancus Martius ait été assassiné.

mort naturelle ; les trois derniers furent tués en trahison , & Tullus Hostilius , qui succéda à Numa , se moquant des plus sages & des plus saintes institutions de ce prince , (a) & sur-tout de sa grande dévotion , qui rendoit , disoit-il , les hommes lâches & efféminés , tourna du côté de la guerre l'esprit de ses citoyens ; mais il ne persista pas long-tems dans une témérité si folle ; car attaqué d'une maladie fort dangereuse & fort étrange , qui altéra même sa raison , (b) de ce grand mépris de la religion il passa tout-d'un-coup à une superstition encore plus grande , qui ne ressembloit en rien à la solide & vraie piété de Numa ; (c) & par sa mort il confirma ses peuples

(a) *Et sur-tout de sa grande dévotion.*) Denis d'Halicarnasse fait entendre que le culte des dieux étoit assez abandonné. Et Tite-Live dit en propres termes , que Tullus Hostilius croyoit qu'il n'y avoit rien de moins digne d'un roi , que de s'appliquer aux choses saintes.

(b) *De ce grand mépris de la religion , il passa tout-d'un-coup à une superstition encore plus grande.*) Les termes de Tite-Live méritent d'être rapportés. *Repente omnibus magnis , parvisque superstitionibus obnoxius degit , religionibusque etiam populum implevit.* « Tout-d'un-coup il devint l'esclave de toutes les superstitions , jusqu'à la plus petite , & il remplit l'esprit

» du peuple de craintes & de frayeurs qui lui faisoient embrasser les religions les plus absurdes ».

(c) *Et par sa mort il confirma ses peuples dans cet esprit d'erreur , ayant été frappé de la foudre.*) Car le peuple rapporte toujours les événemens aux causes qu'il connoît , ou qu'il croit connoître ; ainsi les Romains ne manquèrent pas d'attribuer la mort de Tullus Hostilius au courroux du ciel , qui avoit voulu le punir de son impiété ; & par-là ils se plongèrent dans de nouvelles frayeurs qui augmentèrent leur superstition ; car la superstition est toujours la fille de la crainte.

(a) dans cet esprit d'erreur, (b) ayant été frappé de la foudre.

(a) Dans cet esprit d'erreur.) Plutarque ne pouvoit pas manquer de reconnoître que la superstition est une erreur grossière, lui qui avoit déjà fait un traité admirable, où il prouve qu'elle est plus dangereuse que l'athéisme ou l'irréligion. Il est vrai que dans un autre traité il préfère la superstition à l'athéisme ; mais ces deux sentimens, qui paroissent contraires, ne sont pourtant pas opposés. Dans le premier traité, Plutarque regarde la superstition par rapport aux idées que le superstitieux a de Dieu ; & dans le second, il la considère par rapport à la société civile, & aux actions qu'elle produit. Un superstitieux, lorsque le fanatisme ne le porte pas à la cruauté, doit être meilleur citoyen qu'un athée ; car au moins il est retenu par la crainte & par la frayeur.

(b) Ayant été frappé de la foudre.) La foudre mit le feu à son palais, qui fut réduit en cendres, & où il fut brûlé avec sa femme, ses enfans & toute sa maison. Il y a eu pourtant des historiens qui ont écrit qu'Ancus Martius,

profitant de cet orage, assassina Tullus Hostilius, & mit le feu dans son palais ; mais Denys d'Halicarnasse traite cela de ridicule : *Car quelle apparence, dit-il, qu'Ancus Martius eût voulu commettre un crime dont il n'étoit pas assuré de tirer le fruit ? Quelle apparence que les Romains eussent élevé à l'empire un homme si dangereux, & noirci d'un si grand crime ? Et quand même les Romains auroient pu être trompés, les dieux auroient-ils approuvé leur choix par d'aussi heureux présages que ceux qu'ils envoyèrent, & auroient-ils agréé les sacrifices d'un parricide & d'un scélérat ?* Voilà les raisons de Denys d'Halicarnasse. Les premières sont assez bonnes, mais celles qu'il tire de l'approbation des dieux par les présages, sont ridicules : car combien de scélérats n'a-t-on pas vus en apparence favorisés de la divinité, réussir dans les projets les plus noirs ? Quelles idées horribles ne se formeroit-on pas de la Providence, si l'on jugeoit de ses vûes par les succès des méchans ?

Fin de la vie de Numa Pompilius.



COMPARAISON

DE LYCURGUE ET DE NUMA.

APRÈS avoir écrit la vie de Numa & de Lycurgue, il faut surmonter les difficultés qui se trouvent à rassembler les différences qu'on peut remarquer entre eux ; car ce qu'ils ont de semblable, paroît assez dans toutes leurs actions ; comme leur sagesse, leur piété, leurs grandes qualités pour le gouvernement, leur dextérité & leur adresse à enseigner & à conduire des peuples, & enfin leur habileté à persuader qu'ils tenoient de la main des dieux mêmes les loix qu'ils établissoient. Mais dans ce qu'ils ont chacun de différent & de plus beau, la première chose qui se présente, c'est que l'un accepta l'empire, & que l'autre le rendit. Numa le reçut sans l'avoir demandé, (a) & Lycurgue le restitua après l'avoir obtenu. Celui-là fut choisi par un peuple étranger qui le fit son roi, de simple particulier qu'il étoit ; & celui-ci, de roi qu'il étoit, se fit simple particulier. C'est une chose bien glorieuse

(a) *Et Lycurgue le restitua après l'avoir obtenu.*) Un royaume acquis par la justice est une très-belle chose ; mais un royaume quitté & rendu pour la justice, en est une beaucoup plus belle encore.

Lycurgue est reconnu roi à Sparte ; la reine, sa belle-sœur, n'est pas plutôt accouchée d'un prince, qu'il lui remet le royaume, & se déclare son sujet.

de parvenir à la royauté par la justice ; mais il n'est pas moins glorieux de préférer la justice à la royauté ; car la vertu rendit l'un si illustre, qu'on le jugea digne de l'empire, (a) & l'autre si grand, qu'il le méprisa.

La seconde différence, c'est que tous deux maniant l'empire comme une lyre, celui de Sparte tendit & roidit son harmonie, qui étoit voluptueuse & lâche ; & celui de Rome, au contraire, relâcha de sa trop grande roideur. (b) Il est vrai que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue ; car il ne persuada pas à ses citoyens de dépouiller la cuirasse & de quitter l'épée, mais de jeter leur or & leur argent, & de quitter leurs lits & leurs tables magnifiques ; il ne les obligea pas à renoncer à la guerre pour passer leur vie à célébrer des fêtes & des banquets, mais à renoncer aux banquets & aux fêtes pour vivre toujours sous les armes, & passer des journées entières dans les exercices les plus pénibles & les plus laborieux. C'est pourquoi aussi l'un

(a) *Et l'autre si grand, qu'il le méprisa.*) De ce côté-là, Lycurgue a l'avantage ; car il y a bien plus de grandeur à rendre l'empire qu'à le retenir.

(b) *Il est vrai que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue.*) Cela est fondé sur cette belle maxime que TERENCE a si bien exprimée.

.. Ita ut ingenium est omnium

Hominum à labore proclive ad libidinem.

« Comme l'esprit de tous les hommes est naturellement porté à quitter la peine pour le plaisir ». Plus-tard donne encore ici l'a-

vantage à Lycurgue ; à moins qu'il ne soit plus difficile de rendre un peuple religieux, qu'à le rendre laborieux & vaillant.

réussit sans peine & fut aimé & estimé des siens, & l'autre ne vint à bout de ses desseins qu'avec des difficultés infinies, en s'exposant à mille dangers, & en essuyant des blessures. Ainsi il n'y avoit que douceur & que grace dans la muse de Numa, qui ayant changé & adouci les mœurs de ses citoyens qui étoient emportés & bouillans, leur fit aimer la paix & la justice. Si l'on nous force même de mettre parmi les ordonnances de Lycurgue celle (a) que nous avons rapportée contre les Ilotes, & qui est très-injuste & très-cruelle, nous ferons obligés d'avouer (b) que Numa est un législateur infiniment plus doux & plus humain, puisqu'il voulut que des esclaves, véritablement nés dans la servitude, partageassent avec leurs maîtres les honneurs & la liberté, les faisant asseoir à table avec eux pendant la fête des (c) saturnales; (d) car on dit que ce fut lui qui établit cette coutume, afin que ceux qui auroient eu leur part du tra-

(a) *L'embuscade*, dans Lycurgue, page 372.

(b) *Que Numa est un législateur plus doux & plus humain.* Et par conséquent plus grand & plus estimable; car il n'y a point de vertu qui puisse être comparée à la douceur & à l'humanité. Par la loi de Lycurgue, les maîtres égorgoient leurs esclaves; & par la loi de Numa, ils les revoient à leur table en certain tems. Les circonstances seules peuvent excuser Lycurgue.

(c) Fête des esclaves, célébrée en Grece & en Italie au mois de Décembre, après la récolte de tous les fruits. Les Grecs l'appelloient *chronia*.

(d) *Car on dit que ce fut lui qui établit cette coutume.* Je n'ai point lu ailleurs que les fêtes des saturnales aient commencé sous le regne de Numa; les uns les mettent sous le regne de Tullus Hostilius, & les autres sous celui du dernier Tarquin.

vail des champs , eussent aussi leur part des fruits qui en revenoient toutes les années , & des réjouissances que l'on faisoit à la fin.

Il est vrai qu'il y a des auteurs, qui se jettant dans les fables, écrivent que c'est un reste de l'égalité qui regnoit du tems de Saturne, où il n'y avoit ni maître ni esclave, & où tous les hommes étoient réputés égaux & freres. On peut dire en général que Numa & Lycurgue ont également porté leurs citoyens à la tempérance & à la frugalité; mais que l'un a plus donné à la vaillance, & l'autre à la justice, à moins qu'on ne veuille dire que les esprits qu'ils avoient à gouverner étant différens, ils furent obligés de tenir aussi une conduite toute différente; car comme ce ne fut ni par crainte ni par lâcheté que Numa porta les Romains à renoncer aux armes, mais seulement pour les empêcher de commettre des injustices; ce ne fut pas non plus pour porter les Spartiates à l'injustice, que Lycurgue les rendit belliqueux, mais seulement pour les garantir des outrages de leurs voisins. Ainsi l'un & l'autre, pour retrancher ce que chacun de ces peuples avoit de trop, & pour suppléer à ce qui leur manquoit, furent contraints d'en venir à des changemens considérables.

Pour ce qui est de la division qu'ils firent des états & des conditions dans leur république, celle de Numa est extrêmement du goût de la populace, car il fit un seul & même peuple de tous les différens corps, d'orfevres, de joueurs d'instrumens, de cordonniers, & autres gens

de métier ; au lieu que celle de Lycurgue est austere & accommodée à l'esprit de la noblesse ; car il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux , & ne mit entre les mains de ses citoyens que le bouclier & la lance , leur défendant de faire d'autre métier que celui de la guerre , comme vrais satellites du dieu Mars , qui n'apprenoient en toute leur vie , & ne savoient d'autre science que celle d'obéir à leurs capitaines , & de vaincre leurs ennemis. Car , afin qu'ils fussent une bonne fois libres , & qu'ils le demeurassent toujours , il ne leur laissa pas la liberté de travailler à amasser du bien , & voulut qu'ils laissassent ce soin aux esclaves & aux Ilotes , comme celui de préparer leurs repas. Mais Numa ne fit rien de semblable ; il se contenta seulement de refrener l'avidité du soldat , permit tout gain honnête ; & bien loin d'applanir & d'abattre toute inégalité , il lâcha la bride à l'avarice , souffrant qu'on s'enrichît autant qu'on le pouvoit , & ne se souciant pas d'arrêter la pauvreté , qui , par cette brèche , couloit insensiblement dans sa ville ; (a) au lieu qu'il falloit opposer à cette avarice une forte digue , pendant que l'inégalité n'étoit pas encore si grande , & que tous les citoyens

(a) *Au lieu qu'il falloit opposer à cette avarice une forte digue , pendant que l'inégalité n'étoit pas encore si grande.* Car après que l'inégalité est reçue & fortifiée dans un état , il n'est plus possible d'arrêter

l'avarice & de ramener l'égalité. Les riches sont trop injustes & trop puissans , & les pauvres trop aigris & trop foibles ; qui est-ce donc qui fera des loix , qui est-ce qui parlera de réforme ?

étoient à-peu-près égaux, comme fit Lycurgue ; car c'étoit le feul moyen de prévenir les inconvéniens qui en font venus, qui n'ont pas été en petit nombre, & qu'on doit regarder comme la source & le principe de la plupart des grands malheurs qui, dans la fuite des tems, ont affligé Rome.

Quant au partage des terres, ni Lycurgue ne peut être blâmé de l'avoir fait, (a) ni Numa de ne l'avoir pas fait ; car l'égalité que ce partage produisit, fut la bafe & le fondement sur lequel le premier afit sa république, au lieu que l'autre trouvant les terres nouvellement partagées, rien ne l'obligeoit d'en faire un nouveau partage, en détruisant le premier, qui vraisemblablement subsistoit encore.

Par la communauté des femmes & des enfans, (b) ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute sorte de jalousie, mais ils ne prirent pas le même chemin, car le mari Romain qui avoit assez d'enfans & qui n'en desiroit pas davantage, donnoit sa femme à celui qui n'en avoit point & qui venoit la demander,

(a) *Ni Numa de ne l'avoir pas fait.* Il semble que Plutarque oublie ici qu'il a dit que Numa avoit aussi partagé les terres. *Numa, dit-il, partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les citoyens.* Pour sauver cette contradiction, on peut dire que Plutarque regarde ce partage comme une suite d'un partage qui avoit été fait auparavant.

(b) *Ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute sorte de jalousie.* Cela est vrai de Lycurgue ; mais il ne paroît nulle part que Numa ait eu le même dessein. Il seroit même aisé de prouver que cette communauté des femmes ne commença pas à Rome sous Numa, mais beaucoup plus tard, & qu'elle n'étoit pas générale.

& il dépendoit de lui de la laisser avec ce second mari , ou de la reprendre ; au lieu que le Lacédémonien , quand quelqu'un lui demandoit sa femme pour en avoir des enfans , il la prêtoit sans la quitter , & son mariage subsistoit toujours de même ; encore bien souvent , comme nous l'avons dit , s'il voyoit un homme bien fait , dont on pût espérer une bonne & belle race , il le prioit de lui donner des enfans , & le menoit à sa femme. Quelle différence y a-t-il donc entre ces deux coutumes , sinon que celle des Lacédémoniens marque une indolence & une indifférence très-véritable & très-forte pour toutes les choses qui mettent la plupart des hommes en fureur contre leurs femmes , & remplissent leur vie de chagrin & de jalousie qui les consomment , & que celle des Romains témoigne une certaine simplicité accompagnée de honte , qui a recours au contrat comme à une couverture honnête , & qui par cela même confesse la douleur & l'impatience avec laquelle elle souffre cette communauté.

Numa resserra encore extrêmement les filles , & les réduisit à vivre dans toute la modestie & la bienséance convenables à leur sexe ; au lieu que Lycurgue leur laissa une si grande liberté , qu'elles attirèrent les railleries des poètes , qui les appelloient *phainomérides* , c'est-à-dire , *qui montrent la cuisse* , comme les a appellées (a) Ibycus , & qui leur reprochoient qu'elles

(a) Ibycus , poète lyrique du tems de Crésus.

aimoient les hommes jusqu'à la fureur, comme Euripide le fait entendre dans ce passage : *Ces filles, dit-il, qui, pour courir & lutter avec les jeunes garçons, quittent la maison de leur pere, montrant la cuisse & laissant leur robe toute ouverte.* En effet, les filles portoient des tuniques dont les côtés n'étoient pas cousus ensemble par le bas, mais étoient entièrement séparés, de sorte qu'elles ne pouvoient marcher sans découvrir les cuisses, comme Sophocle l'explique très-clairement dans ces vers : (a) *La jeune Hermione porte encore aujourd'hui une robe entr'ouverte des deux côtés, & qui laisse voir ses cuisses toutes nues.* On dit aussi qu'elles étoient fort hardies, sur-tout contre leurs maris, comme étant maîtresses absolues dans leur maison, & prenant la liberté de dire leurs avis dans le conseil sur les affaires les plus importantes.

Numa conserva véritablement aux femmes toute la dignité & tous les honneurs qu'elles avoient du tems de Romulus, lorsque les maris, par toute sorte de bons traitemens, s'efforçoient de leur faire oublier qu'elles avoient été ravies ; mais il les munit de pudeur & de modestie, leur ôta toute vaine curiosité, leur enseigna à être sobres, les accoutuma à un grand silence, (b) leur défendit absolument

(a) *La jeune Hermione porte encore aujourd'hui.* C'est une raillerie contre Hermione, qui étant vieille, ne faisoit pas de s'habiller comme les jeunes filles.

(b) *Leur défendit absolument l'usage du vin.* Romulus avoit condamné à la même peine les femmes qui avoient bu du vin, & celles qui avoient commis adultere ;

l'usage du vin, & ne leur permit de parler des choses mêmes les plus nécessaires, qu'en présence de leur mari. De sorte que l'on dit, (a) qu'une femme ayant plaidé un jour sa propre cause devant les juges, le sénat envoya consulter Apollon, pour savoir quel présage c'étoit pour la ville. Et il n'y a pas de meilleure marque de la douceur, de la soumission & de l'obéissance des dames Romaines, que

car il disoit que l'adultere ouvre la porte à toutes sortes de crimes, & que le vin l'ouvre à l'adultere. Pline écrit qu'un Romain, nommé Egnatius Mécénus, tua sa femme, parce qu'elle avoit bu du vin, & qu'il fut absous par Romulus. Et Fabius Pictor rapportoit dans ses annales un exemple encore plus remarquable; il écrivoit que une femme ayant dérobé les clefs du cellier, ses parens la firent mourir de faim. L'injustice de cette loi fut adoucie dans les siècles suivans; on ne condamna plus les femmes à la mort, mais à perdre leur dot; & Pline en rapporte un exemple: Cnéus Domitius, dit-il, étant juge dans une semblable cause, entre une femme & son mari, prononça que la femme lui paroissoit avoit bu à l'insu de son mari plus de vin qu'il n'en falloit pour sa santé, & la condamna à perdre sa dot. Si cette loi se renouvelloit aujourd'hui, il y auroit bien des dots perdues.

(a) *Une femme ayant plaidé un jour sa propre cause devant les juges, le sénat envoya consulter Apollon, pour savoir quel présage c'étoit pour la ville.* Je voudrois bien que Plutarque nous eût appris la réponse d'Apollon; apparemment elle ne fit pas grand-peur aux Romains; car ce qui passa alors pour un prodige, devint ensuite fort commun. Une Amasia Sentia, accusée de crime capital, plaida sa cause devant le préteur avec un très-grand succès. Afrania, femme d'un sénateur, fut la plus grande chicaneuse que l'on vit jamais; dans tous les tribunaux on n'entendoit qu'elle, & par son impudence, elle mérita que toutes les méchantes femmes fussent appelées de son nom. Les triumvirs ayant condamné les femmes à donner de grandes sommes d'argent, Hortensia, fille de l'orateur Hortensius, plaida devant eux, & par son éloquence, obtint pour elles une diminution très-considérable.

le soin qu'on a eu de marquer celles qui ont été méchantes. Car comme nos historiens Grecs n'ont pas oublié ceux qui ont les premiers causé des guerres civiles, fait la guerre à leurs freres, ou tué leur pere & leur mere de leurs propres mains, les historiens Latins n'ont pas manqué d'écrire de même, que le premier qui répudia sa femme fut Spurius Carvilius, cinq cens ans après la fondation de Rome; & que Thalia, femme de Pinarius, fut la premiere qui se brouilla avec sa belle-mere Gegania, sous le regne de Tarquin le Superbe; tant ce sage législateur Numa avoit mis d'ordre, d'honnêteté & de bienféance dans le mariage.

Le tems auquel l'un & l'autre vouloient que l'on mariât les filles, répond aussi à la maniere dont ils les élevoient. Car Lycurgue ne les marioit que lorsqu'elles étoient en état d'avoir des enfans, & qu'elles souhaitoient un mari, afin que la compagnie de l'homme leur étant donnée lorsque la nature le demandoit, fût plutôt pour elles un commencement d'amour & de plaisir, qu'un principe de haine & de crainte, si on les contraignoit avant le tems; & encore afin que leurs corps fussent plus forts & plus robustes pour supporter les grossesses, & résister aux douleurs de l'enfantement, (a) les enfans étant la seule

(a) Les enfans étant la seule fin qu'on se propose dans le mariage.) Ainsi c'est au législateur à prendre ses mesures, pour faire en sorte que

les enfans répondent à son desir, & par conséquent qu'ils soient forts & robustes; ce qui ne se peut faire quand on marie les filles trop jeunes.

fin qu'on se propose dans le mariage. Les Romains, au contraire, les marioient à douze ans & au-dessous, prétendant que, par ce moyen, la femme plus pure & plus chaste, non-seulement pour le corps, mais aussi pour les mœurs, s'accommode mieux aux manières de son mari. Ainsi, l'un est plus selon la nature, pour avoir des enfans; (a) & l'autre plus selon la morale, pour bien vivre ensemble, en bonne intelligence & dans une parfaite union.

(b) Pour ce qui est de la nourriture des en-

Car il en est des hommes comme des plantes & des animaux; les fruits des plus jeunes sont ordinairement imparfaits & inutiles. C'est par cette raison qu'un oracle célèbre, qui fut donné aux Trézeniens, dont le sens étoit, qu'ils mourroient, parce qu'ils mangeoient leurs fruits trop verts, fut expliqué, comme si l'oracle eût dit qu'ils mourroient, parce qu'ils prenoient des femmes trop jeunes, & non pas parce qu'ils cueilloient leurs fruits avant qu'ils fussent mûrs. L'ordonnance de Lycurgue sur les mariages, est donc préférable à celle de Numa.

(a) Et l'autre plus selon la morale, pour bien vivre ensemble, en bonne intelligence & dans une parfaite union.) C'est ce qu'Aristote nie dans le VII^e liv. de ses politiques, où il soutient que pour la sagesse même, il est nécessaire

de marier les filles plus âgées; & il en donne de très-bonnes raisons qu'on peut se dispenser de rapporter.

(b) Pour ce qui est de la nourriture des enfans, &c. Numa n'est auprès de Lycurgue qu'un médiocre législateur.) Numa laissoit aux peres la liberté d'élever leurs enfans chez eux à leur fantaisie; & Lycurgue vouloit qu'on les élevât en public, & que ce fût l'état qui en prît soin. Plutarque se déclare pour Lycurgue après Aristote, qui, au commencement du VIII^e liv. de ses politiques, écrit que, comme dans les arts & dans les métiers on ne fait qu'un même apprentissage, il en doit être de même dans le métier de la vertu; car, comme l'état ou la ville a une seule & même fin, il faut nécessairement que les enfans aient une seule & même éducation, qui doit être publique, & non

fans , de la maniere dont il faut les élever , les polir & les instruire , & de ce qu'il faut observer pour leurs divertiffemens , leurs exercices , leurs assemblées & leurs repas , Numa n'est auprès de Lycurgue qu'un médiocre législateur : car il a laissé aux peres la liberté d'en disposer , & de les faire élever selon leur caprice ou leur besoin ; de forte qu'un pere peut faire son fils laboureur , charpentier ou forgeron , à sa fantaisie , comme si l'éducation des enfans ne devoit pas se rapporter à une seule & même fin , & qu'ils fussent tous comme des passagers dans un vaisseau , qui , ayant chacun leurs desseins & leurs vues , ne pensent à l'intérêt général que dans un pressant danger , à cause de la crainte qu'ils ont pour eux-mêmes , & qui , par-tout ailleurs , ne songent qu'à leur intérêt particulier. On peut pardonner à des législateurs ordinaires , quand ils pechent par foiblesse ou par ignorance ; mais un homme sage , comme Numa , qui regnoit sur un peuple nouvellement ramassé , & qui lui étoit entièrement soumis , quel soin plus pressant devoit-il avoir , que de régler la nourriture des enfans , & l'éducation de la jeunesse , afin qu'ils ne fussent ni turbulens dans leurs manieres , ni différens dans leurs mœurs ; & qu'étant tous , pour ainsi dire , fondus & formés dès le com-

pas particuliere. *On ne doit son caprice. Comme les enfans pas faire , dit-il , comme on sont à l'état , il faut qu'ils fait aujourd'hui , que chacun soient élevés par l'état , & se- élève ses enfans chez soi selon lon les vûes de l'état.*

mencement au même moule de vertu, ils convinssent & s'accordassent si bien les uns avec les autres, qu'ils ne fissent qu'un seul & même tout parfaitement fourni & assorti de toutes ses parties?

Cela seul servit en beaucoup de choses à Lycurgue, mais particulièrement à conserver ses loix dans leur entier : (a) car la religion du serment auroit été un foible lien, si par l'éducation & la nourriture, il n'eût imprimé les loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait sucer, presque avec le lait, l'amour de sa police. (b) Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conserverent plus de cinq cens ans, comme une bonne & forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond. Au contraire, tout le travail de Numa, qui n'avoit visé qu'à maintenir Rome paisible & tranquille, s'évanouit avec lui : car il ne fut pas plutôt mort, que le temple aux doubles portes, qu'il avoit toujours tenu fermé, comme si véritablement il y eût enchaîné le démon de la guerre, fut r'ouvert, & toute l'Italie (c) remplie de sang & de carnage. Ainsi, le plus beau

(a) Car la religion du serment auroit été un foible lien, si, par l'éducation & la nourriture, il n'eût imprimé les loix dans leurs cœurs.) Ce principe est certain ; quand l'éducation manque, il n'y a point de barrière capable de retener ; la religion même est foible.

(b) Aussi vit-on que ses

principales ordonnances se conserverent plus de cinq cens ans.) On ne sauroit mettre dans un plus grand jour, ni prouver par des faits plus sensibles, les grands avantages que l'éducation de la jeunesse produit aux états.

(c) Dans les guerres de Fidènes, d'Albe, & contre les Latins.

& le plus juste de tous ses établissemens ne dura presque point, parce qu'il manquoit du seul lien capable de le maintenir, qui étoit l'éducation de la jeunesse.

(a) Mais quoi ! dira quelqu'un, Rome ne s'est-elle pas beaucoup accrue & augmentée par les guerres ? Voilà une question qui demande une longue réponse, sur-tout quand on a affaire à des gens qui font consister le bonheur & la force d'un état dans les richesses, dans le luxe & dans la grandeur, plutôt que dans le salut public, dans la douceur, la justice, la simplicité & la tempérance. Cependant on peut dire que cela même est entièrement à l'avantage de Lycurgue, que les Romains se soient accrus & agrandis en renonçant aux institutions de Numa, & que les Lacédémoniens n'aient pas plutôt violé les ordonnances de Lycurgue, que de fort grands ils sont devenus fort petits ; & qu'après avoir perdu l'empire de la Grèce, ils ont vu leur état en danger d'être entièrement détruit.

(b) Mais il faut avouer aussi qu'il y a du

(a) *Mais quoi, dira quelqu'un ! Rome ne s'est-elle pas beaucoup accrue & augmentée par les guerres ?* Plutarque savoit bien qu'il y avoit des politiques qui mesuroient le bonheur des états à leurs forces, à leur grandeur & à leurs richesses ; ce qui est la plus fautive de toutes les politiques. Un état n'aura jamais de bonheur durable &

solide que par la vertu ; & Platon l'a démontré.

(b) *Mais il faut avouer aussi qu'il y a du merveilleux & du divin dans Numa.* Il y a certainement du merveilleux & du divin dans ce que Plutarque rapporte ici de Numa ; mais n'y en a-t-il point dans les grandes choses que Lycurgue a faites ? Un législateur, que l'oracle a déclaré

merveilleux & du divin dans Numa; qu'étant étranger, il ait été appelé au trône; qu'il ait tout changé par la seule persuasion; que, sans employer ni les armes, ni la force, comme fit Lycurgue, qui se munit du secours de la noblesse contre le peuple, il se soit rendu maître absolu d'une ville partagée en diverses factions; & enfin que, par sa sagesse & par sa justice seules, il ait fait naître entre les citoyens d'une ville si désunie, l'union, l'amitié & la paix.

Dieu plutôt qu'homme, s'est-il y ait eu dans ses actions du attiré cet éloge, sans qu'il merveilleux & du divin?

*Fin de la comparaison de Lycurgue & de Numa,
& du Tome premier.*

